



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

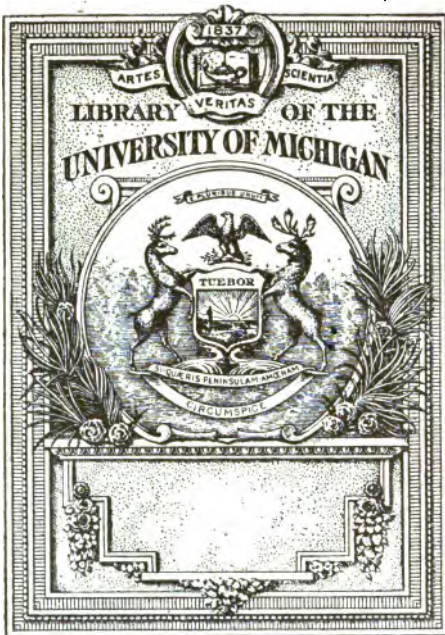
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

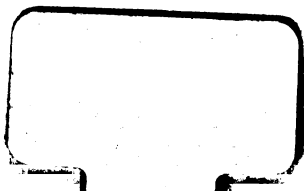
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



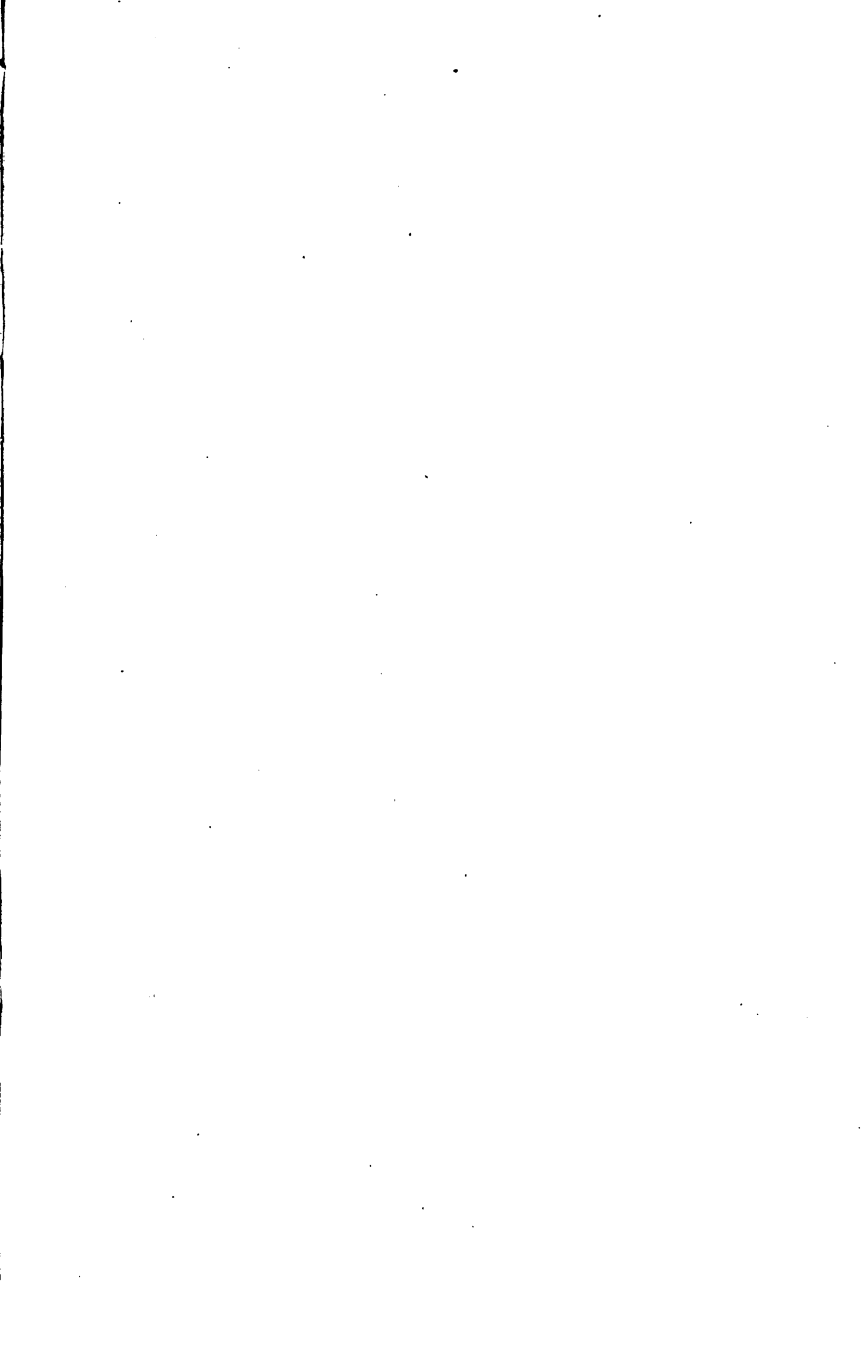
THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme



848
P821fin
1886

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY







Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

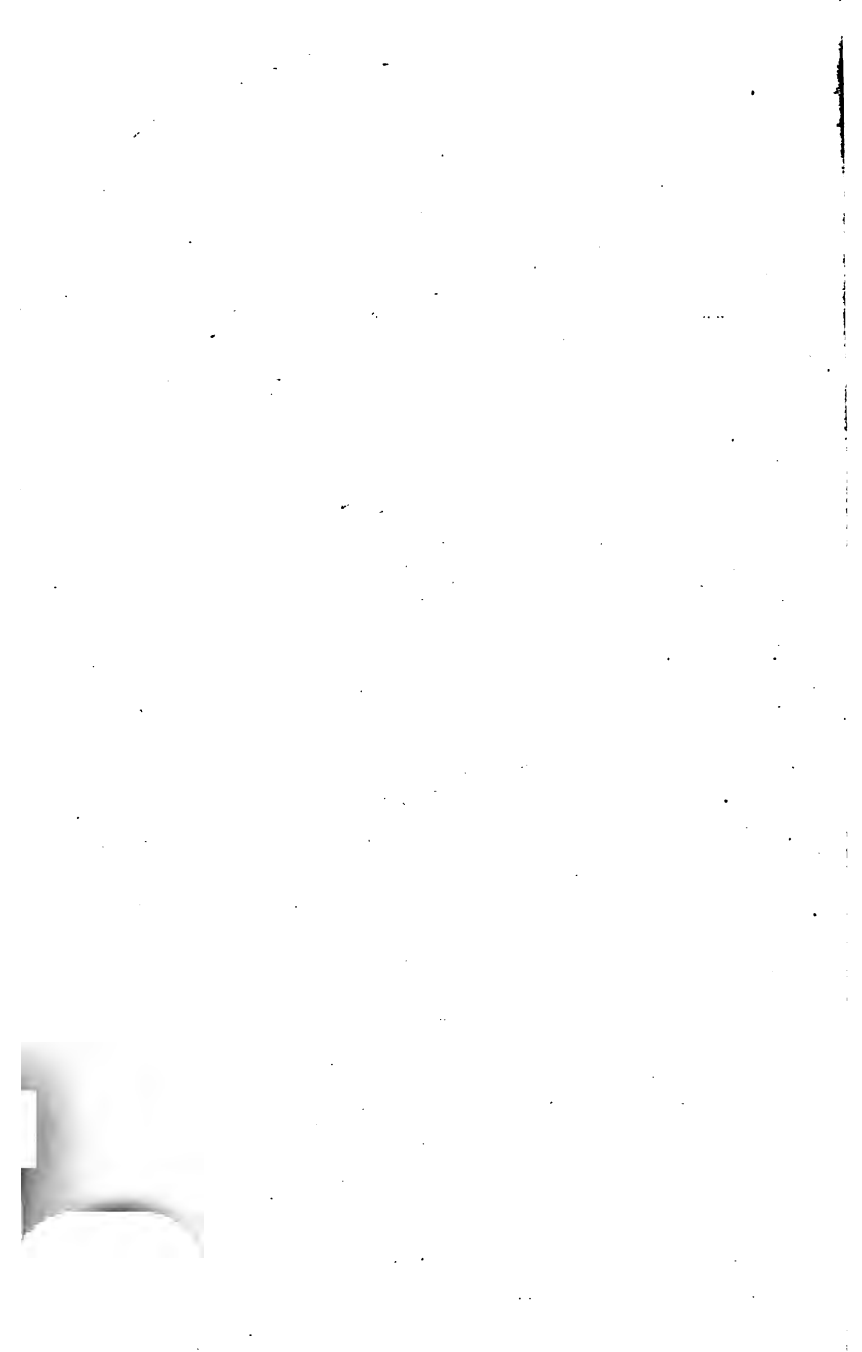
A. DE PONTMARTIN

LA FIN
DU PROCÈS

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE



LA FIN

DU PROCÈS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

| | |
|--|------|
| CAUSERIES LITTÉRAIRES | 1 — |
| NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES. | 1 — |
| DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES. | 1 — |
| CAUSERIES DU SAMEDI. | 1 — |
| NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI | 1 — |
| DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI. | 1 — |
| CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX | 1 — |
| CONTES ET NOUVELLES. | 1 — |
| LES CORBEAUX DU GÉVAUDAN | 1 — |
| ENTRE CHIEN ET LOUP | 1 — |
| LE FILLEUL DE BEAUMARCHAIS | 1 — |
| LA FIN DU PROCÈS | 1 — |
| LE FOND DE LA COUPE | 1 — |
| LES JEUDIS DE MADAME CHARBONNEAU | 1 — |
| LETTRÉS D'UN INTERCEPTÉ. | 1 — |
| LA MANDARINE | 1 — |
| MES MÉMOIRES. — ENFANCE ET JEUNESSE. | 1 — |
| MÉMOIRES D'UN NOTAIRE. | 1 — |
| OR ET CLINQUANT. | 1 — |
| POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE | 1 — |
| LE RADEAU DE LA MÉDUSE. | 1 — |
| LES SEMAINES LITTÉRAIRES | 1 — |
| NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES | 1 — |
| DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES | 1 — |
| NOUVEAUX SAMEDIS. | 20 — |
| SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE | 6 — |
| SOUVENIRS D'UN VIEUX MÉLOMANE | 1 — |

LA FIN
DU PROCÈS

PAR

Armand Augustin Joseph Marie Ferrard
DE PONTMARTIN, comte, 1811-1890

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886

Droits de reproduction et de traduction réservés

100

Fig. Hugo P. Thane
12-29-1925

LA FIN DU PROCÈS.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ENVERS DE LA COMÉDIE.

I

La Curée.

Il y a, dans plusieurs villes de province, des familles dont l'ancienneté et même l'illustration feraient pâmer d'aise les successeurs de d'Hozier et de Chérin, et qui, sans qu'on se l'explique, sont tombées peu à peu dans un état d'obscurité et d'indigence, équivalent d'une déchéance complète pour notre siècle à la fois vaniteux et positif. Il n'est pas rare de rencontrer, au fond de quelque humble chef-lieu d'arrondissement, des descendants fort authentiques de compagnons de Godefroi de Bouillon, de capitaines armés chevaliers à Taillebourg ou à Marignan, qui végètent dans

les cafés, s'attablent avec de grossiers viveurs, ou sollicitent une place dans les chemins de fer ou la douane. A quoi faut-il attribuer ce triste abaissement? A des désordres personnels ou au malheur des temps? Au défaut de conduite ou d'intelligence? Nul ne le sait, ni ne s'en inquiète. Les révolutions y sont pour beaucoup. Puis est venu ce découragement qui s'empare, à certains moments, des races vieillies ou dégénérées; cette espèce de suicide moral auquel se sentent poussés les hommes qui n'ont plus leur place ici-bas; cette loi cruelle des sociétés humaines qui n'admet rien d'immobile et qui veut que les fortunes restées stationnaires finissent par décroître et par s'écrouler. Représentants du passé, on dirait que ces nobles déchus sont à charge au présent, et qu'il a hâte d'en finir avec eux comme avec d'importuns témoignages de ses agressions et de ses rancunes.

Quelquefois, ces ruines vivantes ont pour accompagnement et pour commentaire une ruine d'un autre genre. C'est un vieux château qui porte le même nom, qui se rattache aux mêmes souvenirs d'opulence et de grandeur, et qui tombe pierre par pierre, tandis que le patrimoine dont il était le plus fier joyau s'en va lambeau par lambeau. Pour le touriste indifférent, il n'y a là qu'un pittoresque débris, bon à mettre dans un paysage. Pour l'observateur attentif, initié aux archives publiques et privées de sa province, il y a tout un chapitre d'histoire locale, une double preuve des transformations sociales et de l'action dissolvante des siècles, personnifiée dans cette double misère dont l'une se cache sous un habit râpé, l'autre sous un sauvage tapis de pariétaires, d'églantiers et de clématites.

Cet accouplement mélancolique de maison croulante et de famille ruinée se rencontrait, il y a peu d'années encore,

dans une de ces vallées que séparent du cours du Rhône les montagnes granitiques du Languedoc et du Vivarais. Cette longue chaîne, qui attriste le regard de ses contours grisâtres et contraste avec les bords fertiles du fleuve, s'ouvre ou s'abaisse à de rares intervalles, et l'on aperçoit alors, par ces fugitives échappées, des plaines parsemées de bouquets de bois ou de plantations de mûriers, qu'encadrent d'autres collines, échelonnées à perte de vue et déchirées par les pluies torrentielles. Une de ces plaines, située sur la limite des départements du Gard et de l'Ardèche, est dominée par un vieux château qui lui donne son nom et qui s'appelle Prasly. A mi-côte s'étend un gros village, doté d'un bureau de poste, d'une école primaire, et étalant avec un certain orgueil quelques maisons neuves d'assez belle apparence, dont les façades blanches, les contrevents verts et les tuiles rouges annoncent les progrès d'un bien-être qui se généralise, tandis que le délabrement du château ressemble à l'adieu d'une splendeur qui s'éteint. A quelques centaines de pas au-dessous du village, en se rapprochant d'un des nombreux affluents de l'Ardèche qui fertilisent le pays et mettent en mouvement plusieurs filatures, on voit une grande et riche fabrique, attenante à une habitation élégante où semblent s'être réfugiés tout le luxe et tout le confort modernes.

Pendant que le château de Prasly perdait peu à peu sa couronne de chênes séculaires, son parc dont la trace même a disparu, et ses murs de clôture dont les dernières pierres se sont cassées sous le marteau des cantonniers, l'opulent propriétaire de la filature, M. Durousseau, faisait venir de Paris un architecte et un dessinateur, et bientôt un délicieux jardin planté d'arbres rares et d'arbustes exotiques, arrondissait ses gracieuses allées autour d'une fraîche prai-

rie, et descendait en pente douce jusqu'à la rivière. Tous les accidents du terrain étaient mis à profit par les deux habiles artistes. Une volière, une serre-chaude, des bassins d'eau vive, ajoutaient aux grâces naturelles du paysage, et se groupaient coquettement à portée du perron et de la terrasse, comme des vassaux empressés aux pieds du maître ou de la châtelaine. L'admiration naïve des habitants de Prasly-le-Neuf — ainsi s'appelait le village, — aidée de l'érudition de l'instituteur communal, avait complaisamment décerné le titre de Villa Durousseau à cet ensemble de merveilles où l'art et la nature se mariaient sous les auspices de l'industrie. Les libéraux, les *chapeaux noirs*, les beaux esprits de café, les libres penseurs d'estaminet, étaient enchantés d'avoir à opposer ce bijou de création moderne et bourgeoise aux murailles sombres et nues du château de Prasly. Les quolibets et les sarcasmes pleuvaient comme grêle lorsque l'on supputait depuis combien de temps il n'était entré au château ni un tapissier pour en rajuster les tentures, ni un ébéniste pour en renouveler les meubles, ni un charpentier pour en réparer le toit, et lorsqu'on mettait en regard de ce chiffre négatif le compte imposant des travaux commandés et payés par M. Durousseau, des sommes qu'il faisait, bon an mal an, circuler dans le pays, des ouvriers qu'il employait, des industries auxquelles il imprimait le mouvement et l'activité. Ce parallèle était le texte inépuisable des conversations, et il n'y avait pas d'aubergiste fumant sur le seuil de sa porte, de postillon donnant l'avoine à ses chevaux, de lavandière s'escrimant de son battoir, ou de jeune fille faisant tourner ses fuseaux, qui ne dît son mot sur la pauvreté des Prasly et la richesse de M. Durousseau. Celui-ci, du reste, justifiait la considération respectueuse que lui attiraient ses écus. Grand

manufacturier, grand propriétaire, figurant au premier rang du commerce de Saint-Étienne, retenu à Paris pendant l'hiver par de magnifiques entreprises qui retrempeaient son crédit sans jamais le compromettre, il ne passait guère à sa villa que deux mois d'automne, et ces deux mois lui suffisaient pour réveiller, activer et enrichir tout ce qui l'entourait : non pas qu'il fût prodigue, ni qu'il eût même la munificence instinctive des grands seigneurs d'autrefois ! mais il possédait au plus haut degré cette intelligence des intérêts nouveaux, de la vie nouvelle, qui, au risque de matérialiser la charité et d'en faire un art au lieu d'une vertu, force l'argent et le travail à une sorte de mutualité infatigable, inventive, ajoutant sans cesse à l'efficacité de l'un et à l'ascendant de l'autre.

Or, en 1843, par une pluvieuse soirée de septembre, un nombreux public encombra la salle principale du *Café de la Jeune-France*, placé à une des extrémités de la grande rue de Prasly-le-Neuf. Malgré cette dénomination fastueuse que constatait, avec quelques caprices d'orthographe, une enseigne ombragée d'un gros rameau d'olivier, ce café n'était guère qu'un cabaret. Seulement, par une concession que justifiaient l'ennui, le désœuvrement, le besoin de lire les journaux et le désir de savoir les nouvelles, les quelques bourgeois ou employés dont s'enorgueillissait la localité, s'y mêlaient aux paysans et aux ouvriers. Il en résultait une bigarrure tout à fait démocratique de vestes et de paletots, de blouses et de redingotes, spectacle plus réjouissant au point de vue de l'égalité que de l'élégance.

A tous moments, les regards des consommateurs se reportaient vers une grande pancarte affichée sur une des cloisons du café, et où, à travers les nuages de fumée qu'exhalaient les pipes et les cigares, on pouvait lire, im-

primé en formidables majuscules : « Vente du château de Prasly et dépendances, » suivi du détail exact des lots, conditions et charges, le tout relevé par les agréments habituels du style des annonces judiciaires.

— C'est donc de dimanche en huit ! disait en se frottant les mains et en interrompant la lecture du *Siècle*, un homme à face rubiconde, meunier de son état, et cumulant avec les travaux de son moulin les fonctions de premier adjoint. Ma foi, j'en suis fâché pour la vieille marquise, mais enfin il faut que tout le monde vive ! Les nobles ont fait leur temps, nous avons le nôtre : personne n'a rien à dire. Et puis, quand on est si pauvre, on ne devrait pas être si fier : il me semble que M. George, le jeune marquis, ne se ferait pas grand mal s'il frayait un peu plus avec les braves gens qui ont plus d'argent que lui !

Et le gros meunier fit résonner ses goussets.

— Ne m'en parlez pas, père Girard, dit le cafetier, qui, suivant l'usage, bavardait et buvait avec ses pratiques ; voilà six ans que je tiens le *Café de la Jeune-France* : vous savez que tout y est bon, moka, cognac, absinthe, tabac, bière de Lyon, liqueur des fies ?...

Le père Girard fit une grimace qui pouvait passer pour un assentiment.

— Eh bien ! reprit le tavernier, pendant ces six ans, M. le marquis n'a pas mis une seule fois le pied ici...

— Et quand on le rencontre, ajouta Girard, il vous a une manière de vous saluer, hautaine et triste, qui m'ôte l'envie de rire pour toute la journée...

— Incorrigeables ! rétrogrades ! suppôts de l'ancien régime ! s'écria d'une voix glapissante Marius Floquet, greffier de la justice de paix, jeune homme à la figure de fouine, orné d'un habit noir et d'une paire de lunettes : je

vous dis et je vous répète qu'ils sont tous les mêmes... aussi arriérés que la veille de l'émigration ou le lendemain de Coblenz!... Voilà un marquis qui n'a ni sou, ni maille, et qui se croit d'un autre bois que nous autres! Cela fait pitié! Dieu merci, on va vendre leur vieille bicoque de château; ils quitteront le pays, et nous ne les verrons plus!

— Et quels seront les acquéreurs? demanda un paysan dont le visage hâlé avait cette expression méfiante et finaude qui, en dépit de Florian et de Berquin, caractérise presque toutes les physionomies champêtres.

— La bande noire, répliqua Marius Floquet. Qui voulez-vous qui achète cette antiquaille où il n'y a plus que les quatre murs, quelques meubles vermoulus, et cinq ou six portraits d'ancêtres, noirs comme la suie? On dépècera tout cela, et vous verrez ce qui est à votre convenance..... Brunel, le clos des Amandiers vous irait joliment! Il confine votre jardin, et vous pourrez en faire un verger qui vous rapportera cent pour cent.

— Moi, reprit Girard, le meunier, je me porterais volontiers acquéreur du carré de vignes; le dernier qui lui reste, à ce fier marquis!... Et quand on songe que dans les temps, — c'est mon beau-père le tonnelier qui me l'a dit, — les seigneurs du château récoltaient jusqu'à mille pièces de vin! Et le légat du pape envoyait faire sa provision à Prasly, tant le vignoble était bon! Et aujourd'hui ils ont à peine de l'eau à boire... Et l'on met en vente le château qui est, dit-on, dans la famille depuis huit cents ans! Malgré les larmes de la marquise, il a fallu en venir là... se défaire de ces vieilles pierres pour avoir un morceau de pain!

— Et vous, Germot, qu'achèterez-vous dans cette débâcle? demanda le greffier à un vieux fermier dont les che-

veux blancs et la figure patriarcale contrastaient heureusement avec le reste de l'assistance.

— Ah ! monsieur Floquet ! répondit Germot en hochant la tête ; vous en savez plus que moi, et je ne suis qu'un vieil âne ; mais, je vous l'avoue, le cœur me saigne quand je songe qu'on va vendre et démolir ce noble château que l'on aperçoit de tous les points du pays, et dont nous étions fiers, autrefois, presque autant que du pont du Gard ! Moi qui vous parle, j'ai été plus de vingt ans fermier de feu le marquis de Prasly, le père de M. George... C'était bien l'homme le plus affable, le plus simple, le plus généreux... Et madame la marquise ! quelle bonté ! quelle charité ! A l'époque des grandes guerres nous avons eu ici des années bien mauvaises... La levée en masse, le blé à cent francs, trois inondations de suite, et des maladies par-dessus le marché... Eh bien ! madame allait de porte en porte, secourant celui-ci, consolant celui-là, soignant l'un, priant avec l'autre ! Et tout le grain de son grenier, et tout le vin de ses caves, étaient pour les pauvres et pour les malades. Un jour, j'allai lui porter un sac d'écus, pour mes fermages arriérés. J'avais le cœur bien gros : mes deux fils à l'armée, qui ne donnaient pas de nouvelles ; ma femme avec les fièvres d'accès ; mon attelage vendu ; et cet argent que j'apportais, je l'avais emprunté, à Bagnols, à un usurier qui est mort millionnaire. Madame la marquise devina mon chagrin : — Germot, me dit-elle, vous êtes un brave homme, et les Prasly n'ont jamais mis personne dans la peine. Reprenez cet argent ; rendez-le vite à qui vous l'a prêté ; portez cette bouteille à votre bonne Madeleine, et prions tous ensemble pour vos fils, pour la France, pour ceux qui, en ce moment, combattent et meurent loin de nous... Voyez-vous, monsieur Floquet, poursuivit le vieillard, dont les

yeux, à ce lointain souvenir, s'étaient remplis de larmes : ce sont là de ces traits qu'on n'oublie pas.

— Ah ! père Germot ! reprit Floquet avec un rire forcé, si nous nous attendrissons, je ne dis plus rien... Autres temps, autres mœurs : aujourd'hui c'est monsieur Durousseau qui est le bon génie de la contrée. Qu'avez-vous à dire de celui-là ? N'est-il pas aussi riche, aussi loyal, aussi généreux que tous les Praslys passés, présents et futurs ?...

— Je n'ai rien à dire de monsieur Durousseau, répondit le fermier avec la prudence habituelle aux paysans ; il dépense gros ; il fait travailler le pauvre monde, et il ne permet pas à la fainéantise de s'implanter sur notre terroir ; et pourtant, si j'avais encore à être le débiteur de quelqu'un, je crois que j'aimerais mieux avoir pour créancier M. George que M. Durousseau ; et si je travaillais à la journée et que les forces vinsent à me manquer avant le coucher du soleil, j'aimerais mieux que mon compte de semaine fût réglé au château qu'à la villa...

— C'est que M. Durousseau connaît le prix du temps et le prix des choses. Ce n'est pas un paresseux comme ces nobles !... C'est un industriel, un travailleur comme nous ; il a l'œil à tout, il aime à commander, il veut qu'on lui obéisse ; quoi de plus juste ?

En ce moment les conversations furent interrompues par l'entrée d'un nouveau personnage sur qui se fixèrent aussitôt tous les yeux : c'était maître Ramignard, le notaire du canton, de qui l'étude servait de centre et de point de ralliement à toutes les opérations financières, ventes, achats, emprunts, placements, licitations, hypothèques, testaments et mariages, qui occupaient les fortes têtes du pays. Honoré de la confiance de M. Durousseau, resté en bons

termes avec les Prasly, maître Ramignard était, à six lieues à la ronde, une puissance, une autorité et un oracle.

Son arrivée produisit la sensation habituelle, et chacun s'apprêtait à l'interroger sur les éventualités de la vente prochaine. Mais lui, insensible à cet empressement, sourd aux cordiales salutations du cafetier et de ses clients, sans même demander sa cruche de Lyon et son jeu de piquet, marcha droit à l'affiche qui annonçait la vente du château de Prasly, la décolla d'un geste rapide, la chiffonna et la mit dans sa poche.

— Que faites-vous donc là, monsieur Ramignard? exclamèrent à l'instant plusieurs voix, parmi lesquelles brillait l'aigre fausset du greffier.

— La vente n'a pas lieu, dit le notaire.

— Et pourquoi, s'il vous plait? demanda l'acharné Marius.

— Parce que M. Durousseau m'a donné des ordres en conséquence, répliqua maître Ramignard, en accentuant chaque syllabe d'un air magistral.

II

Ruine sur ruine.

Le jour même où ces propos s'échangeaient dans le *Café de la Jeune-France*, un peu avant le coucher du soleil, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans descendit de diligence au relais le plus voisin, laissa son bagage à l'au-

berge et s'achemina pédestrement vers le château de Prasly. Pour y arriver, il avait à suivre un sentier tracé au flanc de la colline, et qui, s'élevant peu à peu, finissait par dominer tout le paysage.

Le temps était orageux et lourd; par intervalles, de larges gouttes de pluie empâtaient la poussière et marbraient les cailloux du chemin. Un vent tiède et humide gémissait à travers les groupes d'oliviers dont la pâle verdure se détachait çà et là sur les tons gris des rochers. A une très-petite distance du château, le jeune homme s'arrêta près d'un pigeonnier en ruines, qui avait fait probablement partie des anciennes dépendances du domaine, et s'asseyant sur les marches brisées, il embrassa d'un regard mélancolique la plaine qui se déroulait à l'horizon.

Il était de haute taille, et sa figure eût paru belle, si elle n'avait été assombrie par une expression de tristesse qui semblait habituelle. Son habit de voyage, bien que fort simple, n'excluait ni la distinction, ni l'élégance; s'il manquait quelque chose à l'ensemble de sa tenue ou de sa personne pour réaliser le type d'un homme à la mode, tel qu'on le recherche dans un salon du faubourg Saint-Honoré ou dans une avant-scène de l'Opéra, un œil expérimenté n'eût pu méconnaître en lui certains signes de race qui survivent aux privilèges et aux parchemins.

Pendant cette courte halte, ses regards se promenèrent tour à tour de la Villa-Durousseau, qui étalait au bas de la colline sa coquette façade, au vieux château, dont les murailles veuves de leurs créneaux et les tourelles décapitées de leurs pignons rivalisaient de teintes mornes et plombées avec les nuages du ciel. On eût dit qu'il se débattait mentalement contre le douloureux parallèle trop facile à établir entre la fabrique et le manoir, entre ces fraîches ima-

ges de luxe et de richesse, et ces vestiges d'abandon et de pauvreté. Pourtant une indicible expression de tendresse et de respect anima son visage pendant que ses yeux se fixaient sur cette masse encore imposante malgré les ravages du temps. Il contemplait surtout avec une émotion inquiète les fenêtres du premier étage, comme s'il se fût attendu à voir une figure aimée paraître derrière ces vitres où bien des carrés de papier remplaçaient, hélas ! les carreaux absents. A la fin, il se leva, en murmurant d'un air résolu : « Décidément, j'ai bien fait ! » Et quelques minutes après, il touchait à la porte de Prasly.

Il entra sans frapper, en homme familier aux habitudes de la maison ; d'ailleurs, la porte fermait à peine. La cour principale était déserte, et cette solitude la faisait paraître encore plus vaste. A gauche, s'étendait un grand hangar qui s'ouvrait autrefois sur les écuries, mais qui ne renfermait plus, pour le moment, que quelques fagots amoncés. A droite, on apercevait le vestibule et la cage de l'escalier d'honneur ; mais le seuil obstrué par des socs de charue et des baines de vendange, les toiles d'araignée suspendues aux châssis, et mieux encore le désastreux état des marches effondrées sur lesquelles le pied le plus hardi n'eût osé s'aventurer, prouvaient trop bien que personne n'y avait passé depuis longtemps. Le jeune homme se dirigea sans hésitation vers une porte bâtarde pratiquée, à l'angle du bâtiment, dans l'épaisseur du mur d'une des tourelles : elle conduisait à un escalier tournant d'une allure beaucoup plus modeste, mais d'une conservation un peu meilleure. Au moment où il s'apprêtait à le franchir, un chien de chasse se précipita sur lui avec des démonstrations joyeuses, auxquelles il répondit tout en les réprimant. — « Voilà mon seul Caleb ! » dit-il avec un pâle sou-

rire, en caressant de la main le fidèle animal, dont il essayait de contenir les transports et les gambades.

Arrivé au premier étage, il traversa rapidement une antichambre qui servait aussi de salle à manger, et, précédé de son chien qui se chargeait de l'annoncer, il courut vers la pièce voisine. A peine eut-il le temps d'y arriver. Avertie par les cris du chien, peut-être par un pressentiment maternel, une femme en deuil s'avança vers lui les bras ouverts, et, pendant un instant, on n'entendit, au milieu de cette étreinte, que ces mots entrecoupés : « George ! mon George ! — Ma mère ! »

La marquise de Prasly avait tout au plus soixante ans, et un reste de jeunesse et de vie pouvait encore se retrouver dans l'expression de son regard et les lignes harmonieuses de son visage ; pourtant on eût pu aisément lui donner dix ans de plus, tant ses yeux trahissaient de souffrance et de fatigue, tant ce visage parcheminé et amaigri était plissé de rides pareilles à des sillons creusés par les larmes. Deux bandeaux de cheveux entièrement blancs, dédaigneux de tout déguisement parasite, se collaient sur ses tempes, et encadraient le noble ovale d'une tête qui n'eût pas déparé une galerie de famille royale. A voir l'austérité presque monastique de son costume de veuve, il eût été permis de la prendre pour une de ces abbesses que les couvents et les chapitres recrutaient autrefois dans les maisons de haute noblesse, si l'ardeur passionnée avec laquelle elle pressait son fils sur sa poitrine n'eût prouvé que, par un côté du moins, elle tenait encore aux affections terrestres.

La chambre où elle fit entrer George était, de tout le château, la seule qui conservât quelques traces d'une grandeur depuis longtemps disparue. Au fond d'une vaste alcôve tendue en brocatelle verte, on apercevait un lit à bal-

daquin, de même étoffe, accosté d'un prie-Dieu en bois de chêne, que surmontaient une gravure de dévotion et un bénitier. La cheminée, en marbre blanc, d'un beau style Louis XIV, n'avait aucune garniture, et, comme pour rendre le contraste plus frappant, un magnifique cadre gothique, qui descendait jusque sur la tablette, faisait songer à la glace qu'il avait dû contenir et que remplaçait fort imparfaitement un petit miroir de chambre d'auberge. La tenture en lampas était parsemée d'accrocs et de reprises à l'aiguille qui se cachaient tant bien que mal sous des portraits dont les figures altières et graves avaient presque toutes des traits de ressemblance avec la marquise et son fils, et paraissaient contempler d'un air d'étonnement la pauvreté de leur dernier descendant. Quant au mobilier proprement dit, il se réduisait au strict nécessaire : quelques chaises de paille, un large fauteuil de velours d'Utrecht fané, où s'asseyait madame de Prasly, et une table de noyer où s'éparpillaient des papiers, un ouvrage de tapisserie et des livres de piété.

Après ces premiers embrassements, où la mère et le fils avaient oublié toute autre préoccupation, la marquise, s'arrachant aux bras de George, lui dit avec une tristesse d'autant plus poignante qu'elle s'efforçait de la dissimuler :

— Eh bien ! George, c'est de dimanche en huit !...

— Non, ma mère, répondit-il ; ni dimanche, ni jamais : Prasly ne se vendra pas.

— Et qui l'empêchera ? demanda-t-elle les mains jointes, comme si elle attendait de la réponse de son fils un arrêt de vie ou de mort.

— Moi, ma mère, en épousant, si vous me donnez votre consentement, mademoiselle Sylvie Durousseau.

— Ah ! s'écria madame de Prasly avec une bizarre ex-

pression, mêlée de joie et d'angoisse... C'était donc là ce que tes lettres me laissaient entendre?... Mais comment y es-tu parvenu? T'aime-t-elle, au moins?... Et toi, l'aimes-tu? N'est-ce pas un sacrifice?

Avant que George réponde à ces questions qui se pressent sur les lèvres maternelles, expliquons brièvement les situations respectives.

S'il est vrai, comme on l'a dit avec quelque justesse, qu'il n'y ait plus aujourd'hui de titres, mais des noms, le nom de Prasly, même dans cette appréciation idéale, conserverait une précieuse valeur; car on le retrouve aux plus nobles pages de notre histoire. Joinville parle d'un Prasly qui fut fait prisonnier avec saint Louis, et l'assista à ses derniers moments. Philippe de Comines mentionne un sire Hugues de Prasly qui accompagnait Louis XI à Péronne, et prit part à la chevaleresque expédition contre le Sanglier des Ardennes. Les guerres de religion qui ensanglantèrent le seizième siècle mirent constamment en lumière le courage et l'humeur guerrière de cette antique maison. Les Prasly figurent au premier rang, avec les Crussol, les Vogué, les du Peloux, dans ces luttes terribles qui eurent leurs héros et leurs martyrs, et qu'abritèrent de leurs replis sauvages les montagnes et les gorges du Languedoc et du Vivarais. Mais, à dater du siècle de Louis XIV, la famille alla toujours en s'appauvrissant. Pendant trois générations successives, Louis, Adalbert et Maurice de Prasly, à peu près ruinés par leurs campagnes, épousèrent, en rentrant dans leurs foyers, des héritières nobles et pauvres qui leur apportèrent en dot force vertus, des parchemins inattaquables et très-peu d'écus sonnants. Tous les dix ans, un quartier de terres arables, un arpent de vignes, un verger d'oliviers, était détaché à petit bruit de la propriété

seigneuriale, et vendu pour payer les dettes ou faire face aux dépenses urgentes. Maurice, le grand-père de George, fut tué dans la guerre d'Amérique, laissant un fils qui atteignait tout juste sa majorité au moment même où les premiers crimes révolutionnaires amenèrent l'émigration. Il n'en fallait pas davantage pour faire confisquer les terres et mettre le château sous le séquestre. A sa rentrée, sous le Consulat, M. de Prasly eut beaucoup de peine à se faire rendre, non pas la totalité des biens qui lui restaient, mais ce qu'on appelle en langue familière *le vol du chapon*. Sa santé, ébranlée par les fatigues et les privations de l'exil, ne lui permit pas de prendre du service; il végéta obscurément, et se maria, assez tard, avec une jeune personne d'une grande beauté et d'une naissance illustre, qui se hâta de lui tendre la main pour échapper à un de ces mariages que le maître d'alors aimait à arranger entre ses intrépides lieutenants et les héritières de noms historiques. La nouvelle marquise avait peu de fortune, et si cette union apporta dans le château de Prasly quelques années de bonheur, elle n'y ramena pas la richesse. Comme si tout devait concourir à cette *jettatura* qui s'acharne aux grandes familles en décadence, le marquis mourut quelques jours avant la Restauration, et la marquise resta veuve avec deux fils, l'un Gaston, âgé de huit à dix ans, l'autre George, encore au berceau. Elle se consacra à ses enfants avec un dévouement sans bornes, et l'on put croire d'abord que ses soins ne seraient pas perdus; car Gaston, avant vingt-quatre ans, était lieutenant dans la Garde. Mais la révolution de 1830, en brisant son épée, inaugura pour les Prasly une nouvelle série de malheurs. Gaston, après avoir essayé de guerroyer en Espagne et en Portugal, revint en France dans cet état d'irritation fébrile qui dispose à faire des fo-

lies ou des sottises l'homme à qui l'air et l'espace manquent pour les actions héroïques. Aventureux, passionné, plein de confiance dans les autres et en lui-même, décidé à tout entreprendre plutôt que de condamner au désœuvrement ces belles années de sa jeunesse, Gaston se laissa engager dans quelques-unes de ces spéculations industrielles qui commençaient dès lors à tenter un certain nombre de militaires et de gentilshommes réduits à l'inaction par nos vicissitudes politiques. Ainsi qu'on pouvait le prévoir, il y perdit son argent, son crédit, et ne sauva même son honneur intact, que grâce à l'abnégation de sa mère et de George qui, à peine sorti de l'adolescence, mit une sorte de résolution virile à jeter aux créanciers de son frère les derniers lambeaux de son patrimoine. Ce fut le coup de grâce pour cette fortune déjà si chancelante. Gaston, incapable de supporter patiemment son désastre, prit les épaulettes de laine et alla se faire tuer en Afrique. George resta auprès de sa mère dont la santé n'avait pu résister à ces coups réitérés. Il fut sa consolation, et elle reporta sur lui tout ce trop-plein de tendresse dont les malheureux ont le secret, et qui n'avait rencontré jusque-là dans la vie qu'immolation et amertume. De tout ce qu'elle avait possédé ou espéré, la pauvre femme ne conservait plus que ce fils, ce château délabré qui, faute de réparations, semblait prêt à s'écrouler sur ses derniers mattres, et trois ou quatre morceaux de vignobles ou de prés dont ne se fût pas assurément contenté un paysan riche. Mais les âmes aimantes ressemblent à ces plantes qui deviennent plus vivaces parmi les ruines et s'attachent plus obstinément aux décombres qu'aux édifices. Enfermée dans cet étroit espace, ne demandant plus rien à la vie et au monde, n'ayant sous les yeux que des images de tristesse et de pauvreté, madame de

Prasly sentit s'accroître dans son cœur, avec une ardeur effrayante, deux affections qui bientôt n'en firent plus qu'une : George et le château. Par une sorte de mirage assez fréquent chez ceux que domine une idée fixe ou une souffrance continue, elle en vint à ne plus séparer ces deux objets de son amour, à les croire liés l'un à l'autre par de mystérieuses affinités, à établir dans sa pensée entre ces vieilles pierres et ce jeune front un lien indissoluble. Hélas ! cette tendresse à laquelle George répondit de toutes les forces de son âme, après les avoir pendant quelque temps soutenus et consolés, devint pour eux une source de nouveaux chagrins. George, à qui pesait son oisiveté et qui, comme tous les siens, avait du sang guerrier dans les veines, comprit que s'il suivait sa vocation, il tuerait sa mère. Il resta donc auprès d'elle et accepta sans murmure cette existence inoccupée pour laquelle il n'était pas fait, et qui bien souvent lui fit regarder d'un œil d'envie les fils de fermiers, ses voisins, qu'il voyait suivre leur charrue d'un pas lesté, en sifflant une joyeuse chanson. La marquise avait trop d'instinct et de divination maternelle pour ne pas pénétrer ce que souffrait George et ne pas en ressentir le contre-coup. Son amour pour lui en contracta une sorte d'inquiétude malade, d'exaltation sombre et contenue, comme s'il s'y mêlait un secret mécontentement d'elle-même. Dès lors ces deux êtres qui ne vivaient que l'un pour l'autre et se tenaient réciproquement lieu de l'univers entier, n'eurent plus même le bonheur de pouvoir s'aimer sans déchirement et sans trouble. La mélancolie de George semblait à sa mère un silencieux reproche. L'anxiété, les larmes, les combats intérieurs de madame de Prasly le frappaient parfois comme un remords, et l'amenaient à se demander douloureusement s'il ne trahissait pas ses devoirs en laissant deviner ses pei-

nes. En outre, se croyant forcé à d'autant plus de dignité et de réserve qu'il était plus pauvre, George s'était constamment refusé à ces distractions vulgaires, à ces camaraderies de bas étage auxquelles s'abandonnent trop souvent les gentilshommes de province pour échapper au désœuvrement et à l'ennui. Il passa pour *fier*, et le public n'en mit que plus de maligne insistance à recueillir tous les détails, tous les indices de cette hautaine pauvreté. Ainsi, plaisirs ou occupations du dehors, sympathies de son entourage, joies de l'intérieur, tout lui manquait, et ce jeune homme beau, bien doué, d'un grand cœur, d'une grande naissance, n'ayant pas, dans sa vie ni dans sa famille, la plus légère tache à se reprocher, éprouvait les découragements et les angoisses d'une créature déshéritée.

Un seul homme faisait exception peut-être aux sentiments malveillants et hostiles qu'excitait, au lieu de les fléchir, la situation de George de Prasly : c'était M. Durousseau. Chaque année, ses affaires ou ses travaux d'embellissement le ramenaient à sa villa. Il prenait alors les renseignements les plus minutieux sur ce jeune marquis qui ne vivait que pour sa mère, qu'on ne rencontrait jamais ni dans un café, ni dans un bal champêtre, et dont le pâle et noble visage se gravait vivement dans son souvenir, chaque fois qu'il le rencontrait sur son chemin. Déjà, de concert avec maître Ramignard, le notaire, bonhomme de la vieille roche et très-dévoué aux Prasly, il avait réussi à leur rendre, sans que leur fierté pût s'en effaroucher ou même s'en apercevoir, quelques-uns de ces services qui, de voisin riche à voisin pauvre, sont toujours faciles. Après la mort de Gaston, lorsqu'il avait fallu, pour éteindre ses dettes, vendre le peu de terres restées dans la famille, M. Durousseau les avait achetées, et payées, *vu la*

convenance, le double de leur valeur. Plus tard, quelques créanciers timides ou retardataires qui étaient venus se plaindre à maître Ramignard, furent interceptés au passage, et soldés intégralement, à l'insu de leur débitrice. L'année précédente, M. Durousseau, veuf depuis longtemps, et père d'une fille unique qui venait de sortir de sa pension, l'avait conduite à Prasly pour ses vacances ; et, bien que le château et la villa ne fussent pas en visite, bien que la marquise et son fils se fussent fait une loi de ne recevoir personne, George vit plusieurs fois Sylvie Durousseau, soit à l'église, soit aux bords de l'Ardèche, où elle dirigeait souvent sa promenade. Elle le remarqua, et il la trouva belle. Pourtant les choses en restèrent là pour cette année, et M. Durousseau repartit sans rien laisser soupçonner de ses desseins ; mais, au printemps, maître Ramignard, qui restait en correspondance avec l'opulent industriel, fit demander une audience à George de Prasly, et déploya dans cette entrevue cette finesse que l'habitude de traiter avec les paysans finit par enseigner aux notaires de campagne. Il commença par annoncer à George qu'un usurier révolutionnaire, mort récemment dans des sentiments de componction chrétienne, avait chargé son curé de remettre à M. de Prasly une somme de mille écus dont il avait fait tort autrefois à sa famille ; puis, comme George lui demandait, avec son sourire mélancolique, l'emploi qu'il pourrait faire de cet argent tombé du ciel, maître Ramignard, dont le dévouement et l'âge expliquaient une certaine familiarité, lui dit brusquement :

— Monsieur le marquis, voulez-vous que je vous donne un conseil ? Avec cette modique somme, vous ne pourriez faire ni de bien grandes réparations à votre château, ni de bien grandes acquisitions à l'entour ; employez-la à un autre

usage : imitez ces joueurs qui risquent quelque chose pour gagner beaucoup : allez aux eaux d'Aix, et paraissez-y dans les conditions qui conviennent à votre naissance et à votre rang. Mademoiselle Durousseau y sera...

— Que voulez-vous dire ? interrompit George, ému déjà sans trop savoir pourquoi.

— Oh ! vous comprenez , n'est-ce pas, reprit le notaire, qu'un vieillard comme moi, honoré de la confiance de M. Durousseau, et élevé dans le respect dû à la noble famille de Prasly, est incapable de vous donner un pareil conseil à la légère ? Quand je vous annonce que vous y rencontrerez mademoiselle Sylvie Durousseau, c'est que j'ai les raisons les plus péremptoires pour penser que votre bonheur, votre avenir, le rétablissement de votre fortune, le repos des derniers jours de madame la marquise, peuvent être attachés à ce voyage...

M. Ramignard refusa de s'expliquer davantage : il en avait dit assez pour jeter George de Prasly dans un trouble étrange. Mademoiselle Durousseau ne lui avait pas déplu ; mais il éprouvait un invincible sentiment de répugnance, presque de terreur, à cette idée de refaire sa fortune par un mariage, et de s'unir à une jeune personne qui aurait le droit de ne se croire épousée que pour ses écus. Toutes les délicatesses, toutes les susceptibilités de son cœur se révoltaient à cette pensée, et le malheur même rendait ces susceptibilités plus vives, ces délicatesses plus promptes à s'alarmer. Sa mère, à laquelle il confia la singulière proposition du notaire, refusa de l'influencer. Ce fut elle pourtant qui, sans le vouloir ni le savoir, le décida. Malgré l'économie la plus rigoureuse, les dépenses de Prasly dépassaient encore les revenus, et, chaque année, la marquise et son fils faisaient un pas de plus vers une nécessité

fatale : celle de vendre le château. Quelques semaines après l'entretien de M. Ramignard avec George, un jour que celui-ci sortait de l'église en donnant le bras à sa mère, le notaire s'approcha d'eux d'un air de profonde tristesse, et leur dit tout bas que ses efforts pour retarder un dénoûment inévitable étaient impuissants, qu'il fallait avant tout songer à l'honneur de la famille, et que, s'il n'arrivait pas quelque heureux changement, le château serait mis en vente avant l'automne. En écoutant cette déclaration trop prévue, madame de Prasly garda le silence; mais George, dont les regards s'étaient ardemment fixés sur elle, comprit ce qui se passait dans son âme, et sa résolution fut prise à l'instant. Il partit pour Aix, où M. Durousseau, qui paraissait l'attendre, favorisa visiblement ses assiduités auprès de la belle Sylvie. Au bout de six semaines, encouragé par le père qui semblait exercer sur sa fille une autorité souveraine, et n'ayant d'ailleurs aucune raison de penser que Sylvie lui opposât quelque répulsion personnelle, George de Prasly fit sa demande, et elle fut accueillie.

Le lecteur peut maintenant comprendre quelles impressions George rapportait auprès de sa mère, et quel sentiment dictait à la marquise cette question inquiète :

— Au moins, ce n'est pas un sacrifice? Elle t'aime, n'est-ce pas? Et toi aussi, tu l'aimes?

— Oui, ma mère, répondit-il simplement. Je l'aime, et je suis heureux.

— Cher enfant! s'écria-t-elle alors avec une expansion dont elle avait depuis longtemps perdu l'habitude, je puis donc t'avouer que, s'il m'avait fallu voir ce château mis en vente, s'il m'avait fallu en sortir, je serais morte!

— Eh! croyez-vous que je ne l'avais pas deviné? murmura George d'un air de reproche, en la serrant de nou-

veau sur son cœur comme s'il eût voulu échapper, dans cette étreinte, à quelque idée importune qui le poursuivait encore.

III

Variante à Molière.

Deux mois après, dans un des beaux hôtels de la rue Laffitte, on remarquait ce mouvement inaccoutumé, joyeux à la surface, souvent fort triste en réalité, qui précède les grands mariages. C'était M. Durousseau qui mariait sa fille au marquis George de Prasly. Le ban et l'arrière-ban de la haute finance parisienne avaient été convoqués pour cette prochaine solennité. L'écusson des Prasly, ressuscité et rajeuni, brillait d'avance sur les panneaux de l'élégante voiture destinée au jeune couple. Tous les magasins célèbres étaient mis en réquisition pour concourir aux merveilles de la corbeille. Seulement George, que sa vie de solitude et de pauvreté préparait mal à ces fêtes du monde et du luxe, s'était humblement désisté du soin de diriger les fournisseurs et de choisir les bijoux ou les étoffes, en faveur du bel Edgard Mévil, neveu de M. Durousseau, membre influent du *Jockey-Club*, heureux propriétaire de *Titania* et de *Glenarvon*, favoris des dernières courses de Chantilly, et universellement adopté, malgré sa naissance bourgeoise, parmi les *sportsmen* le plus à la mode. Edgard s'était acquitté de son importante mission en homme ja-

loux de justifier la confiance de son nouveau cousin, et surtout d'obtenir le suffrage de sa cousine; et les amies de pension, admises par Sylvie à contempler en détail cette exhibition éblouissante, paraphée des noms illustres de Mariton et de Laure, de Delille et de Gagelin, de Janisset et de Rudolphi, s'arrêtaient, à chaque pas, avec de petits cris de jubilation et d'extase où se mêlait un grain d'envie; ce qui, pour les robes comme pour les livres, pour les jeunes mariées comme pour les auteurs applaudis, est de temps immémorial le signe d'un grand succès.

On était à la veille du mariage : M. Dourousseau, enfermé dans son cabinet, attendait son futur gendre, qui devait revenir le matin même, de Prasly, où il était allé chercher sa mère. La marquise n'avait voulu quitter le château qu'au dernier moment. Quelle que fût sa joie en songeant que son fils allait être riche, et qu'elle pourrait mourir en paix sous ce toit qui avait abrité sa vie, elle se sentait plus étrangère encore que George à ce monde des heureux dont elle n'avait jamais ni parlé la langue, ni entrevu les plaisirs. Il lui semblait qu'elle y ferait tache, et aux instances de George pour hâter son départ, elle avait répondu, avec une mélancolie invincible, qu'elle ne savait pas comment elle pourrait s'y prendre pour porter autre chose qu'une robe noire et une figure triste.

On frappa familièrement à la porte du cabinet de M. Dourousseau. C'était M. Mévil, son beau-frère et son ancien associé, millionnaire comme lui et père du brillant Edgard. Il arrivait de la campagne qu'il habitait pendant une grande partie de l'année, et il n'avait pas fallu moins que l'annonce du mariage de sa nièce pour l'arracher aux grandes chasses et à la vie de château qu'il avait organisées chez lui avec une ampleur presque britannique.

Il serra cordialement la main que lui tendait son beau-frère ; et pourtant il était facile de démêler sur son visage une teinte de mauvaise humeur, nuancée d'une légère pointe d'épigramme.

— Ah ça ! mon cher Durousseau, dit-il après les premiers compliments ; excusez la méprise d'un campagnard arriéré ; je croyais que nous étions en 1843, et non pas en 1660 ; je croyais que notre roi s'appelait Louis-Philippe I^{er}, et non pas Louis XIV ; je croyais que nous n'avions plus d'autres Molière que M. Scribe, et que vous vous nommiez Eustache Durousseau, président du tribunal de commerce et membre du conseil général de la Loire, et non pas Jourdain ou Georges Dandin !...

— Bon Dieu ! mon cher Mévil ! répliqua Durousseau avec calme : puis-je savoir ce qui me vaut ce déluge de noms propres et de citations ?

— Uniquement la fantaisie qui vous a pris de marier votre fille à un marquis... Quoi ! vous aussi ?... *Tu quoque !* Si l'on m'avait demandé quel était, dans tout le commerce parisien ou stéphanois, l'homme le plus inaccessible à ces petites vanités, le plus supérieur à ces petits anachronismes, le plus incapable de continuer la dynastie éteinte des bourgeois-gentilshommes, j'aurais répondu sans hésiter : Durousseau ! Hélas ! je reconnais aujourd'hui qu'il ne faut jurer de rien ni répondre de personne...

— Et qui vous dit que vous vous seriez trompé ? demanda son beau-frère en souriant.

— Quoi ! vous voudrez me persuader que ce n'est pas pour le plaisir d'avoir une fille marquise, de dire M. le marquis mon gendre, de voir dans votre cour une voiture armoriée, et d'être le grand-père direct de petits marquis, que vous donnez Sylvie à ce M. de Prasly ?

— Pas le moins du monde.

— Mais alors pourquoi ce mariage ? Êtes-vous ambitieux, par hasard, et espérez-vous que les ancêtres de votre gendre vous feront cortège au Palais-Bourbon ou au Luxembourg, pour vous en ouvrir les portes ?

— Mon cher, si j'étais ambitieux, je ne vois pas ce que je gagnerais à aller prendre dans un vieux manoir délabré, au fond d'une province lointaine, un jeune homme de haute naissance, il est vrai, mais qui n'a ni parents à la cour, ni influence dans son pays, et dont l'arbre héraldique a été, depuis un demi-siècle, miné par ces deux plantes corrosives, l'oubli et la pauvreté... Trente ans de travaux industriels bravement entrepris, et loyalement soutenus, quatre millions acquis sans qu'il en ait coûté un seul murmure à ma conscience, des fonctions administratives acceptées avec dévouement et remplies avec honneur ; une aptitude réelle pour les affaires, éprouvée par bien des luttes et constatée par bien des triomphes ; douze mille francs d'impôt foncier, presque toujours payés d'avance ; enfin, la certitude de faire nommer qui je veux dans mon arrondissement et de me faire nommer moi-même, si l'envie m'en prenait ; il me semble qu'avec ces appuis-là, et en l'an de royauté bourgeoise 1843, je n'aurais besoin de personne pour arriver aux plus hautes positions politiques. J'y vois, en ce moment, des bourgeois comme moi qui n'y font pas trop mauvaise figure, et qui n'ont pas le moindre marquis pour gendre!...

— Soit : mais enfin m'expliquerez-vous cette énigme ? Le choix que vous venez de faire a-t-il un sens ? ou n'est-il qu'une fantaisie d'homme riche ?

— Mévil ! dit gravement M. Durousseau, je n'ai ni ambition ni vanité ; j'ai mieux que cela : j'ai de l'orgueil.

— Que voulez-vous dire ?

Au lieu de répondre, le millionnaire alla droit à sa bibliothèque ; il y prit un volume magnifiquement relié, et le montrant à son interlocuteur de plus en plus étonné :

— Voilà mon maître ! poursuivit-il ; le texte inépuisable de mes méditations du soir, après mes laborieuses journées... Molière ! — Les soins de mon commerce et de ma fortune ne m'ont pas tellement absorbé qu'il ne me restât, de temps à autre, un quart d'heure pour lire et pour réfléchir... A mesure que je me sentais devenir riche et que je me rendais compte de l'importance sociale que m'assurait ma richesse, je regardais autour de moi ; j'essayais de juger mon époque et de la comparer au passé ; puis, content de mon parallèle, je m'enfonçais dans la lecture de mon auteur favori, et je plaçais devant mes yeux ces deux types, l'un si ridicule, l'autre si malheureux : M. Jourdain et Georges Dandin !

— Pour mieux les copier un jour ? murmura Mévil avec un reste d'ironie.

— Non ! mon ami, pour les venger, reprit M. Durousseau de ce ton sérieux et froid qui désarme le sarcasme. Un bourgeois qui devient grand seigneur, homme d'Etat, ministre, pair de France, ambassadeur, général, la belle affaire ! Cela s'est toujours vu, non-seulement dans notre gouvernement constitutionnel greffé sur deux ou trois révolutions, mais de tout temps et sous tous les règnes ; car, sous ce rapport, nous calomnions l'ancien régime ! — Ce qui me semblait plus original, plus grand, plus digne d'un homme profondément pénétré de l'esprit et des progrès de son siècle, c'était de prendre une revanche.

— Une revanche ?

— Oui : je me disais ceci : Le grand comique a livré à

la risée de ses contemporains le bourgeois qui tranche du grand seigneur, le bourgeois qui s'allie à une famille de hobereaux ; il a étalé sans pitié les ridicules de l'un et les misères de l'autre. Eh bien ! si je profitais du changement des mœurs et des époques pour intervertir les rôles ? Je suis veuf, j'ai une fille unique qui aura deux cent mille livres de rente... Si je la mariais à un gentilhomme pauvre que je dominerais, à qui je ferais sentir incessamment ma supériorité et ma puissance ? J'aime le commandement, je l'avoue ; si je pouvais satisfaire cette passion sur un homme ayant eu des ancêtres aux Croisades, et me devant à moi, roturier, son bien-être, son luxe, son crédit, tout jusqu'au vieux château de ses pères que j'arracherais pour lui aux griffes de la bande noire ? Si, à chaque velléité de révolte, je pouvais lui rappeler qu'il n'est qu'un zéro dont je suis le chiffre, que c'est moi qui l'ai tiré du néant où notre siècle inflexible laisse tomber ceux qui n'ont rien, que ses chevaux, ses voitures, son hôtel, son mobilier, son argenterie, sa table, la toilette de sa femme et la sienne, sont autant de liens qui le font mon obligé, mon vassal et mon esclave ?... Voilà ce que je me disais, Mévil ; maintenant me comprenez-vous ?

— Mais, à ce jeu, vous jouiez tout simplement le bonheur de Sylvie !...

— Oui, si j'avais choisi pour mon gendre un successeur attardé des Acaste et des Moncade, un jeune gentilhomme comme il y en a encore, comme il y en aura toujours, ayant follement dissipé son patrimoine, ayant taillé dans ses parchemins cent lettres de change, et cherchant une dot roturière pour recoudre ceux-ci et payer celles-là ! Il aurait pris mes millions et ma fille, se serait moqué d'elle et de moi avec ses compagnons de folies, et, le jour où j'eusse

tenté de serrer son collier d'or, il m'eût ri au nez, serait monté sur ses grands chevaux, m'eût énuméré, comme Ruy Gomez de Silva, ses aïeux plus ou moins tués sur les champs de bataille, et se fût vengé de mon essai de despotisme en rendant Sylvie malheureuse... Un gendre pareil, je le trouverais sans aller bien loin ; je n'aurais qu'à choisir parmi les élégants amis de mon beau neveu, de votre fils Edgard... Dites-moi, Mévil, vous êtes-vous quelquefois demandé pourquoi je n'avais pas l'air de songer à Edgard pour ma fille?...

— Puisque vous m'en parlez, dit M. Mévil dont le front se rembrunit, je dois vous avouer que ce mariage eût été mon vœu le plus cher... toutes les convenances s'y trouvaient, et...

— D'accord : Edgard est un charmant garçon, qui jouerait à merveille les Molé et les Fleury ; sa mise est irréprochable, il fait courir, on parle de ses succès, il tient un des sceptres de l'élégance moderne... En un mot, il est impossible de recueillir avec plus de grâce ce que nous avons semé... Mais prenez garde, mon cher ! cette oisiveté brillante, payée d'avance par les travaux paternels, ce luxe éblouissant, nourri de vos économies de trente années, cette vie frivole et mondaine, dépensant dans les salons ce que nous avons amassé dans les comptoirs, ce droit de ne rien faire héritant du mérite d'avoir beaucoup fait ; tout cela, n'est-ce pas, sous une autre forme, ce que nous reprochions aux grands seigneurs d'autrefois ? n'est-ce pas le même travers, le même vice, le même type, mis au point de vue de notre siècle ? Le véritable Acaste, le vrai Moncade de notre époque, c'est votre Edgard ; ce n'est pas mon gendre...

— Mais c'est donc un saint que ce gendre ? s'écria M. Mévil avec une certaine impatience, un chevalier Bayard sans

peur et sans reproche ? Vous l'avez donc fait faire exprès ou pétri d'avance à votre guise, pour être plus sûr de sa perfection et de sa docilité ?

— Vous allez le voir, car le voilà qui arrive avec sa mère, dit M. Durousseau, entendant le bruit d'une voiture et les grelots des chevaux de poste qui entraient dans la cour.

Il se hâta de conduire son beau-frère au salon, où sa fille se trouvait déjà avec Edgard, qui, en sa qualité de cousin, d'homme à la mode et d'ordonnateur de la corbeille, avait son franc parler auprès de Sylvie, et en profitait pour lui célebrer, d'un ton demi-sérieux, demi-plaisant, une élogie fashionable et sentimentale. Un moment après, George entra dans le salon avec la marquise de Prasly.

On eût dit des demeurants d'un autre âge ; et, si un observateur désintéressé eût voulu résumer en quelques physionomies significatives et sous quelques formes matérielles l'histoire de nos soixante dernières années, il n'eût rien trouvé de mieux peut-être que ce jeune homme et cette vieille femme dépayés dans cet hôtel splendide, en face de ces dorures, de ces fleurs, de toutes ces créations du goût, de l'élégance et de l'art secondés par l'argent, tandis que ceux qui leur en faisaient les honneurs paraissaient à l'aise au milieu de ces magnificences comme dans leur atmosphère naturelle. Madame de Prasly avait, pour la circonstance, renoncé à ses vêtements de deuil ; mais elle n'avait pu se dépouiller aussi aisément de la pâleur et des rides de son visage, de cet air morne et étonné qu'apportent dans le monde ceux qui ont longtemps vécu en tête-à-tête avec l'isolement et la douleur. On a écrit que l'homme était plus hâté pour l'affliction que pour la joie ; ce qui le prouverait, c'est que les heureux, au premier coup qui les frappe, savent prendre aussitôt la livrée du malheur, et que

les affligés à qui sourit enfin la fortune, ont besoin d'un apprentissage pour se familiariser avec ce sourire. Le cœur de George était trop bien rivé à celui de sa mère, il s'était trop accoutumé à souffrir de ses souffrances et à vivre de sa vie pour pouvoir échapper tout à fait à cette même influence. Il avait pourtant essayé de mettre à profit ces quelques mois pour faire son éducation de *nouveau riche*, pour amoindrir les disparates qu'il remarquait entre sa noble indigence et l'opulente famille où il allait entrer. Il y avait à peu près réussi, grâce à sa distinction native et au talent de son tailleur ; et pourtant qu'il y avait loin de cette distinction timide et grave à la suprême élégance d'Edgard ! A coup sûr, quiconque eût vu à côté l'un de l'autre ces deux jeunes gens et eût raisonné d'après l'ancienne tradition, aurait pensé que le privilège de la naissance, l'enfant gâté de la fortune, l'héritier des supériorités sociales, et, pour tout dire, le *marquis*, c'était Edgard et non pas George.

Les premières heures furent un peu froides, malgré les efforts d'amabilité auxquels se livrait M. Durousseau. La belle Sylvie éprouvait auprès de la marquise une sensation bizarre où se mêlaient la crainte, le respect et la pitié. M. Mévil était rêveur ; George gardait vis-à-vis de sa fiancée une sorte de réserve, et semblait un peu trop attendre le signal de sa mère pour être tout à fait empressé. Le brillant Edgard déployait des démonstrations amicales trop excessives pour être tout à fait sincères, et la familiarité cavalière qu'il affectait vis-à-vis de sa cousine, fit, deux ou trois fois, passer un rapide nuage sur le front de M. de Prasly.

La signature du contrat et la cérémonie du mariage s'accomplirent au milieu d'un concours qui mit en émoi tous

les alentours de Notre-Dame-de-Lorette, et que formaient d'une part l'aristocratie financière invitée par M. Durousseau, de l'autre, quelques familles du faubourg Saint-Germain qui s'étaient découvert des liens de parenté avec le marquis de Prasly. M. Durousseau avait trop d'esprit, trop d'orgueil peut-être, pour faire étalage et pour chercher à écraser personne de son luxe. Les voitures écussonnées de la rue de Varennes ou de la rue de Lille firent donc fière mine auprès des autres, et, dans cette rencontre où les deux mondes se trouvaient face à face, le passé ne fut ni éclipsé ni humilié par le présent.

Le contrat offrit cette particularité remarquable qu'aucun avantage n'y fut fait en faveur du marié. George avait exigé cette clause négative, sous peine de rupture. Seulement, après une longue résistance de la part de la marquise et de son fils, il avait été stipulé que cent mille francs seraient immédiatement prélevés sur la dot de mademoiselle Durousseau pour faire au château de Prasly les réparations urgentes et les embellissements nécessaires. Un autre sujet de discussion avait failli troubler cette lecture. M. Durousseau spécifiait, dans un article du contrat, que sa fille et son gendre logeraient chez lui, à Paris et à la campagne, et ne seraient jamais qu'en visite au château, dont la marquise douairière de Prasly restait propriétaire et maîtresse. En entendant lire cet article, George s'était levé brusquement comme pour protester ; mais il avait regardé sa mère, et, à travers une expression de tristesse qui touchait presque au désespoir, il avait lu sur son visage cette résolution suprême qui accepte une douloureuse nécessité. Il s'était rassis sans mot dire, et il avait signé.

Au sortir de l'église, les mariés, pour se conformer à l'usage de ce que les bulletins de modes appellent le monde

élégant, partirent pour la campagne, accompagnés de la marquise, qui avait hâte de se retrouver à Prasly. M. Durosseau, retenu par ses affaires, devait les rejoindre quelques jours plus tard. Les pensées qui agitaient chaque personnage, auraient pu se traduire en quelques mots :

— C'est dommage ! Sylvie est bien belle ! disait Edgard en caressant sa moustache.

— Seront-ils heureux ? murmurait tristement M. Mévil.

— Ah ! George ! George ! qui sait si je ne t'ai pas sacrifié ? pensait la marquise de Prasly, en s'efforçant de retenir ses larmes.

— Suis-je sûre qu'il ne m'a pas épousée pour être riche ? se disait Sylvie.

— Suis-je certain qu'elle ne m'a pas épousé pour être marquise ? se disait George.

Quant à M. Durosseau, la suite de cette histoire apprendra peut-être le monologue que lui dictait son orgueil.

IV

Ciltandre et Angélique.

EDGARD MÉVIL A LA MARQUISE GEORGE DE PRASLY.

Paris, janvier 1844.

« Ma chère Sylvie, je m'empare, pour vous écrire, du privilège immémorial des cousins, et j'ajoute, avec M. de Voltaire, que s'il n'existait pas, je l'aurais inventé ; car je

ne connais pas de plus honnête façon de me consoler de votre absence. La belle idée que vous avez eue là, de passer votre lune de miel en rase campagne, en Bas-Vivaraïs, entre deux ruines aussi réjouissantes l'une que l'autre : un château et une belle-mère ! Passe encore si nous étions en juillet ou en septembre ! mais au mois de janvier ! Vous voulez donc faire connaissance avec tous les arrière-neveux de la bête du Gévaudan, et fricasser dans de la neige les chastes flammes de votre hymenée ? En vérité, mon noble cousin n'est pas raisonnable. Il est bon de remonter aux Carlovingiens, d'écarteler d'azur ou d'or sur champ de gueules, et de compter des vidames parmi ses ancêtres : mais il ne faut pas en abuser, et, décidément, il en abuse. Vous retenir à deux cents lieues de Paris, vous qui seriez ici la reine de nos bals et de nos fêtes ! Me priver, pour ma part, d'une centaine de valse et de polkas que j'aurais dansées avec vous ! Il est vrai que vous avez sans doute des compensations. Vous qui éprouviez de si jolis petits frissons en lisant les romans d'Anne Radcliffe, je suis sûr que vous avez découvert à Prasly assez de chausses-trappes, de souterrains et de caveaux perdus pour faire honte aux *Burgraves* et défrayer dix volumes d'histoires de revenants. Vous pouvez aussi organiser une grande chasse à courre contre les hibous, chouettes, araignées et chauves-souris qui peuplent les sombres galeries du manoir. Apprenez-vous par cœur la légende de la tour du Nord ? Avez-vous au moins un page, un varlet, un nain, qui monte sur la plate-forme, sonne du cor et lève la herse, chaque fois qu'un cavalier vêtu de noir ou une damoiselle chevauchant sur son palefroi, vient frapper à la poterne ? Présidez-vous un tournoi dans le genre de celui d'Eklington, où, à la suite de merveilleux coups de lance, vous serez proclamée

reine de beauté par tous les paladins de l'arrondissement? Hélas! ce mot d'allure toute moderne me rappelle que nous sommes dans un siècle bien prosaïque. Je crains qu'en fait de couleur locale et de plaisirs moyen âge, vous ne soyez réduite à une partie de boston avec le notaire, le maître d'école et le curé. Dites-moi, êtes-vous déjà d'une certaine force sur l'indépendance sans écart et la grande misère en cœur? Préférez-vous le reversi, et votre digne belle-mère vous a-t-elle initiée aux finesses du quinola? Le loto et le piquet peuvent aussi être d'une bonne ressource pour les longues soirées d'hiver. Vous ne négligez, n'est-ce pas, aucune de ces récréations ingénieuses inventées tout exprès pour les imaginations ardentes et les cerveaux exaltés? Je crois vous voir d'ici, chère cousine, sous le vaste manteau de votre cheminée gothique où brûlent à l'aise sept ou huit troncs d'arbres, entre votre mari qui parle peu et votre belle-mère qui ne parle pas. Le vent du nord, ce célèbre mistral cher aux troubadours et aux fluxions de poitrine, mugit ou siffle dans vos corridors. Le bruit régulier de la pendule alterne avec cette agréable musique. Une lampe à huile, discrètement revêtue d'un abat-jour en tafetas vert, répand sur les objets une clarté douteuse et mélancolique. Sur le tapis de la table s'étaient, dans un pittoresque désordre, trois numéros de *la Quotidienne*, des aiguilles à tricoter, un corbillon de fiches et les lunettes de la douairière. Toutes les cinq minutes, ce silence solennel est interrompu par un cri d'émotion ou d'angoisse en présence d'une misère manquée ou d'un quinola gorgé; après quoi, tout le monde va se coucher à neuf heures, en paix avec sa conscience, et sans autre souci que de recommencer le lendemain les amusements de la veille.

» Peut-être, chère cousine, me demanderez-vous ce que

Paris aurait en ce moment à vous offrir en échange de ces joies aristocratiques ? Hélas ! bien peu de chose. Le Théâtre-Italien marche passablement ; nous n'avons plus Rubini, mais Mario et Ronconi font merveilles, et, avec Lablache et Julia Grisi, le quatuor reste fort supportable. A l'Opéra, *Don Sébastien* a paru un peu trop funèbre ; pourtant Duprez y chante une romance tout à fait digne de ses beaux jours. Le Jockey-Club m'avait chargé d'une négociation difficile : il s'agissait de conserver notre loge qui nous était vivement disputée par le comte Brescoff et par lord Edwin. J'ai réussi, et l'on peut m'y contempler, de deux soirs l'un, entre Jacques de Méreuil et Maxime de Narin ; deux fils de familles ducales, ne vous en déplaît ! Nos courses d'automne ont été superbes : il n'a plu que trois fois sur quatre, et *Glenarvon* s'est couvert de gloire. Nous avons arrangé une poule à cent louis d'entrée, le marquis d'Astrom, le comte d'Ozun et moi. Il y avait des paris énormes. C'est *Réveil-du-Lion* qui était favori : c'est moi qui ai gagné. Quant aux bals et aux concerts, c'est une rage, une furie ; on dirait que la polka a mis du vif-argent dans toutes les jambes ; on dansait mercredi à l'Ambassade d'Autriche ; on a dansé hier à l'Ambassade d'Angleterre : on danse ce soir chez la duchesse de Birague, demain chez lady Rowlay. Je suis invité partout, cela va sans dire. Nous avons ici une Polonaise d'une beauté fulgurante, la comtesse Sgriftowska ; elle nous a apporté dans un pli de sa robe une mazurka qui menace toutes les polkas d'une sérieuse déchéance ; elle prétend que je suis le seul Français qui sache la danser. Que n'êtes-vous à Paris, chère cousine ! je vous l'aurais bien vite apprise, et vous ne tarderiez pas à éclipser la Pologne. En attendant, savez-vous qui dispute à la belle étrangère le sceptre de la mode ? Cette petite Fanny

Du Bréard, qui s'est mariée quelques jours après vous, et qui était une de vos amies de pension : son oncle de Normandie est parti pour un monde meilleur en lui laissant un million ; au moyen de quoi elle en a épousé un autre, et ces deux millions-là ont aujourd'hui les plus jolis chevaux et le plus bel hôtel de Paris. N'importe ! je soutiens que, si vous sortiez enfin de votre retraite, et si vous paraissiez, un de ces soirs, dans une avant-scène des Bouffes ou dans un salon de *votre* faubourg, le monde subjugué reconnaîtrait sa souveraine, et que toutes les usurpatrices rentreraient dans le néant. Voyons, chère Sylvie, ne voulez-vous pas essayer ? Sérieusement, était-ce la peine de devenir marquise pour vous ensevelir au fond d'une province, dans un lieu agreste où il n'y a pas même, j'en suis sûr, de berger d'opéra-comique ? Il existe, tout près de la table où je vous écris, un garçon de votre connaissance, qui n'est pas marquis, que l'on accuse d'être un peu léger, un peu étourdi, un peu dépensier, mais qui, si vous étiez sa femme, voudrait vous faire une vie toute différente : il voudrait vous avoir là, à ses côtés, dans ces salons dont vous seriez la parure et la joie. Il partagerait vos plaisirs, il jouirait de vos succès ; vous retrouveriez dans chacun de ses regards un reflet de l'admiration universelle, et ces hommages dont vous seriez entourée, il les traduirait en un seul mot : amour ! — On ne l'a pas voulu ; votre père en a ordonné autrement, et l'obéissance ne vous a été que trop facile. Je me soumetts, sinon sans tristesse, au moins sans murmure ; mais faudra-t-il renoncer aussi à vous voir ? Ne reviendrez-vous pas auprès de nous ? N'occuperez-vous jamais le délicieux appartement que nous vous avons fait arranger ? Votre père y a mis tous ses soins, et n'a pas dédaigné quelques-uns de mes conseils. Maintenant il part

pour aller vous rejoindre et peut-être vous ramener. Puisse-t-il, si telle est son intention, se montrer aussi despote et vous trouver aussi obéissante que pour votre mariage ! Hélas ! je crains, cette fois, que ce ne soit tout le contraire. Vous nous avez oubliés ; vous êtes heureuse ; votre cœur appartient tout entier à M. le marquis de Prasly, et il n'y reste plus la moindre place pour vos anciennes affections. Pardonnez-moi donc, chère cousine, de sottes plaisanteries qui ne peuvent atteindre ni l'orgueil de votre bonheur ni le bonheur de votre orgueil. Votre instinct de femme, et de femme d'esprit, aura reconnu sans peine l'inutilité de mes efforts pour être gai, et j'ai ri de trop mauvaise grâce pour que vous m'en vouliez beaucoup d'avoir essayé. Dans tous les cas, soyez clément. Autrefois, c'est votre amitié qui eût signé mon pardon : que ce soit aujourd'hui votre indifférence.

EDGARD MÉVIL. »

Cette lettre, où la familiarité sentimentale du cousin s'entremêlait assez gauchement avec le persiflage élégant du dandy, trouva la jeune marquise de Prasly dans des dispositions qu'il n'est pas inutile d'indiquer.

Sylvie était encore une enfant quand elle avait perdu sa mère. M. Durousseau ne pouvant diriger d'assez près son éducation, absorbé qu'il était par ses grandes affaires commerciales, avait commencé par lui donner une institutrice, et fini par la mettre dans un des plus célèbres pensionnats de Paris. On a remarqué souvent que, dans les affinités mystérieuses d'une génération à l'autre, les filles tiennent plus de leur père et que les fils gardent davantage de l'héritage maternel. C'est ce qui était arrivé pour Sylvie ; portait vivant de M. Durousseau, elle continuait, en le tempérant d'une grâce féminine et d'une douceur juvénile, ce

caractère que l'heureux millionnaire avait déployé dans les luttes de sa vie active, et qu'il semblait disposé à apporter dans les décisions de sa vie privée. A peine entrée dans l'adolescence, on eût pu signaler ou du moins pressentir en elle cette volonté forte, cet amour du commandement, cet orgueil instinctif, qui, chez M. Durousseau, n'avaient fait que s'accroître à chaque nouveau succès, et qui, chez sa fille, n'attendait peut-être, pour se développer, que son premier contact avec le monde et les premiers hommages adressés à sa beauté ou à sa fortune. Le milieu où elle grandit et où s'épanouit son intelligence, ne fut que trop favorable à ce penchant. Les pensions, on le sait, les pensions de jeunes filles surtout, sont, en raccourci, la préface et l'apprentissage des différentes destinées. La richesse et la pauvreté y assignent d'avance leurs classifications inflexibles, et le lot réservé à chaque pensionnaire dans la grande loterie humaine s'y traduit déjà en humiliations ou en jouissances préventives, avec cette franchise un peu rude et même un peu cruelle que mettent d'ordinaire les enfants dans leurs initiations réciproques aux faveurs ou aux disgrâces de la fortune ou de la nature. Sylvie Durousseau sut donc bien vite qu'elle serait riche et qu'elle était belle. Des trois plus brillants fleurons que peut porter une jeune fille dans sa couronne de fiancée, — beauté, richesse, naissance, — elle sut qu'elle en possédait deux, et, si le troisième devait lui manquer, elle en eut fort peu de souci ; car personne ne lui en parlait, et le culte passionné qu'elle avait pour son père le lui représentait comme le type complet et définitif de toutes les distinctions sociales, en même temps que l'abrégé de toutes les perfections naturelles. M. Durousseau, d'ailleurs, n'offrait ni dans sa personne, ni dans ses idées, ni dans ses goûts, aucune de ces vulgarités

mesquines qu'une tradition surannée attribue aux physionomies bourgeoises, et qui, pour une jeune fille intelligente et distinguée, eussent donné matière à réflexions ou à comparaisons. Jamais on ne ressembla moins à ce que les artistes appellent indifféremment *épiciier* ou *Philistin*. Lorsqu'il descendait de voiture dans la cour du pensionnat et se dirigeait vers le parloir où Sylvie allait le rejoindre, on eût dit vraiment un grand seigneur d'autrefois, résigné à se vêtir en bourgeois par égard pour un siècle d'égalité. Il portait haut la tête, marchait en homme habitué à se faire obéir, et ses allures altières allaient bien à son large front, à sa taille élevée, à son œil d'aigle, à son profil sculptural. Bien différent de quelques-uns de ses confrères, aussi inhabiles à dépenser leur fortune qu'ils ont été habiles à l'amasser, M. Dourousseau avait de la magnificence sans faux étalage, de la bienfaisance sans fausse sensiblerie, du luxe avec tact et discernement. S'il achetait un tableau, c'était à un peintre de génie et non pas à un entrepreneur patenté des commandes officielles. S'il avait chez lui de la musique, c'était de la meilleure, et s'il la payait en financier, il l'applaudissait en dilettante. Tout, dans son ameublement comme dans l'ordonnance de sa maison, portait le cachet d'un goût supérieur, et les délicatesses féminines de Sylvie n'avaient jamais rien à contrôler ni à souffrir en regardant ou en écoutant son père.

Il en résulta naturellement que M. Dourousseau devint pour elle une autorité souveraine et infaillible, que sa tendresse filiale se changea en une sorte d'adoration, et que, fière ou impérieuse à l'égard de tout autre, elle voua à son père une obéissance aveugle et sans bornes. Lorsqu'elle eut atteint ses dix-huit ans, il la retira de sa pension pour faire chez lui son noviciat de mattresse de maison, et prélu-

der à la grande affaire du mariage. Sylvie se trouva, dès l'abord, en présence de son beau cousin Edgard, et ne fut pas tout à fait insensible à cette réunion d'agrèments naturels et d'élégances acquises, qui faisait de lui un cavalier accompli. Mais M. Durousseau, dès qu'il s'aperçut de ce penchant encore vague, y opposa son *veto*, et il n'en fallut pas davantage pour qu'elle renonçât à l'idée de devenir madame Mévil. D'ailleurs, l'éducation moderne, dans les pensions à la mode ou dans le monde, a, sur certains chapitres, de singulières clairvoyances, et il est peu de jeunes filles assez naïves pour ignorer complètement de quelle façon les brillants danseurs qui leur font l'aumône d'un quadrille ou d'un tour de valse, passent le reste de leur temps. Sylvie apprit bientôt, à ne pouvoir en douter, qu'Edgard *protégeait* une des plus jolies danseuses de l'Opéra, qu'il était au premier rang des attentifs de la belle duchesse de Birague, et que le Jockey-Club, qui l'acceptait comme un de ses oracles, n'était peut-être pas la meilleure école préparatoire où une jeune fille raisonnable pût recruter un bon mari. Elle en resta donc, vis-à-vis de son cousin, à cette espèce d'attrait mêlé d'appréhension et de méfiance, qu'on pourrait appeler neutralité armée sur le pied de guerre; état assez commun, dans le monde, entre personnes qui connaissent mutuellement leur force, et qui semblent parfois prêtes à se haïr, de peur d'être trop portées à s'aimer. Cette situation changea de face, lorsque Sylvie eut vu George de Prasly, et que M. Durousseau lui eut fait pressentir ses projets. Elle avait dans l'âme, comme son père, ce sentiment de grandeur qui accompagne souvent l'orgueil, et lui sert, vis-à-vis de lui-même, de passeport et d'excuse. Sans se rendre bien compte de la supériorité morale que George, aux yeux de quelques-uns, pouvait tirer de l'illustration et

de l'ancienneté de sa naissance, elle comprit cette supériorité au point de vue artistique plutôt qu'héraldique. George lui plut comme une belle ruine ou comme une page de Walter Scott. Son père lui raconta les malheurs innombrables de cette famille, la vie douloureuse de la marquise s'écoulant entre des tombeaux et des débris, le silencieux dévouement de son fils, cette noble maison fièrement acceptée, et cette jeunesse sans plaisir, sans sourire et sans soleil. Sylvie fut émue de cet ensemble de dignité et d'infortune ; elle se passionna pour l'idée que lui présentait son père, et qui consistait à devenir l'ange réparateur, la providence visible de cette maison croulante. Elle était assez belle, assez riche, elle pouvait être assez aimante pour répandre du bonheur sur cette existence désolée. Sa pensée n'alla pas plus loin ; ce traditionnel échange d'une grande fortune sans noblesse contre un grand nom sans argent, cette vieille transaction de la robe opulente avec les parchemins besogneux, cette balance vulgaire établie par l'opinion du monde entre ces deux sortes d'avantages qui se complètent en s'unissant, tout ce côté triste et réel des alliances de ce genre avait à peine un sens pour Sylvie, grâce à son éducation et au tour de son esprit. Peut-être, si elle avait cru avoir quelque chose à recevoir en retour de ce qu'elle allait donner, son orgueil se serait-il révolté ; mais non, elle serait bienfaitrice ; elle récompenserait, des trésors de sa dot et de son amour, une existence d'immolation et de sacrifices ; elle relèverait ce château, œuvre d'art qui se rattache à l'histoire de son pays ; elle relèverait ce cœur dont la première joie serait son ouvrage. Voilà le sentiment qu'elle apporta dans ses entrevues avec George, lorsqu'il vint la trouver aux eaux d'Aix, et que, de l'aveu de son père, elle laissa s'établir une certaine familiarité. La timi-

dité de M. de Prasly, sa réserve, son allure taciturne et mélancolique, le servirent mieux que les empressements les plus habiles et les plus savantes séductions. Sylvie était trop naturellement fière pour ne pas comprendre et aimer la fierté chez les autres, et elle décida que George avait bien la physionomie de sa position et de son rôle. Aussi, lorsqu'à la fin de la saison, M. de Prasly fit sa demande, et que M. Duroseau lui demanda son avis, elle consentit sans hésiter.

Une fois le mariage décidé, les choses étaient allées si vite que Sylvie n'avait eu le temps ni d'approfondir le caractère de son fiancé, ni de faire connaissance avec la marquise. Le premier sentiment que lui avait inspiré madame de Prasly était une compassion profonde, un attendrissement respectueux. Cette pâle et antique figure, couronnée de cheveux blancs et de rides, cette Niobé chrétienne, recueillie dans le silence de sa douleur et de ses larmes, ne l'avait occupée que comme le complément de ce tableau de morne et sombre grandeur où elle allait ajouter le rayon de vie. L'ardent amour que George témoignait pour sa mère, loin d'effrayer mademoiselle Duroseau ou de lui déplaire, lui semblait de bon augure pour son propre bonheur, et elle y rencontrait comme un pendant naturel de l'affection exaltée qu'elle ressentait pour son père. L'idée ne lui était jamais venue que cette autorité maternelle, si légitime et si sainte, cette soumission filiale, consacrée par tant d'abnégation et d'austères devoirs, pût devenir un obstacle entre George et elle, et jeter quelque froideur ou quelque contrainte sur une tendresse qu'elle se promettait de lui rendre facile, riante et douce. Pourtant, au moment même du mariage, elle éprouva une frayeur instinctive en se voyant en présence de la marquise, en la

trouvant si réservée, si froide, et en reconnaissant que George ne semblait préoccupé que de deux choses : obéir à sa mère, et se tenir en garde contre la fortune qui lui arrivait, contre la dépendance où elle pouvait le placer. Elle se demanda alors avec inquiétude, si cette femme l'adoptait de cœur pour sa belle-fille, et surtout si c'était par amour et non par nécessité que M. de Prasly l'épousait. Mais il était trop tard pour reculer, et d'ailleurs son orgueil répondit pour elle. Elle se regarda dans son miroir, sous le feu de ces parures dont les jeunes mariées subissent toujours, plus ou moins, les éblouissements et les prestiges : une voix intérieure lui répéta qu'elle était belle, et qu'elle saurait bien forcer George à être amoureux et heureux.

Voilà dans quelles conditions Sylvie s'était trouvée, quelques heures à peine après son mariage, entre son mari et sa belle-mère. Voilà les sentiments d'orgueil, d'espérance, d'amour naissant, de vague inquiétude, qu'elle apportait à ce château de Prasly que sa dot devait faire sortir de ses ruines, à ces deux cœurs assombris dont sa présence devait faire cesser le découragement et le deuil.

 V

Ravages d'architectes.

Il avait été convenu que George de Prasly et sa femme passeraient au château, auprès de la marquise, le premier mois de leur mariage ; qu'ils y commenceraient les

réparations et les travaux projetés ; puis, qu'à l'arrivée de M. Durousseau, ils iraient le rejoindre à la Villa, s'y établiraient sous sa direction, et repartiraient avec lui pour Paris dès qu'il en donnerait le signal ou que Sylvie en aurait envie.

Ce programme semblait bien simple et d'une exécution bien facile. Il n'eût entraîné ni difficulté, ni contrariété d'aucune sorte dans un ménage où la similitude des positions, l'accord des caractères et l'analogie des idées eussent aplani d'avance les petits détails de la vie en commun. Cette fois, il n'en fut pas tout à fait ainsi.

D'abord, M. Durousseau, retenu, par ses affaires plus longtemps qu'il ne l'avait cru, se fit attendre deux mois ; et, pendant cette espèce d'interrègne, George et sa mère s'accoutumèrent de nouveau à vivre ensemble, avec ce surcroît d'autorité maternelle, de soumission filiale et de tendresse réciproque que leur inspirait la perspective d'une prochaine séparation. La vieille marquise avait cet esprit étroit et absolu que gardent souvent, après leur déchéance, les grandeurs déchues ; cette fixité d'idées que donne l'habitude d'un malheur monotone dans un cadre toujours le même ; cette humeur morose que contractent à la longue, même en se résignant, les personnes lasses de se débattre contre une infortune irréparable et imméritée. Enfin, elle apportait dans son amour pour George cette ardeur ombreuse et chagrine, habituelle aux cœurs qui n'ont plus qu'une seule affection et un seul bien. De ces traits principaux résultait un caractère fort logique, bien en harmonie avec les noires murailles de Prasly et les douloureuses conditions de cette destinée, mais peu agréable et peu rassurant pour une jeune femme intelligente et belle, accoutumée à ne rencontrer sous ses pas que des images de luxe,

d'élégance et de fête, et se croyant le droit de dissiper toutes ces tristesses au lieu de se laisser envahir par elles. Le cœur humain, on le sait, est rempli de contradictions, et, chez ceux qui souffrent, ces contradictions arrivent à des effets presque inexplicables. Dans ses années d'abandon et de pauvreté, lorsque George était auprès d'elle, oisif, morne et seul, la marquise s'était souvent figuré que si elle parvenait jamais à lui assurer, par un bon mariage, un avenir plus riant et plus doux, il y aurait là pour elle une consolation et une joie immenses. Souvent aussi, en contemplant d'un œil désolé ce noble manoir prêt à succomber aux injures du temps, elle s'était dit que si jamais un événement inespéré lui permettait de restaurer cette ruine, de rendre sa splendeur à cette relique d'un autre âge, elle bénirait comme un ange visible celle qui donnerait ce bonheur suprême à sa vieillesse. Ce mariage avait eu lieu, cette femme était à ses côtés, et pourtant la marquise éprouvait, au fond de son âme, dans ces mystérieux replis que la conscience ne s'avoue pas, un sentiment bizarre qui ressemblait presque à une rancune secrète, à une souffrance nouvelle. — Ce fils, riche et heureux par une autre femme, était moins à elle; ce château, restauré par l'argent d'un autre, lui appartenait moins. Vous vous souvenez de cet inimitable type de Walter Scott, de ce Dominus Sampson, qui, chaque fois qu'on lui fait endosser par surprise un habit neuf, regrette tout bas les taches et les déchirures de l'ancien. Il y eut quelque chose d'analogue dans l'impression que causèrent à madame de Prasly les premiers embellissements du château. Lorsqu'elle vit entrer les maçons, lorsqu'elle entendit tomber sous le marteau les poutres vermoulues et les cloisons lézardées, il lui sembla que ce marteau frappait sur son cœur, et l'effort qu'elle

fit pour cacher cette sensation ne la rendit que plus pénible. M. Durousseau avait envoyé de Paris de magnifiques étoffes pour les tentures, d'admirables bahuts gothiques pour l'ameublement, des tableaux, des mosaïques, des parquets, des tapis. Pour faire place à ces merveilles neuves, il fallut déclouer ce lambris et cette brocatelle fanés sur lesquels les regards de la marquise se reposaient depuis quarante ans, emporter ces vieux meubles titubants dont elle avait fait ses familiers et ses amis, déranger tous ces menus détails de vie matérielle, dont l'ensemble, bien que composé de privations, finit par avoir l'empire et presque la douceur d'une habitude. Ce furent pour cette âme aigrie et rebelle au bonheur autant de secrets déchirements, dont aucun ne fut perdu pour George, accoutumé à lire dans la pensée de sa mère comme dans la sienne. Dès lors, la joie qu'il eût pu goûter à voir se relever ainsi l'éclat de son nom et de sa maison, le charme d'un amour partagé, les espérances d'un avenir dégagé de ses sombres nuages, ces premiers enchantements de la beauté et de la jeunesse, que les natures les plus stériles trouvent au seuil du mariage, tout fut gâté pour M. de Prasky. Sans donner tort ni raison à sa mère, il sentit qu'elle n'avait fait que changer de souffrance, qu'elle n'aimait pas Sylvie, et ce fut assez pour qu'il se tint lui-même en garde contre son bonheur et son amour. A ces situations trop fréquentes que crée l'antagonisme presque proverbial de ces deux femmes également désignées à nos tendresses par le devoir et par le cœur — l'épouse et la mère, — il faut ou une volonté forte, préparée d'avance aux luttes de la vie, ou une légèreté frivole et facile, déjouant les chagrins et les obstacles à force de s'en distraire, ou une organisation expansive et brillante, capable d'entourer la lune de miel d'assez d'enivremens et

de prestiges, pour que rien ne puisse l'assombrir ou l'atteindre dans cet Éden matrimonial. Or, George de Prasly n'avait rien de tout cela. Les âmes délicates et fières sont comparables à ces fleurs qui, pour donner tous leurs parfums ou épanouir toutes leurs corolles, ont besoin d'une douce température et s'étiolent dans une atmosphère brûlante ou glacée. L'adversité, la pauvreté, la solitude, le sentiment d'une inaction forcée, d'une vie inutile, d'une noblesse importune, avaient été pour George ces souffles desséchants qui arrêtent dans leur essor la tige et la fleur. Il s'était replié sur lui-même, n'avait laissé voir de ses inspirations personnelles que cette fierté noble et triste qui lui servait de sauvegarde contre les dédains du monde, et, pour tout le reste, il s'en était remis à sa mère du soin de vouloir, d'ordonner et de penser. Aussi, lorsqu'il se trouva en présence d'une jeune femme dont la beauté, l'esprit, la grâce, eussent mérité d'éveiller ses facultés inactives, de le rendre passionné, expansif, brillant, éloquent pour être plus digne de plaire, il était trop tard. George avait oublié ou plutôt n'avait jamais su la langue qu'il eût fallu parler. Ce qu'il ressentait, ce qu'il devinait, ce qu'il aurait pu du moins deviner ou ressentir, il ne savait pas l'exprimer. Entre sa femme à laquelle il craignait de paraître gauche, froid ou ennuyeux, et sa mère avec qui il était, depuis son bas âge, en communauté étroite et complète d'idées et de sentiments, il devait, par timidité, sinon par attrait, pencher pour sa mère. Sylvie s'aperçut de cette tendance : elle ne pouvait en démêler les causes lointaines : elle s'imagina tout simplement qu'elle était odieuse à sa belle-mère et indifférente à son mari. Ce fut un coup terrible pour son orgueil et une vive angoisse pour son cœur. Venue dans cette maison pour y apporter le bonheur, elle s'y sentait

gagnée, malgré elle, de cette contagion de tristesse et de malheur qui semblait attachée à ces fronts mornes, à ces voûtes sombres, à ces toitures effondrées. Là où elle eût voulu semer l'espérance et l'affection, la confiance et la joie, elle ne recueillait que froideur et silence. Ce rôle de bienfaitrice et de consolatrice qui l'avait séduite et disposée à seconder les vues de son père, il se réduisait pour elle à lutter obscurément, dans un intérieur presque claustral, contre des hostilités sourdes, des méfiances invisibles, d'inexplicables amertumes. Quelle chute pour ses rêves de jeune fille ! quelle déception pour son entrée dans la vie ! Par une pente naturelle, Sylvie en vint à se demander, en regardant autour d'elle, en se voyant transplantée au cœur de l'hiver dans ce château solitaire, si elle ne jouait pas un rôle de dupe, si elle n'avait pas été cruellement et fatalement trompée par les généreuses aspirations de son âme. Son caractère avait trop de traits de ressemblance avec celui de son père pour faire une bien grande part aux frivolités mondaines : mais enfin elle était femme, elle n'avait pas vingt ans, ses cartons et ses tiroirs regorgeaient de robes et de parures dignes d'extasier tout Paris, et qui risquaient de perdre dans cet exil ce rapide à-propos que la mode crée et détruit de la veille au lendemain. La jeune marquise savait qu'elle n'aurait qu'à reparaitre dans ces salons qui la regrettaient, pour y régner par la beauté et par l'élégance : elle songeait à son piano muet, à sa loge du Théâtre-Italien, à son appartement de la rue Laffitte, aux jeunes femmes qui étaient entrées dans le monde en même temps qu'elle et qui commençaient sans doute leur vie de plaisirs et de triomphes, pendant qu'elle s'amusait à faire réparer des solives et recrépir des nids de hiboux, sans même être récompensée par un sourire de sa belle-

mère ou un regard de son mari. Ce fut sur ces entrefaites qu'elle reçut la lettre de son cousin, Edgard Mévil. Si elle eût été heureuse, si elle eût trouvé chez George assez de reconnaissance et d'amour pour occuper cette première phase d'inaction et de solitude, la lettre d'Edgard l'eût innocemment divertie. Elle en eût pénétré de son coup d'œil juste et fin les arrière-pensées de fatuité cavalière, à demi voilées sous ce mélange de sentimentalisme familial et de caquetage mondain. Une caresse de George, une promenade, à son bras, à travers ces pittoresques paysages, un retour sur les félicités paisibles qu'elle s'était promises de ce tête-à-tête au milieu des champs, eussent suffi à Sylvie pour braver l'image des fêtes parisiennes, le souvenir d'Edgard, et ses épigrammes plus ou moins spirituelles sur le revers et le boston. Mais dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, cette lettre lui causa une irritation profonde. Il lui sembla que son cousin l'avait devinée, et que ce programme des plaisirs et des succès qu'elle avait faits, cette ironique peinture des platitudes ou des ennuis qui lui étaient offerts en échange, ne répondait que trop bien à ses propres impressions. Mécontente d'Edgard et d'elle-même, elle fit rejailir ce mécontentement sur ce qui l'entourait, et rendit à sa belle-mère et à George froideur pour froideur. Cette situation funeste et sans issue pouvait durer indéfiniment et menaçait de s'aggraver sans cesse, lorsque M. Durousseau arriva à Prasly.

Il s'attendait à trouver Sylvie souveraine de ce noble château, et le ranimant de cette baguette d'or qui est, dans notre siècle, la vraie baguette des fées; George enivré de bonheur et prêt à faire de sa vie tout entière un hymne de reconnaissance et d'amour en l'honneur de celle qui lui rendait son rang dans la société moderne; un mouvement

nouveau d'activité et de travail imprimé à toute cette vallée; les pignons et les tourelles de cette antique demeure reprenant de ses mains bourgeoises leur physionomie seigneuriale, et chaque détail des félicités de George, des restaurations de Prasly proclamant cette transformation sociale dont il était le représentant, le dispensateur et l'arbitre. Hélas! quelques heures lui suffirent pour reconnaître qu'il fallait en rabattre. Les travaux, peu encouragés, entravés peut-être par quelque mauvais vouloir secret, avançaient à peine. George y mettait peu d'enthousiasme et n'avait jamais eu d'ailleurs assez d'argent à dépenser pour savoir comment on dirige ces grandes entreprises. Sylvie, qui y eût aisément cédé, dégoûtée par le peu d'entraîn de la marquise et de son fils, avait cessé de s'en occuper. En regardant ces lentes réparations qui étaient à Prasly la poésie de ses ruines sans lui donner encore l'air d'un château habitable, on songeait involontairement au *pendens opera interrupta* de Virgile.

Le soir, M. Durousseau observa attentivement ce qui se passait entre ces trois êtres dont l'attitude morne et pensive l'avait frappé dès le premier instant. Il vit que la source des larmes n'était pas tarie dans les yeux de madame de Prasly, que George, toujours timide et taciturne, détournait tristement son regard chaque fois qu'il rencontrait celui de sa femme, et que Sylvie, le front courbé sur un ouvrage de broderie, semblait amasser de mystérieuses colères et de muets ressentiments. La conversation se traînait péniblement à travers des lieux communs, et finissait par retomber dans des silences embarrassants. La contrainte était visible, le désaccord imminent, l'amour disparu, le bonheur absent.

Le lendemain, M. Durousseau se promenait, de bon ma-

tin, avec sa fille, dans les allées de son jardin. Il s'arrêta tout à coup, et lui dit de cet air impérieux qu'elle lui connaissait :

— Tu n'es pas heureuse !

— Non, mon père, répondit-elle d'un ton bref.

— De qui as-tu à te plaindre ? De ta belle-mère ou de ton mari ?

— De tous les deux, ou plutôt de personne : je ne sais ce qui se passe dans leurs cœurs ; il me serait impossible d'expliquer ou de définir ce malaise bizarre, cette influence inconnue qui s'est répandue entre George et moi, qui nous détache l'un de l'autre, qui glace l'amour dans nos âmes, le bonheur dans nos regards, la confiance sur nos lèvres : tout ce que je sais, c'est que j'étouffe ici, c'est que je veux partir, c'est que je vous prie de m'emmener !

— Sois tranquille, ma chère enfant, c'est pour cela que je viens ; mais comment les choses en sont-elles venues là ? Comment ai-je pu me tromper à ce point ? La conduite de M. de Prasly était irréprochable ; sa vie austère et retirée nous assurait contre les équipées et les souvenirs de jeunesse. Sa pauvreté le faisait notre obligé, et, pourvu qu'il eût du cœur, l'attachait à nous par les liens de la reconnaissance. Ta beauté devait faire de lui l'époux le plus passionné, l'esclave le plus soumis. Ce bonheur, cette fortune que tu lui apportais, il devait te les rendre en tendresse et en dévouement ; tout était prévu, combiné, et voilà mes prévisions déçues, mes combinaisons renversées ! Moi dont tous les plans ont réussi, qui commandais aux événements, qui ne donnais que le moins possible au hasard, je me croyais sûr cette fois comme toujours ; et voilà que j'échouerais au port, que je perdrais, par ma faute, cette dernière partie dont ton

bonheur était l'enjeu?... Non, non; cela n'est pas, cela ne peut pas être; il y a là-dessous quelque chose qui nous échappe, et que je ne tarderai pas à savoir!...

Il y eut un moment de silence; M. Durousseau fit quelques pas d'un air rêveur; puis frappant du pied violemment, il s'écria avec un accent de colère et de surprise où vibraient tout son orgueil :

— Serait-il donc, lui aussi, comme les autres? comme ceux d'autrefois? Tant de leçons et de malheurs ne les ont pas tous matés... Il y en a encore qui croient nous faire trop d'honneur en alliant à nos familles leurs titres dégueuillés, en se laissant sauver de la ruine et de la misère par notre richesse, par notre travail, par notre génie, et qui, une fois la dot encaissée, traitent leurs femmes avec un dédain de grands seigneurs... S'il était de ceux-là! s'il m'avait trompé! si je le croyais!... Oh! je me vengerais... je ne voudrais pas qu'il restât pierre sur pierre de ce château maudit, que cette vieille marquise gardât de quoi reposer sa tête!... Mais encore une fois, non... ce n'est pas possible... M. de Prasly ne ressemblait pas aux autres, et c'est pour cela que je l'avais choisi... Il vivait ici trop pauvre, trop humilié, trop obscur, pour pouvoir se croire supérieur à nous...

— Supérieur à nous? Comment le serait-il? s'écria Sylvie en tressaillant.

— Parce qu'il était noble, et que nous ne l'étions pas, murmura le millionnaire d'un ton brusque, et comme s'il regrettait d'en avoir trop dit.

— Cela fait donc une bien grande différence? demanda la jeune femme dont les yeux lançaient des éclairs.

— Pas la moindre... aujourd'hui du moins et dans nos mœurs actuelles... Cette supposition n'a pas le sens commun, et...

— Elle n'est que trop vraie, je le crois, j'en suis sûre! interrompit Sylvie pour qui les paroles et les réticences de son père furent un trait de lumière... Oui, je comprends tout maintenant... Dans un moment où sa pauvreté lui a paru trop amère, M. le marquis George de Prasly a consenti à m'épouser, à mettre sa noble main dans ma main plébéienne... Mais aujourd'hui ce pacte accepté par sa misère révoque sa fierté... Il ne m'aime pas... il ne m'a jamais aimée... Il m'en veut de la violence qu'il s'est faite pour subir une humiliante nécessité... Et cette marquise! jamais une parole tendre ou affectueuse n'est tombée de ses lèvres sur mon cœur! Elle me hait, elle me méprise... Je fais tâche, à ses yeux, dans cette généalogie superbe dont elle est le dernier anneau... Méprisée! humiliée! moi, votre fille! Oh! mon père, que vous avais-je fait pour m'attirer cette honte?

Sylvie prononça ces paroles avec une émotion qui redoublait l'éclat de sa beauté. Une rougeur brûlante montait à son front et à ses joues; deux larmes de feu étincelaient sous ses paupières. Son beau bras, étendu vers le château, semblait le menacer d'une destruction prochaine. Cette expression, ce geste, cette attitude, cette belle et orgueilleuse colère, n'avaient assurément rien de bourgeois, et un artiste n'eût pas voulu d'autre modèle pour peindre le courroux d'une déesse.

M. Durousseau, que la colère de sa fille achevait d'exaspérer, ouvrait la bouche pour protester contre ces conjectures odieuses à son orgueil, lorsque, au détour d'une allée, ils aperçurent George de Prasly qui s'acheminait vers eux.

VI

Vae victis!

George approchait; Sylvie eut le temps de dire à son père, en lui serrant le bras avec une vivacité fébrile :

— Au nom du ciel, pas un mot à lui! rien qui puisse lui faire deviner que je souffre, et que nous venons de causer de mes peines! Reproches ou plaintes nous humilieraient sans profit, et achèveraient de tout aigrir!...

— Rassure-toi; je sais ce que j'ai à faire et à dire, reprit entre ses dents M. Durousseau.

Il salua cordialement M. de Prasly, à qui Sylvie tendit la main en déguisant sous un sourire les orageuses pensées qui venaient de jaillir dans son âme. Ils se promènèrent un moment côte à côte; le sable des allées, durci par la gelée du matin, craquait sous leurs pas; de vagues frissons couraient dans l'air; un pâle rayon d'hiver glissait, comme un sourire de malade, à travers les massifs dépouillés, la sombre verdure des pins, les prés trempés de bruine, et dessinait à l'estompe, sur un fond grisâtre, la silhouette des maisons et des toits. Ce mélancolique ensemble d'une journée de janvier à la campagne, était dominé et complété par le château de Prasly, qui formait le point culminant de l'horizon, et dont les murailles noires, tachées de blanc çà et là par les constructions nouvelles et les réparations commencées, semblaient regretter leur antique et vénérable uniformité.

M. Durousseau s'arrêta, l'œil fixé sur le château, et dit à

son gendre d'un air de bonhomie et de gaieté peu communicatif :

— Or ça, monsieur de Prasly, je ne suis pas content de vous ; je vous croyais plus savant en architecture, plus passionné pour la splendeur de ce manoir qui porte votre noble nom... Voilà plus de deux mois que vous êtes ici, n'ayant rien à faire qu'à aimer votre femme et à diriger les réparations... J'espérais, en arrivant, trouver vos travaux en pleine voie d'achèvement, et c'est à peine s'ils commencent ! et il me semble que tout va de travers... vous verrez qu'il faudra que je m'en mêle!...

— Je le crois, monsieur, dit simplement George de Prasly ; vous savez mieux que moi comment l'on commande à des gens que l'on paye... Où l'aurais-je appris ? Je n'avais jamais eu à régler la journée d'un maçon, à vérifier le devis d'un architecte.

— C'est vrai, reprit M. Durousseau avec une nuance de satisfaction orgueilleuse... Oui, les conditions de la vie sociale sont changées : c'est nous maintenant qui sommes les maîtres du monde... Cette vie s'est retirée de ces hauteurs, poursuivit-il en montrant le château d'un geste superbe ; et elle est descendue dans nos fabriques... Et lorsqu'il nous prend fantaisie de relever un de ces débris, de ressusciter dans son cadre de pierre une page de ce passé, il faut encore que nous soyons l'âme et le corps de ce travail d'archéologue, et que ce soit notre cerveau plébéien qui le dirige, comme notre or roturier le paye!...

Pendant qu'il parlait, sa fille le regardait avec une expression enthousiaste. Elle le remerciait mentalement de la revanche qu'il donnait à son orgueil. Pourtant, par une contradiction singulière, elle se souvint, en ce moment, que, si elle s'était appelée Sylvie Durousseau, elle s'appe-

lait à présent la marquise George de Prasly. Sans se l'expliquer, sans se l'avouer peut-être, elle eût voulu que George répondît à son père, qu'un écho des temps chevaleresques vibrât dans ses paroles, qu'il protestât contre la déchéance de ces grandes et illustres races qu'il personnifiait à ses yeux. Il n'en fit rien ; un nuage de tristesse passa sur son front ; une dignité froide et timide parut sceller sur ses lèvres toute velléité de discussion et de réplique, et il s'inclina sans dire mot, en signe d'assentiment.

— Vous consentez donc à ce que je m'en mêle ? reprit en souriant M. Durousseau après un instant de silence.

— Oui, monsieur, si vous le voulez, vous êtes le maître, répondit M. de Prasly.

— Eh bien ! à dater de ce soir, veuillez dire à l'architecte et au maître-maçon de venir s'entendre avec moi... ou plutôt non... je vais écrire à mon architecte de Paris, et il sera ici avant huit jours... avec celui-là je vous assure que tout ira grand train et que nous ferons des merveilles !

Sylvie ne comprenait pas très-bien où son père voulait en venir, ni comment son voyage qui, disait-il, avait pour but de la ramener à Paris, aboutissait à s'installer dans une entreprise archéologique, en compagnie d'un architecte. Mais elle était habituée à accepter aveuglément les volontés de M. Durousseau, et à abdiquer en son honneur sa fierté, ses fantaisies féminines et ses prétentions personnelles au commandement. Elle ne fit donc aucune objection ; d'ailleurs, au moment même où George avait murmuré son consentement, M. Durousseau l'avait regardée d'un air significatif, qui prouvait qu'il avait son but.

Huit jours après, un personnage d'une irréprochable élégance, décoré du ruban de la Légion d'honneur et arrivé en chaise de poste, un de ces jeunes architectes parisiens

qui ne doutent de rien et qui se chargeraient de démolir et de réédifier en six mois la pyramide de Chéops, l'Alhambra et Saint-Pierre de Rome, promenait son binocle à travers les escaliers et les corridors du château de Prasly, dans des dispositions pareilles à celles d'un chirurgien qui se prépare à faire *in animâ vobis* une expérience radicale. M. Doligny, c'était son nom, ne parlait de rien moins que de bouleverser Prasly de fond en comble et de la cave au grenier. Ne connaissant que M. Durousseau, appelé par lui, ayant eu déjà force relations avec sa caisse, force occasions de s'assurer de ses façons magnifiques et de sa haute intelligence, il le traitait tout à fait en maître du château, et paraissait regarder M. de Prasly et sa mère comme des locataires que l'on prie de déménager pour faire place nette aux démolitions. Pendant ces opérations préliminaires, la vieille marquise, et George par contre-coup, éprouvèrent plus vivement encore cette souffrance bizarre que, dans notre dernier chapitre, nous avons rattachée aux inconséquences du cœur humain. Il leur semblait que Prasly achevait de passer en des mains étrangères, qu'on leur arrachait ce dernier lambeau de leur cœur et de leur race, et qu'ils n'étaient plus que deux portraits accrochés comme les autres à ces cloisons chancelantes, et voyant passer sous leurs yeux morts le génie d'un siècle nouveau. Quand les travaux furent commencés, ce fut bien pis : si George se plaignait qu'on eût démoli un pan de mur qu'il aurait voulu conserver : — « C'est l'ordre de M. Doligny, » lui disait le maçon sans se déranger. — « C'est l'ordre de M. Durousseau, » disait l'architecte sans s'émouvoir. Si M. de Prasly prenait sur lui d'indiquer un changement, d'exprimer un goût ou une répugnance, d'appeler ou de renvoyer un ouvrier, on lui répondait d'un air goguenard : « Est-ce

l'avis de M. Durousseau ? » et, quand le millionnaire se trouvait là, on affectait de s'en rapporter à lui. Si la marquise ressentait un redoublement de tristesse en voyant des hommes en blouse et en gros souliers entrer avec leur plâtre et leur truelle jusque dans son appartement, et salir ce sanctuaire consacré par ses souvenirs et ses douleurs, on lui répliquait brusquement : « C'est M. Durousseau qui a fait le plan, c'est M. Durousseau qui nous envoie ; » et il était facile de deviner, sous ces paroles, l'ironie grossière qui voulait dire : « C'est M. Durousseau qui nous paye ! » Bientôt ces perpétuels coups d'épingle prirent pour ce cœur ulcéré les proportions et le caractère d'une véritable persécution. Madame de Prasly ne pouvait faire un pas hors de sa chambre sans voir quelque drôle juché sur son échelle et martelant sans respect les murs ou les boiseries. Agouillée à son prie-Dieu, elle entendait de grosses voix se quereller sous ses fenêtres, ou le refrain de quelque chanson se mêler à ses prières. Assise dans son grand fauteuil et essayant, les paupières demi-closes, d'y recueillir ses esprits troublés, elle voyait tout à coup une figure rougeaude et insolente paraître derrière ses vitres, prête à plonger un audacieux regard dans ce dernier refuge de sa solitude et de ses pensées.

Cette épreuve singulière durait depuis trois semaines. M. Durousseau avait pu, pendant ce temps, donner pleine carrière à son goût de domination et rassurer son orgueil un moment froissé par les premières impressions de son arrivée. Un jour, se trouvant seul avec Sylvie, il lui dit avec un sourire de triomphe :

— Décidément nous étions fous de supposer à ton mari ou à ta belle-mère la moindre prétention à une supériorité blessante... Je savais bien que c'était absurde, et j'avais

trop bien choisi mon gendre pour me tromper à ce point : depuis près d'un mois, je leur fais sentir mon empire, jour par jour, heure par heure, et leur résignation ne s'est pas démentie... La pensée qu'ils me doivent tout les enchaîne à ma volonté, et ils ne se révolteront jamais...

— Oui, mais avec cela, M. de Prasly s'éloigne de moi de plus en plus ; sa froideur augmente, et il est si triste, que cette froideur me désespère au lieu de m'irriter, répondit Sylvie en retenant à peine deux grosses larmes.

— Patience ! n'es-tu pas habituée à me permettre de calculer et de prévoir pour toi ? T'en es-tu jamais repentie ?

— Non, mon père.

— Eh bien ! voici mon plan. Si, en arrivant ici, j'avais annoncé l'intention de t'emmener tout de suite, ton mari eût éprouvé une nouvelle secousse à l'idée de se séparer de sa mère. La marquise eût jeté les hauts cris, et tous les deux t'eussent rendue responsable de cette brusque séparation. S'il y a entre eux et toi quelque germe de malentendu et de désaccord, il n'aurait fait que s'accroître. L'amour de George, ton bonheur à venir, eussent été plus compromis que jamais. Au lieu de cela, je n'ai pas paru songer au départ ; j'ai pris des airs de maître s'installant chez soi ; je suis devenu bien odieux, bien insupportable à ta belle-mère et à son fils. Pour faire cesser ou ajourner ces travaux qui les offusquent, qui les froissent, qui en font des étrangers dans le château de leurs pères, qui sont comme la preuve vivante de mon autorité et de ma puissance, je suis sûr que la douairière consentirait volontiers à se séparer de son fils pour un an ; je suis sûr que M. de Prasly serait heureux de partir pour Paris, de t'y ramener au milieu des bals et des fêtes, et de sourire à tes succès au lieu de s'en alarmer.

— Ah ! je commence à comprendre ! s'écria Sylvie, dont les larmes se séchèrent comme par enchantement.

— Après, ma chère enfant ; le reste te regarde. Une fois à Paris, tu te trouves là sur ton théâtre, dans ton élément : la vieille marquise reste ici, à deux cents lieues de vous, et tu ne vois plus cette sombre figure s'interposer en trouble-fête dans vos jeunes amours... Ta beauté, ton élégance, tes triomphes, tes parures, recommencent la conquête de George. Dégagé de toute fâcheuse influence, il te voit enfin telle que tu es, c'est-à-dire comme la plus ravissante des femmes, la plus digne de flatter l'orgueil d'un mari... Il t'aime déjà, j'en suis certain ; comment ne t'aimerait-il pas?... Pendant ces tristes jours d'observation et de lutte secrète, j'ai vu bien souvent ses yeux se fixer sur toi à la dérobée, avec une expression qui ne saurait m'abuser... Puis sa timidité naturelle, un sentiment de fierté intime et contenue, un peu de souffrance intérieure, l'ascendant invincible de sa mère, tout cela l'arrêtait, le détournait de toi, suspendait sur ses lèvres ou dans son cœur l'aveu prêt à s'épancher. Mais à Paris, il n'y aura plus rien de tout cela ; il n'y aura plus qu'une femme charmante, un mari jeune et amoureux, et le monde, pour lui révéler le prix du trésor que j'ai placé entre ses mains !

— Dieu le veuille ! murmura Sylvie.

Les prévisions de M. Durousseau parurent se réaliser. Le lendemain, son gendre lui demanda un moment d'entretien, et lui dit de ce ton triste et doux qui déconcertait parfois l'impérieux millionnaire :

— Monsieur, vous allez peut-être nous trouver bien inconséquents : nous devons, ma mère et moi, vous savoir beaucoup de gré de ce que vous faites pour la restauration de Prasly ; mais ma mère est âgée et souffrante ; elle avait

pris, depuis longues années, des habitudes de repos : à son âge et dans sa situation, tout changement, même pour le mieux, contrarie ou inquiète. Ce mouvement, ce bruit, ce tracas inséparable des travaux de ce genre, m'attristent et m'alarment pour elle ; ne pourrions-nous pas les interrompre pour quelque temps ?

— Bien volontiers, répondit M. Durousseau d'un air détaché ; j'allais même peut-être vous le proposer un de ces jours ; mais alors ma présence ici n'a plus de but ; la vôtre y devient moins nécessaire, ainsi que celle de Sylvie... Ma fille m'avouait hier qu'elle avait un peu trop complé sur son courage, que passer toute cette fin d'hiver à la campagne, tandis qu'on chante et qu'on danse encore à Paris, commençait à lui paraître un trop dur sacrifice... Veuillez lui pardonner... Elle est jeune, le carnaval ne finit que dans quinze jours, et il est naturel qu'elle désire profiter de ces dernières fêtes pour montrer toutes les élégantes merveilles que nous... que vous lui avez données... Il est donc bien facile de nous mettre tous d'accord ; je vais faire immédiatement interrompre les travaux, et nous partirons demain matin pour Paris.

George pâlit légèrement ; mais il réussit à maîtriser son trouble, et il reprit d'une voix assez ferme :

— Monsieur, j'avais espéré rester avec ma mère pendant ce premier hiver ; nous ne nous sommes jamais quittés, et l'idée de la laisser ici seule, pendant cette triste saison, me serre le cœur ; mais je n'ai oublié aucune des clauses de mon contrat de mariage, aucun des engagements que j'ai pris vis-à-vis de vous, et, si vous voulez que nous partions demain, je suis à vos ordres.

— Oh ! je ne prétends ni m'armer d'un droit écrit, ni vous demander rien qui puisse être trop pénible à madame

votre mère ; consultez-la ; parlez-lui de ce départ et de ses motifs comme je viens de vous en parler ; je m'en rapporte à sa décision.

— Merci, monsieur, je la consulterai par déférence ; mais je suis sûr d'avance de sa réponse.

M. Durousseau n'en était pas moins sûr que George, et la courtoisie dont il venait de faire preuve lui coûtait peu ; en effet, quelques instants après, M. de Prasly revint auprès de lui, et lui dit froidement :

— Ma mère consent, monsieur, et je suis prêt à partir demain.

En rendant compte à sa fille du succès si prompt et si facile de sa négociation, M. Durousseau n'avait pas l'air aussi content qu'elle l'aurait cru ; elle lui en demanda la cause :

— Je n'en sais rien, répondit-il avec impatience ; mais, en vérité, ces gens-là ont des manières de se soumettre et d'obéir qui sont plus dignes et plus imposantes que certaines façons de commander. J'aurais voulu plus de révolte, plus de lutte, quelque chose que je pusse dompter et qui me donnât l'occasion de leur rappeler mes droits et ma force... mais non, il semble que chaque mot, chaque syllabe de ce que je voulais leur dire, soit placé d'avance sous la sauvegarde de leur honneur, et que cet honneur me domine encore en m'obéissant... Y aurait-il donc là une puissance, une grandeur que je ne soupçonnais pas, et qui me fait leur inférieur au moment même où je me croyais leur maître?... Mais non ! mais non ! continua M. Durousseau comme pour secouer une pensée importune ; je suis riche, et tu es belle... Ce sont là les deux pouvoirs véritables ; le reste n'est qu'un fantôme et une ombre !

Les préparatifs du départ occupèrent la journée. La mar-

quise de Prasly ne dit pas un mot pour retenir son fils, fût-ce vingt-quatre heures de plus. Le soir on se réunit au salon pendant quelques instants : les choses se passèrent comme d'habitude. On parla peu, et les paroles banales qui s'échangèrent couvraient des préoccupations trop graves pour que personne pût s'y méprendre. De temps à autre, une rafale de vent engouffrée dans la cheminée, l'aboiement lointain d'un chien de ferme, le cri plaintif d'un oiseau de nuit, s'élevaient au milieu de ces alternatives de silence, et semblaient l'accompagnement naturel de ces muettes pensées. Le regard de M. Durousseau allait de George à sa mère, cherchant à découvrir ce qui s'agitait dans ces âmes à demi-fermées. Pour un œil indifférent, rien n'annonçait que la marquise fût plus triste que de coutume. Mais George, qui lisait à travers ce visage ridé et ces paupières rougies, frissonnait parfois à l'idée de ce qu'elle devait souffrir, et sa physionomie trahissait une angoisse si profonde, que sa femme en était jalouse et effrayée tout ensemble. Lorsqu'on se retira, Sylvie, suivant un usage qui ne préjuge rien en faveur de l'affection réciproque, présenta son front à sa belle-mère qui y déposa un baiser ; mais on eût dit que ce baiser glaçait à la fois les lèvres de l'une et le front de l'autre. — « Adieu, madame ! » dit gravement la marquise. — « Ma mère ! adieu, ma mère ! » fut sur le point de s'écrier Sylvie dans une de ces explosions généreuses qui souvent emportent les situations difficiles : un regard de son père arrêta ce mouvement, et les deux femmes, s'inclinant l'une devant l'autre, se séparèrent sans rien ajouter à cette glaciale caresse.

Le lendemain matin, les chevaux de poste piaffaient devant le perron, et les domestiques entassaient les paquets sur la confortable berline qu'avait amenée M. Durousseau.

George sortit de la chambre de sa mère en costume de voyage. On devinait qu'il avait pleuré ; mais sa contenance était ferme, et un violent effort avait refoulé dans son cœur ses émotions douloureuses. Il pria son beau-père et sa femme d'excuser la marquise de Prasly : elle était souffrante, disait-il ; il l'avait forcée de rester dans son lit ; il venait de lui dire adieu, et il désirait lui épargner les derniers détails de cette scène de départ. M. Durousseau et sa fille ne furent probablement pas fâchés, eux aussi, d'esquiver ce moment critique, et se bornèrent à balbutier à la hâte quelques mots de regret poli. Un quart d'heure après, l'attelage s'ébranla, et l'on partit.

M. Durousseau avait trop d'esprit pour se trahir. Pourtant, quiconque eût pénétré sa pensée intime, l'eût involontairement comparé à un triomphateur emmenant son captif. Pendant que George se penchait hors de la portière pour contempler encore une fois la fenêtre derrière laquelle madame de Prasly s'était peut-être cachée, Sylvie se serra contre son père, et lui dit à voix basse :

— Maintenant, il est à moi !

— Il est à nous ! murmura M. Durousseau du même ton, tandis que les postillons payés *doubles guides*, sil-lonnaient l'air de leurs joyeux coups de fouet, et faisaient voler l'élégante voiture sur la route de Paris.

VII

Tu l'as voulu, George Dandin!

Sylvie n'était pas coquette : il y a dans la coquetterie, telle que le monde l'impose à ses souveraines ou à ses esclaves, un implicite aveu d'infériorité qui eût froissé son orgueil. Chercher à plaire, en effet, et à éveiller ou perpétuer l'amour par ces mille petits artifices qui composent l'ensemble de cette jolie science féminine, n'est-ce pas, sous des déguisements plus ou moins aimables, user des privilèges de la faiblesse contre les abus de la force, et reconnaître pour son supérieur ou son maître celui qu'on essaye de séduire, d'appivoiser ou de dominer? L'idée seule de ce rôle, un peu humiliant jusque dans ses triomphes, eût été antipathique à Sylvie. Elle avait la conscience de sa valeur, le sentiment de sa beauté. Seulement, avec cette persistance particulière aux femmes, qui les fait vivre longtemps avec une pensée, jusqu'à ce qu'elles en aient tiré tout ce qu'elle peut contenir pour leur instruction ou pour leur tourment, madame George de Prasly n'avait cessé de songer à ce que son père, dans un moment de mauvaise humeur, lui avait dit des dédains aristocratiques que les fils de familles illustres et ruinées apportent parfois à la bourgeoisie opulente dont ils épousent les filles. Même, elle n'avait pas tardé à découvrir que cela s'appelait jadis une mésalliance. Ce souvenir, ce mot, ces premières allusions à des inégalités sociales qui, jusque-là, n'avaient pas eu de sens pour elle, l'amenaient à se demander si ce n'était pas là l'explication la plus naturelle

de la froideur de George et de sa mère, de ce mélange de réserve, de dignité et de tristesse contre lequel étaient venus se briser ses espérances et ses rêves de jeune mariée. M. de Prasly était-il sérieux et froid, parce qu'il se laissait, — volontairement ou à son insu, — maîtriser par l'influence maternelle, et que cette influence était secrètement hostile à Sylvie, malheur fréquent qui rentre dans les conditions de la vie ordinaire, et n'a rien de commun avec les rivalités de la noblesse ? Ou bien conservait-il encore vis-à-vis de sa femme quelques-uns de ces incorrigibles dédains de caste que le temps et le malheur, ces deux grands maîtres, n'ont pas abolis ? Était-ce chez lui le fils qui dominait le mari, ou était-ce le gentilhomme ? *That is the question*, se disait Sylvie, qui avait eu une gouvernante anglaise et connaissait son Shakespeare. C'était là ce que son voyage et son séjour à Paris devaient éclaircir. A Prasly, pensait-elle, tout l'avantage était du côté de la vieille marquise : George respirait, pour ainsi dire, son souffle et son âme dans cet antique manoir où elle semblait enchâssée par ses souvenirs et ses douleurs, comme dans son cadre naturel. Il était sans cesse ramené à son autorité et à sa tendresse par ces affinités puissantes que le cœur de l'homme établit entre tels sentiments et tels sites, telles habitudes de la vie matérielle et telles affections de la vie morale. A Paris, ce serait tout le contraire : Sylvie savait d'avance qu'elle y reparaitrait sous le jour le plus favorable, dans le milieu le plus propre à la faire valoir ; qu'il y aurait, entre sa jeune beauté et cette atmosphère embaumée de fleurs, d'élégances et de fêtes, les mêmes analogies qu'entre la pâle figure de la marquise et les sombres perspectives de Prasly. Pourvu que George ne fût pas complètement insensible à tout ce qui caresse, exalte ou pique au jeu l'imagination et la va-

nité, il ne pouvait manquer de reléguer parmi les nuages et les neiges du Vivarais les inexplicables froideurs des premiers mois, et de rentrer dans son rôle inévitable de mari heureux, obéissant et amoureux. Tout en se berçant de ces pensées pendant les longs silences du voyage, Sylvie observait M. de Prasly. Il était toujours triste et peu expansif; et pourtant çà et là, en face d'un point de vue pittoresque, à la suite de quelque incident de la route ou au travers d'une conversation banale, un mot, un trait, un éclair, prouvaient suffisamment que la source des émotions tendres et des idées fines était plutôt refoulée que tarie chez George, et qu'un léger effort lui suffirait pour tirer parti de sa distinction d'esprit et de cœur. Sa femme ne se lassait pas d'étudier ces contrastes et ces réticences, de se rendre compte de ces demi-teintes à peine saisissables sous leur enveloppe un peu monotone, de s'assurer, par de délicates épreuves, que son mari pouvait aimer et être aimé, et, dans cet examen attentif, compliqué, rempli de disparates et d'alternatives, elle s'aperçut, avec une sorte d'effroi, — qu'elle l'aimait.

On ne voyageait pas encore, en 1844, aussi rapidement qu'aujourd'hui : M. Dourousseau, la veille du départ, avait écrit quelques lignes à Paris pour annoncer son arrivée et donner ses ordres, et cette lettre l'ayant précédé de deux jours, ce temps avait suffi à ses gens, inspirés et dirigés par Edgard Mévil, pour préparer une réception digne de leur maître et de leur jeune maîtresse. Les voyageurs, en descendant de voiture, trouvèrent le bel hôtel de la rue Laffitte aussi minutieusement pourvu de toutes les recherches de la vie élégante et commode que s'ils ne l'avaient pas quitté. C'était le soir; la cour d'honneur était splendidement illuminée. Deux valets de pied, aussi

graves que des suisses de cathédrale, attendaient debout sur le perron, avec des torches. Un feu clair pétillait dans toutes les cheminées; des fleurs grimpantes couraient à travers la rampe du grand escalier, dont la cage se dérobait à demi sous un vert rideau de camélias et d'orangers. Les jardinières, les vases de vieux Sèvres, les potiches de Chine et du Japon, étaient garnis de fleurs toutes fraîches, choisies et cueillies par Edgard. Sylvie, en entrant dans le salon, ne put retenir un petit cri de surprise et de joie en reconnaissant, rassemblés sous ses yeux et sous sa main, les objets les plus sympathiques à ses goûts : son piano ouvert, et, sur le pupitre, le morceau de musique le plus à la mode, signé Chopin et publié le matin même par Schlesinger ou Troupenas; sur sa table, le roman du jour, le livre dont on allait parler, le journal du lendemain, et son bel album, que les noms de Decamps, d'Eugène Delacroix, de Jules Dupré, de Roqueplan, de Marilhat, protégeaient contre tout soupçon d'épidémie bourgeoise ou d'afféterie mondaine: en face de la cheminée, son portrait, chef-d'œuvre de M. Ingres, qui, enthousiasmé de la beauté du modèle, y avait travaillé deux ans et avait refusé, pendant ce travail, deux duchesses, un maréchal de France et trois princes allemands. En se retrouvant en possession de tous ces amis souvent regrettés pendant son absence, en respirant cet air tiède, saturé de vagues et douces senteurs, il semblait à Sylvie qu'elle sortait d'un mauvais rêve, qu'elle se reprenait à la seule vie qui lui convint, celle des privilégiés et des heureux, et que, petite fille à Prasly, elle redevenait là grande dame et reine. Au bout d'une demi-heure, Edgard, dans ce délicieux jargon parisien, désespoir des provinciaux épris de régularité logique et grammaticale, eut mis sa cousine au courant de ces mille

petits riens qui sont, toutes les vingt-quatre heures, la grande affaire de tout Paris, et qu'il faut savoir sous peine d'avoir l'air d'un indigène de Barcelonette ou du Congo. Un instant après, arrivèrent, prévenus à la hâte par Edgard, quelques amis de M. Durousseau, quelques jeunes femmes, compagnes d'enfance ou de pension de madame George de Prasly : on improvisa un petit bal sans façon, qui fut charmant comme tous les plaisirs inattendus. Ronconi et Mario, que M. Durousseau recevait sur le pied de l'égalité la plus parfaite et la plus charmante, étaient au nombre des invités. Ils chantèrent, sans se faire prier, leurs morceaux les plus ravissants, et Sylvie les accompagna. La soirée n'était pas finie, qu'elle avait entre les mains un coupon de loge pour la prochaine représentation des Italiens, et dix invitations pour la dernière semaine du carnaval. Tout ce monde aimable et souriant semblait s'entendre pour fêter sa bienvenue et la dédommager de son exil volontaire. Heureuse de cet accueil et de ces hommages, s'abandonnant sans effort au charme de ces instants, éprouvant cette espèce d'exaltation bizarre où nous jette le brusque passage de la solitude des champs ou de la grande route dans un salon étincelant de lumières, animé de toutes les joies du monde, madame George de Prasly chercha des yeux son mari pour le mettre en part dans ses sensations, lui dédier ses succès, l'envelopper dans ce premier jet de flammes et d'étincelles. George avait disparu ; il s'était enfermé dans sa chambre pour écrire à sa mère une lettre de dix pages : triste destinée de l'homme, que, malheureux souvent par ses fautes, il le soit quelquefois par l'exagération de ses vertus !

Cette soirée inaugura pour Sylvie et pour George une existence qu'il était facile de prévoir, dont elle n'avait com-

pris, à distance, que les avantages, et dont les inconvénients devaient plus tard se révéler. Paris, on le sait, a de ces engouements subits dont M. de Balzac a parlé à propos des succès d'artistes, et qui ne sont, pour les succès mondains, ni moins rapides, ni moins électriques. En quelques heures, Sylvie devint la femme à la mode pour tout le reste de la saison. La duchesse de Birague et la belle Polonoise dont Edgard avait orthographié tant bien que mal le nom impossible, durent céder la place, et en pâlirent de dépit. Or, si le rôle de mari d'une femme à la mode est toujours fâcheux et hérissé d'épines, ce fut bien pis encore pour M. de Prasly, que nul dans ce monde ne connaissait, et que son titre de marquis, loin de le rendre plus imposant, frappait presque de discrédit. Chose singulière et cependant logique aux yeux de quiconque connaît l'esprit parisien ! Cette couronne de marquise, rehaussant chez Sylvie les distinctions de la richesse et de la beauté, lui tombant du ciel dans une corbeille de mariage comme le dernier don qui lui manquât, complétait son bagage de femme élégante, ajoutait une valeur énorme à ses avantages primitifs ; — et son mari, de qui elle tenait ce complément de sa grandeur, était à peine compté pour quelque chose ! Il restait dans l'ombre et n'avait pas même un reflet du rayon qu'il prêtait à cette brillante étoile ; ou, pour changer de métaphore, il en était de l'avènement nobiliaire de madame George de Prasly comme de ces grands fleuves dont tout le monde admire les bords riants et le cours majestueux, et dont la source est inconnue ou invisible. On savait que Sylvie était bien décidément marquise, que le nom qu'elle portait datait au moins des Croisades, que l'écusson de sa voiture n'avait pas été inventé par son carrossier, qu'elle était légitime propriétaire d'un roman-

tique château à créneaux et à tourelles ; et, fidèle à ces traditions de comédie qui durent encore cent ans après que les mœurs qu'elles reflètent ont disparu, le public concluait que le marquis de Prasly devait être quelque viveur de province, ayant mangé tout son bien avec des danseuses de Marseille ou des lorettes de Toulouse, ou bien quelque affreux petit monstre, à moitié idiot de corps et d'esprit, dépisté par le génie de Durousseau dans quelque nid de chouette aristocratique, afin de donner à sa fille le plaisir de se faire annoncer sous un nom sonore, au seuil des salons où elle entrait. Edgard Mévil, dont la fatuité avait ses vues sur sa belle cousine, et que huit ou dix ans de succès incontestés avaient implanté au cœur de la bonne compagnie, s'était promis de ne rien négliger pour démolir son nouveau cousin, et il se tint parole. Il possédait au plus haut degré cet esprit qui se compose d'une légère mise de fonds personnelle, de larges emprunts faits au répertoire des acteurs et des théâtres en vogue, et de l'heureuse certitude de ne retarder jamais d'une minute ni dans le nœud de sa cravate, ni dans le tour de ses idées, ni dans le choix de ses mots. Au Jockey-Club, dans ces causeries au cigare qui suivent le dîner et où les saillies se croisent comme des lames d'escrime, dans le monde, à l'oreille de ces femmes qui semblent avoir pris pour spécialité de *gâter* les hommes élégants et d'encourager leurs hardiesses, Edgard imagina, aux dépens de M. de Prasly, quelques *charges* qui eurent beaucoup de succès. Il prétendit qu'un mécanicien anglais, employé par M. Durousseau dans ses usines, avait trouvé le secret de renchérir sur Vaucanson, en fabriquant un marquis complet de cinq pieds six pouces, capable de saluer, de se mettre à table, de se tenir droit dans l'angle d'un salon, de donner le bras

à une femme et même de dire *oui* et *non* dans les circonstances importantes ; que M. Durousseau, ravi de son invention, la lui avait payée un prix fou, et avait fait de son automate, au bénéfice de sa fille, un mari peu gênant, affublé d'un beau nom éteint depuis deux cents ans. L'attitude silencieuse de George se prêtait à ces folies. D'autres fois, Edgard affirmait que, si son noble cousin parlait si peu, c'est qu'il conservait, dans toute sa pureté, l'accent du Midi, et, pour l'amusement de ses auditeurs, il inventait la scène de présentation de George, sa première entrevue avec sa future, ses essais de compliments madrigalesques, et les dialogues qui en résultaient, le tout avec ce luxe de prononciation provençale dont les Parisiens ont la bonhomie de se divertir énormément. Toute déduction faite des histoires et des plaisanteries d'Edgard, il était avéré pour le public que George ne s'appelait pas le marquis de Prasly, mais le mari de la marquise de Prasly.

Sylvie n'avait voulu d'abord faire de ses succès qu'un moyen de grandir aux yeux de George, de l'amener à mieux comprendre le prix de ce qu'il possédait, d'éveiller en lui cet amour qu'avaient déconcerté ou assombri les premières épreuves, et, si un reste de dédain nobiliaire persistait encore en quelque repli de son âme, de lui prouver que ce sentiment suranné était cette fois un anachronisme et un contre-sens. Dans les premiers jours, ses yeux se reportaient constamment sur lui chaque fois qu'un nouvel indice venait ajouter à l'éclat de ses triomphes : si, en un de ces moments, elle avait eu avec George une de ces conversations décisives où deux cœurs séparés par quelque secret malentendu, retrouvent, en s'épanchant l'un dans l'autre, la confiance et le repos, nul doute qu'elle n'eût aisément vaincu la froide réserve de M. de Prasly, et que, résigné

enfin à être heureux, il ne se fût révélé tout entier à elle en homme digne de la comprendre et de l'aimer. Cette explication, George ne la chercha pas, et Sylvie avait trop d'orgueil pour faire toutes les avances. Ils restèrent donc, de jour en jour, un peu plus étrangers l'un à l'autre. Qui ne connaît d'ailleurs les entraînements du monde, à quel joug il soumet celles-là mêmes auxquelles il prodigue ses fragiles couronnes ? Madame de Prasly, si elle eut toutes les splendeurs, tous les enivremens d'une femme à la mode, en eut aussi toutes les servitudes. On a dit, non sans raison, qu'il était aussi difficile à une femme à la mode d'aimer son mari qu'à un homme politique d'aimer sa femme. Chaque jour, c'était un plaisir nouveau, c'est-à-dire un nouvel esclavage : un bal, un concert, une promenade à cheval, une infortune à secourir en dansant, et, plus tard, quand vint le carême, une loterie de bienfaisance ou un sermon de charité. Tous ces élégants épisodes qui consacraient la souveraineté mondaine de madame de Prasly, l'engageaient forcément, et sans penser à mal, à comparer Edgard à George, et ces comparaisons étaient, hélas ! tout à l'avantage de son beau cousin. Edgard, de l'aveu de ses rivaux eux-mêmes, était le premier valseur de Paris. Il excellait dans les variétés de polkas, de redowas et de mazurkas, qui eurent, cet hiver-là, toute la verdeur de leur vogue à son début. Lorsqu'il valsait ou polkait avec Sylvie, on montait sur les chaises pour les regarder, et M. de Prasly, aplati dans l'embrasement d'une porte, entendait murmurer près de lui : — « Le joli couple ! — Ils semblent faits l'un pour l'autre ! — Qu'en dira la duchesse de Birague ? — Son étoile a singulièrement pâli depuis l'arrivée de la marquise de Prasly. — Et Coralie ? — Il l'a quittée. — Mais aussi l'on n'est pas plus charmante que cette jeune marquise ! —

Ni plus élégant que le bel Edgard ! — Mais où diable est le mari ? — Inconnu ; une chimère, une larve, un mythe ! »

George savait à peine danser : où l'aurait-il appris ? Il n'était pas plus habile à monter à cheval, n'ayant jamais eu dans les écuries de Prasly d'autre quadrupède qu'un pauvre âne qui paissait humblement l'herbe des ruines, et supportait à lui seul le poids de tous les travaux de culture. Il était donc forcé de rester dans les contre-allées du bois de Boulogne ou dans la voiture de M. Dourousseau, pendant que Sylvie, gracieuse et intrépide amazone, caracolait sur une fine jument anglaise, ayant pour partner inévitable Edgard Mévil, monté sur un de ces chevaux dont tout Paris vantait le haut lignage et la beauté accomplie. Quelquefois M. Dourousseau, en les voyant passer au galop, brillants d'élégance et de jeunesse, jetait sur son gendre un regard profond, et un imperceptible sourire effleurait ses lèvres. Quelle pensée s'agitait en lui ? Savourait-il en silence le dangereux plaisir d'assister à cette revanche qu'avait rêvée son orgueil, de personnifier dans son gendre, son neveu et sa fille, ce renversement des rôles de l'immémoriale comédie ? Comptait-il avec la froide satisfaction d'un anatomiste les douloureux tressaillements de cette âme sur qui retombaient peut-être, goutte à goutte, à travers les âges, les larmes de George Dandin ? De temps à autre, les yeux de M. de Prasly rencontraient ce regard : alors, une rougeur soudaine montait à son front ; une plainte aussitôt étouffée frémissait dans sa poitrine. Il avait envie de s'écrier : Un gentilhomme n'a-t-il pas un cœur pour aimer et pour souffrir ? — Mais, fierté ou timidité, il se contenait et se taisait.

Cependant sa souffrance intérieure s'aggravait sans cesse ; un sentiment plus sérieux et plus redoutable que l'amour-

propre commençait à le tourmenter : M. de Prasly était jeune et n'avait pas vécu ; les premières années de sa jeunesse s'étaient écoulées loin du monde, en présence d'images graves et tristes, faites pour tarir l'imagination et serrer le cœur. Pour la première fois, il se trouvait dans un monde plein de séductions magiques ; il y voyait, dans une sorte de cadre d'or qu'on eût dit disposé tout exprès pour la faire valoir, une femme jeune, belle, entourée d'hommages et de flatteries ; elle lui apparaissait, le soir, dans ces toilettes de bal contre lesquelles tonnent avec raison les prédicateurs, et qui font dire parfois aux maris naïfs : « Vraiment, je ne connaissais pas ma femme ! » Cette femme était la sienno ; elle portait son nom, et chaque jour il lui semblait qu'elle lui échappait davantage !— Sylvie était excellente musicienne ; George de Prasly eût aimé passionnément la musique, mais il ne la savait pas ; il n'en avait jamais entendu ; il était incapable de causer pertinemment des mérites respectifs de l'Allemagne et de l'Italie, des perfections de la *prima donna*, du ballet ou de l'opéra de la veille, de toutes ces graves questions sur lesquelles les dilettantes de salon débitent avec aplomb tant de jugements tout faits et de bons mots de foyer. Edgard avait une jolie voix de ténor qu'il conduisait avec goût, et qui lui permettait de chanter avec sa cousine les duos amoureux de *Guillaume Tell*, du *Comte Ory*, de la *Gazza* et des *Puritains*. Que dirai-je des arcanes et de la science du *Sport* ? C'étaient lettres closes pour George de Prasly, qui se voyait réduit au plus humiliant silence, tandis qu'Edgard discutait en docteur infaillible les plus minutieux raffinements du *turf* et du *stud-book*, et que Sylvie, qui, au fond, estimait à sa juste valeur ce sujet de conversation, se croyait obligée de l'écouter et de lui répondre

comme s'il se fût agi des plus grands intérêts de l'État. Ainsi tout, dans cette vie et dans ce monde, était pour M. de Prasly condition d'infériorité et instrument de torture.

A ces intimes souffrances vint bientôt se joindre une cruelle inquiétude. George recevait très-souvent des lettres de sa mère; il lui semblait qu'à chacune de ces lettres se trahissaient des signes plus irrécusables de tristesse, d'abattement et de fatigue. La marquise ne lui parlait jamais de sa santé, ou bien elle lui disait laconiquement de ne pas s'inquiéter d'elle. Mais l'écriture de plus en plus tremblée, les brusques réticences, l'involontaire amertume se cachant sous une phrase ou sous un mot, tout prouvait à son fils qu'elle souffrait, qu'elle était malade, qu'elle dépérissait peut-être; il se la représentait seule dans ce vieux château, privée du seul objet de ses affections, du seul bonheur qui eût consolé sa vie douloureuse. Cette idée dominait pour lui toutes les autres, et les lui rendait plus poignantes. Eût-il eu, dans un moment d'expansion et d'entraînement juvénile, la bonne pensée de se jeter aux pieds de Sylvie, de la presser sur son cœur, d'anéantir dans cette étreinte tout ce qui les séparait, il eût été retenu par la certitude que, dans ce moment même, sa mère songeait à lui et pleurait.

Les choses allèrent ainsi jusqu'à la fin d'avril. A cette époque, aucun des habitués de l'hôtel Durousseau n'ignorait qu'Edgard Mévil avait rompu avec Coralie, une des célébrités de la danse, et qu'il était en froid avec la duchesse de Birague : ai-je besoin de dire à quel motif cette double rupture était généralement attribuée? Sylvie en avait tous les honneurs : honneurs compromettants, et qui, pareils à ceux des triomphateurs romains, entraînent

après eux, en guise d'insulteurs publics, bien des malices et des épigrammes.

Les deux femmes sacrifiées se conduisirent, l'une en danseuse, l'autre en duchesse. Coralie écrivit une lettre anonyme à George de Prasly, et, par un raffinement de vengeance, en adressa une copie à la vieille marquise, qu'elle avait aperçue le jour du mariage de George, à Notre-Dame-de-Lorette, et sur laquelle elle avait su se procurer les renseignements les plus précis ;—car ces femmes-là, ne nous laissons pas de le répéter pour l'édification de ceux qui les fréquentent, sont au courant de tout ce qui se passe dans le monde dont on les croit le plus éloignées, et dont une porte secrète leur est sans cesse ouverte par les frères, fils, cousins, maris ou amants. La duchesse de Birague, profitant du regain de carnaval qui survient parfois après les fêtes de Pâques, résolut de donner un grand bal, et l'on sut bientôt qu'il devait ressembler pour elle à ces victoires à l'aide desquelles les conquérants ressaisissent leur prestige menacé.

Ce fut pendant les journées qui précédèrent ce bal que George reçut coup sur coup une lettre de sa mère, plus sombre et plus laconique encore que les autres, et la lettre anonyme de Coralie, où la prétendue liaison d'Edgard avec Sylvie était dénoncée fort crûment, sinon comme arrivée tout à fait à ses dernières conséquences, au moins comme toute prête à y tomber. Trop noble et trop pur pour ignorer le cas que l'on doit faire de pareilles lettres, M. de Prasly en ressentit pourtant une violente secousse : car les vraisemblances mondaines venaient malheureusement à l'appui de cette venimeuse délation. Ainsi, tandis que les autres acteurs du bal de madame de Birague, de cette fête dont on vantait d'avance les futures merveilles, s'armaient

pour ce dernier tournoi d'élégance, de plaisir et de vanité, George ne s'y préparait que par un surcroît de déchirements et de douleurs.

VIII

Dandin-Rawenswood.

GEORGE DE PRASLY A M. RAMIGNARD, NOTAIRE,
A PRASLY-LE-NEUF.

Paris, le 23 avril 1844.

« Monsieur,

» Vous pardonnerez cette démarche à un homme qui a peu d'appuis en ce monde, et qui n'en a ressenti que plus vivement les preuves d'attachement que vous lui avez données. Ne sachant, — car je ne suis pas mon maître, — si mon séjour à Paris ne se prolongera pas jusque dans l'été, je viens vous demander deux choses de nature bien différente, mais qui importent toutes deux à mon repos : il est bien entendu que ma lettre est confidentielle.

» Les cent mille francs destinés par M. Durousseau, mon beau-père, à la restauration et à l'embellissement du château de Prasly, ont été versés chez vous. Pourriez-vous me dire ce qui a été dépensé de cette somme pour les premiers travaux commencés en automne, et ce qu'il en reste entre vos mains ? Vous serait-il possible, dans une circon-

stance urgente et sur un simple avis de moi, de trouver, en vingt-quatre heures, une somme équivalente à celle qui a été dépensée, en hypothéquant cet emprunt sur le château et sur le peu de terres qui me restent?

» Voilà, monsieur, ma première question. Si elle me tient au cœur, la seconde est, pour ainsi dire, mon cœur tout entier : je suis inquiet de la santé de ma mère ; le ton de ses dernières lettres, la connaissance que j'ai de son caractère, ces pressentiments magnétiques qui font rarement défaut aux affections profondes, tout me dit qu'elle est souffrante, que son isolement la consume, que mon absence la tue peut-être, et qu'elle me cache, en partie du moins, la gravité de son état. Soyez assez bon pour vous rendre à Prasly, aussitôt que vous le pourrez ; insistez pour voir ma mère, et inventez, s'il le faut, quelque prétexte d'affaires. Vous la connaissez depuis quarante ans ; une demi-heure doit vous suffire pour en savoir plus qu'elle ne vous en dira. Regardez-la bien... Oh ! oui, cher monsieur, regardez-la comme je le ferais moi-même si j'avais le bonheur d'être à ses côtés... Vous savez que ces longs chagrins ont fini par laisser sous ses paupières comme une mystérieuse source de larmes toujours prête à jaillir au moindre choc... Observez-la avec attention au moment où vous parlerez de moi, et mesurez l'effort qu'elle aura fait pour refouler ces larmes intarissables... Examinez sa contenance, son amaigrissement, sa pâleur... Interrogez, s'il le faut, sa vieille Madeleine, et sachez d'elle si rien n'est changé dans ses habitudes, si elle mange un peu à ses repas, si elle n'a pas, le soir, un mouvement de fièvre. — Surtout, dites-vous bien ceci : c'est que, si par ma faute, c'est-à-dire par mon absence, il arrivait malheur à ma mère, si son état devenait trop grave pour que, plus tard,

ma présence pût la guérir, jamais je ne pardonnerais ni à moi-même ni à ceux qui ont été cause de notre séparation!

» Adieu mon ami... mon seul ami... Je ne m'excuse pas, je ne vous remercie pas... l'honneur d'un mari et le cœur d'un fils, voilà ce que je remets entre vos mains.

» GEORGE DE PRASLY. »

RÉPONSE.

Prasly-le-Neuf, 26 avril 1844.

« Monsieur le marquis,

» Je m'empresse de répondre aux deux articles de votre honorée lettre du 23 courant, et je commence par le moins important.

» Il a été dépensé, soit avant l'arrivée de M. Durousseau, soit pendant son séjour ici, une première somme de vingt-un mille trois cent septante-deux francs quarante centimes, dont trois mille deux cents sur vos ordres, et le reste ès mains de M. Doligny, architecte, demeurant à Paris, rue de Trévise, n° 40. Vous possédez encore, en bien patrimonial, outre le château et les dépendances, sept hectares de terres labourables ou vignobles, évalués, au plus bas, vingt mille francs. En conséquence, et sur votre première réquisition, je me ferais fort de trouver, dans les vingt-quatre heures, et en l'hypothéquant sur votre

propriété, une somme équivalente à celle qui a été dépensée. Je me borne à ce renseignement, monsieur le marquis, sans vouloir ni connaître, ni comprendre le motif qui vous l'a fait demander.

» Que ne puis-je vous répondre d'une façon aussi satisfaisante sur le second article ! Mais vous me demandez d'être sincère, et je manquerais à mes devoirs si je vous déguisais la vérité. J'avais eu déjà l'honneur de voir à la messe madame la marquise de Prasly, votre respectable mère ; j'avais bien remarqué un peu d'abattement dans son attitude, un peu de fatigue dans sa démarche ; deux ou trois fois même j'avais surpris ses larmes tombant jusque sur son livre d'heures, et il m'avait paru qu'en sortant elle était obligée de s'appuyer sur Madeleine. Je n'osais me présenter chez elle, n'ayant pas été appelé, et pourtant j'étais inquiet ; car depuis les fêtes de Pâques, — voilà deux dimanches, — elle n'était plus venue à l'église ! — Je lui ai donc fait dire que je croyais avoir laissé au château des papiers nécessaires à mon règlement de compte avec M. Doligny, et que je lui demandais la permission d'aller les y chercher. Aujourd'hui même, à deux heures de l'après-midi, je suis entré dans son salon, où elle a eu la bonté de me recevoir. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur le marquis, que le premier effet a été très-pénible. Madame votre mère m'a paru très-pâle, très-amaigrie, très-abattue ; elle a voulu, en me voyant, se soulever sur son fauteuil, et ce léger effort a amené sur ses joues creuses cette plaque rouge, trop connue, hélas ! de quiconque est, par état, habitué à approcher des malades. Elle a voulu sourire, et, à l'instant, ses yeux se sont remplis de larmes qu'elle essayait en vain de cacher. J'ai prononcé votre nom et demandé de vos nouvelles, aussi naturellement que j'ai

pu. Rien, monsieur le marquis, ne saurait rendre l'expression navrante qui s'est peinte sur son pâle visage pendant qu'elle me parlait de vous : le cœur le plus endurci aurait eu pitié de ce frémissement de lèvres, de cette voix entrecoupée et tremblante, de cette suffocation nerveuse sous laquelle on devinait tous les frissons, tous les sanglots d'un désespoir immense et sans fond. Je lui ai demandé, comme par hasard, s'il y avait longtemps qu'elle n'avait vu le docteur Bergier, notre médecin ; elle m'a répondu brusquement qu'elle ne le voyait que lorsqu'il y avait des malades à Prasly, et qu'il n'y en avait pas !... Au bout d'une demi-heure, craignant que ma visite ne la fatiguât, je me suis levé ; sans doute la vue d'un homme qu'elle sait lui être profondément attaché, avait disposé à l'attendrissement cette âme déchirée ; car madame la marquise m'a tendu sa main, et j'ai osé la porter à mes lèvres ; cette main était brûlante !

» En sortant, j'ai pu interroger la vieille Madeleine, qui m'a donné les détails les plus poignants. Quand madame votre mère se croit seule, ses pleurs ne tarissent plus ; elle s'enferme avec vos lettres pendant de longues heures ; puis, craignant sans doute de trop accorder à une affection terrestre, elle se jette avec angoisse sur son prie-Dieu, et demande à Dieu pardon de sa douleur. Madeleine croit qu'elle a la fièvre toute la nuit, et elle m'a dit qu'il lui arrivait très-souvent de se lever de table sans avoir touché à rien. J'ai voulu, avant de vous écrire, voir M. le curé et le docteur Bergier. Le docteur, je vous le dis sans détour, la croit gravement malade, et le curé, qui a ses livres entrées au château, m'a dit tristement : « C'est une âme brisée ! »

» Vous le voyez, monsieur le marquis, j'ai cru devoir vous dire tout, au risque de vous alarmer. C'est pour moi

le vrai moyen de répondre à votre confiance : maintenant, l'on peut espérer encore que votre retour, s'il était possible, ferait à madame votre mère assez de bien pour rétablir sa santé et dissiper bientôt toute inquiétude : ce sont des renseignements que vous m'avez demandés, et non des conseils. Je connais toute la profondeur de votre amour pour notre chère et sainte dame : je sais que vous êtes le meilleur des fils ; ma tâche est donc finie, et je termine là cette lettre, en vous priant, monsieur le marquis, d'agréer, etc., etc. »

AUGUSTIN RAMIGNARD.

George de Prasly reçut cette lettre le soir même du bal de la duchesse de Birague, et quelques minutes avant de monter en voiture avec Sylvie pour se rendre à cette fête. Il était habillé déjà, et Sylvie venait de mettre la dernière main à la plus ravissante des toilettes. Il lut deux fois la lettre de M. Ramignard et la mit dans sa poche, sans s'arrêter encore à une détermination bien précise. Mille pensées confuses s'agitaient dans sa tête ; une horrible angoisse déchirait son cœur ; un éclat immédiat répugnait à son caractère timide : tout ce qu'il savait, c'est qu'il partirait le lendemain matin. Un instant après, on vint avertir que la voiture était avancée : George offrit le bras à sa femme, sans lui dire un mot des nouvelles qu'il venait de recevoir, et ils partirent pour le bal.

La duchesse de Birague était placée dans une de ces situations exceptionnelles que prennent pour exemple et pour règle nos romanciers à la mode quand ils choisissent parmi les *patriciennes* leurs sentimentales héroïnes Riche et de petite noblesse, mariée à seize ans à un vieux duc spirituel et goutteux, veuve au bout de quatre années de mariage, madame de Birague s'était trouvée à vingt ans

en possession d'un grand nom, d'une splendide fortune et d'une liberté sans bornes. Elle n'en avait abusé que tout juste ce qu'il fallait pour que les médisants, en parlant d'elle, ne fussent pas tout à fait traités de calomniateurs. Ce qui était positif du moins, et ce que nos lecteurs savent déjà, c'est qu'elle avait *distingué* Edgard Mévil parmi ses nombreux adorateurs, et que, dussent les derniers tenants de l'orthodoxie héraldique en frémir de courroux, elle paraissait fort disposée à fondre l'or de sa couronne ducale pour en faire un anneau d'alliance digne du brillant Edgard. C'était pour lui un mariage magnifique, et M. Mévil le père, lorsqu'il comprit qu'il devait renoncer pour son fils à la main de Sylvie, tourna de ce côté toutes ses espérances. Pourtant Edgard ne se décidait pas, et cette indécision, diversement commentée par le monde, faisait à la duchesse une position délicate, peu épargnée des mauvaises langues. Au commencement de l'hiver, après un redoublement de valse, de polkas et de visites du matin, on avait cru que le beau dandy allait enfin amener pavillon, et les nouvellistes pressés disaient déjà : A quand la noce ? — Mais l'arrivée de Sylvie parut tout remettre en question. Edgard se montra si empressé auprès de sa cousine, si heureux des petites privautés qu'autorisait sa parenté, que la duchesse se sentit à la fois détrônée dans le monde, et menacée dans le cœur de son attentif. Pendant deux mois, elle soutint la lutte avec l'énergie d'une femme aimante ou d'une souveraine attaquée, et ce bal par lequel elle allait clore la saison était l'épreuve suprême où elle devait rassembler ses forces, retrouver son empire, remonter à son rang d'idole, frapper le coup décisif, ou peut-être le recevoir.

Dans cette société où George de Prasly n'avait rencontré que des indifférents, une seule personne paraissait l'ac-

cueillir avec une attention sympathique, et c'était justement la duchesse de Birague. Elle avait découvert, disait-elle, dans un manuscrit de la Bibliothèque, la preuve qu'un Conrad de Prasly avait épousé, en 1809, une Alexandrine de Birague : le fait est que sa position vis-à-vis d'Edgard et les assiduités de celui-ci auprès de Sylvie rendaient fort importante pour la duchesse l'étude du caractère du *mari de la marquise de Prasly*, comme on s'obstinait à l'appeler. Elle l'observa donc d'abord avec un certain égoïsme : puis elle s'intéressa, comme à un problème, à cette figure noble et taciturne qui passait au milieu du mouvement de la vie mondaine sans en être ni égayée ni éblouie. Lorsqu'elle le vit subir en silence l'indifférence des salons et les familiarités toujours croissantes qui s'établissaient entre Sylvie et Edgard, elle se demanda si c'était timidité ou stoïcisme, insouciance ou fierté, sentiment de dignité blessée ou manque absolu d'initiative et de ressort. Elle avait souvent désiré captiver la confiance de George, arracher de lui l'aveu de ses ennuis et de ses peines, s'assurer de ce qui se cachait sous cette tranquillité apparente, et lui proposer enfin une sorte d'alliance dont l'enjeu serait égal pour tous deux : pour elle l'amour d'Edgard, pour lui l'amour de Sylvie. Mais, jusque-là, George avait paru peu s'apercevoir ou peu se soucier des dispositions charitables de la duchesse de Birague. Il la confondait dans l'universelle froideur que méritait à ses yeux ce monde où on le traitait en étranger, et la duchesse, asservie d'ailleurs à son rôle de femme élégante, avait eu peu d'occasions de se rapprocher de cet homme dont elle eût voulu se faire un ami.

Il était facile de reconnaître qu'elle avait cherché à donner à son bal toutes les séductions, tous les prestiges capables d'exalter l'imagination et la vanité d'Edgard. Lorsque

M. et madame de Prasly y arrivèrent, le salon regorgeait déjà d'un flot d'illustrations parisiennes ou étrangères. Les noms les plus imposants retentissaient à la porte : les plus charmants visages faisaient assaut d'éclairs et de rayons. Je ne dis rien de la magnificence de l'hôtel, des merveilles de l'ameublement, de la recherche inouïe des détails ; ce serait m'exposer aux redites ou retomber trop aisément dans ces inventaires de tapissier et de modiste qui tiennent une si large place dans plusieurs de nos romans. Figurez-vous une vraie duchesse, une duchesse du faubourg Saint-Germain, servie par trois cent mille livres de rente, et combinant toutes ses féeries pour plaire à l'amant préféré ; vous aurez une idée du bal de madame de Birague.

Vers minuit, à cette heure rapide où l'éclat d'une fête est à son apogée, où les femmes ont toute leur animation sans avoir encore trace de fatigue, où les cerveaux des adolescents éclatent devant ces enivrantes images, où le feu des bougies, le parfum des bouquets, le souffle des valses forment une atmosphère torride, étouffante, excitante, vertigineuse, il était clair pour toutes les personnes qui se trouvaient là qu'il n'y avait de rivalité sérieuse qu'entre Sylvie et la duchesse de Birague. Sylvie ne se rendait pas très-bien compte du rôle qu'elle jouait dans cette lutte. Mais il y a des moments où la femme la moins dépravée cède au démon qui lui fait monter à la tête des vapeurs subtiles, chargées de mystérieux poisons ; madame George de Prasly était dans un de ces moments : elle s'illumina, elle s'éblouissait elle-même de sa beauté et de son triomphe. Suspendue au bras d'Edgard, la valse l'entraînait dans ses cercles magiques, dans ses tourbillons de flamme, dignes de faire sourire Méphistophélès en habit de bal. Elle voyait, à chaque tournoiement, mille ardents

regards se plonger dans les siens, mille étincelles de diamants et de perles chatoyer à travers les chaudes effluves qui brûlaient son front et sa poitrine. Prasly, le vieux château, l'image de George, pâle d'angoisse à quelques pas d'elle, tout était oublié : il n'y avait plus qu'une arène, un orgueil, une ivresse.

George était là, pourtant, perdu dans la foule et résumant dans ce seul instant, avec cent fois plus d'amertume et de violence, tout ce qu'il avait souffert depuis deux mois. Jamais Sylvie ne lui avait paru si belle, jamais Edgard si fat et si compromettant ! Il le voyait s'épanouir dans son triomphe, se parer de la beauté de Sylvie, prendre des airs conquérants ou diplomatiques chaque fois qu'on le complimentait de son succès. Il entendait chuchoter autour de lui quelques-unes de ces paroles qui l'avaient déjà froissé, ces plaisanteries sur le mari invisible et le cousin séducteur, ces épigrammes à pointe d'épingle qui vont de l'épiderme au cœur, et dont les auteurs se gênaient d'autant moins que la plupart ne le connaissaient pas. Edgard s'était emparé de l'éventail de Sylvie, et, pendant les entr'actes de la valse, il jouait avec ce frêle talisman comme s'il eût voulu en faire l'interprète des hardiesses de son amour. Lorsque George, à cet irritant spectacle, portait la main à sa poitrine pour en arrêter les battements furieux, il sentait sous son habit la lettre de M. Ramignard, cette lettre presque funèbre, et il croyait voir apparaître, entre ces joyeux groupes et son morne regard, la figure de sa mère mourante. L'épreuve était trop cruelle, et peut-être George allait-il éclater, lorsqu'une main délicate se posa légèrement sur son épaule ; il se retourna et vit la duchesse de Birague : ils échangèrent un regard, et ils se comprirent :

Elle allait parler ; George la prévint, lui si timide, si ré-

servé d'ordinaire ! — Madame la duchesse, lui dit-il à voix basse, mais sans hésiter, vos devoirs de maîtresse de maison vous permettent-ils de m'accorder cinq minutes ?

— Pour vous et pour vous seul, oui ! répondit-elle de même ton.

A la faveur d'une contredanse qui s'organisait, elle put, sans être remarquée, lui faire signe de la suivre; elle le conduisit dans un boudoir à peine éclairé où ses invités n'entraient pas.

— Madame, lui dit George, vos moments sont trop précieux pour que j'en abuse. Avez-vous un domestique à qui je puisse me confier ?

— Je vous offre Léonard, le valet de chambre de feu mon mari ; il est aussi sûr que s'il était bête, et aussi intelligent que s'il était fripon.

Un instant après, Léonard arriva : — Léonard, lui dit George d'un ton ferme, avec la permission de madame la duchesse, vous êtes à mon service pour deux heures.

La duchesse s'inclina en signe d'assentiment. George reprit :

— Vous allez courir chez moi, rue Laffitte, n° 45. Vous demanderez François, mon valet de chambre, et Annette, la femme de chambre de madame de Prasly. Vous leur ordonnerez de ma part de faire nos paquets, d'apprêter la voiture de voyage, d'aller commander des chevaux à la poste, de les faire atteler, et de m'amener le tout ici même, à la porte de madame la duchesse. Il est une heure du matin. Ils seront ici à trois heures, ou, à quatre, ils seront chassés tous les deux. Allez !

Pendant qu'il parlait, la duchesse de Birague le regardait avec une profonde surprise. Ce n'était plus le même homme ; toute trace d'indécision avait disparu. On eût dû

que le vieux sang des Prasly venait tout à coup de jaillir dans ses veines avec toute l'ardeur intrépide des champs de bataille. Il se retourna vers la duchesse avec un geste d'une dignité incomparable, comme pour lui demander si elle était contente de lui.

— Oh ! monsieur ! s'écria-t-elle dans un entraînement irrésistible, je me disais bien que vous étiez le plus imbécile ou le plus noble des hommes !

— Et vous trouvez en ce moment que je ne suis pas le plus imbécile, murmura-t-il avec un sourire amer.

Ils rentrèrent dans le salon ; leur absence n'avait pas été remarquée. George marchait la tête haute comme délivré d'un horrible fardeau par une résolution irrévocable : il s'assura des situations respectives : Sylvie dansait ; Edgard papillonnait ; M. Durousseau venait de se mettre à une table de whist, et faisait la partie célèbre de deux ambassadeurs et d'un banquier européen.

A trois heures, Léonard parut à la porte : George s'approcha de lui, et le valet de chambre lui dit à voix basse :

— Les ordres de monsieur le marquis sont exécutés. La voiture et les chevaux sont là.

Un instant après, M. de Prasly emmenait Sylvie, qui, justement, commençait à se sentir fatiguée, et il s'occupait, avec une galanterie insolite, du soin de recouvrir sa tête et ses épaules du capuchon et du manteau de cygne qui devaient la protéger contre le brusque passage de l'atmosphère du bal à la fraîcheur d'une nuit d'avril.

Lorsqu'elle fut sur le perron, elle poussa un cri d'étonnement et d'effroi en reconnaissant une berline de voyage avec malles, caissons et chevaux de poste, au lieu du coupé qu'elle s'attendait à voir : François et Annette étaient sur le siège, muets tous les deux.

— Montez, madame ! dit George à Sylvie qui hésitait.

Elle monta machinalement : son mari, d'ailleurs, lui avait dit ces mots d'un air qu'elle ne lui connaissait pas, et qui la subjuguait malgré elle.

— Route du Midi ! cria George aux postillons qui partirent au galop.

— Mais, monsieur, où allons-nous ? murmura Sylvie éperdue.

— A Prasly, madame, répondit-il froidement.

— Et pourquoi ce départ si brusque ? Pourquoi m'enlever ainsi sans me prévenir, sans même prévenir mon père ?

— Parce qu'il y a deux choses pour lesquelles je vous briserais comme je brise votre éventail qui est resté trop longtemps entre les mains de ce fat ! dit George en jetant par la portière l'éventail brisé en mille pièces.

— Et lesquelles, monsieur ? lesquelles ? demanda Sylvie avec une émotion croissante.

— L'honneur de mon nom et la vie de ma mère.

— Ah ! je t'aime mieux ainsi que quand je te croyais impassible ! s'écria-t-elle.

IX

La Crise.

— Vous, Madame !... vous !... vous m'aimez !... Et c'est ici, c'est en ce moment, c'est après cette horrible nuit, que vous voulez me le faire croire ? dit M. de Prasly avec un étonnement mêlé d'amertume.

— Et pourquoi pas ? reprit la jeune femme qui se remettait peu à peu de son trouble et rentrait, avec une clairvoyance toute féminine, dans le sentiment de la situation ; pourquoi pas ?...

— Parce qu'on n'aime pas un niais, un provincial, un paysan comme moi ! interrompit George en éclatant ; un homme gauche et timide qui ne sait ni danser, ni valser, ni chanter, ni monter à cheval, ni rien de ce que devrait savoir le mari d'une femme à la mode ! S'informe-t-on seulement s'il a une intelligence et un cœur, cet être déshérité, bon à laisser dans l'antichambre, avec les châles et les manteaux ? De quoi se plaindrait-il ? Que peut-il être ? Quelle est sa place dans ce monde nouveau qui le dédaigne et ne le connaît pas ? Un débris, un atome, un titre, un nom ! Ce nom, ce titre, ce vestige des temps passés, on les lui prend par une fantaisie d'élégante ou d'artiste : on les lui prend comme on prendrait chez le graveur l'écusson qui va bien aux panneaux de la voiture, comme on prendrait chez le joaillier la couronne de diamants qui ajoute à l'éclat de la beauté... Mais l'aimer, lui ! allons donc ! vous voulez rire ! Celui qu'on aime, c'est le roi des salons dont on est la reine, c'est le merveilleux dandy devant qui tout s'incline, et que les femmes se disputent en champ clos comme les paladins se disputaient autrefois l'écharpe de la dame de leurs pensées !... Voilà celui qu'on aime ! L'autre, on l'abandonne dans un coin ; et si, dans son isolement et son silence, il se débat contre d'invisibles tortures, si des larmes de douleur ou de colère montent à ses paupières, s'il entend murmurer autour de lui des paroles blessantes pour son repos, flétrissantes pour son honneur des paroles qui font bondir son cœur dans sa poitrine, bouillir son sang dans ses veines, eh ! qu'importe ? Com-

ment saurait-on qu'il souffre? On ne sait plus s'il existe!...

Au lieu de répondre, Sylvie se rapprocha de lui par un mouvement plein de grâce; puis, écartant le capuchon qui l'enveloppait à demi, elle appuya sa tête sur l'épaule de George, et se plaçant ainsi sous le feu de son regard dont l'expression se révélait à elle pour la première fois, les lèvres si près de son visage qu'il sentait la tiédeur embaumée de son souffle, elle lui dit avec une ineffable douceur :

—Oh ! parle, parle encore ! Dis-moi bien tout ce que tu as sur le cœur ! dédommage-moi, fût-ce en me déchirant, de cette froideur qui me désolait ! Tout, plutôt que ton silence, plutôt que de se sentir étrangers l'un à l'autre, de se heurter à cette barrière de glace qui, tout à l'heure encore, nous séparait ! Accable-moi, George ! écrase-moi ! humilie, brise, anéantis cet orgueil plus heureux, en ce moment, de ses blessures, qu'il ne l'était, cette nuit, de ses triomphes... Mais ne doute pas de ma parole, car je n'ai jamais menti... George, mon George, je t'aime !

Pendant qu'elle parlait, le capuchon s'était abaissé tout à fait. Sa belle et noble figure, tour à tour animée par les sensations ardentes du bal et par l'émotion rapide de cette scène si imprévue, s'éclairait des pâles lueurs de l'aube qui commençait à glisser à travers les stores de la voiture. Ses cheveux déroulés caressaient de leurs boucles soyeuses la joue de M. de Prasly. Sous ce manteau qui avait si vite et si incomplètement transformé sa toilette de bal en toilette de voyage, il pouvait sentir ses bras et ses épaules nues, frissonnant sous les baisers du matin. Il y a d'ailleurs dans la soumission et l'abaissement volontaires d'une femme énergique et fière, quelque chose de plus enivrant, de plus irrésistible que dans les gracieuses câlineries de la faiblesse. George n'avait pas trente ans : il n'était ni blasé, ni

insensible. L'irritation et l'angoisse qu'il amassait depuis plusieurs mois, les secrètes méfiances qui l'avaient, dès le premier moment, rendu rebelle à l'amour possible de Sylvie, l'humiliation et la colère qui, pendant ce bal, étaient arrivées à leur paroxysme et avaient amené l'explosion finale, tout s'effaça, en quelques minutes, dans un sentiment qui n'était encore ni l'amour, ni la certitude, ni la confiance, mais auquel, pour y ressembler, il ne fallait plus peut-être qu'un peu de bonheur et un peu de temps. La glace n'était pas rompue, mais elle craquait. L'ironie âpre et aride qui avait tout à coup débordé du fond de son âme, s'attendrissait déjà dans un reproche, une plainte, un doute :

— Mais, si vous m'aimiez, madame, pourquoi vous préoccuper si peu de ce que je pouvais souffrir ?

— Et si vous m'aimiez, vous, monsieur, pourquoi donc ne pas me le dire, ou du moins me le faire deviner ?

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se méprendre à ce changement de ton ; les femmes ont, dans ces circonstances, des intuitions merveilleuses, promptes à se saisir d'un mot, d'un geste, d'un signe, d'un pli du front ou des lèvres, d'une nuance imperceptible qui nous échapperait cent fois. Sylvie comprit qu'elle n'avait plus devant elle un mari à désarmer, un juge à fléchir, mais un cœur troublé et malade à rasséréner : George sentit que la discussion allait changer de terrain et que, dans cette question ou cette plainte de sa femme, il y avait pour elle une excuse, pour lui une espérance ; il reprit avec une tristesse où achevait de s'éteindre le reste de sa colère :

— Ah ! je ne pouvais, je ne savais ni vous le faire deviner, ni vous le dire ! Il faut, pour oser parler d'amour à une femme telle que vous, avoir en soi une confiance qui

me manquait, être familiarisé avec un langage que personne ne m'avait appris ! Il faut des séductions, des grâces, des moyens de plaire, dont je me voyais dépourvu, et dont un autre, placé tout près de vous par sa naissance, vous offrait le brillant modèle ! Il faut n'avoir pas trouvé au seuil de sa vie ces deux pâles fantômes dont la froide main scelle le cœur et les lèvres : la solitude et la pauvreté ! Aujourd'hui même, si une crise terrible ne m'avait délié la langue, si mon âme en se déchirant n'avait laissé échapper ce cri, formé de toutes mes souffrances et de toutes mes angoisses, vous ignoreriez encore, vous ignoreriez toujours ce qu'il y avait là... et là ! ajouta-t-il en portant tour à tour la main à son front et à son cœur avec un geste mélancolique.

— Quoi ! George, le secret de votre froideur et de votre silence, ce n'est que cela ? ce n'est que cela ? demanda Sylvie dont les yeux étincelèrent.

— Eh ! que serait-ce donc ? dit M. de Prasly.

— Pardonnez-moi... Mais on prétend, — ce n'est pas moi qui le dis, — que, nous autres plébéiennes... quand nous mettons notre main dans celle d'un gentilhomme, ce n'est pas nous qu'il épouse, ce n'est pas notre cœur, ce n'est pas notre âme, ce n'est pas notre beauté, ce n'est pas le mystérieux trésor de dévouement et de tendresse qui se cache peut-être sous nos timides regards ; c'est notre dot, c'est notre argent !...

— Mais, à ce compte, reprit George en tressaillant, on prétend aussi, — ce n'est pas moi qui le pense, — que nous autres, pauvres patriciens ruinés, quand nous nous allions à une de ces splendides filles de la bourgeoisie opulente, ce n'est pas nous qu'elle épouse, ce n'est pas notre cœur, notre âme, notre pensée, notre intelligence, la révé-

rie tendre et triste de nos jeunes années ; c'est notre titre, c'est notre nom .

— Et voilà ce que vous supposiez ? Et voilà ce que vous aviez cru ? s'écrièrent-ils tous deux à la fois.

— Ah ! vous vous trompiez, Sylvie ! dit George-avec une dignité douce, plus persuasive que toutes les preuves.

— Et vous aussi, George, vous vous trompiez ! répliqua-t-elle avec une irrésistible expression de franchise et de noblesse.

La partie n'était pas assez égale pour que cette double réponse produisit le même effet sur tous les deux. L'orgueil de Sylvie, la certitude d'être belle, le souvenir de ses récents triomphes, tout lui disait qu'elle n'était pas de celles qu'on dédaigne, et qu'un gentilhomme, si fier qu'il fût, avait pu, sans déroger, épouser et aimer une *plébéienne* comme elle. La blessure de George était plus profonde, ses inquiétudes plus motivées. L'importune image d'Edgard Mévil, la lettre anonyme, le bal, étaient encore là, trop près de sa pensée, pour qu'il pût retrouver toute sa confiance. Il reprit donc, en homme qui ne refuse pas de se laisser convaincre, mais qui n'est pas convaincu :

— Mais cet Edgard, ce beau cousin qui semblait, cette nuit, si sûr de votre amour, ce séducteur insolent qui jetait votre réputation en pâture aux médisances de ce salon, me direz-vous que vous ne l'aimez pas ?

— Sur mon honneur et sur le vôtre, non, je ne l'aime pas, répondit Sylvie.

— Ah ! je voudrais vous croire ! murmura son mari en secouant la tête comme pour achever d'écarter un mauvais rêve.

— Écoutez, George ! poursuivit gravement la jeune femme : si le courant de la vie de Paris, une fatalité bizarre et un peu de méfiance réciproque ne nous avaient pas faits presque étrangers l'un à l'autre, si nous avions eu, vous et moi, la bonne pensée de regarder, vous dans mon cœur, moi dans le vôtre, nous nous connaîtrions mieux aujourd'hui : vous sauriez que je suis fière, impérieuse, volontaire, enfant gâtée, mais que jamais le mensonge n'a touché mes lèvres, et que, s'il en approchait jamais, je mourrais de honte à vos pieds. D'ailleurs, mon ami, réfléchissez un moment : je suis fille unique, très-riche, très-soumise à mon père, mais adorée de lui ; j'ai été presque élevée avec mon cousin, et j'ai su ou plutôt j'ai deviné que mon oncle Mévil avait vivement désiré, dans le temps, me voir devenir la femme d'Edgard. Toutes les convenances de fortune, d'âge et de famille s'y rencontraient. Si je l'aimais et que j'eusse attendu, pour le lui laisser voir, de porter votre nom, je serais la plus méprisable, la plus infâme des créatures !... Oh ! je sais ce que vous allez me dire : il est séduisant, il est irrésistible, et sa suprême élégance devait plaire à la mienne ; comment se fait-il donc que je ne l'aie ni épousé, ni aimé ? C'est que j'avais compris tout ce qu'il y a sous ce brillant vernis, de légèreté, d'inconstance, d'égoïsme, de sécheresse de cœur ; c'est que je ne me souciais pas d'être un épisode plus ou moins sérieux, une victime plus ou moins prochaine de cette vie de succès et de désordre ; je voulais un mari qui n'eût pas trop appris auprès d'autres femmes à s'ennuyer de la sienne... un mari qui fût à moi, bien à moi !... Il y a cent ans, j'aurais été très-malheureuse avec un mari de l'ancien régime, tel que la comédie nous le peint ; de nos jours, je souffrirais horriblement avec un marquis du régime

nouveau, tel que la comédie devrait nous le peindre!

— Mais je suis aussi un marquis, moi ! dit George en souriant tristement.

— Oui, un marquis déshérité, reprit-elle avec une expression affectueuse qui ôtait à ce mot toute idée d'offense... et c'est là ce que j'aimais en vous... je me disais, — pourquoi ce rêve des premiers jours s'était-il donc si vite envolé ? — je me disais : Avec cet or, cette richesse que je méprise, mais que le monde salue comme une puissance, je puis réparer les torts de la fortune et de notre siècle envers un homme qui, de tous les privilèges de la noblesse, n'aura gardé que la distinction native des sentiments et la mélancolique majesté des souvenirs !... L'adversité, l'isolement, la réflexion, une existence de silencieux sacrifice, auront enseigné à cet homme le vide et le néant de ces grandeurs nobiliaires, si orgueilleuses autrefois, tandis que moi, mes instincts de jeune fille me font prendre en pitié ou en dédain cet argent qui me recommande d'avance aux empresses et aux hommages... Ce n'est pas tout encore... Cette vie solitaire et pauvre, cette jeunesse sevrée de nos joies et de nos fêtes, l'auront préparé à m'aimer avec une ardeur, une vaillance que gaspille la vie mondaine, tandis que moi, ma fierté m'aura préservée de tout ce qui n'est pas cet amour sans partage, seule ambition et seul orgueil d'un cœur comme le mien... Nous nous rencontrons, ainsi prédestinés l'un à l'autre... On nous permet de nous aimer : on place sa main dans la mienne... Arrière cette idée décrépite de bourgeoisie riche s'alliant à la noblesse pauvre pour satisfaire sa vanité, de noblesse pauvre s'alliant à la bourgeoisie riche pour restaurer sa misère !... Nous ne voulons, nous ne savons, nous comprenons rien de tout cela !... Ces mots, qui n'ont plus de

sens, se traduisent et s'absorbent pour nous dans un autre mot qui est immortel...

— L'amour ! le bonheur ! s'écria M. de Prasly, incapable de résister plus longtemps à cette jeune et chaleureuse éloquence.

— Oui, c'était là mon rêve, et peut-être étions-nous dignes tous deux d'en faire une réalité, poursuivit la belle enthousiaste en fixant sur George cet œil limpide et pur à qui il eût été impossible de mentir. En même temps, comme pour servir de commentaire à ses paroles, le premier rayon du soleil levant pénétra dans la voiture qui, depuis un instant, roulait hors Paris. Le ciel, l'horizon, les collines, les arbres s'illuminèrent de cette clarté joyeuse qui réveillait et rajeunissait la nature endormie. M. de Prasly abaissa une des glaces ; une bouffée d'air frais et vif, imprégnée des senteurs et des rosées du matin, vint courir sur son front, et dissiper, comme des visions funestes, les poignantes ardeurs de la nuit. Puis il se retourna, et, pour la première fois, regarda Sylvie dans toute la plénitude de son cœur altéré d'amour. La lumière inondait cette figure ravissante, jouait dans les opulentes torsades de ses cheveux bruns, teignait d'un reflet d'opale et d'or ses joues pâlies par l'émotion et la fatigue, et ajoutait à son sourire et à son regard un éclat incomparable. Par une inspiration soudaine, elle se laissa glisser à demi sur ses genoux, et ramenant George à elle dans un geste à la fois chaste et passionné, elle lui présenta son front à baiser.

— Eh bien ! moi aussi, moi aussi, je t'aime ! murmurait-il déjà en l'attirant à lui ; mais, dans ce mouvement, la lettre du notaire de Prasly sortit de la poche de son habit, et tomba sur ses genoux...

— Ah ! malheureux que je suis ! s'écria-t-il en recon-

naissant l'écriture de M. Ramignard. Ma mère ! ma mère qui se meurt peut-être !... Depuis une heure je l'avais oubliée !...

Sylvie tressaillit encore, mais cette fois ce ne fut plus d'amour ni d'espérance ; elle aussi, pendant ces instants rapides, avait oublié la vieille marquise de Prasly. En entendant George prononcer son nom, en apprenant de lui le détail de ses souffrances et de son dépérissement retracé par le notaire, la jeune femme qui s'était vue sur le point de reconquérir son mari et son bonheur, sentit qu'il y avait là pour elle un obstacle, une ennemie plus dangereuse peut-être que les rivalités de caste, et les souvenirs du bal de la duchesse de Birague. L'exaltation où l'avaient jetée les phases diverses de son entretien avec M. de Prasly, tomba tout d'un coup, et sa pensée mesura tristement ce nouvel abîme qui se rouvrait entre George et elle. Sans témoigner ni ressentiment ni froideur, elle se fit relire toute la page où M. Ramignard racontait sa visite au château et l'état alarmant où il avait trouvé la marquise. Elle affecta de prendre à ce récit un douloureux intérêt : puis elle dit simplement :

— Mon ami, c'est hier avant le bal que vous aviez reçu cette lettre ?

— Oui, ma chère.

— Eh bien ! il me semble alors que vous n'aviez pas besoin de faire un coup d'État. Vous n'auriez eu qu'à me dire que vous veniez de recevoir de mauvaises nouvelles de madame de Prasly, à en informer mon père : je ne serais pas allée à ce bal, mon père aurait su et approuvé notre départ, et nous n'en serions pas moins partis ce matin ; le tout eût peut-être été plus convenable.

Ces paroles furent dites sans mauvaise humeur et sans

amertume ; mais entre la femme qui les prononçait, et celle qui, un quart d'heure auparavant, acceptait avec ivresse le brusque enlèvement où s'était révélé le courroux de son mari et murmurait à l'oreille de George le brûlant aveu de ses espérances et de ses rêves, il y avait un monde, une immensité. Les femmes, qui l'ignore ? ont le secret de ces transitions soudaines qui font passer, en cinq minutes, de la flamme des tropiques aux glaces du pôle.

Sans doute, une vive douleur s'empara de M. de Prasly, quand il remarqua cette différence. Mais il n'essaya rien pour ramener Sylvie vers le mystérieux Éden qu'elle lui avait fait un moment entrevoir. Il se reprochait, comme une faute dont l'expiation probable le frappait de terreur, ces instants rapides d'enivrement et d'oubli pendant lesquels il avait laissé sa pensée et sa tendresse se détourner de celle qu'il appelait dans son âme la sainte martyre de Prasly. Ainsi, dans cette destinée d'immolation et de tristesse, les affections les plus légitimes, les félicités les plus pures portaient avec elles je ne sais quelles conditions de trouble et de regret qui en altéraient la douceur et ressemblaient presque à un remords. Une fois dans sa vie, George avait eu à portée de son regard et de son cœur une de ces heures enchanteresses qui rachètent des années de solitude et d'abandon, une de ces explosions de bonheur qui transforment les rochers arides en tapis de gazon et de fleurs ; et, par une fatalité singulière, cette heure lui échappait sans qu'il se crût le droit de la retenir, sans qu'il en gardât d'autre trace que la crainte d'avoir été coupable en s'y livrant, d'avoir mérité, par cet entraînement passager, le plus redouté des malheurs.

Le reste du voyage fut donc triste, taciturne et rempli de ces inquiétudes vagues qui naissent des situations compli-

quées ; rien ne s'y ressentait des chaudes émotions du point de départ ; Sylvie, blottie dans le fond de la voiture, se laissait aller au courant de ses rêveries. Elle ne haïssait pas la marquise ; pourtant il lui était impossible de se dissimuler que George, livré à lui-même, lui appartiendrait ; elle songeait à cette influence bizarre et lointaine qui, au moment où elle avait cru tout regagner, menaçait de nouveau de lui faire tout perdre. Tantôt elle se sentait saisie d'une sourde colère contre cette femme qui, sans le vouloir ni le savoir, par le seul effet de sa position et des circonstances, lui disputait son bien, l'amour et la confiance de George ; contre George qui, pensait-elle, aurait dû la trouver assez belle, assez séduisante pour faire passer son amour avant tout le reste. Tantôt, sa généreuse nature reprenant le dessus, elle enveloppait dans une égale et sympathique pitié cette mère et ce fils qui trouvaient dans leur mutuelle tendresse un élément de souffrance ; cette mère issue d'un sang illustre, qui n'avait connu aucun des sourires de la vie ; ce fils, qu'elle ne pouvait plus désormais regarder comme indifférent ou insensible, et qui se croyait forcé de lui refermer son cœur pendant ces journées de tête-à-tête qui auraient pu le lui rouvrir pour toujours. Puis, par une pente naturelle, elle songeait à ce que George avait dû souffrir pendant ces deux mois, et surtout pendant cette dernière nuit. Alors elle mettait à s'accuser autant de noble ardeur qu'à le plaindre ; elle se sentait près de pleurer ; elle eût voulu reprendre sa main, faire passer dans son âme, non plus cet amour dont il se fût effrayé peut-être, mais cet attendrissement sans bornes, qui eût pu leur servir encore d'interprète et de lien. Mais à mesure qu'on approchait de Prasly, George semblait se concentrer de plus en plus dans son anxiété filiale. Chaque heure, chaque lieue amenaient

sur son visage une pâleur plus morne, dans sa voix un frémissement plus convulsif. Lorsqu'on ne fut qu'à une petite distance de Prasly, et que l'on aperçut de la route la massive silhouette du château se détachant en noir sur l'horizon, George y fixa un regard dont rien ne saurait rendre l'expression navrante, étendit de ce côté, comme un suppliant, ses bras et ses mains jointes, puis se rejeta dans la voiture avec un cri d'effroi, d'amour et de prière qui trahissait le désordre de son âme, et pénétra comme un frisson de fièvre jusqu'au fond du cœur de Sylvie : Mon Dieu ! mon Dieu ! prends ma vie ! prends mon bonheur ! et qu'elle vive ! murmura-t-il trop bas pour que sa femme pût l'entendre. — Et cependant elle l'entendit.

Peut-être si, en cet instant, par un de ces mouvements ou de ces mots auxquels rien ne résiste, Sylvie se fût emparée de son angoisse et l'eût faite sienne en la partageant ; si elle eût su persuader à cette âme filiale qu'elle frémissait de la même crainte, qu'elle répétait la même prière, que tout, dans cette anxiété dévorante, les réunissait au lieu de les séparer, peut-être eût-elle assuré son empire d'une façon plus solide et plus durable que par toutes les séductions de sa beauté et de son amour. Elle ne l'osa pas, ou ne le voulut pas. Soit que son orgueil craignît d'être repoussé, soit que sa franchise se refusât à l'idée de feindre ou d'exagérer un sentiment qu'elle n'éprouvait point, elle se contenta de respecter le trouble douloureux de George, et de l'engager, d'un air triste et doux, à s'armer de courage.

X

M. de Sottenville.

Après le bal de la duchesse de Birague, M. Durousseau était rentré chez lui, vers quatre heures du matin, sans se douter le moins du monde de l'enlèvement de sa fille par son gendre. Leur appartement étant à un autre étage que le sien, Annette et François, avertis par le valet de chambre de madame de Birague, avaient pu faire tous les préparatifs du départ à l'insu du reste de la maison, et d'ailleurs les domestiques du millionnaire, respectueux et muets comme s'ils servaient un duc, se seraient bien gardés de lui souffler un mot de ce qu'il était censé savoir mieux que personne.

Il se leva fort paisiblement dans la matinée, et se remémora les événements de la nuit avec une satisfaction orgueilleuse qui n'était cependant pas sans quelque mélange. Il avait gagné au whist cinq ou six cents louis, entendu dire autour de lui que sa fille était la plus belle personne du bal, et assisté de loin aux succès de son beau neveu ; mais un léger nuage troublait ces félicités. M. Durousseau n'était ni sourd, ni aveugle, et les empressements compromettants d'Edgard auprès de Sylvie n'avaient pu lui échapper. Aurait-il eu d'ailleurs envie de fermer les yeux ou les oreilles, bon nombre de chuchotements et de sourires qu'il avait surpris au passage lui prouvaient que ce brillant salon, en distribuant à son neveu et à sa fille ses deux plus élégantes couronnes, y mêlait déjà les épines de la médi-

sance. Or M. Dourousseau voulait bien dominer et même opprimer un peu son gendre ; il voulait bien que Sylvie fût une femme à la mode, que George restât le plus humble satellite de cette éblouissante planète, qu'Edgard, cavalier accompli, placé en présence de M. de Prasly, pauvre campagnard, l'écrasât de sa supériorité ; il voulait, en un mot, que son argent, son luxe, son esprit, ses façons princières, tinssent constamment en échec cet écusson deshérité qu'il avait eu le caprice de relever de ses ruines. Mais il ne voulait pas que les choses allassent trop loin, que sa fille fût compromise, que sa réputation payât les frais de ses triomphes, et que les mauvaises langues pussent s'égayer aux dépens d'un nom qui était devenu le sien. Peut-être me direz-vous qu'il y avait dans tout cela quelque peu de contradiction et d'inconséquence ; je vous répondrai que, si l'on ne trouvait plus de contradiction dans le cœur de l'homme, c'est que la nature humaine aurait changé, ce qui ne serait pas un bien grand malheur, et qu'on ne pourrait plus faire de roman, ce qui serait encore un malheur bien moindre.

M. Dourousseau, après quelques instants de réflexion, venait donc de décider que l'épreuve était suffisante pour cette fois, que M. de Prasly avait payé un assez large tribut à son esclavage parisien, que Sylvie avait épuisé tout ce que le regain du carnaval lui offrait de plaisirs et de succès, que le beau mois de mai allait commencer, que les rosiers de la Villa-Dourousseau devaient être en fleurs, que l'isolement de la marquise avait duré assez longtemps, et que, sans se départir de son autorité souveraine, il pouvait donner au jeune couple la clef des champs. En ce moment, comme pour l'affermir dans cette sage résolution, il entendit frapper à sa porte, et vit paraître Edgard Mévil dans

une élégante tenue du matin, Edgard avait judicieusement pensé qu'il ne faisait pas encore jour chez sa cousine. Seulement, suivant l'usage des amoureux ou des séducteurs, — deux classes d'individus dont les intentions varient, mais dont les allures sont souvent les mêmes, — il rôdait autour de sa proie, *leo quærens quem devoret*, et profitant des privilèges de parenté, il venait attendre chez son oncle l'heure où il pourrait déceimment se présenter chez Sylvie.

A la vue de son neveu armé en guerre dès midi, et exhaltant un parfum de patchouly digne du *seigneur tout à l'ambre* qu'il avait pris pour son lointain modèle, M. Durousseau fronça le sourcil. L'habitude du commandement lui rendait la dissimulation fort difficile, et il dit à Edgard avec une brusquerie un peu ironique :

— Eh bien ! mon beau neveu ! A quand ton mariage avec la duchesse de Birague ?

— Mais, mon oncle, je ne sais pas ce qui peut vous faire supposer... je ne crois pas qu'il en soit question, balbutia le jeune homme très-embarrassé.

— Je ne sais pas !... je ne crois pas ! . . Voilà un style bien timide pour un conquérant ! reprit l'oncle d'un ton goguenard. Je te dis, moi, qu'il faut qu'il en soit question, et que je t'engage à te décider le plus tôt possible.

Edgard ne répondit pas, et regarda la pendule. Il y eut un moment de silence ; après quoi, M. Durousseau poursuivit plus gravement :

— Écoute, mon garçon, ta pauvre mère était ma sœur ; je t'ai vu naître, et j'ai avec toi mon franc parler. Je suis enchanté de ta bonne mine et de tes succès : je suis fier de toi, non-seulement comme d'un neveu spirituel, bien tourné, élégant, mais comme d'une protestation vivante

contre ce qu'on appelait autrefois les manières bourgeoises : j'ai applaudi de toutes mes forces à tes triomphes ; mon orgueil paternel a eu, cet hiver, de bons moments, quand j'ai vu ma fille partager avec son cousin le sceptre de la mode, et vos deux gloires quasi fraternelles rivaliser d'éclat : mais les choses doivent en rester là ; un pas de plus, ce serait trop pour la réputation et le repos de Sylvie, et mon devoir, mon devoir sacré, est de trancher la situation avant qu'elle n'amène ce qu'il est trop facile de prévoir, ce qu'un père doit prévenir, ce qu'un mari ne saurait supporter...

— Hum ! un mari ! grommela Edgard entre ses dents, comme fort peu effrayé de cette évocation tardive.

— Oui, oui, je sais ! reprit M. Durousseau avec son sourire superbe ; M. de Prasly est un mari fort débonnaire. Je l'ai maté, ce cher marquis ! il ne fera ni plus haut, ni plus bas que ma volonté, et je crois en vérité que, si je lui défendais d'être jaloux, il m'obéirait par habitude ; mais je n'en dois être que plus attentif et plus vigilant ; puisque c'est moi qui gouverne ici seul et sans partage, c'est moi qui dois avoir de la prévoyance pour tout le monde, et conjurer le péril dès que je le vois poindre à l'horizon. Ainsi, mon garçon, par file à gauche, et reprends honnêtement le chemin de la rue de Varennes où t'attend la vraie dame de tes pensées, la main et le cœur remplis de pardons. Quant à Sylvie et à son mari, je vais aujourd'hui même signer leurs passeports, et les faire partir pour Prasly d'ici à deux ou trois jours.

— Vous en êtes bien le maître, mon oncle ! murmura Edgard en cachant sous un air d'indifférence son désappointement visible.

— Parbleu ! à qui le dis-tu ? C'est parce que je suis le

maître que je venais, au moment où tu es entré, de décider ce départ... *Sic volo, sic jubeo*, aurait dit en latin Jupiter, lequel, par parenthèse, était beaucoup plus entravé que moi dans son gouvernement.

— Mais enfin, reprit le dandy d'un air câlin, je suis votre neveu ; tout le monde va quitter Paris ; la Villa-Durousseau est charmante, et justement mon médecin me conseillait hier l'air de la campagne...

— Oh ! je te vois venir, mais *pas de ça, Lisette !* interrompit brusquement M. Durousseau. Je t'interdis Prasly, la Villa et lieux circonvoisins, pour un an au moins. Cette folie serait pire que tout le reste... Avant huit jours, tout Paris, la duchesse en tête, saurait où tu es allé : ce départ, rapproché de tes assiduités de cet hiver, deviendrait le texte des plus fâcheux commentaires... Là-bas on est très-mauvaise langue... Sans compter que, Sylvie et toi, vous auriez en la vieille marquise un Argus qui aurait vite deviné de quel côté le vent souffle, et donné l'éveil à son fils... Non, non, Edgard ! point de visite ! ma volonté là-dessus est formelle, inébranlable ; ma fille et mon gendre vont aller à Prasly, parce que je l'ordonne, et toi, tu n'iras pas, parce que je le défends...

— Mon oncle, j'obéirai, bégaya tristement Edgard, qui comprit que le moment serait mal choisi pour discuter cette volonté despotique, et peut-être se réserva d'obtenir de sa cousine un amendement plus parlementaire.

— A la bonne heure ! continua l'oncle d'un air radouci ; maintenant, comme il n'y a rien de pis, en pareille situation, que les pruderies exagérées, je te permets d'aller prendre congé de ta cousine.

Cinq minutes après, Edgard Mévil rentra comme une trombe chez M. Durousseau.

— Mon oncle ! mon oncle ! s'écria-t-il, ils sont partis cette nuit, après le bal !

— Qui, partis ?

— M. de Prasly et sa femme !... Votre fille et votre gendre !

— Allons donc ! mon cher ! Tu veux rire et te dédommager de mes rigueurs... Mon gendre et ma fille partis sans ma permission !... La bonne folie !

— Je vous dis qu'ils sont partis à trois heures du matin, au sortir du bal... J'étais entré chez vous, comme d'habitude, sans parler à aucun domestique... Mais je viens de demander ma cousine, et l'on m'a donné tous les détails, en paraissant fort étonné que j'eusse l'air de ne pas les savoir, et fort convaincu que vous n'en ignoriez aucun... Je vous répète qu'à trois heures, une voiture de poste tout attelée est allée les attendre, avec François et Annette, à la porte de l'hôtel de la duchesse de Birague, et qu'ils sont partis sans même passer par ici ! C'est Annette qui a eu le temps d'en dire un mot à votre cocher, lequel l'a raconté à votre valet de chambre ; si bien qu'en ce moment tout le monde le sait dans votre maison, excepté vous !

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! Il n'aurait pas osé ! dit M. Durousseau, qui s'obstinait à douter encore.

— *Ils n'oseraient !* c'est le mot de César, et, une heure après, on l'assassinait ! s'écria Edgard qui espérait flatter son oncle par ce rapprochement historique. Ils sont partis, vous dis-je ! tout ce qu'il y a de plus partis ! Je suis sûr que c'est cette endiablée duchesse qui en a donné l'idée à votre gendre... Il faut lui rendre cette justice ; il était incapable de l'avoir à lui tout seul... mais il n'en est pas moins vrai qu'ils roulent, à l'heure qu'il est, sur la route de Prasly !...

Il eût pu parler longtemps encore : M. Durousseau ne l'écoutait plus ; il sonnait de toutes ses forces ; les domestiques affluèrent comme s'ils n'avaient attendu que d'être interrogés, et, au bout d'un instant, les renseignements furent complets et le doute impossible.

J'essayerais vainement de peindre le courroux du millionnaire. On serait venu lui apprendre que son gendre avait battu sa femme, volé sur les grands chemins, ou crié : Vive la république ! il n'eût été ni plus stupéfait, ni plus irrité. — « Le misérable ! le traître ! murmurerait-il d'une voix étouffée, en arpentant sa chambre à grands pas : le vil imposteur ! pas même un peu de loyauté et de bonne foi pour rapiécer les guenilles de sa pauvreté ! M'enlever ma fille, me laisser seul ici, au mépris des engagements les plus sacrés... Partir ainsi, comme un lâche, comme un malfaiteur, sans me consulter, sans m'avertir !... Et l'on viendra encore nous parler de l'honneur des gentilshommes !... Il est beau, leur honneur ! je leur conseille de s'en vanter !... Un contrat si clair, si net, si inattaquable !... c'est moi qui l'avais rédigé... « Article 9. Les conjoints habiteront chez M. Durousseau, à Paris et à la campagne, et ne pourront le quitter *sans sa permission* !... » Il y a cela : *Sans sa permission* !... Vois-tu, Edgard ? ces marquis ! le meilleur n'en vaut rien ; c'est une race déchue, éteinte, morte, enterrée, et bien fou j'ai été de vouloir ramener ces cendres et remuer ces débris !.

Edgard n'essayait rien pour calmer la colère de son oncle ; un secret instinct lui disait tout bas qu'il aurait peut-être quelque chose à y gagner.

— Ah ! il est parti ! ah ! il m'a désobéi ! ah ! il s'est moqué de moi !... As-tu vu, Edgard, ces impertinents domestiques ? leurs airs narquois en me donnant les détails de ce

départ ? leurs airs d'étonnement de me voir ignorer ce qui se passe chez moi ? Je suis la fable de ma maison !... Je vais être la fable de Paris !...

— Mais, mon oncle, dit enfin Edgard d'un air de bonhomie, il me semble que le mal, après tout, n'est pas si grand, du moins pour vous ;... tout à l'heure encore vous m'annonciez l'intention de faire partir pour Prasly votre gendre et votre fille !...

— Tout à l'heure, oui ! reprit M. Durousseau avec un *crescendo* de fureur ; c'est moi qui le voulais ; c'est moi qui l'ordonnais ; ce sont mes ordres que M. de Prasly eût accomplis, ou ma permission du moins dont il eût profité... Mais cette permission ou cet ordre, il ne les a pas attendus ; il ignorait si ma volonté n'était pas toute contraire ; il a méconnu mon autorité, il m'a bravé, il me brave !... Mais nous verrons, nous verrons !... La comédie n'est pas finie, et rira bien qui rira le dernier !... Il ne sera pas dit qu'on se joue de moi impunément !... Je me vengerai... il faut que je me venge !... Moi aussi, je vais demander des chevaux de poste... je payerai triples guides, car je suis riche, moi, et c'est encore avec mon or que ce marquis de malheur paye ses postillons !... Je le rattraperai, je l'arrêterai, je l'accablerai, je l'humilierai devant ses gens, devant sa femme... Je ne lui ferai grâce que lorsqu'il m'aura demandé pardon à genoux... oui, à genoux, comme l'autre, le George de Molière, celui qui pleure et s'humilie aux pieds de Sottenville et de Clitandre !

Tout en parlant et en s'exaltant lui-même au feu de sa colère et de ses paroles, M. Durousseau, nous l'avons dit, marchait à grands pas dans sa chambre. Dans une de ces allées et venues, il se trouva en face d'Edgard, qui, malgré son dépit personnel, avait quelque peine à retenir un sou-

rire. Le regard irrité de l'oncle parcourut l'élégant jeune homme depuis les boucles savantes de sa chevelure et les crocs pommadés de sa moustache jusqu'aux pointes effilées de ses bottes vernies ; il tressaillit comme s'il eût été frappé d'un trait de lumière, et s'écria avec un ricanement nerveux qui ne présageait rien de bon :

— *Ah! che bestia!* je ne suis qu'un sot avec mes souvenirs de comédie ou mes vellétés de mélodrame! ma vengeance, je la tiens!

Et, d'un geste impératif, il posa sa main sur l'épaule d'Edgard Mévil. Puis, il ajouta d'un ton brusque et bref, en homme décidé à n'écouter ni les remontrances d'autrui, ni ses propres réflexions :

— Je t'emmène à Prasly!

— Mais, mon oncle, dit Edgard retenant de son mieux un mouvement de joie peu diplomatique, et sûr qu'un grain de contradiction ne gâterait rien à ses affaires, je craindrais que ma présence à Prasly pût être mal interprétée... Vous me le disiez tout à l'heure : on est mauvaise langue en province, et...

— Oui, tout à l'heure! interrompit en frappant du pied l'irascible Durousseau. Tout à l'heure, c'était moi qui jugeais convenable de te séparer de ta cousine; maintenant, c'est moi qui ai changé d'avis : je suis sûr de Sylvie comme de moi-même, entends-tu bien? et les sots propos de quelques méchants imbéciles ne sont pas pour m'effrayer... Ce que je veux, c'est que tu arrives avec moi à Prasly, que M. le marquis mon gendre te voie t'installer à la Villa-Durousseau! Tu es mon neveu; je te reçois chez moi; personne n'a rien à dire.. Je veux que tu recommences à monter à cheval avec Sylvie, à chanter, à danser, à valser avec elle, comme à Paris... J'inviterai tous les hobereaux

du voisinage, trop heureux de faire connaissance avec les talents de mon cuisinier... Je donnerai des dîners, des bals, des fêtes ; Sylvie en sera l'héroïne, et toi le héros... jusqu'au jour où cet homme qui m'a désobéi, qui m'a trompé, qui me brave, viendra à moi, le regard humide et les mains jointes, en me suppliant de le délivrer de cette torture... Il sera temps alors de faire ce que je voulais faire aujourd'hui, trop tôt, beaucoup trop tôt pour ce qu'il mérite... Qu'ai-je à craindre ? Sylvie est une honnête femme, et toi, tu comprends, n'est-ce pas, que, ton rôle fini, tu ne dois rien espérer de plus?...

— Oh ! mon oncle ! avez-vous jamais pu douter de la pureté de mes intentions ? dit Edgard avec un petit air candide qui eût fait honneur à une pensionnaire.

M. Durousseau se hâta de faire ses préparatifs, et Edgard, de son côté, déploya une activité insolite pour ne pas le faire attendre. Tous deux avaient leurs raisons en se pressant : le neveu craignait que l'oncle ne se rétractât, et l'oncle sentait confusément que, s'il laissait refroidir sa colère, il se ferait à lui-même des objections sages, mais importunes : ce fut donc avec une vivacité fiévreuse qu'ils procédèrent à leurs apprêts de voyage ; et, le soir même, par une de ces belles soirées de printemps qui devraient dissiper les mauvaises pensées, quatre chevaux de poste, attelés à la berline de M. Durousseau, les emportaient vers Prasly.

Il arriva, dans le trajet, ce qu'on eût pu aisément prévoir. Le rôle d'Edgard était très-simple, très-sympathique à ses prétentions d'homme à bonnes fortunes, et ses rêveries teignaient de rose chaque bouffée de son cigare, à mesure qu'il avançait sur cette route où venait de passer, quelques heures auparavant, la belle Sylvie. Pour M. Durousseau, il

n'en fut pas de même. Fort orgueilleux et fort irritable, M. Durousseau, quand son orgueil faisait silence ou quand sa colère s'apaisait, redevenait un homme d'esprit et un honnête homme, et ses velléités voltairiennes, les maximes de corruption élégante qu'il adoptait parfois comme livrée de grand seigneur, n'étaient rien à la droiture de son jugement. Le mouvement de la voiture, l'air pur et tiède du dehors, l'imposant aspect d'un ciel de mai ruisselant d'étoiles, détendirent peu à peu ses nerfs crispés par la scène du matin, et firent rentrer dans son âme la réflexion et le calme. Le lendemain, au point du jour, lorsqu'il se réveilla entre Sens et Joigny, les images de la veille étaient presque effacées, et si sa colère contre son gendre subsistait encore, elle ne l'empêchait du moins ni de raisonner, ni de prévoir. Or, il ne pouvait pas se dissimuler les conséquences possibles de l'arrivée d'Edgard à Prasley. Les commérages de Paris, les médisances de petite ville, Sylvie compromise, et, sinon entraînée, au moins troublée par un amour coupable; la marquise justement courroucée; son gendre ayant le droit de lui demander s'il était juste de punir par le plus cruel des outrages la plus légère des offenses; toutes ces pensées qu'il avait primitivement opposées à Edgard comme une digue infranchissable, venaient en foule l'assaillir, tandis que son jeune compagnon s'éveillait à ses côtés en sifflant un air de Rossini, et entamait gaiement les provisions de voyage. Edgard, qui, malgré sa fatuité, n'était point un sot, s'aperçut vite de ce changement, et évita soigneusement de parler de ce qui les préoccupait tous deux. Il comptait sur l'orgueil de M. Durousseau qui l'empêcherait de se déjuger en aussi peu de temps, d'avouer que sa colère lui avait fait faire une folie, et de le prier de rebrousser chemin. Il ne se trompait pas. Quel que fût le

mécontentement intérieur de son oncle, il se révolta à l'idée de mettre Edgard dans la confiance de ses variations, et se borna à apaiser tant bien que mal sa conscience en se promettant de trouver un prétexte pour le congédier, trois ou quatre jours après leur arrivée à Prasly. Malgré cet accommodement avec lui-même, M. Durousseau devenait, à chaque relais, plus soucieux et plus sombre. On eût dit qu'il éprouvait, lui aussi, en approchant du but de son voyage, un pressentiment sinistre.

Le troisième jour, un peu après le coucher du soleil, ils arrivèrent au relais le plus voisin de Prasly. M. Durousseau paya les postillons pour le conduire jusqu'au château, car il pensait que George avait dû se diriger tout droit chez sa mère, et il voulait avoir une explication avec lui avant de mettre le pied à la Villa. La montée était raide, les chevaux allaient au pas, et le millionnaire ressentait cette espèce d'anxiété impatiente et févreuse où nous jettent les lenteurs d'une arrivée, lorsqu'il s'y mêle quelque incertitude. A une portée de fusil du château, ils rencontrèrent le curé qui en sortait, et qui les salua d'un air grave et triste. La nuit tombait, le ciel se couvrait de nuages, et les vieilles murailles de Prasly semblaient noircir encore à mesure qu'ils avançaient. Il y avait loin de là au salon de la duchesse de Birague et à l'élégant hôtel de la rue Laffitte où M. Durousseau s'était livré à une si belle colère ! Sa colère, il s'en souvenait à peine : malgré lui, son cœur se serrait.

Il sonnèrent ; une vieille femme vint leur ouvrir et s'enfuit tout effarée. Étonnés de cette réception, inquiets de cette solitude, ils marchèrent vers la porte. Au moment où ils y touchaient, George parut sur le seuil.

Il n'avait pas quitté ses habits de voyage, et ces habits gardaient encore des traces de la poussière de la route. Ses

yeux, rougis par des larmes récentes, semblaient s'être séchés tout d'un coup par un violent effort. Il toisa d'un regard M. Durousseau et son compagnon, et leur dit froidement :

— Entrez, Messieurs ! vous n'êtes pas de trop. Venez voir mourir la dernière des marquises de Prasly !

XI

Est-ce l'irréparable ?

Tout conteur pénétré et ému de son sujet doit arriver à un moment où, comme Timante, il ne lui reste plus qu'à voiler la face de ses personnages, faute de trouver des couleurs assez vives pour exprimer leur douleur. Comment peindrais-je l'arrivée de George au château de Prasly et les instants qui suivirent ? La lettre du vieux notaire en avait dit assez pour le décider à partir, mais elle n'avait pas tout dit ; depuis plus d'un mois, la marquise dépérissait, et son état était d'autant plus grave, qu'on ne pouvait lui assigner ni causes visibles, ni symptômes réguliers. Elle avait longtemps refusé de faire venir le docteur ; mais l'abbé Sorel, curé de Prasly, et un peu médecin comme tous les curés de village, trouvait des prétextes pour aller la voir quatre ou cinq fois par semaine, et tenait au courant son ami, le docteur Bergier. Le jour même où M. Ramignard avait écrit à George, l'abbé Sorel avait pris sur lui de se faire accompagner par M. Bergier dans sa visite au châ-

teau. La fièvre, continue depuis la veille, prenait d'heure en heure un caractère plus alarmant, et la marquise, après une vive résistance, avait enfin consenti à se laisser traiter en malade. En sortant, le docteur avait dit tristement au curé : « Il y a quinze jours, l'arrivée de son fils aurait encore pu la guérir : maintenant je ne réponds plus de rien ! »

Six jours après, George arrivait. Son départ de Paris avait été si brusque que personne n'était prévenu, qu'aucune précaution n'était prise pour préparer sa mère au bonheur de le revoir. D'ailleurs, George, dont la tendresse filiale eût tout prévu, ne la croyait pas, ne pouvait pas la croire si malade ! Pendant ces six jours, le mal avait fait des progrès rapides, des ravages terribles dans cette organisation déjà minée par une vie de souffrances et une vieillesse précoce. Il en est, hélas ! des maladies de langueur comme de ces fortunes sourdement rongées par quelque plaie secrète : elles font bonne contenance et semblent presque stationnaires jusqu'au moment où tout croule et s'abîme à la fois. La marquise de Prasly touchait à ce moment suprême, et tout, dans ces derniers temps, l'y avait fatalement poussée : le bouleversement du château, le nouvel élément de trouble apporté dans sa vie, plus tard, le départ et l'absence de George ; ses soupçons instinctivement dirigés sur le bel Edgard, et envenimés par la lettre anonyme ; et, par-dessus tout peut-être, cette douleur indéfinissable, trop habituelle aux mères qui n'ont qu'un fils et qui le marient ; douleur corrosive comme le poison, parce qu'elle déchire à la fois le cœur et la conscience.

Or, si un poète ingénieux a pu attendrir tout Paris sur les effets redoutables de *la joie qui fait peur*, on comprendra aisément que l'arrivée soudaine de George, au

lieu d'amener dans l'état de sa mère une réaction salutaire, lui eût fait un mal affreux. M. Bergier, le matin même, après une potion calmante qui devait, selon lui, enrayer la fièvre, avait recommandé le repos le plus absolu pour tout le reste de la journée : et c'était quelques heures après, que l'on entendait tout à coup, dans la cour, le bruit d'une voiture et les grelots des chevaux de poste, que la vieille Madeleine, garde-malade plus dévouée qu'intelligente, s'écriait à la fenêtre : « Bonté divine ! c'est notre monsieur, c'est M. George ! » qu'un frémissement nerveux s'emparait de ce pauvre corps exténué par la fièvre, et que George, fou d'inquiétude et de douleur, ne pouvant calculer la portée de son imprudence, se précipitait dans la chambre avec un cri qui semblait le glas funèbre de ces sombres voûtes : — Ma mère ! ma mère ! — Le docteur avait dit vrai : quelques jours auparavant, un moment comme celui-là eût pu la guérir ; mais quand ces crises ne guérissent pas, elles tuent.

Un coup d'œil suffit à George pour reconnaître l'état de la malade et pour deviner confusément le mal qu'il venait de lui faire. Ce fut pour lui le coup de grâce ; il tomba au pied de ce lit de douleur, pendant que se soulevant à demi sur son chevet, elle lui tendait une main sèche et brûlante qu'il couvrait de larmes et de baisers. Sylvie, pâle comme un spectre, était restée immobile sur le seuil de la porte, n'osant faire un pas de plus dans cette chambre qui ressemblait déjà à un cercueil. Un moment après, le curé et le docteur arrivèrent, déplorant tous deux le funeste hasard qui les avait éloignés du château à l'instant même où George y arrivait, et où ils auraient pu prévenir, retarder du moins cette scène fatale. « Le hasard ! dit tout bas M. de Prasly au médecin avec une poignante expression de désespoir et

de remords : non, monsieur, c'est Dieu qui me punit. »

L'abbé Sorel emmena doucement Sylvie qui paraissait presque aussi foudroyée que George. Elle songeait à tout ce que ces heures lui enlevaient, — pour toujours peut-être, — dans le cœur de son mari. Elle se rappelait, avec un frisson d'épouvante et de honte, que, trois jours avant, elle était au bal : « Et il y était aussi ! » ajoutait-elle. Cette image la poursuivait avec une persistance implacable ; elle voyait sans cesse George dans le salon de madame de Birague, la regardant valser avec Edgard ; puis, au même moment, George, dans cette chambre funèbre, prosterné devant le lit de sa mère. L'abbé Sorel essayait de la calmer ; mais, par état, il n'ignorait rien de ce qui agitait la conscience de la mourante, et Sylvie ne s'expliquait que trop bien le soin qu'il avait pris de la dérober le plus tôt possible à la vue de madame de Prasly.

Le docteur, tout en secouant la tête, avait décidé que, puisque le mal était fait, George pouvait rester, et qu'il y aurait une cruauté inutile à disputer ces dernières heures à ces deux êtres désolés. Il se retira dans un coin de la chambre avec Madeleine, qui s'arrachait les cheveux et s'accusait de tout. La marquise, comme la lampe qui va s'éteindre, s'était un peu raminée ; elle avait passé un de ses bras autour du cou de son fils, et appuyait sur son épaule sa tête alourdie. « Mon enfant, mon cher enfant ! lui disait-elle si bas que sa parole se confondait avec son souffle, je t'attendais pour mourir ! » Et George se tordait dans cette étreinte pour étouffer ses sanglots. D'autres fois, elle murmurait une prière, et, quand elle arrivait au plus sublime passage de la plus sainte de toutes : « nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » George qui tenait sa main pressée dans les siennes, et dont le regard ne se détachait

pas de son visage, sentait cette main frémir et voyait la pâleur mate de ce visage se colorer d'une fugitive rougeur. Il y eut là, entre ce fils et cette mère qui ne s'étaient presque jamais quittés, dont les destinées s'étaient rivées l'une à l'autre, quelques heures qu'il serait impie de vouloir peindre et qu'il vaut mieux placer, silencieuses et recueillies, sous la garde de tous ceux qui ont aimé et pleuré.

Cependant la soirée approchait, et le docteur avait fait signe à l'abbé Sorel que les moments étaient comptés. La religion avait à prendre cette mort qui lui appartenait. La cloche de l'église avertissait, depuis midi, les gens du village, et ceux-là mêmes qui s'étaient parfois égayés aux dépens du délabrement du château et de l'indigence des Prasly éprouvaient une émotion singulière de pitié et de respect en apprenant que cette femme, en qui se personnifiaient pour eux les souvenirs d'une race illustre et déchue, que cette femme allait mourir. Les humiliations, les rapetisements de la pauvreté disparaissaient dans les sombres majestés de la mort. George redevenait, pour un soir, le seigneur de Prasly, par droit de douleur et de deuil. Il dit tout bas au curé qu'il désirait que tous ceux qui se présenteraient pour s'associer aux prières des agonisants, trouvassent toutes les portes ouvertes. L'abbé Sorel sortit pour aller annoncer aux fidèles le vœu de M. de Prasly : ce fut en ce moment qu'il rencontra M. Durousseau et Edgard arrivant en voiture de poste. Il était très-timide, et M. Durousseau surtout lui avait toujours paru un personnage fort imposant. Il n'osa donc pas leur parler, et se contenta de les saluer tristement. Nous avons vu de quelle façon et par quelle bouche M. Durousseau et son neveu avaient appris ce qui se passait au château.

George avait eu à se faire une violence horrible pour

contenir le sentiment que lui inspira la vue de M. Durousseau ; mais celle d'Edgard le trouva complètement insensible ; il était à mille lieues des émotions et des souvenirs qu'eût pu éveiller en lui, dans tout autre temps, la présence du bel élégant. Il n'en fut pas de même de Sylvie. Elle tressaillit d'horreur et presque d'un remords personnel, en devinant jusqu'où l'exaspération de l'orgueil blessé avait pu conduire son père ; et s'approchant de son cousin, elle lui dit tout bas, de cet air impérieux qu'elle savait si bien prendre :

— Monsieur, si vous ne repartez pas pour Paris cette nuit même, si vous n'épousez pas avant un mois la duchesse de Birague, non-seulement je ne vous reverrai de ma vie, mais je vous mépriserais comme le plus vil et le plus lâche des hommes.

Il est probable qu'Edgard se le tint pour dit, et que ses projets de séduction lui parurent d'ailleurs assez mal encadrés dans cette lugubre scène ; car on ne le revit plus à Prasly.

Au bout d'un moment, le curé revint ; les portes du château furent ouvertes, et la plupart des habitants du village affluèrent dans cette cour et ces corridors, déserts depuis si longtemps. L'abbé Sorel leur avait dit, à l'église, quelques paroles simples et bien senties, et ils arrivaient avec ces dispositions pieuses et recueillies que les organisations les plus grossières ne refusent jamais à ces circonstances solennelles. George, qui n'essayait plus de retenir ses larmes, eut pourtant la force de venir au-devant de cette foule, qui lui paya, en un instant, tout un arriéré de sympathie et de respect. Il parla aux plus notables d'une voix entrecoupée, en demandant leurs prières pour la sainte qui n'avait plus que quelques heures à vivre. Cette douleur profonde, sans

étalage et sans faste, produisit sur ces âmes rudes une impression indicible. George de Prasly eût été, comme ses ancêtres, le maître suzerain de toute la contrée, qu'il n'eût pas recueilli plus de douloureux hommages. M. Dourousseau, embarrassé de sa contenance et s'efforçant de consoler Sylvie qui ne lui répondait pas, se sentait petit auprès de l'agonie de cette mère, auprès du désespoir de ce fils. Son orgueil avait voulu se servir à lui-même, comme friandise de millionnaire, l'envers d'une comédie : c'était la mort qui se chargeait du dénouement.

M. Ramignard entra dans l'appartement ; il avait toujours été dévoué à la famille. La mourante, qui ne pouvait plus parler, put encore le saluer d'un pâle sourire. M. Dourousseau crut devoir entrer aussi. La marquise le regarda sans avoir l'air de le reconnaître. Le curé était auprès d'elle, entre le médecin et George, incliné vers son chevet et collant son oreille à ses lèvres ; il écoutait sa dernière confession. On était arrivé à cette heure sinistre de l'après-midi que les infirmiers appellent la pourvoyeuse de la mort. De minute en minute, madame de Prasly s'affaiblissait ; mais d'instant en instant aussi, la religion, avec ses prières et ses pardons, agrandissait le tableau et élevait les âmes. Tous les assistants étaient à genoux, et, par la porte entr'ouverte, on pouvait voir les gens du village agenouillés et pleurant : car il en est des bons instincts de la multitude comme de ses mauvaises passions : une sorte de commotion électrique les développe de proche en proche, et la contagion du bien est presque aussi rapide que celle du mal.

Le curé, depuis un moment, parlait de nouveau à voix basse à la marquise, et semblait écouter ses réponses avec anxiété. A la fin, son visage s'éclaircit. A un imperceptible geste de la mourante, il prit sous son chevet un papier plié,

qui était resté là depuis le commencement de sa maladie, et qu'elle avait relu bien souvent pendant sa fiévreuse insomnie. C'était la lettre anonyme de Coralie. L'abbé approcha le papier de la lampe, et, quand il l'eut consumé, il bénit d'une main la marquise, et de l'autre il fit signe à M. Durousseau et à Sylvie de s'avancer. Ils obéirent le front baissé, comme deux suppliants, comme deux coupables. Madame de Prasly les regarda de son œil éteint; quelque chose comme une lueur vague, qui n'avait rien de terrestre, erra sur sa figure et sur sa bouche; puis, soulevant sa main avec effort, elle la tendit tour à tour à M. Durousseau et à sa fille. Sylvie, incapable de se modérer plus longtemps, se précipita sur cette main, puis sur ce lit, puis sur ce visage, et s'y serrant avec une ardeur fiévreuse, elle dit tout bas à la marquise : « Vivez ! vivez, ma mère ! je vous adorerai ! » L'agonisante fit un léger mouvement comme pour indiquer qu'il était trop tard, mais qu'elle remerciait sa belle-fille. Pendant ce temps, l'abbé Sorel, le front rasséréné, prononçait les paroles de l'absolution suprême. La religion venait de faire un miracle : la marquise de Prasly avait pardonné.

Quelques instants plus tard, elle expira.

L'abbé Sorel, le notaire, le médecin, entourèrent George, et voulurent l'emmener hors de cette chambre. Il s'y refusa avec une telle énergie, que le docteur décida qu'il valait mieux l'y laisser. Au milieu de ses crises de désespoir, il retrouvait des moments d'une fermeté singulière. Dans un de ces moments, il ordonna à son beau-père d'emmener Sylvie à la Villa-Durousseau, et de l'y retenir jusqu'à ce qu'il leur fit passer de ses nouvelles; et cet ordre, il le donna d'un si grand air et d'un ton si résolu, que M. Durousseau ne s'aperçut pas ou ne voulut pas s'apercevoir

que les rôles étaient changés. Il s'inclina silencieusement, et emmena Sylvie. Avant de sortir, la jeune femme s'approcha de George, et lui dit avec une expression de tendresse timide :

— Elle m'a pardonné !

— Oui, mais moi, je ne me pardonne pas, répondit-il.

George de Prasly pria M. Ramignard de rester avec lui, et, lorsqu'ils furent seuls, il lui dit de ce même ton énergique et bref qui n'admettait pas de réplique :

— Mon ami, vous vous souvenez de ma lettre ?

— Ah ! monsieur le marquis ! murmura le vieux notaire en pleurant, pourquoi n'ai-je pas osé suivre ma première idée ? pourquoi ne vous ai-je pas écrit quinze jours plus tôt ?

— Ce n'est plus de cela qu'il s'agit, interrompit George en surmontant sa douleur avec une force étonnante. Vous savez ce que je vous ai écrit relativement à ces vingt-un mille francs qui ont été dépensés pour la restauration du château, et qui faisaient partie de la dot de madame... de la fille de M. Durousseau : il me les faut demain soir ; veuillez me les apporter en même temps que l'acte hypothécaire, afin que je n'aie qu'à le signer.

— Vous les aurez, monsieur le marquis, dit M. Ramignard.

Le lendemain soir, après l'enterrement de la marquise, qui avait attiré un concours immense et offert le même caractère de grandeur mélancolique et solennelle que la scène d'agonie, le notaire retourna auprès de M. de Prasly, qui avait passé cette longue journée enfermé dans le château, à côté de la chambre de sa mère, où il rentrait d'heure en heure. Il n'avait voulu voir, pendant toute cette journée, ni M. Durousseau ni Sylvie.

Le notaire lui remit les vingt-un mille francs, plus les fractions et les centimes, et lui présenta l'acte à signer. George signa, et dit à M. Ramignard :

— Maintenant, mon ami, quand je serai parti, c'est-à-dire demain matin, vous remettrez cet argent à M. Durousseau, en lui faisant remarquer que je ne garde pas un sol, pas un centime, de ce qui est à lui.

— Mais vous, monsieur le marquis, il ne vous reste rien, absolument rien de votre fortune personnelle!... hasarda timidement le notaire.

— Je le sais, mais je n'ai besoin de rien! J'ai vingt-huit ans à peine, je suis fort, et de famille militaire; je vais m'engager, et je trouverai bien assez de protections pour qu'on m'envoie en Afrique. Dans quatre ans, je serai lieutenant ou tué. D'ici là, vous m'avancerez les intérêts de cette somme... Oh! mon ami ne rougit pas de recevoir de vous un service, pourvu que je ne doive rien à cet homme... Écoutez-moi bien : si, dans quatre ans, vous n'entendez pas parler de moi, c'est que je serai mort; alors vous mettrez le château en vente avec toutes ses dépendances, et vous rattraperez bien, sur ces vieilles pierres, quelques milliers de francs de plus pour parfaire la différence. Si je suis lieutenant, je saurai prélever sur mon traitement de quoi solder ces intérêts.

— Mais, monsieur le marquis...

— Je n'ai pas tout dit, poursuivit George avec un geste plein d'autorité. Je ne puis plus rien faire pour ce pauvre village, dont le passé est uni à celui de ma famille, et qui, dans cette douloureuse circonstance, vient encore de me donner des marques d'attachement et d'affection. Voici le mois de mai, et le conseil de révision va avoir lieu dans quelques jours. Parmi les jeunes conscrits désignés par le sort, vous choisirez, mon ami, celui qui vous paraîtra le plus intéressant, le plus nécessaire à sa famille, et vous sécherez ses larmes en lui disant que vous lui avez trouvé un remplaçant... Ce remplaçant, ce sera moi... Ce sera la dernière obole que le pauvre vieux sang des Prasly aura pu offrir à son pays... l'obole du pauvre... Vous seul ici saurez mon adresse; vous m'écrirez un mot, et cette petite affaire se conclura sans encombre...

— Mais madame la marquise de Prasly? demanda M. Ramignard vivement ému.

— Pas un mot de plus là-dessus! répondit George avec l'accent d'une résolution indomptable. Il n'y avait qu'une marquise de Prasly... C'est celle que vous venez de conduire à sa dernière demeure : à la place de la dernière marquise de Prasly, il y a un tombeau; à la place du dernier marquis, il y a un soldat. Adieu, mon ami, dites bien à cet homme et à sa fille qu'ils ont tué la mère et déchiré le fils, mais qu'ils ne les ont pas humiliés!

Le lendemain matin, George était parti, et le notaire s'acheminait vers la Villa-Durousseau, fort embarrassé de sa mission.

Il était décidé pourtant à ne pas tout dire; à parler seulement d'une absence momentanée de M. de Prasly; car dans son gros bon sens, M. Ramignard ne pouvait péné-

trer à fond ce qu'il y avait d'exceptionnel, c'est-à-dire à la fois d'in vraisemblable et de vrai, dans les situations et les caractères de la vieille marquise et de son fils : il espérait, — et peut-être avait-il raison, — que la détermination de George ne serait pas irrévocable ; qu'elle lui était dictée par le paroxysme d'une douleur excessive qui le rendait injuste envers sa femme et envers lui-même, et qu'une fois la crise passée, il tournerait vers le château et vers Sylvie un regard de tendresse et de regret. Mais il y avait deux choses dont M. Ramignard, malgré son bon vouloir, ne pouvait se dispenser : annoncer le départ et remettre l'argent.

M. Durousseau s'emporta, essaya de cacher son trouble sous des airs de courroux olympien ; il était facile de comprendre qu'il se réfugiait dans son orgueil contre les reproches de sa conscience, et que cet orgueil, comme un faux brave, ne le soutiendrait pas longtemps. Il éprouvait, avec plus de profondeur et d'amertume, un sentiment analogue à celui de ces plaisants malheureux qui voient tourner une malice au tragique, et à qui l'on dit sévèrement : « Eh bien ! You ne rit plus ! » Après que le notaire se fut acquitté de son mieux de ses deux commissions, M. Durousseau se tourna vers sa fille avec une feinte insouciance, et lui dit d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir :

— Allons, ma fille, puisqu'il en est ainsi, nous resterons ensemble ici, jusqu'à ce qu'il plaise à monsieur le marquis, mon gendre, de faire cesser ta pénitence et la sienne...

— Non, mon père, répondit Sylvie d'un ton ferme. Je ne vous adresserai ni récrimination ni plainte ; je suis votre fille et je prie Dieu qu'il écarte de ma bouche tout ce qui ne serait pas résignation et respect. Mais j'aime M. de Prasly, je l'aime avec passion, et je sens que mon amour

aura la force de vivre de ses douleurs, comme il eût vécu de ses joies. George s'exagère peut-être les griefs de sa piété filiale ; peut-être va-t-il trop loin dans le châtement qu'il s'impose ainsi qu'à nous : je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que je suis sa femme, que je m'appelle la marquise de Prasly, et que ma place n'est plus ici. Je vais m'enfermer dans ce château dont je porte le nom, dans cette sombre demeure que la solitude habite et qui convient au deuil de mon cœur. Épouse ou veuve, je n'en sortirai plus, et je ne reviendrai dans votre maison que le jour où George de Prasly me donnera le bras pour y rentrer.

Elle se leva avec une dignité incomparable, s'inclina devant son père, et sortit sans que M. Durousseau, stupéfait et atterré, pût dire un mot pour la retenir. Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'il retrouva assez de lucidité d'esprit pour s'écrier avec désespoir :

— Ma fille ! mon orgueil, mon bien, ma vie ! Elle aussi, elle m'abandonne ! Me voilà seul !... Oh ! c'est affreux ! C'est une horreur, une cruauté, une ingratitude !...

— Non, c'est une leçon, dit à part lui le vieux notaire.

Seulement, il le dit bien bas, de peur de s'aliéner le plus riche joyau de sa clientèle.

DEUXIÈME PARTIE.

RÉCONCILIATION.

I

Le Tallon.

Nous avons vu, dans la première partie de ce récit, l'hôtel de la duchesse de Birague illuminé *à giorno*, resplendissant de fleurs, de femmes, de parures, et conviant l'élite de la société parisienne à un bal qui devait être, pour la duchesse, le *to be or no to be* d'Hamlet, le *vaincre ou mourir* du Spartiate. Quatre ans plus tard, le samedi 12 février 1848, si un invité de cette fête brillante eût passé rue de Varennes à onze heures du soir, il se fût étonné de l'obscurité profonde, du silence morne, de l'air de recueillement et de tristesse qui avait succédé, dans cette aristocratique demeure, à tant de splendeur et de bruit. Pourtant, en cherchant bien, il eût vu, au premier étage, à l'angle de la façade découpée sur le jardin, une fenêtre éclairée d'une lueur douce et tremblottante comme une étoile près

de disparaître dans un ciel humide et froid. Peut-être même, s'il eût regardé avec plus d'attention encore, aurait-il surpris la vague silhouette d'une femme de haute taille, qui, de temps à autre, se levait de son fauteuil, écartait doucement les rideaux de soie, et se tenait debout derrière la fenêtre, écoutant avec anxiété le sourd roulement des voitures et hochant tristement la tête à chaque voiture qui passait sans s'arrêter; veillée mélancolique, souffrance muette de l'attente, aggravée par le doute, la désillusion et la jalousie !

Cette femme, c'était ou plutôt ce n'était plus la duchesse de Birague; elle s'appelait, depuis trois ans, la *baronne* Edgard Mévil, M. Mévil le père ayant eu, à la suite de l'exposition de 1844, la faiblesse de demander et le mince bonheur d'obtenir le titre de baron qu'il avait immédiatement passé à son fils, grâce à l'élasticité complaisante du nobiliaire actuel. Au reste, si en donnant cette petite satisfaction à sa vanité tardive, M. Mévil avait surtout songé à faciliter le mariage d'Edgard avec la duchesse en diminuant d'un degré la différence des rangs, il avait pris là un souci fort superflu; car cette différence n'entraînait pour rien dans les hésitations de madame de Birague, qui durèrent près d'une année. Mariée très-jeune, nous l'avons dit, à un duc sexagénaire et goutteux, l'âge et les infirmités de son mari ne lui avaient laissé, quand elle devint veuve, qu'un enthousiasme fort tiède pour les ducs, et elle estimait qu'un peu de bonheur valait mieux que beaucoup de blason. Mais ce qui l'effrayait, et non sans raison peut-être, c'était la légèreté d'Edgard, le nombre et la variété de ses succès dans le monde, cette physionomie d'homme à bonnes fortunes dont il relevait si galamment la bourgeoisie de son nom et de son siècle : c'était surtout le souvenir de

Sylvie, cette belle marquise de Prasly, apparue un moment, comme un astre ou un météore, au zénith du ciel parisien, et dont madame de Birague, pendant cette apparition rapide, n'avait pu, en sa qualité de rivale, bien juger ni la loyale franchise, ni la coquetterie innocente, ni les vrais sentiments pour George. Sylvie n'aimait-elle pas un peu trop son cousin Edgard? Edgard ne conservait-il pas de sa cousine un souvenir assez vif, assez sérieux pour lutter longtemps contre toute autre affection et toute autre image? La duchesse s'était posé cette question; elle l'avait savamment discutée avec elle-même; et puis elle avait fait ce que font toujours, en pareil cas, les femmes aimantes et faibles; elle avait pardonné.

Voilà comment la duchesse de Birague était devenue la baronne Edgard Mévil. Ce mariage était-il heureux? L'événement s'était-il chargé de justifier son imprudence ou de donner raison à ses craintes? L'honneur de succéder à un duc, le bonheur d'épouser une femme charmante, avaient-ils converti le bel Edgard? C'est ce que nous apprendrons peut-être en entrant dans cette chambre où madame Mévil est seule et où elle attend.

Tout y respirait cette élégance exquise, cette recherche délicate qui, si elle n'est pas le bonheur, mériterait au moins de lui servir d'atmosphère. On eût dit que madame Mévil, pour retenir et fixer son *volage époux*, ne s'était pas entièrement fiée à elle-même, et qu'elle avait appelé à son aide, complice innocent et charmant, ce suprême confort qui donne aux douceurs du *chez soi* une séduction irrésistible. Tandis qu'un vent glacial, chargé de brouillard et de givre, grésillait sur les vitres et s'engouffrait avec des murmures sinistres le long des charmilles du jardin, un feu clair pétillait dans la cheminée et répan-

dait dans tout l'appartement une chaleur égale et douce, légèrement imprégnée du vague parfum des fleurs qui garnissaient les jardinières ou s'épalaient dans le vieux Sèvres. Une jolie causeuse, brodée à la main, s'accoudait à la cheminée, appelant le tête-à-tête, la rêverie à deux, le doux entretien du soir, et prête à accueillir en amies la robe de chambre et les pantoufles, ces paisibles trophées du coin du feu et de la vie de famille. Sur l'étagère en bois de rose, toute constellée d'inutilités ravissantes à la mode du sur-lendemain, un service de thé en Saxe authentique attendait la bouilloire qui fredonnait, près de l'âtre, sa chansonnette de grillon. Sur la table dont le tapis ruisselant de dentelles retombait jusqu'à terre, un album, véritable œuvre d'art, signée, à chaque page, par nos meilleurs maîtres, offrait à la main absente sa reliure de velours et ses fermoirs d'ivoire ciselé. Tout auprès, dans un élégant désordre, gisaient les meilleurs livres nouveaux, entremêlés de Revues, de Keepsakes, de journaux, de cahiers de musique. Enfin, détail caractéristique! une délicieuse boîte à cigares, à moitié remplie des *prensados* et des *regalias* les plus purs qui aient jamais fait niche à la régie, s'épanouissait sur un coin de la table en toute sécurité, et prouvait jusqu'à quel degré de tolérance madame Mévil était arrivée, afin que son mari eût toutes raisons pour rester près d'elle et pas un prétexte pour la quitter.

Et pourtant elle était seule, et l'aiguille de la pendule dépassait onze heures et demie.

Lasse de ses allées et venues de la cheminée à la fenêtre, elle s'était assise ou plutôt replongée dans son fauteuil, ses beaux bras ramenés sur sa poitrine, ses beaux yeux levés au plafond, et son peignoir de mousseline formant autour d'elle une sorte de blanc nuage.

— Bientôt minuit! murmurait-elle à voix basse; et il n'est pas rentré! C'est comme hier, comme avant-hier, comme tous les soirs depuis un mois! Qu'est-il donc arrivé? quelque nouvel amour sans doute... Et cependant Edgard n'est pas méchant : il m'aime!... Oui, comme on aime sa femme... pour les jours de rhume et de migraine... Ah! folles! folles que nous sommes de nous laisser prendre à cet espoir toujours nouveau, toujours déçu... fixer le cœur, clore le roman d'un de ces héros de salon, derniers plagiaires de don Juan et de Lovelace!... Mais que dis-je? reprit-elle avec un léger sourire... Edgard est léger, voilà tout. Chaque hiver de Paris a ses femmes à la mode, et il faut bien que les hommes à la mode s'occupent d'elles. Mon mari a là-dessus une réputation à soutenir... Il y a quatre ans, c'était sa belle cousine, cette pauvre marquise de Prasly, dont j'ai eu bien tort d'être jalouse... L'année suivante, notre lune de miel, trop fugitive, hélas! et trop courte... l'an passé, la comtesse Serwiska... cet hiver, madame de Falsen... des ombres qui passent sur mon bonheur, rien de plus. Et puis, je me trompe peut-être... c'est le club qui retient Edgard, pas autre chose... quelque partie extravagante, quelque whist *nerveux*, comme ils disent, et dont ma liste civile payera les frais demain matin... Un pardon de plus à donner... j'en ai l'habitude.

Comme elle prononçait ces derniers mots en essayant de sourire, un coup de marteau assez violent retentit à la porte-cochère. — C'est lui! dit-elle en se levant à demi, et déjà un pardon charmant rayonnait dans son regard et sur ses lèvres : quelques secondes après, on entra : ce n'était pas Edgard, c'était mademoiselle Rosine, camériste favorite de madame Mévil, et parfois confidente de ses inquiétudes et de ses chagrins.

Rosine apportait une lettre à sa maîtresse, et quoiqu'il n'y eût rien là de bien surprenant, madame Mévil éprouva un frémissement involontaire. La lettre avait une de ces physionomies suspectes, presque sinistres, qui déplaisent ou alarment avant d'avoir parlé. D'abord elle exhalait une forte odeur de musc; ensuite l'écriture de l'adresse était évidemment contrefaite, et, bien que l'enveloppe eût la forme et la dimension convenables, cette écriture était grossière, et l'orthographe fort peu respectée. Madame Mévil la tint un moment à la main, hésitant à l'ouvrir :

— Qui a porté cette lettre? demanda-t-elle : le facteur? un domestique?

— Non, madame la baronne, un commissionnaire, répondit Rosine.

Sa maîtresse se décida enfin à lire cette lettre déplaisante : voici ce qu'elle renfermait :

« Ci madamme Mévile veus çavoir où son mari pace sais soiré, aile na qua ce trouvais, vert minui, o bal massquet de l'Opéra, dent la sale du foière; aile i véra dais chauze ki l'aintairaiceron.

» Une amie ki ce fra caunètre. »

Madame Mévil commença par jeter cette ignoble lettre; puis elle la reprit. Une vive douleur, mêlée d'humiliation et de surprise, faisait rouler dans ses yeux quelques larmes brûlantes qui s'y séchaient aussitôt. Cette espèce d'infiltration douloureuse particulière aux lettres anonymes distillait dans son cœur goutte à goutte ses mystérieux poisons : — Non, ce n'est pas possible! s'écria-t-elle avec dégoût; la créature qui a écrit cette infamie, ne sait rien, ne peut rien savoir du monde où Edgard cherche ses suc-

cès!... C'est une charge d'atelier... Quelque rapin famélique qui aura voulu se désennuyer à mes dépens!... ou bien quelque ouvreuse de loges mécontente de ses étrennes... ou encore quelque mère d'actrice dont Edgard aura sifflé la fille!...

Mais plus elle se donnait de bonnes raisons pour se rassurer, plus son angoisse augmentait. D'abord elle savait fort bien que les gens du monde ne sifflent plus au théâtre : ensuite, elle avait, soit pendant son veuvage, soit après, trop consciencieusement rempli ses attributions de femme élégante, vu de trop près certaines concessions, certains contrastes de la société polie, pour ignorer qu'une *créature* capable d'écrire la lettre qu'elle avait entre les mains, pouvait bien avoir des renseignements très-exacts sur les intrigues et les médisances de salon. Le bal de l'Opéra, d'ailleurs, n'était-il pas, ainsi que l'Opéra lui-même, une sorte de terrain neutre où le monde et la Bohême, la société et les coulisses avaient eu, de temps immémorial, le privilège de se rencontrer ?

A cette idée du bal de l'Opéra, madame Mévil regarda de nouveau la pendule, dont l'aiguille marquait minuit : puis elle se tourna vers Rosine qui se tenait debout dans le plus respectueux silence, mais dont l'œil vif et intelligent semblait lire dans sa pensée.

— C'est aujourd'hui bal de l'Opéra ? dit-elle avec une feinte indifférence.

— Oui, madame ; tous les samedis soir jusqu'à la mi-carême ; on dit qu'ils sont charmants cette année...

— Et l'on assure aussi que quelques personnes de ma connaissance y sont allées en partie fine, pas plus tard que samedi dernier ?...

— Oh ! oui, madame ! c'est connu de tout le faubourg

Saint-Germain : Monsieur le comte et Madame la comtesse de Sélangé ; leur cousin, le secrétaire d'ambassade ; lord et lady Riswill ; la duchesse de Frémy, l'ancienne amie de Madame ; le vicomte de Montléon ; madame de Prézolles, et un jeune peintre qui a une belle barbe et que la duchesse protège. C'est M. le vicomte, qui est si gai, qui avait monté cette partie ; même que Robert, son valet de chambre, m'a tout raconté. On est revenu, au petit jour, souper chez lady Riswill, et ils ont tous ri comme des fous ; on a bien regretté que Madame n'y fût pas !

— C'est vrai ! je tourne à l'élégie, dit tristement madame Mévil en chiffonnant la manche de son peignoir.

Il y eut un moment de silence ; après quoi elle reprit :

— Monsieur Mévil y va sans doute quelquefois ?

— Monsieur le baron ! oh ! certainement ! même que Joseph...

Rosine s'arrêta et se mordit les lèvres comme si elle craignait d'en avoir trop dit.

— Eh bien ! mademoiselle, quelle a été la confidence de Joseph ? demanda madame Mévil avec un pâle sourire.

— Oh ! rien... et puis ce n'est peut-être pas vrai : Joseph est si menteur !... il m'a dit seulement que monsieur le baron lui avait donné ordre de venir, à onze heures, l'habiller au club, rue Grange-Batelière, et qu'il croyait que ces messieurs avaient le projet d'aller de là à l'Opéra.

— Je le savais, répliqua la baronne d'un ton un peu moins héroïque que le grand-maître des *Templiers*.

Nouveau silence.

— Je le savais si bien, reprit au bout d'un moment madame Mévil, qu'une folle idée m'était venue, tout à l'heure, en causant avec mes tisons ; ces messieurs sont tous là, en garçons, en viveurs, se croyant bien loin de leurs femmes,

de leurs mères, de tout regard inquisiteur... J'avais eu un moment envie — mais c'est une sottise et j'y renonce — de prendre un masque et un domino, d'aller moi-même passer une heure à ce bal, de m'accrocher au bras des amis de mon mari, de les intriguer en leur racontant quelques histoires intimes qu'ils croient bien cachées, puis de finir par M. Mévil ; et après l'avoir taquiné, persécuté, tourmenté, de me faire connaître...

— Ou mieux, dit l'intelligente soubrette saisissant la balle au bond, de lui annoncer la révélation d'un secret bien intéressant, bien terrible, de lui donner rendez-vous pour demain aux Tuileries ou dans une allée des Champs-Elysées, et de l'y mettre en présence... de sa femme !

— C'est dommage que ce soit une folie, fit madame Mévil d'un air grave, comme pour rappeler à l'ordre sa camériste : le mieux est, mademoiselle, de n'y plus songer, et de tout préparer pour ma toilette de nuit.

— Je ne dis pas, poursuivit l'obstinée Rosine : pourtant, si madame en avait l'idée, elle serait bien trop bonne de ne pas s'en passer l'envie : cela se fait dans les meilleurs ménages, et ces petites mystifications de carnaval n'ont jamais brouillé personne ; M. le baron d'ailleurs a trop d'esprit, il aime trop Madame pour se fâcher... Et puis, si Madame veut, il ne le saura jamais ; elle gardera son masque ce soir ; demain elle le laissera aller seul à son rendez-vous, et elle rira de sa mine attrapée... Oh ! les hommes, voyez-vous ? le meilleur ne vaut rien ; et, si on ne leur jouait pas de temps en temps quelque bon tour, ils seraient trop forts contre nous !

Mademoiselle Rosine prononça ces derniers mots avec un accent de conviction qui prouvait un fonds de rancune, probablement très-légitime, contre la raison du plus fort.

— Mais il est bien tard ! reprit madame Mévil. Nous n'avons ni domino, ni masque...

— Oh ! Madame sait bien qu'à Paris et en carnaval on a tout cela en un quart d'heure.

— Mais les domestiques ?

— Toute la maison est couchée, excepté Joseph qui n'a garde de rentrer, et le cocher de Monsieur qui ne rentrera qu'avec son maître... Dieu sait quand !... En un tour de main j'habille Madame ; je l'accompagne pour qu'elle n'ait pas peur ; nous sortons par la petite porte du jardin, et, avant deux heures, nous sommes revenues.

Madame Mévil résista encore quelques minutes, afin de ne pas trop laisser deviner à la fidèle Rosine qu'elle était décidée d'avance. Un instant après, deux femmes, enveloppées dans de grandes mantes noires, se glissaient comme deux ombres à travers les allées du jardin : la petite porte s'ouvrait sans bruit, et madame Mévil se trouvait dans la rue avec ce sentiment bizarre, mêlé d'émotion, de curiosité et de plaisir, qu'apportent les femmes de bonne compagnie aux expéditions de ce genre.

Un fiacre attardé passait : Rosine l'appela ; les deux femmes y montèrent :

— Rue Lepelletier, à l'Opéra, et grande vitesse ! dit à demi-voix la camériste.

Lorsque madame Mévil arriva à l'Opéra, le bal était dans toute sa verve ; mais elle y fit peu d'attention, ne donna pas un regard aux quadrilles ou aux polkas qui se formaient sous la direction d'un Strauss ou d'un Musard quelconque, passa rapidement à travers la cohue qui encombrait les couloirs, et monta au foyer que commençait à envahir une foule compacte. Elle se tint longtemps près de l'horloge, rendez-vous immémorial des chercheurs d'intrigues

ou des rencontres arrangées d'avance. Cette première station ne lui apprit rien. Parmi les habits noirs et les dominos de toutes couleurs qui la couloyaient, elle ne vit ni Edgard ni personne qui lui rappelât, sous le masque, sa taille élégante et sa gracieuse désinvolture. Elle allait se retirer avec Rosine, heureuse et désappointée tout ensemble de n'avoir rien découvert, quand une femme masquée, dont les mouvements onduleux et souples faisaient immédiatement songer aux individus de la race serpentine, s'approcha d'elle, la regarda un instant, parut s'éloigner, puis revint et l'examina avec plus d'insistance. Rien de plus facile à distinguer qu'une femme du monde au bal masqué ; son pied, sa main, sa contenance, son air de surprise, d'inquiétude ou d'embarras, ses frayeurs dès qu'on l'observe ou qu'on fait mine de lui parler, la manière dont son masque est attaché, dont son domino l'enveloppe, tout la trahit, tout la signale à l'œil clairvoyant des habitués. La nouvelle venue fit probablement cet examen rapide, et, satisfaite du résultat, elle se pencha tout à coup à l'oreille de madame Mévil, et lui dit à voix basse :

— Vous venez trop tard ; les tourtereaux sont envolés : ils font leur nid plus haut ; on les trouvera en frappant à la loge n° 9.

Elle mit un doigt sur sa bouche et se glissa dans la foule avec cette souplesse et cette agilité de cocleuvre qui caractérisaient tous ses mouvements.

Madame Mévil fut très-troublée de cette brusque rencontre, et resta un moment immobile. Il était évident pour elle que cette nouvelle délation se rapportait à la lettre anonyme, et que la femme qui venait de lui parler était l'auteur de cette lettre : mais qu'était-ce que cette femme ? Quel mobile la faisait agir ? plaisanterie ou vengeance ?

méchanceté ou malice ? Quelle confiance méritaient une démarche et des paroles servant de commentaires à une pareille orthographe ? Madame Mévil, en s'adressant ces questions, éprouvait un nouveau sentiment de timidité et de répugnance. Elle se disait que le foyer appartenant à tout le monde, elle aurait pu, sans beaucoup d'audace, y surveiller et y poursuivre son mari ; mais frapper à la porte de cette loge n° 9 lui semblait plus violent et plus hardi. — « C'est assez de folies ! rentrons ! » dit-elle tout bas à Rosine ; et prenant son bras afin de se donner un peu de courage, elle s'efforça de fendre la foule pour regagner le grand escalier. Au moment où elle y arrivait, elle entendit du bruit, du côté des premières loges ; elle vit que la foule s'y portait, comme s'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire, et, soit hasard, soit effet de sa préoccupation, elle crut entendre prononcer dans les groupes le nom de son mari. Elle fit alors un nouvel effort pour atteindre l'extrémité du couloir de plus en plus obstrué : l'encombrement était tel, qu'elle n'avancait qu'avec lenteur ; quand elle parvint à l'endroit où tous les yeux et tous les pas avaient paru se diriger, il n'y avait plus rien. Elle vit seulement un homme mince et grand, d'une tournure distinguée, d'une physionomie étrangère, aux cheveux blonds et et un peu grisonnants, à l'air caustique plutôt qu'irrité, qui passa rapidement près d'elle, emmenant sous son bras une femme en masque et en domino rose, qui paraissait le suivre à contre-cœur ; pendant qu'un petit groupe d'élégants, serrés autour d'un homme qui était sans doute le héros de l'aventure, descendait bruyamment le petit escalier de l'orchestre. Mais tout cela fut si rapide, que madame Mévil ne put ni se rendre compte de ce qu'elle avait vu, ni reconnaître celui qu'on entourait ainsi. Tout ce

qu'elle put recueillir, ce fut le propos suivant qui circulait dans la foule :

— Bon ! l'affaire se videra demain à la mare d'Auteuil.

En même temps, elle leva machinalement les yeux vers la porte de la loge devant laquelle elle s'était arrêtée : c'était le n° 9.

Instinctivement madame Mévil frissonna ; mais elle n'osa questionner personne, et elle ne voulut pas rester au bal un instant de plus. Cette atmosphère l'étouffait ; ce théâtre traditionnel et suranné de galanteries futiles ou tapageuses lui inspirait un mélange d'effroi et de dégoût : elle avait peur de tous ces yeux étincelants sous le velours et la soie comme un sarcasme ou une menace. Une sorte de pressentiment invincible lui disait qu'Edgard avait son enjeu dans la scène plus ou moins dramatique dont elle n'avait pu voir le dénouement, et il lui semblait d'ailleurs que c'était déjà trop pour une honnête femme et un honnête homme que de s'aventurer dans ces zones torrides, pleines de bruit, de licence, de mensonges et de vertiges. Elle battit donc en retraite, un peu plus triste et un peu plus inquiète qu'à son arrivée : le retour s'effectua sans accident, et, une heure après, madame Mévil, rentrée dans son hôtel avec Rosine par la porte du jardin, remontait en tapinois dans son appartement. Autour d'elle, pas un bruit, pas une lumière ; la maison tout entière semblait ensevelie dans un lourd sommeil ; la pendule, seule éveillée, marquait trois heures du matin. Rosine envoyée prudemment aux informations, revint bientôt dire à sa maîtresse que M. le baron n'était pas rentré.

Madame Mévil se coucha, mais elle ne put dormir : cette absence d'Edgard prolongée outre mesure, les chaudes et orageuses images qui venaient de passer devant ses yeux,

cette inquiétude de toute une nuit, d'autant plus tenace qu'elle était plus vague; ces deux délations, l'une écrite, l'autre parlée, qui, à quelques heures de distance, avaient dirigé sur un même point les visions confuses de sa jalousie, tout cet ensemble d'agitation physique, d'excitation nerveuse, d'angoisse morale, de pressentiment et de mystère, attisait son insomnie, et lui faisait admettre comme possibles les choses les plus invraisemblables. Au point du jour, brisée de fatigue, elle s'assoupit pour quelques heures, et son sommeil troublé continua les sombres fantômes de sa veille. Elle se voyait à l'Opéra, au milieu d'une foule immense, entourée de femmes en domino noir dont les yeux ruisselaient sous leurs masques comme des feux-follets dans la nuit. L'une d'elles se détachait du groupe, et, avec de stridents éclats de rire, lui montrait du doigt Edgard valsant, dans le fond, aux bras d'une élégante sylphide; ce couple fantastique se rapprochait en tournoyant, et, dans les bizarres transformations du rêve, la danseuse, repliant ses ailes de gaze, se changeait en un homme de haute taille, d'une figure sinistre, aux cheveux blonds, à la moustache grisonnante, qui présentait à Edgard deux fleurets démouquetés. Cette dernière vision réveilla madame Mévil en sursaut : elle sonna vivement : Rosine accourut, et raconta à sa maîtresse que M. Mévil était rentré vers sept heures, qu'il ne s'était pas couché, qu'il n'avait pris que le temps de se débarrasser de son costume du soir pour mettre une redingote et un paletot, et qu'après avoir recommandé qu'on ne la réveillât pas, il était ressorti presque aussitôt. Rosine qui avait l'émotion facile et qui n'était pas sans quelque teinture de roman et de mélodrame, ajouta que M. le baron paraissait fort agité.

L'angoisse de madame Mévil redoubla ; trop de pressen-

timents, trop d'indices lui annonçaient, depuis la veille, un malheur, un péril quelconque pour son repos, son amour, l'amour et peut-être la vie de son mari. Au milieu du désordre de ses idées, un souvenir lui apparut bien net et bien distinct : les paroles qu'elle avait entendues circuler de groupe en groupe, près de la loge n° 9 : « Cette affaire se dénouera demain, à la mare d'Auteuil. » Avec cette lucidité particulière aux femmes dans les crises de ce genre, elle comprit que c'était là qu'elle trouverait le mot de l'énigme, et que ses soupçons et ses craintes se changeraient en certitude : sa résolution fut prise à l'instant; elle demanda ses chevaux et se dirigea vers le bois de Boulogne.

La matinée était froide; dans les allées du bois, encore désertes, quelques légers flocons de neige ou de gelée blanche achevaient de se fondre au rayon d'un soleil de février qui préluait au printemps. Madame Mévil, tapie au fond de sa calèche, promenait ses regards à droite et à gauche, et sa vue plongeait avec anxiété tantôt dans les clairières qui s'ouvraient çà et là, à l'angle des grands massifs, tantôt dans l'intérieur des rares voitures de place qu'elle croisait ou dépassait. Pendant cette course solitaire et fiévreuse, sa pensée, par une pente irrésistible, fit un retour vers le passé : elle se souvint que, quatre ans auparavant, alors qu'elle s'appelait encore la duchesse de Birague et que les empresses d'Edgard auprès de Sylvie avaient éveillé sa jalousie, elle était venue souvent, par les belles journées d'avril, se promener seule, tout emmitouflée de voiles et de fourrures, dans ces mêmes contrées, et que là, cachée derrière les arbres, elle avait suivi d'un œil triste ou envieux la belle amazone galopant côte à côte avec son cousin.

— Pauvre Sylvie ! que j'étais injuste ! se dit-elle avec un mélancolique sourire : elle valait mieux que lui... mieux que moi... mieux que nous tous ! Courageuse femme ! s'en-sevelir, à vingt-deux ans, dans ce vieux château, et y rester seule, sans plainte, sans murmure, sans autre consolation que les journaux et les rapports qui lui parlent des brillants faits d'armes du capitaine George-de Prasly !

Et madame Mévil, de plus en plus entraînée par ses émotions, par ses souvenirs, songeait à ce bal où le caractère fier et énergique de George s'était révélé à elle pour la première fois. Tout en le blâmant de la résolution extrême où l'avaient jeté sa fierté blessée et l'amertume de sa douleur filiale, tout en lui reprochant l'abandon où il laissait, depuis près de quatre années, sa belle et pure compagne, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître quelque chose de chevaleresque et de noble chez ce gentilhomme pauvre, frappé au cœur, se relevant du lit de mort de sa mère pour endosser, à vingt-huit ans, l'épaulette de laine et échanger les douceurs de cette opulence si chèrement acquise contre les privations et les souffrances de la vie de soldat. Involontairement, madame Mévil en vint à comparer à la conduite de George celle d'Edgard, si léger, si oisif, si amoureux de luxe et de plaisir, acceptant avec un si gracieux égoïsme ses privilèges d'homme à la mode et d'enfant gâté. Le mot qu'on appliquait autrefois aux grands seigneurs : « Il n'a eu que la peine de naître » lui apparaissait, en cette circonstance, beaucoup plus applicable à ce bourgeois riche, élégant, habitué aux raffinements et aux délicatesses des heureux de ce monde, et dont le père n'avait laborieusement gagné deux ou trois millions dans le commerce que pour lui donner l'agrément de les dépenser dans les clubs, les paris, les théâtres, les

châteaux et les salons. Madame Mévil en était là de ses réflexions et de son parallèle, lorsque, arrivée au tournant d'une allée qui conduisait, à travers le bois, jusqu'à la mare d'Auteuil, sa voiture faillit accrocher un fiacre qui revenait au grand trot de ses maigres haridelles. Pendant l'instant où les deux voitures s'arrêtèrent, elle vit ou crut voir, dans l'intérieur du fiacre, un blessé dont le visage était couvert d'un mouchoir taché de quelques gouttes de sang, et à ses côtés, à demi incliné sur lui, un homme empaqueté dans un cache-nez et un paletot, qui ressemblait fort à Jacques de Méreuil, un des plus intimes amis de son mari. Ce ne fut qu'un éclair : les stores rouges s'abaissèrent; le cocher jura; les roues se dégagèrent; un violent coup de fouet cingla les côtes des deux pauvres rossinantes, et le fiacre reprit une course insolite, avant que madame Mévil eût eu le temps de pousser un cri.

Elle descendit de voiture près du rideau de peupliers qui descend en pente douce jusqu'à la mare. Son anxiété croisait à chaque minute, et, à chacun de ces indices qui la rapprochait de la vérité sans la lui livrer encore tout entière, il lui semblait plus indubitable qu'un malheur était arrivé à Edgard. Elle erra seule, d'arbre en arbre, interrogeant d'un regard avide ces clairières, ces massifs, ces gazons jaunés par l'hiver; elle n'aperçut rien : la solitude était partout. Quelques oiseaux frileux chantaient dans les haies ou faisaient la boule au bord des sentiers. Quelques bruits sourds arrivaient du bois ou de la ville lointaine jusqu'à cette mélancolique retraite : mais pas un promeneur, pas une figure humaine; ce silence des matinées d'hiver, qui donne le frisson et serre le cœur.

Les heures s'écoulaient; les chemins étaient trempés de boue; les branches dépouillées que madame Mévil écar-

tait de sa main fébrile, secouaient sur son visage des gouttelettes à demi glacées; elle essaya de mettre un peu d'ordre dans ses idées, et elle se dit que si quelque malheur était réellement arrivé, c'était maintenant à son hôtel qu'elle avait le plus de chance de tout savoir. Sa voiture l'attendait à quelques pas; le cocher, soufflant dans ses doigts, et un peu étonné de cette longue station matinale, fut fort soulagé quand sa maîtresse lui donna ordre de retourner à Paris. On eût dit que ses chevaux et lui partageaient l'impatience de madame Mévil; car, une demi-heure après, l'attelage, blanc d'écume et de sueur, touchait à la rue de Varennes.

La porte de l'hôtel était ouverte; et la baronne, en y entrant, démêla d'un premier coup d'œil un mouvement inaccoutumé. Un valet d'écurie qu'elle appela pour l'interroger, s'enfuit au lieu de lui répondre; au même instant, Jacques de Méreuil, descendant l'escalier quatre à quatre, parut sur le perron et courut à elle d'un air trop gai pour ne pas être un peu alarmant.

— Rassurez-vous, madame, lui dit-il avant qu'elle pût l'entendre; ce n'est rien! absolument rien!

— Edgard est blessé! Je le sais! j'en suis sûre! je l'ai vu! s'écria vaillamment madame Mévil, voulant se faire tout dire du premier coup.

— Oui, mais très-légalement; une entaille à la joue... une égratignure; le chirurgien est là-haut près de lui; il assure qu'avant un mois il n'y paraîtra plus.

— Un duel! reprit-elle avec angoisse.

— Oui, un duel... une folie bien inexcusable quand on a le bonheur de vous appartenir... et cela pour une vétille... une bêtise dont Edgard a honte et dont il rira bien dans quinze jours!... Nous étions au club hier soir; une partie

de whist engagée... Edgard et moi contre lord Riswil et le comte d'Elpenheim !... Le pavillon français guerroyant contre l'Autriche et l'Angleterre... Depuis un moment, Edgard n'avait plus d'atouts ; pour comble de malheur, je fais deux ou trois fautes : votre mari saute sur sa chaise, et nous perdons un premier rubber de dix fiches... On recommence ; les jeux d'Edgard vont de mal en pis, et son humeur va comme ses jeux : là-dessus, un major prussien, présenté depuis huit jours, et que nous connaissons à peine, s'approche de la table, et dit gravement : « Vous auriez mieux fait de jouer trèfle ; » nouveau soubresaut d'Edgard, qui se mord les lèvres, et sifflotte pour la centième fois la sérénade de *don Pasquale*... On remêle les cartes... Un coup décisif se présente ; votre mari, impatienté, agacé, furieux, jette un dix de carreau qui devait faire la septième levée, et nous perdons cette seconde partie : le Prussien, toujours debout derrière la chaise d'Edgard, lui dit d'un ton impassible : « Pourquoi avez-vous jeté votre treizième carreau ? — Parce que vous m'ennuyez et que vous êtes une affreuse comète, s'écrie Mévil exaspéré, en lançant ses cartes sur la table, si violemment que quelques-unes rebondissent jusque sur le gilet blanc du major...

Toute cette véridique histoire était débitée fort vite, comme une leçon que l'on craint d'oublier, pendant que Jacques de Méreuil, pour avoir le temps de la raconter, s'efforçait de ralentir la marche de madame Mévil dont il avait pris le bras. Ils traversèrent ainsi la grande cour et montèrent l'escalier qui menait à la chambre d'Edgard, M. de Méreuil continuant toujours son histoire, et madame Mévil cherchant à lui échapper ou le tirant par le bras pour le faire avancer plus vite. A la fin, ils arrivèrent, au moment où Jacques entrait dans les détails les plus

clairs et les plus précis sur les terribles effets de ce fatal dix de carreau, et sur les conditions de ce duel inévitable. La baronne qui, depuis un moment, ne l'écoutait plus, ouvrit brusquement la porte et courut au lit où gisait le blessé : une large compresse appliquée sur son visage lui couvrait la moitié du front, un œil et une joue. Le chirurgien était à ses côtés, lui tâtant le pouls et annonçant que l'accès de fièvre allait commencer. Son valet de chambre rassemblait ses habits et son linge, déchirés et tachés de sang ; un autre domestique préparait les potions et la charpie.

Lorsque le blessé reconnut sa femme inclinée à son chevet, il tressaillit légèrement, et lui tendant la main, il dit d'une voix affaiblie :

— C'est vous, Laure?... Pardonnez-moi le tourment que je vous cause... Ce n'est rien... une sottise querelle de jeu... Le bonheur aurait dû me rendre plus sage... Pardonnez-moi...

Laure pressa la main qu'il lui tendait, et fondit en larmes ; depuis près de vingt-quatre heures, elle luttait contre un fantôme ; le fantôme prenait enfin un corps ; la force factice qui l'avait soutenue l'abandonnait. Les pleurs qu'elle avait refoulés débordaient ; elle se laissa tomber sur un fauteuil, à demi brisée.

Le chirurgien s'approcha d'elle avec un affectueux intérêt, et se pencha sur sa main, comme pour s'assurer si elle aussi n'avait pas la fièvre. Laure l'attira à elle par un mouvement rapide, et lui dit bien bas :

— La blessure est-elle grave ? y a-t-il du danger ?

— Pas le moindre, répondit-il tristement ; mais je crains que M. le baron ne soit défiguré.

Madame Mévil se releva, et, revenant à son mari, elle lui dit d'une voix douce :

— Edgard, mon ami, je vous pardonne !

II

Le Lion entaillé.

D'ici à quelques années, les conteurs qui auront à s'occuper de ce personnage qu'on appelait autrefois l'homme à bonnes fortunes, seront forcés, nous l'espérons bien, de recourir à des recherches archéologiques aussi érudites et aussi lointaines que s'il s'agissait d'un marbre d'Egine ou d'une fouille d'Herculanum. Un des traits distinctifs de ce caractère, chez les maris qui poursuivent au delà du sacrement leur galante et conquérante carrière, c'est une propension singulière à décerner à leurs femmes le rôle de consolatrices et de sœurs de charité quand viennent les revers et les catastrophes. — Soyez mon meilleur ami ! disent volontiers à leurs compagnes légitimes ces lions dévorants redevenus brebis et rentrant au bercail à la suite de quelque mésaventure. Edgard Mévil aurait peut-être tenu à Laure ce conciliant langage, et cherché de la meilleure foi du monde une seconde lune de miel dans sa convalescence, si des circonstances particulières n'avaient accru ses remords, froissé sa vanité, aggravé sa situation vis-à-vis de sa femme et ravivé en lui d'invisibles blessures, alors que sa blessure apparente était en voie de guérison.

D'abord, non-seulement madame Mévil n'avait pas été dupe de la petite histoire arrangée, le premier jour, entre Edgard et ses témoins, pour donner à son duel une explication innocente ; mais l'histoire vraie circula si vite et si bien du club dans les salons, des salons dans les coulisses,

et des coulisses dans les boudoirs aristocratiques ou bohèmes, que Laure, renseignée d'ailleurs surabondamment par ses amies intimes, ne pouvait, à moins de reprendre les rôles d'ingénue ou de pensionnaire à tablier, avoir l'air de prendre un moment au sérieux l'épisode tragique du dix de carreau. Pour le public, aussi bien que pour elle, il fut parfaitement avéré qu'Edgard, depuis le commencement de l'hiver, avait rendu des soins compromettants à madame de Falsen, élégante et noble Styrienne dont personne ne connaissait d'une façon bien précise les antécédents, l'origine et la position sociale, mais qui rachetait ces allures de problème par une beauté souveraine, un grand état de maison, une réputation de valseuse inimitable, et la protection d'un prince allemand, possesseur de quelques lieues carrées et de quelques millions de revenu. Le prince était arrivé récemment à Paris où il oubliait ses sujets et mangeait ses millions dans cet Eldorado qui sert de rendez-vous à toute l'Europe épicurienne et qui va de la Madeleine à la colonne de Juillet. Il avait quarante-cinq ans, une belle taille, des cheveux blonds, des moustaches grises, et autant d'esprit qu'un diplomate du Nord, naturalisé Parisien. Il commença par voir d'un œil placide, bien que pénétrant, les assiduités d'Edgard auprès de madame de Falsen. Malheureusement, cédant à cette attraction magnétique qu'exercent sur les étrangers opulents et viveurs les coulisses de l'Opéra, il adressa ses hommages enrichis de deux ou trois écrins à une des sylphides du lieu, et choisit précisément cette même Coralie, ancienne connaissance d'Edgard et élevée depuis peu de temps du grade de figurante à celui de premier sujet. Coralie, brouillée avec Edgard depuis son mariage, avait voué à sa femme cette haine cordiale que les femmes du monde inspirent à ses pareilles. En outre, prenant au

sérieux, non pas les hommages du prince, mais ses écrins, elle s'imagina que si elle pouvait surprendre une intrigue quelconque entre M. Mévil et madame de Falsen, elle réussirait à amener un éclat, à désoler madame Mévil, à compromettre la belle Styrienne vis-à-vis de son *margrave*, et à accaparer celui-ci avec accompagnement de diamants, de contrats de rente et autres cailloux d'Outre-Rhin. L'imprudence ou l'étourderie de madame de Falsen était venue en aide à ce projet machiavélique. Dans la matinée du samedi, Coralie avait su, par un de ces nouvellistes curieux et bavards qui ont un doigt dans la bonne compagnie et neuf dans la mauvaise, que madame de Falsen avait promis à Egard d'aller le soir au bal de l'Opéra, et de se trouver à minuit près de l'horloge. De qui le tenait ce colporteur de nouvelles à la main ? Peut-être d'Edgard lui-même dont la discrétion et la modestie n'avaient jamais été les vertus favorites. Quoi qu'il en soit, sans attendre de renseignement plus positif, la danseuse avait écrit à Laure, en ayant soin de rendre sa lettre aussi ridicule que possible, afin de l'humilier dans son mari et de piquer sa curiosité. Elle avait aussi prévenu son prince allemand, s'attendant à une explosion de colère. Mais celui-ci, gardant un sang-froid magnifique, s'était borné à arranger les choses de façon à ne pas être dupe. Il avait suivi incognito madame de Falsen à l'Opéra, avait assisté, derrière son masque, à sa rencontre avec le beau Mévil, était monté derrière eux jusqu'à la loge, et là, se faisant ouvrir et reconnaître, s'était montré si hautain, si spirituel, si caustique, avait accablé Edgard de sarcasmes si incisifs, de persiflages si cruels, qu'Edgard, perdant la tête et rouge de colère, l'avait provoqué : provocation acceptée et salut rapidement échangé entre les deux adversaires, on s'était quitté en se donnant rendez-vous

pour le lendemain matin : le duel avait eu lieu, et nous avons à peu près vu quel en était le résultat.

Hélas ! ce résultat était tel que l'ennemi le plus acharné d'Edgard n'en eût pu désirer de plus lamentable. On s'était battu au sabre, et le sabre du Margrave, dont la taille dominait celle de son antagoniste, parant un imprudent coup de pointé et tournoyant sur sa tête par un moulinet terrible, lui avait fendu le visage dans presque toute sa longueur, laissant une formidable entaille à travers le front, l'arcade sourcilière, l'arête du nez et la joue. Quand la fièvre fut passée, qu'on eut levé les compresses et qu'Edgard, entré en convalescence, essaya de se regarder dans son miroir de poche, il se fit horreur : une cicatrice noire et livide lui traversait toute la figure, brisait l'harmonie de ses traits, bouleversait leur expression, le vieillissait de quinze ans, et le rendait plus propre à briller dans une allée du jardin des Invalides qu'au bal ou aux Champs-Élysées. Lorsqu'il demanda au chirurgien s'il resterait toujours ainsi, ce dernier commença par éluder la question, et finit par lui dire que sans doute le temps apporterait dans son état une amélioration notable, mais que, de bien des années, il ne pouvait pas espérer de guérison complète ; que, du reste, il devait se tenir pour bien heureux de n'être pas borgne. C'en était fait ; le beau Mœvil n'était plus beau ; son règne finissait ; la liste de ses conquêtes se fermait avec sa blessure, et don Juan disparaissait, non pas dans une trappe infernale, mais sous un prosaïque bandeau de taffetas d'Angleterre.

Le coup fut rude ; Edgard avait trente ans à peine, et vivre désormais sans plaire aux femmes lui paraissait impossible. Cette vanité un peu puérile qui, jointe à son désœuvrement, avait une si grande part dans ses campagnes amoureuses, lui rendait plus cruelle encore la perspective

de cette retraite prématurée. Il eut alors cette bonne pensée dont nous parlions tout à l'heure, celle de se rattacher de toutes ses forces aux tendresses et aux félicités conjugales, d'y chercher une consolation et un refuge, de restituer sans réserve à sa femme la pleine possession de son cœur repentant et de sa figure balafrée. Il apprit que, dès le premier jour, Laure avait su le vrai motif de son duel, les suites probables de sa blessure, et il remarqua, avec une reconnaissance où se mêlait peut-être encore un grain de fatuité rétrospective, que son pardon n'en avait pas été moins prompt, ni ses soins moins dévoués. Il en fut vivement touché. Edgard était léger, mais il n'était ni dépravé, ni méchant : son plus grand malheur avait été de se trouver, de trop bonne heure, libre, riche et oisif, doué de tous les dons extérieurs, gâté par les femmes, entraîné dans une société frivole et brillante, et trop aisément persuadé qu'il n'y avait rien de plus glorieux, de plus méritoire que de devancer la mode, de donner le ton aux avant-scènes et de régner sur le turf, à Lamarche ou à Chantilly. Lorsqu'il fut distingué par la duchesse de Birague, cet amour aurait pu amener dans sa vie et dans sa personne un changement favorable ; mais Laure, malgré un charmant naturel et mille qualités de cœur, était elle-même soumise à cette contagion d'élégance, à ces gracieux esclavages de femme à la mode, qui substituent une âme, une langue et une existence factices à l'âme, au langage et à l'existence véritables. Elle aurait pu diriger, relever Edgard, refaire son éducation intellectuelle et morale ; elle n'avait su que l'aimer d'abord, l'épouser ensuite, et enfin subir les conséquences de ses habitudes dissipées, tantôt avec une jalouse inquiétude, tantôt avec une résignation mélancolique.

Ce fut donc pour tous deux une crise, et peut-être une

Blank page with faint, illegible markings.

tés par les ovations du jour et par ce vin bleu, plein de fumées vertigineuses, que la démagogie triomphante verse à la fois dans les cerveaux et dans les verres, se répandirent dans la ville, marquant le pas à l'aide de cette mélodée célèbre, seule effusion lyrique qu'ait produite la Révolution de février. Ce fut par le faubourg Saint-Germain que ces Pindares du lampion terminèrent leur promenade échevelée. La rue de Varennes, si calme, si déserte d'ordinaire, fut tout à coup envahie par cette foule criarde dont les torches jetaient une lueur fauve sur les grands murs des jardins et des hôtels. Edgard, à demi couché sur une chaise longue, ayant à ses côtés sa femme qui lui lisait les journaux et les bulletins de la République, entendit les chants et les cris de cette tourbe déguenillée, commandant sur son passage une illumination spontanée; quelques coups violents retentirent à la porte corchère; quelques pierres lancées d'une main peu sûre arrivèrent jusqu'aux vitres. Rosine, Joseph, le cocher, simulant une frayeur excessive et, au fond, point trop fâchés de voir leurs maîtres consternés et inquiets, couraient çà et là d'un air affairé, illuminant tant bien que mal les fenêtres le plus en vue. Puis toute cette clarté, tout ce bruit, toute cette trombe populaire, s'évanouirent peu à peu comme les *Djins* de M. Victor Hugo. Des pas, des cris, des murmures retentirent encore dans le lointain; enfin tout s'éteignit, et, sans les rares lampions qui achevaient de brûler dans la rue, sans les journaux qu'Edgard et Laure tenaient entre leurs mains, tous deux auraient pu croire qu'ils avaient fait un mauvais rêve et que le rêve était passé.

— Voilà donc les victoires et les fêtes du peuple! Elles ne sont pas belles! dit M. Mévil avec amertume.

— C'est vrai, mon ami, reprit Laure d'un ton triste et

doux : mais si nous nous examinions avec la sévérité d'un juge, peut-être trouverions-nous que ce pauvre peuple égaré qui hurle là-bas et que la République enivre en attendant qu'elle l'affame n'est pas le vrai coupable, que la faute en est à d'autres et que nous-mêmes ne sommes pas sans reproche...

— C'est possible ! murmura Edgard.

— Oui, poursuivit-elle, ce qui nous frappe ainsi, nous et les nôtres, dans notre repos, dans notre fortune, dans notre existence, ce qui frappe et terrifie la société tout entière, c'est plus qu'un danger et un malheur, c'est encore une leçon : Dites-moi, Edgard, — et surtout soyez sûr que je ne mets dans mes paroles ni rancune, ni allusion personnelle, — dites-moi, croyez-vous que la société oisive et élégante, le monde des riches et des heureux, ait fait ce qu'il devait faire, pendant cette phase — si douce, hélas ! et si décevante, — qui vient de finir, comme les songes de tragédie, par un coup de tonnerre ?

— Non, je ne le crois pas, dit M. Mévil en baissant la tête.

— Cette déification de l'argent, ce culte de la matière, cette soif de plaisirs, cet oubli de la vie de famille, du pays natal, des saintes traditions domestiques, du coin de terre où l'on avait du bien à faire, des pauvres à soulager, de la vie à répandre, un nom à soutenir ; cette obstination coupable à ne rien voir, à ne rien pressentir au delà de ce petit monde artificiel dont nous partageons la vanité, l'aveuglement et l'égoïsme... tout cela était-il d'un bon exemple pour le peuple, d'une sage défense pour nous, d'une utile prévoyance pour l'avenir ? Tout cela nous préparait-il des forces pour la lutte, un refuge pour la défaite, du courage pour les jours mauvais ?

— Ah ! vous dites vrai ! répliqua Edgard ; ces réflexions que je n'avais jamais faites, emporté que j'étais par ce tourbillon stérile, je les fais maintenant, durant de longues heures, depuis que je suis là, étendu sur mon lit ou sur ma chaise, entendant passer la révolution, et atteint, presque à la même heure, d'un double châtement...

— Eh bien ! ces réflexions sérieuses sont déjà un commencement de conversion ! dit Laure avec un affectueux sourire ; mais son front se rembrunit aussitôt, et elle ajouta : malheureusement, tandis que nous moralisons ainsi, les souffrances et les périls augmentent d'heure en heure ; j'ai reçu ce matin une lettre de votre père ; je ne vous l'avais pas lue pour ne pas attrister votre promenade : pourtant il importe que vous la connaissiez.

La lettre était datée de Brégy, fort belle terre que M. Mévil possédait en Bourgogne, et voici ce qu'il écrivait :

« Ma chère Laure, lorsque je vous quittai, il y a quinze jours, rassuré sur les suites de la blessure d'Edgard, et n'ayant plus qu'à en déplorer les causes, je vous disais que ma présence était nécessaire ici : je ne croyais pas si bien dire. Cette malheureuse révolution a tourné toutes les têtes : ce ne sont plus, comme il y a dix-huit ans, les maisons bourgeoises qui font niche aux châteaux ; ce sont les chaumières et les masures qui font peur aux maisons. Mon parc est chaque jour fourragé par des drôles contre lesquels mes gardes n'osent pas dresser procès-verbal ; mon gibier décimé ; mon bois volé ; mes arbres mutilés ; un grand diable de peuplier planté devant la fenêtre de mon salon, et la *Marseillaise* chantée tous les soirs à ma porte ; le tout absolument comme chez le duc de Larvelles, mon voisin de terre, dont la noblesse remonte aux Croisades.

Mais ne parlons pas de mes ennuis, qui me sont communs en ce moment avec tous les propriétaires de France. Grâce au ciel, voilà douze ans que je suis retiré du commerce ; ma signature ne court plus nulle part, et, sauf que je n'ai pas le sou, que mes fermiers s'empressent de devenir insolvables, que toutes nos denrées sont à vil prix et que je ne suis plus baron (M. de Larvelles n'est plus duc), je ne suis pas trop ruiné. Seulement, je prie mons Edgard de réfléchir à la fragilité des biens de ce monde et de s'appuyer sur ses doigts le total approximatif de ce qu'il a follement dépensé depuis dix ans. Avec cet argent, on aurait maintenant bien des ressources pour les jours mauvais, au lieu de se trouver à sec en face des éventualités les plus effrayantes... sans compter son duel, son horrible balafre, l'inquiétude et le chagrin qu'il nous a donnés... à vous surtout, ma chère fille.

» Mais, encore une fois, je détourne ma pensée de ces tristes images pour arriver à des sujets plus graves encore. La situation de M. Durousseau, mon beau-frère, m'inspire d'horribles craintes. Je sais que, pour s'étourdir, après le départ de son gendre et la réclusion volontaire de sa fille, Durousseau s'était lancé dans les entreprises les plus hardies, qui avaient besoin, pour réussir, de dix années de tranquillité ; je sais qu'il y avait engagé des capitaux immenses, dont une partie lui était fournie par la maison Brucken, Ménaud et Compagnie, de Bruxelles, et que la maison Rammer, de Vienne, avec laquelle il faisait des affaires énormes, vient de suspendre ses paiements, par suite des événements politiques. Jugez, ma chère Laure, combien tout cela m'inquiète ! J'ai écrit à Durousseau pour avoir des détails plus précis ; il ne m'a pas répondu, et j'ignore même où il est en ce moment. Ce qu'il y a d'affreux

dans les circonstances présentes, c'est que si un parent, un ami, se trouvait au bord de l'abîme, et qu'il fallût, pour le sauver, une avance de quelques misérables centaines de mille francs, son meilleur ami, son parent le plus proche, ne pourrait pas les lui prêter !

» Ce n'est pas tout encore : je suis très-inquiet pour Sylvie. Vous savez combien j'aime ma nièce, et vous aussi vous lui rendez justice, maintenant que vous ne la craignez plus. Sylvie est seule au château de Prasly, sans protecteur, sans défense, dans un pays où son mari était trop pauvre pour se faire aimer, et son père trop riche pour n'être pas envié. J'ai peur pour cette belle enfant, ainsi abandonnée, dans un temps où toutes les autorités succombent et où toutes les passions se déchaînent. M. de Prasly continue ses prouesses en Afrique ; il vient d'être mis, pour la neuvième fois, à l'ordre du jour de l'armée et de recevoir la rosette d'officier de la Légion d'honneur. N'importe ! sa place, en des moments comme ceux-ci, est auprès de sa femme, et j'ai assez bonne opinion de lui pour être sûr qu'il est de mon avis ; mais une mauvaise honte, une fierté intempestive aujourd'hui qu'il n'y a plus ni noble, ni riche, le retiennent encore... et puis peut-être ne se rend-on pas bien compte là-bas de ce qui se passe en France. Il faudrait un ami sûr, dévoué, qui allât le chercher, lui peignît la situation sous ses vraies couleurs, et le ramenât vers sa femme... Ce ne serait pas impossible, car, au fond, ils s'aiment, et la conduite de Sylvie le prouve aux plus incrédules... Si je n'étais pas si vieux, si perclus de rhumatismes, si invinciblement retenu à Brégy par cette horrible crise, je partirais... j'irais trouver George... Ou si Durousseau n'était pas absorbé, écrasé par ses terribles affaires... Mais non, il ne vaudrait rien en ce moment

pour cette mission conciliatrice ; il aurait trop l'air d'abdiquer son orgueil en perdant ses millions. Ah ! il y aurait bien quelqu'un pour qui cette entreprise serait un moyen d'expiation ses torts, de les réparer peut-être... Devinez-vous, ma chère Laure, de qui je veux parler ? Et si vous devinez, consentirez-vous ? Je m'en rapporte là-dessus à la justesse de votre esprit, à l'élévation de votre cœur ; quoi que vous décidiez, je vous approuve et vous remercie. »

— Moi ! c'est moi que désigne mon père !... dit Edgard avec émotion.

— Oui, mon ami, vous-même, et, à mon tour, je m'en rapporte à vous, reprit madame Mévil.

— Au fait, répliqua Edgard en s'efforçant de paraître gai, n'ai-je pas maintenant, dans l'état où me voilà, tout ce qu'il faut pour réconcilier un mari avec sa femme ?

— Et quand cela serait, répondit Laure avec une expression trop cordiale pour être offensante, qui sait si ce n'est pas la pénitence que le ciel vous réserve pour vous pardonner vos vieux péchés ?...

— Et vous, Laure, ferez-vous comme le ciel, vous, gracieuse et bonne comme un de ses anges ? dit Edgard en prenant la main de sa femme et en la lui baisant avec une galanterie mélancolique.

— Moi, mon ami, je vous ai déjà pardonné... Mais si vous ramenez le calme dans ces deux cœurs d'élite que vous avez troublés, si vous contribuez à rendre l'union et le bonheur à ce ménage qui mérite d'être heureux... eh bien ! poursuivit-elle avec un charmant sourire en posant sa main sur son cœur, il n'y a déjà plus là de blessure... il n'y aura plus de cicatrice.

— Mais vous laisser seule ici, dans cette ville enfié-

vrée, au milieu de tumultes et de désordres comme ceux de ce soir !

— Non, Edgard, je ne resterai pas à Paris ; nous partirons ensemble ; vous me laisserez à Brégy ; c'est presque votre chemin ; vous direz, en passant, un tendre adieu à votre père ; il vous donnera ses avis, et vous repartirez plus rassuré, nous sachant ensemble...

— C'est cela ! vous pensez à tout et vous êtes la perfection même ! s'écria le convalescent, qui eût volontiers commencé ses malles. Le grand air, le voyage, cette station à Brégy, me feront grand bien. Paris, cet affreux Paris me pèse, depuis quelque temps, comme un manteau de plomb. Je me fais une joie de partir sans revoir personne... sans me montrer aux regards moqueurs ! Et puis, ajouta-t-il timidement, le soleil d'Afrique... le hâle que j'en rapporterai... mon séjour chez les Kabyles... tout cela rendra peut-être ma cicatrice plus admissible, plus présentable...

— Prenez garde ! lui dit Laure en le menaçant de ses jolis doigts : voilà le vieil homme qui reparait avant que le nouveau ait fait ses preuves.

— Tous deux vous appartiennent, et pour toujours, reprit-il en pliant le genou devant elle avec une grâce de Lauzun converti.

III

Un Voltigeur de l'ancien régime.

Le 25 mars 1848, un peu avant le coucher du soleil et par un temps lourd qui annonçait un orage, un voyageur, suivi de son domestique, descendit du bateau à vapeur près du pont Saint-Esprit, à quelques centaines de pas du confluent de l'Ardèche et du Rhône. C'était Edgard Mévil. Il laissa son domestique à l'auberge pour être plus libre de ses mouvements et plus sûr d'échapper aux commentaires, loua un cheval, se fit indiquer tant bien que mal la route du Pont à Prasty, et s'enfonça dans la plaine, pendant que de gros nuages s'amoncelaient à l'horizon.

Il était six heures du soir. L'équinoxe amène souvent, dans le midi de la France, des bourrasques terribles où, à quelques heures de distance, l'aigre température de l'hiver s'entremêle aux pluies torrentielles de l'été. Une de ces tourmentes s'apprêtait à fondre du haut des montagnes granitiques du Vivarais dont elle envahissait déjà les flancs nus et déchirés. Le soleil, descendant vers ce rideau livide, éparpillait çà et là sur les saillies des rochers, sur les renflements de terrains, sur la cime des peupliers et des saules, une lueur fausse et menaçante qui faisait paraître le ciel plus noir et les nuages plus épais. De chaudes rafales couraient à travers les buissons de la route, effrayant la chanson des oiseaux jaseurs et égratignant les frêles bourgeons de verdure. Edgard pressait de

son mieux la marche inégale et revêche de sa monture ; il interrogeait d'un œil inquiet les pierres milliaires que commençaient à marbrer de larges gouttes de pluie, et la ligne blanchâtre du chemin, qui s'étendait devant lui à perte de vue, au milieu des ombres croissantes du crépuscule. Bientôt la nuit tomba tout à fait, et l'obscurité rendit plus visibles de fauves éclairs qui fendaient de haut en bas cette nappe immense remplie des sourds murmures du tonnerre et du vent. Sans être précisément effrayé, Edgard éprouvait ce genre de malaise qui participe, chez l'homme, aux bouleversements et aux troubles de la nature. Il lui devenait de plus en plus difficile de s'orienter, à mesure que l'ondée grossissait, que son manteau trempé se collait à ses épaules, que le chemin s'interrompait dans des flaques d'eau, et que son cheval, beaucoup plus sensible à l'orage qu'à la voix ou à l'éperon, buttait à chaque pas contre les cailloux et menaçait de s'abattre.

En ce moment, notre malencontreux cavalier, qui eût été plus à l'aise, aux courses de Chantilly, avec un anglais pur sang entre les jambes et une douzaine de haies à franchir, aperçut, au haut d'une courte montée qu'il gravissait péniblement, une maison d'assez modeste apparence, laquelle, vu la circonstance, lui parut préférable à un palais. Le vent et la pluie redoublant, Edgard fit un effort surhumain, obtint de son cheval une espèce de trot, et se trouva, au bout de quelques minutes, en face de cette habitation dont l'isolement et la physionomie sinistre l'eussent frappé, s'il eût été en mesure de regarder et de réfléchir. Elle était, pour ainsi dire, incrustée dans le rocher, qui formait en cet endroit un escarpement à pic, et dont le talus, festonné de plantes grimpantes, surplombait la toiture. Autour du bâtiment, pas un jardin, pas un pré, pas un carré de

légumes, pas une touffe d'herbes, pas un pot de fleurs. On eût dit que toute végétation et toute culture venaient expirer près de ce seuil. Pourtant la maison était en pierres de taille, la porte en chêne, les volants peints en vert, et cet ensemble ne trahissait ni abandon, ni pauvreté.

Edgard, ainsi qu'on peut bien le croire, ne s'arrêta pas à faire ces remarques que l'orage et la nuit eussent rendues d'ailleurs fort difficiles. Il vit ou crut voir au-dessus de la cheminée un mince filet de fumée, sous la porte un léger sillon de lumière, et il se hâta de frapper, doucement d'abord, puis rudement.

On ne se hâtait pas de lui ouvrir ; et cependant Edgard, prêtant l'oreille, s'imaginait entendre à l'intérieur un bruit singulier qui décelait la présence d'un être vivant, et qui, à ce moment de nos misères républicaines, pouvait passer pour un paradoxe ou un contraste. Il lui semblait ouïr le frémissement argentin de piles d'écus que l'on étalait sur une table ou que l'on enfermait dans un sac. Persuadé qu'il se trompait, il conclut du moins que cette étrange et solitaire maison avait un habitant, et il se remit à cogner avec plus de force du pommeau de sa cravache. Le bruit argentin cessa, mais la porte ne s'ouvrit pas davantage. A la fin, Mévil, exaspéré par l'orage qui était alors dans toute sa force et par ce manque évident aux plus simples lois de l'hospitalité, revint à la charge, et frappa un coup si violent que la porte céda.

Notre voyageur se trouva alors dans une salle assez vaste, qui ne différait pas beaucoup des cuisines de paysans. Un maigre tison brûlait dans l'âtre, et chauffait une marmite dont le contenu, d'une odeur peu appétissante, semblait destiné à un souper d'anachorète. Sur une grosse table, qui occupait le milieu de la salle, une chan-

delle fumeuse, fichée dans un flambeau de cuivre, combinait ses exhalaisons fétides avec celles de la cheminée et de la marmite. A sa clarté blafarde, qui errait languissamment sur les murs blanchis à la chaux, on pouvait voir, dans une pièce contiguë, des rideaux de serge verte, vieux et usés, à demi ramenés sur un grand lit de noyer. Le seul meuble un peu remarquable qui attirât les regards était un bahut en bois sculpté, bruni par le temps et garni d'une grosse serrure. Adossé à ce bahut, comme s'il avait voulu le cacher aux visiteurs indiscrets, se tenait un homme grand, sec, légèrement voûté, dont les cheveux blancs, le front dépouillé, les rides profondes, l'œil enchâssé dans son orbite, la figure hâve et tourmentée dans sa pâleur sénile, relevaient, par une indéfinissable expression d'étonnement et d'inquiétude, ce que son costume et son entourage avaient de sordide et de misérable. Il paraissait plus qu'octogénaire; mais la vie, retirée dans son regard, y dardait des lueurs fauves et après, qu'on eût dites le reflet d'une lampe agonisant sur un monceau d'or. Au moment où Edgard entra, cet étrange vieillard, par un mouvement rapide, cacha sous sa chemise une clef que Mévil avait vue reluire comme un éclair entre ses mains décharnées, et qui venait sans doute de grincer dans le bahut. Puis, faisant un effort pour réprimer son émotion, et marchant sur Edgard d'un pas encore assez ferme, il lui dit d'un air irrité et terrifié tout ensemble :

— Qui êtes-vous? Que me voulez-vous? Pourquoi forcer ma porte? Qu'avez-vous vu? Que savez-vous? Qui vous envoie? On vous a trompé... Je n'ai rien... absolument rien que ce toit, cette guenille et ce lit. Passez votre chemin!

A chacune de ces paroles débitées avec une volubilité

singulière, la pâleur livide du vieillard faisait place à une rougeur fébrile; ses lèvres tremblaient; sa voix entrecoupée et stridente avait des éclats métalliques.

Au lieu de répondre, Edgard marcha droit à la cheminée, saisit le crochet de fer suspendu à l'âtre, et remua les tisons qui se rallumèrent en jetant des milliers d'étincelles. Ensuite, secouant son manteau ruisselant de pluie, et présentant à la chaleur du foyer ses bottes étoilées de boue, il dit froidement à l'inhospitalier propriétaire de cette triste maison :

— Je ne veux rien que m'abriter un moment contre cet horrible orage... Je ne vous demande rien que mon chemin pour aller à Prasly : je n'ai rien vu qu'une nuit très-noire, une maison très-laide et un hôte très-maussade.

Cette réponse, nette et rassurante dans sa brusquerie, ne fit qu'ajouter au trouble du vieillard au lieu de l'apaiser.

— Prasly! s'écria-t-il : Prasly! dites-vous? Qui allez-vous voir, qu'allez-vous faire à Prasly?

— Mais que vous importe? dit Edgard dont l'étonnement augmentait.

— Ah! c'est que j'ai connu autrefois... là-bas... au château... mais non... personne! il n'y a plus personne de ce temps-là... ils sont tous morts, enterrés, oubliés... Moi-même, je suis seul ici, tout seul... Mon fils unique, mon Antoine m'a quitté, il y a bien longtemps... Je lui ai fait honte... je lui ai fait peur!... Ah! ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! Ils ont dit que Pierre Mourgue était riche, que Pierre Mourgue se levait la nuit pour compter son trésor... Ils ont menti... ne les croyez pas!

Évidemment, soit que l'apparition subite d'Edgard eût porté le désordre dans le cerveau de cet homme, soit que ses idées suivissent une pente habituelle et irrésistible, il

tombait, de moment en moment, dans un état voisin de la démence. Mévil, malgré ses prétentions au sang-froid, éprouvait ce frisson communicatif que cause une scène de folie véritable, fort différente de celles qui se jouent au théâtre avec des peignoirs blancs et des couronnes de fleurs dans les cheveux : il chercha à maîtriser cette sensation indigne d'un sportman accompli, et dit à son bizarre interlocuteur :

— Voyons, père Mourgue, si tel est en effet votre nom !... calmez-vous et écoutez-moi ! — Je suis un voyageur, aventuré, par un temps affreux, sur la route de Prasly... La pluie tombe à torrents... je ne vois plus mon chemin devant moi... j'aperçois votre maison... je frappe à votre porte... vous tardez à m'ouvrir... je frappe un peu plus fort... j'entre sans me faire annoncer... je me réchauffe un moment ; je vous demande de me remettre dans la direction de Prasly, de me renseigner sur la distance qui me reste à parcourir, et je vous payerai, pour ce double service, le prix que vous fixerez vous-même... Qu'y a-t-il donc là de si terrible ? Et à quoi riment ces airs effarés ?

Pendant qu'Edgard parlait, l'accès de fièvre de Pierre Mourgue tombait peu à peu ; les muscles de son visage se détendaient comme si quelque secret ressort, un moment dérangé dans sa tête, se fût rétabli tout à coup ; il regarda autour de lui de l'air d'un homme qui sort d'un mauvais rêve, et dit à Mévil avec la froideur méfiante du paysan qui conclut un marché :

— Combien me payerez-vous ?

— Je vous l'ai dit, mon brave ! vous fixerez vous-même le prix...

— Eh bien ! une pièce de trois francs, est-ce trop ? fit timidement Pierre Mourgue ; l'hiver a été rude, et je suis bien vieux...

— Oh ! j'irai même jusqu'à cinq ! répliqua gaîment Edgard sans marchander.

Une expression de surprise et de joie se peignit sur le visage parcheminé du paysan : ses petits yeux étincelèrent sous leurs gros sourcils grisonnants ; il jeta dans le foyer prêt à s'éteindre une brassée de sarments et de petit bois qui répandit une vive flamme ; ensuite, décrochant près de la cheminée une couverture de laine grise qui lui servait de manteau, il entr'ouvrit la porte pour voir si l'orage avait cessé.

Quelques gouttes d'eau tombaient encore, fouettées par une bise froide : la lourde masse des nuages se déchirait en lambeaux, et de pâles étoiles tremblottaient dans les échancrures ; à l'est, une clarté plus égale, bien que voilée, teignait un coin du ciel et annonçait le lever de la lune. Rien n'empêchait notre voyageur de reprendre son chemin : il avait hâte d'ailleurs de sortir de cette maison, de se retrouver en plein air, d'échapper à l'impression d'anxiété et de malaise que lui avaient causée la vue de cet homme, son trouble, ses paroles incohérentes, toute cette scène fantastique si paisiblement terminée.

Mourgue mettait ses sabots. Mévil le regardait faire ; lui qui n'avait guère vu d'autres paysans que ceux de l'Opéra-Comique, il se disait *in petto* que celui-là leur ressemblait très-peu.

— Allons, en route ! lui dit Mourgue ; il ne pleut presque plus, et nous avons encore une bonne lieue !

— Mais vous venez donc avec moi ! dit Edgard étonné ; je ne vous en demandais pas tant ; votre feu m'a à moitié séché ; mon cheval est là, sous l'auvent de votre maison, attaché à l'anneau de votre muraille ; la lune va se lever ; on y voit presque ; vous me remettiez sur mon chemin, et je me tenais pour très-content !

A son tour, le vieillard le regarda d'un air stupéfait. Il ne pouvait se figurer que ce voyageur, si riche et si généreux qu'il pût être, lui eût promis la somme exorbitante de cent sous, uniquement pour être entré par force sous son toit, s'être chauffé cinq minutes à un feu de fagots, et lui avoir demandé le chemin de Prasly. Mourgue avait cru que Mévil le voulait avoir pour guide, et il ne put s'empêcher de dire tout bas :

— Si j'avais su qu'il fût si magnifique, je lui aurais demandé dix francs !

Edgard lut probablement cette surprise et ce regret sur cette physionomie méfiante et finaude, et, ne voulant pas être dupe, il dit à Pierre d'un ton goguenard :

— Au fait, mon vieux bonhomme, vous voulez gagner votre argent en conscience ; j'accepte : mon cheval bronche et n'y voit goutte ; la lune est en retard ; le chemin n'est ni beau, ni court ; je pourrais m'égarer, échouer dans quelque ornière, sombrer dans quelque flaque d'eau, et perdre toute ma nuit dans ce délassement peu comique ; décidément j'aime autant que vous veniez avec moi !...

Mourgue ne fit plus aucune observation ; il ferma sa porte avec un soin qui semblait démentir ses airs de pauvreté, et détacha le cheval qui piétinait sous l'auvent. Edgard monta dessus et ils se mirent en route.

Mévil eût voulu faire causer son guide ; il croyait comprendre que cet homme n'était pas un paysan ordinaire, que cette vieillesse sur laquelle passaient de grandes ombres, cette solitude, cet abandon, cette figure de spectre sur ce corps d'échalas, ce mélange d'âpreté rustique et de visions hallucinées, avaient un sens et cachaient quelque mystère. Quoique doué d'une imagination peu poétique, et n'admettant, en fait d'apparitions et de légendes noc-

turnes, que le ballet des nonnes de *Robert le Diable*, Edgard tressaillait involontairement en voyant à quelques pas devant lui ce grand vieillard dont la silhouette noire s'allongeait ou se découpait sur les talus du chemin, aux froids rayons de la lune : il essaya deux ou trois fois de renouer l'entretien ; mais Pierre Mourgue, redevenu taciturne, ne répondait que par monosyllabes.

Ils marchaient ainsi, depuis une demi-heure, Edgard sifflant un air de Rossini pour se réchauffer, et son guide cheminant silencieusement en tête de son cheval, lorsque, sortant de la chaîne des montagnes qu'ils avaient gravies ou cotoyées jusque-là, ils se trouvèrent dans une plaine assez vaste que bordaient à l'horizon quelques lumières éparpillées.

— Voilà Prasly-le-Neuf ! dit laconiquement Pierre Mourgue en étendant le bras dans la direction de ces lumières.

Mévil, regardant au delà de cette zone faiblement éclairée, vit s'échelonnant au-dessus, une colline à demi perdue dans l'ombre et dominée à son sommet par une masse d'un ton plus solide et plus sombre qui se profilait sur le ciel. Il reconnut le château de Prasly, et le montrant de la main à son guide, il s'appretait à l'interroger ; mais, au même instant, le vent apporta à son oreille un bruit, vague d'abord, puis plus distinct, qui le ramena désagréablement aux réalités du moment. Il écouta avec plus d'attention, et il entendit, du côté de Prasly-le-Neuf, des voix lointaines qui chantaient :

« Mourir pour la patrie !

« Mourir pour la patrie !

« C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ! »

Ainsi, dans cette nuit, dans cette plaine solitaire, la Ré-

volution promenait ses hymnes et retrouvait ses échos ! Edgard, bien qu'il se fût accoutumé, depuis un mois, à ce fastidieux chant des Girondins, pillé dans un mélodrame de 1847 par la République au dépourvu, éprouva cette fois une sensation plus douloureuse. Reportant ses regards sur le vieux château dont la masse noirâtre devenait de plus en plus visible, il songea tristement que Sylvie était là, seule peut-être, qu'elle aussi entendait de ses fenêtres ces voix grossières et avinées chantant les refrains de la révolution nouvelle. Une profonde angoisse s'empara de lui, et il dit à Mourgue avec une certaine brusquerie :

— Les aimables habitants de Prasly-le-Neuf se donnent donc à eux-mêmes un concert patriotique ?

— Les niais ! les fous ! aujourd'hui des chansons, demain la misère ! murmura son guide avec une sombre amertume. Ah ! s'ils savaient ce que je sais ! s'ils avaient vu ce que j'ai vu ! s'ils avaient vécu du temps de l'autre, de la grande République ! c'était là le bon temps... On prenait, on prenait, on gardait, on faisait ses affaires ! ajouta-t-il en ramenant par un geste saccadé un pan de son manteau sur sa poitrine comme pour y cacher un trésor... Mais non ! reprit-il avec un soubresaut terrible ; je n'ai rien su, rien vu, rien pris !... Je n'ai rien, je suis un pauvre vieillard oublié par la mort et gagnant péniblement son pain !

Tout cela se mêlait dans la bouche de Pierre Mourgue, comme deux courants d'idées contraires, toujours prêts à s'entrechoquer.

— Ah ! ça, est-ce qu'il va recommencer ? se dit Mévil.

Ils étaient arrivés à l'endroit où le chemin se partageait en deux, continuant à droite, dans la plaine, sa ligne courbe qui s'arrondissait autour de la villa Durousseau et conduisait jusqu'au bourg ; et serpentant à gauche, à tra-

vers les premiers contreforts de la colline jusqu'au château de Prasly.

Ce fut de ce côté que parut se diriger Edgard.

— Où allez-vous donc ? dit brusquement Pierre en s'arrêtant.

— Mais au château, je suppose, répliqua Mévil.

— Au château ! au château de Prasly !... Et c'est moi qui vous y conduis ! non, je ne peux pas... je ne veux pas y entrer... jamais ! jamais ! Il y a cinquante-cinq ans que je n'en ai dépassé le seuil ! s'écria le vieillard à qui ces mots semblaient arrachés par une horrible torture.

Puis, revenant à Edgard et le regardant fixement :

— Mais qui donc êtes-vous vous-même ? murmura-t-il, emporté de nouveau par une idée fixe... Êtes-vous le jeune marquis, venu tout exprès pour me surprendre ?... pour m'arracher mon secret, ma vie ?... Ah ! oui, vous êtes le marquis George, le fils du marquis Gaston, le petit-fils du marquis Maurice !... En effet, vous êtes blessé au visage, et l'on m'a dit que le jeune marquis se battait en Afrique !... Mon fils y est aussi, en Afrique... M'apportez-vous de ses nouvelles ?... Mais non, poursuivit-il avec plus de calme ; je connais George de Prasly. Caché derrière ma porte, je l'ai plusieurs fois suivi du regard pendant qu'il passait sur la route... il est plus grand que vous ; il est brun, et vous êtes blond... D'ailleurs, ce n'est pas lui qui eût eu besoin d'un guide pour retrouver son chemin... Non, vous n'êtes pas monsieur George, et vous devez bien savoir que personne, excepté l'abbé Sorel, maître Ramignard et le médecin, n'est reçu au château, depuis que M. George est parti !

Tandis qu'il parlait avec une exaltation croissante et un tremblement nerveux qui annonçait l'approche d'un nou-

vel accès, Edgard Mévil réfléchit qu'il se pouvait bien, en effet, que Sylvie refusât de le recevoir ; qu'avant de faire une tentative pour arriver jusqu'à elle, il valait mieux commencer par voir le curé ou le notaire, recueillir des renseignements exacts et préparer sa cousine à sa visite. Ces noms d'abbé Sorel et de maître Ramignard résonnaient à son oreille comme de vagues souvenirs, des échos mal assoupis de la lugubre soirée où la vieille marquise de Prasly était morte. Sa vraie situation vis-à-vis de Sylvie, qui peut-être ne lui avait pas encore pardonné, lui apparut dans tout son jour, et son émotion s'en accrut.

— Eh bien ! mon vieux Pierre, dit-il en se retournant vers son guide : vous avez raison ; par le flanc droite, et allons à Prasly-le-Neuf !

IV

Le revers de la médaille.

Il y avait eu, ce jour-là, fête civique et démocratique à Prasly-le-Neuf. Marius Floquet, l'ex-greffier de la justice de paix, que nous avons vu, quatre ans auparavant, admirateur si enthousiaste des millions et du génie commercial de M Durousseau, venait d'être nommé procureur de la République au tribunal de la ville voisine, et il avait, en l'honneur de cet heureux événement, convo-

qué au *Café de la Jeune-France* tous les chauds patriotes du canton. Le cognac, la bière et le Saint-Péray avaient coulé à pleins bords, et les gosiers largement humectés par ces libations fraternelles, ne s'étaient fait faute d'aucun des refrains révolutionnaires du répertoire ancien et moderne. Ce Café, dont le propriétaire avait jugé convenable de passer du tricolore au rouge pour se mettre au niveau des circonstances, offrait, en ce moment, une physionomie beaucoup plus bruyante, ou, comme on disait alors, beaucoup plus avancée qu'à l'époque où s'est ouvert notre premier récit. C'étaient pourtant à peu près les mêmes personnages, mais les tapageurs avaient le verbe plus haut et les modérés la parole plus timide. Maître Ramignard y brillait par son absence; l'honnête notaire, quelque peu appesanti par l'âge et intimidé de tout ce bruit, avait craint de compromettre la dignité de ses cheveux blancs et de ses opinions retardataires au milieu de ces groupes criards où les questions les plus brûlantes s'agitaient avec une hardiesse de langage à faire pâlir Harmodius et Thrasybule. Il s'était sagement retiré sous sa tente, c'est-à-dire dans sa maison où un petit nombre d'amis intimes, dévoués comme lui à l'ordre et à la propriété, venaient, à pas de loup et à la nuit close, faire sa partie de boston et deviser à voix basse des dangers de la chose publique. En revanche, Girard, le gros meunier, nommé maire par l'influence de Marius Floquet, trônait au plus bel endroit de la salle et se consolait, en vidant son verre et en chantant la *Marseillaise*, de ne plus voir l'eau ni le blé arriver à son moulin. Les fermiers des environs, le père Germot en tête, consternés de la baisse des denrées et de l'impôt des 45 centimes, venaient chercher des nouvelles et consommaient en silence un demi-litre de vin vieux. Le

haut du pavé, dans le Café comme dans la rue, appartenait à des gens qu'on eût à peine regardés deux mois plus tôt, que le tavernier comptait parmi ses plus mauvaises pratiques, mais auxquels il n'osait plus refuser un crédit illimité, sachant qu'ils étaient hommes à se faire servir par force et à briser, en outre, ses tables et sa faïence. Ce jour-là Marius Floquet avait annoncé qu'il payait pour tous, et le cafetier n'en était pas plus rassuré.

On buvait depuis le matin ; le sol était jonché de bouteilles vides ; un grand bol de punch flambait encore sur le poêle autour duquel s'étaient rassemblés tous les beaux parleurs de la troupe. De temps à autre, l'aigre fausset de Marius Floquet perçait à travers le tumulte, non pas pour rappeler ses convives à des sentiments plus sages, mais pour leur promettre solennellement prompte et complète satisfaction de toutes leurs absurdes idées, de toutes leurs folles convoitises.— Oui, mes amis, oui, mes frères, glapissait-il en se dressant sur la pointe des pieds pour relever sa taille rachitique : vous serez tous heureux, vous serez tous riches, vous aurez tous des places, des maisons, des terres, des rentes, de bons dîners, du bon vin, et le droit de travailler sans rien faire ! Notre glorieuse République le veut ainsi ; elle vous le promet par ma bouche, et nul n'oserait lui désobéir !

— Oui, mais en attendant, nous n'avons plus de journées ! dit en enfouissant ses mains dans ses poches, qui résonnaient creux, un ancien ouvrier de M. Durousseau, trois fois congédié pour mauvaise conduite. Voyez, citoyen Floquet, les toiles se touchent... et alors...

Une pantomime menaçante compléta sa phrase.

— Alors la République viendra au secours de ceux qui l'aiment ! interrompit Floquet avec emphase.

— Et si elle n'y venait pas ! si elle avait affaire ailleurs ! insista l'ouvrier d'un air sombre ; nous aurions le temps de mourir de faim.

— Oh ! alors il faudra bien que les riches et les bourgeois s'expliquent ! reprit Marius un peu déconcerté, mais ne voulant pas rester court. Il faudra bien que ces lâches capitaux, qui se resserrent et s'enferment, remettent le nez à la fenêtre...

— Sans quoi on irait les chercher par la porte ! fit l'ouvrier avec un gros rire.

— Sait-on où est M. Durousseau ? va-t-il revenir à sa fabrique ? dit le meunier Girard pour détourner la conversation.

Il ne pouvait choisir de diversion plus maladroite ; l'absence de M. Durousseau se prolongeait d'une façon inquiétante : son régisseur ne recevant plus d'ordres et n'ayant plus de fonds disponibles, avait suspendu les travaux de la fabrique. Le jardinier, vu la dureté des temps et le silence de son maître, avait renvoyé ses aides. Tous les chantiers de bois, de pierres, de terrassements, de digues, que M. Durousseau multipliait d'ordinaire pendant la saison rigoureuse, étaient interrompus. On ne taillait plus les arbres, on ne ratissait plus les allées ; des mares d'eau stagnante se formaient dans les prairies ; les clôtures, dégradées çà et là par des vagabonds ou des braconniers qu'encourageait l'impunité, ouvraient leurs brèches récentes, et laissaient pénétrer le regard à travers les berceaux et les massifs. Cette villa, si coquette, si élégante, entretenue avec un soin si scrupuleux, trahissait, par maint endroit, des signes de décadence et d'abandon. La volonté ferme, la haute intelligence servie par des écus et habituée à répandre dans tout le pays l'activité et le mouvement, avaient momentanément abdicqué :

il n'en fallait pas davantage pour que tout fût frappé de marasme et de langueur.

Aussi ce fut un haro général autour du poêle qui servait de tribune et de club aux libres citoyens de Prasly-le-Neuf.

— M. Dourousseau ! dit étourdiment Marius Floquet ; ne m'en parlez pas ! C'est un suppôt de la tyrannie déchuë, engraisé des sueurs du peuple. Aujourd'hui que le peuple se montre et veut avoir son tour, le Dourousseau s'enfuit ou se cache avec sa cargaison de sacs d'écus.

— M. Dourousseau ! c'est un égoïste, un exploiteur, un privilégié ! crièrent en même temps dix voix avinées.

— C'est un aristocrate ! un bourgeois !!! ajouta, en forme de résumé, le plus lettré de la bande.

— On assure qu'il est parti pour Bruxelles !

— Ou pour Londres !

— Ou pour l'Amérique !

— Et, pendant ce temps, le peuple souffre, le peuple a faim ! reprit un des assistants en se versant rasade et en buvant d'un seul trait.

— Le peuple a soif ! le peuple n'a pas de pain ! le peuple n'a pas de travail !

— Du travail !... c'est notre droit à tous ! hurlèrent les hommes le plus notoirement fainéants de la commune.

Le dialogue et la scène prenaient, de moment en moment, une tournure plus alarmante. Les poings fermés frappaient sur les tables, les visages s'empourpraient, les verres se brisaient en s'entrechoquant, les langues épaissies murmuraient des paroles de menace ; un souffle de malheur et de violence se respirait dans cette salle enfumée, au milieu de ces vapeurs grossières, dans le contagieux vertige de ces cerveaux enfiévrés. On se sentait arrivé

à ce moment de surexcitation populaire où les mauvaises têtes font trembler les bonnes, où les poltrons se font méchants par excès de peur, et où il suffit d'une étincelle pour tout embraser.

Marius Floquet n'était pas le plus rassuré. Magistrat depuis vingt-quatre heures, partagé entre ses nouvelles fonctions et ses vieilles habitudes, il n'eût pas voulu pourtant que les choses allassent trop loin et que son avènement judiciaire s'inaugurât par de trop graves désordres. Il cherchait donc dans sa tête, un peu tardivement peut-être, les moyens de conjurer l'orage et de congédier chacun chez soi, quand Baptiste Fraisse, l'ouvrier à figure sinistre qui avait parlé le premier, s'écria tout à coup :

— Mais, j'y pense, la fille à M. Durousseau n'est pas loin d'ici... on pourrait aller faire une visite à cette aristocrate, et lui demander poliment du travail, du pain et quelques bouteilles de vin...

Il y eut un moment d'hésitation et de silence : la manière dont Sylvie avait vécu depuis quatre ans au château de Prasly, toujours seule, retirée, et ne révélant sa présence que par de bonnes œuvres, l'avait entourée d'une auréole de respect, presque de pieuse crainte, qui en faisait une personne à part. Aussi la proposition de Baptiste commença-t-elle par effrayer les moins timides. Il s'en aperçut, et s'acharnant, comme tous les gens qui veulent se griser d'une idée mauvaise avant de commettre une mauvaise action :

— Ah ! ça ! nous sommes donc tous des poules mouillées ? s'écria-t-il avec un sourire livide qui découvrit ses dents blanches et aiguës. Ne dirait-on pas que je vous propose d'aller assassiner cette brave dame ?... Une visite d'amitié, voilà tout... Nous choisirons un délégué, qui lui

dira que nous mourons de faim, que tous les ateliers sont à bas dans le canton, que nous n'avons pas de travail, que c'est son père qui en est cause, et qu'en l'absence de son père c'est elle qui doit nous faire travailler... Elle est charitable; elle ne voudra pas nous laisser partir les mains vides, et peut-être nous donnera-t-elle en outre les clefs de la cave de M. Dourousseau.

Cette péroraison n'était pas mal calculée pour séduire les plus ivrognes. Quelques-uns bégayèrent en se levant à demi sur leur banc :

— Au fait, Baptiste a raison ! De cette manière, personne n'a rien à dire... Nous parlons honnêtement à madame de Prasly; elle nous donne de quoi passer gaiement la semaine, et nous revenons ici faire la noce !

— Allons ! en route ! La promenade et le grand air nous feront du bien ! crièrent d'autres buveurs, enhardis par la hardiesse de leurs voisins !

— En route ! et au château ! reprirent en chœur Baptiste et deux ou trois de ses camarades, prédisposés par leurs antécédents déplorable et leurs boissons redoublées au rôle de meneurs.

— Mais, mes amis, mes bons amis ! essaya de dire Marius Floquet, dont la face blême semblait sortir d'un des sacs de farine du meunier Girard... il est huit heures du soir ; on ne fait pas ainsi de visite nocturne chez les citoyens paisibles... Madame de Prasly est seule, elle est femme.... vous pourriez, bien involontairement, lui causer quelque frayeur... votre démarche pourrait être mal interprétée par les ennemis de notre glorieuse République...

— De quoi ? de quoi ? interrompit Baptiste, qui, se sentant soutenu, devenait plus arrogant : est-ce que vous allez, vous aussi, hurler avec les loups et passer aux aristocrates ?

Pas de ça, citoyen Marius ! Endossez votre robe noire, et préparez vos beaux discours pour les juges... mais laissez-nous faire ce qui nous plaît et aller où bon nous semble !

En ce moment, le vieux père Germot qui se tenait silencieusement dans son coin sans prendre part à cette scène, se leva et s'approcha du groupe : malgré son âge, il était vigoureux et robuste, et, malgré ce qu'on appelait ses opinions rétrogrades, on l'aimait et on le respectait ; car on l'avait constamment vu, depuis cinquante ans, assidu au travail, dur à la fatigue, hospitalier aux pauvres, exact envers les riches, fidèle à ses engagements et ne faisant tort à personne. Il étendit sur le poêle ses mains calleuses, carra ses larges épaules, et fixant sur Baptiste un regard assuré :

— Madame de Prasly ! s'écria-t-il d'une voix ferme, madame George de Prasly... Si vous n'étiez pas des ingrats, vous devriez tous être à genoux devant elle et baiser le bas de sa robe...

Baptiste voulut parler : Germot l'arrêta d'un geste :

— Vous êtes ici une vingtaine, reprit-il : quel est celui de vous à qui madame n'a pas fait du bien ? Vos enfants, quand ils sont malades, qui les soigne ? Vos pères et vos mères, quand ils sont infirmes, qui les nourrit et les console ? Vos fermages, quand ils sont en retard, qui les attend ou les paie ? Votre pannetière, quand elle est vide, qui la remplit ? La bienfaitrice, l'ange gardien, la Providence visible du canton, quelle est-elle ? Toi, Jérôme, le boulanger ne voulait plus te faire crédit : qui a réglé son compte ? Toi, Blaise, ton frère allait partir pour l'armée : qui a prêté à ton père de quoi avoir un remplaçant ? Toi, Baptiste, M. Durousseau t'avait renvoyé trois fois : s'il a consenti trois fois à te reprendre, qui l'en a prié ? Toi, Jean, ta femme, épuisée par sa dernière couche, s'en allait grand

train : qui l'a visitée ? qui lui a porté, chaque jour, du bouillon et du vin vieux ? qui l'a reconfortée et guérie ? Toi, Jacques, tu t'étais cassé le bras en tombant d'un mûrier : qui t'a pansé comme un chirurgien, comme une sœur de charité ? Si M. Bergier, le médecin, est toujours à votre porte au moment nécessaire, qui vous l'envoie ? Si notre curé a toujours quelques pièces blanches dans sa soutane, qui les y met ? Sortez de ce Café ; allez de porte en porte ; parcourez le bourg dans tous les sens, et si vous trouvez une seule maison, un seul être vivant qui ne parle de la charité, de la bonté de madame de Prasly, courez chez elle, à cette heure de nuit, l'effrayer de vos cris et de vos menaces... Sinon, insensés que vous êtes, ayez honte de votre ivrognerie, et rentrez chez vous !

Germot s'animait en parlant, et son ferme langage produisit une impression visible sur une bonne partie de l'assistance. Marius Floquet, forcé par son caractère officiel de prendre parti contre le désordre, recouvrait son aplomb et préparait une nouvelle homélie sur la clémence des vrais patriotes et les bienfaits certains de la république. Baptiste, les toisant de son regard sinistre, ressemblait à un dogue à qui l'on enlève sa proie, et grondait sourdement en attendant le moment favorable pour faire taire ses contradicteurs. Les partisans de l'ouvrier l'interrogeaient de l'œil, et peut-être une collision allait-elle éclater, quand la porte du Café s'ouvrit ; deux hommes entrèrent, et l'attention générale se porta sur eux : c'étaient Edgard Mévil et Pierre Mourgue, son guide.

Ils passaient devant le Café, allant chez maître Rami-gnard ; ils avaient entendu un grand bruit de voix, des chants, des cris, un commencement de querelle ; Edgard avait voulu entrer, et son guide avait obéi.

Rien n'est impressionnable comme les imaginations populaires, surtout dans ces moments d'exaltation et de crise où ces âmes ignorantes, cessant d'être gouvernées, s'abandonnent librement aux indications les plus contraires, et sont suspendues entre le bien et le mal par un fil imperceptible. L'entrée soudaine d'Edgard et de son compagnon fit sur les buveurs du Café *de la Jeune-France* l'effet du *quos ego* de Neptune. La génération nouvelle savait vaguement que Pierre Mourgue avait joué un rôle dans la grande révolution ; ce qu'on savait encore mieux, c'est que son fils Antoine s'était engagé volontairement, quinze ou vingt années auparavant, et qu'à force de bonne conduite et de bravoure, il était parvenu au grade de chef de bataillon dans notre armée d'Afrique. On crut d'abord que c'était lui qui accompagnait son père, et la balafre d'Edgard accréditait cette opinion. D'autres se figurèrent que Mèvil était un grand personnage révolutionnaire, voyageant dans le Midi, et adressé à Mourgue par d'anciens amis politiques. Aussi, lorsqu'il traversa la salle, et que, s'asseyant à une table, il demanda du rhum et deux verres, on eût entendu une mouche voler dans ce même Café, où, quelques secondes plus tôt, se déchaînaient les tempêtes. La réputation de Pierre Mourgue était, à vrai dire, mystérieuse comme sa personne et sa vie. Les uns le disaient enrichi pendant la Terreur et enfouissant son or avec des frayeurs d'avare ; les autres prétendaient qu'il s'était ruiné plus tard par des spéculations fausses ou des acquisitions onéreuses, et qu'il ne lui restait plus que sa maison et quelques gros sous dans un vieux pot. Ce qui était avéré, c'est que Mourgue ne vivait pas comme tout le monde, qu'il fuyait la société, cadenassait sa porte, passait souvent des semaines entières enfermé chez lui, et tombait parfois dans des accès de mélan-

colie ou de délire, visions du passé revenant tout à coup s'asseoir à son foyer. Les plus hardis, ceux qui s'aventuraient la nuit sur la route, assuraient avoir vu, à toute heure, briller de la lumière à travers les interstices de ses volets, et ajoutaient qu'il n'était pas rare de le rencontrer à minuit errant dans les champs comme un fantôme. Ces allures étranges, ces alternatives de raison et de folie, cette solitude, ce mutisme, ces airs de dénûment cachant, au dire de quelques-uns, un trésor d'origine inconnue, tout cela, au lieu de faire tort à Mourgue, lui servait ; tout cela imposait à la multitude, et le protégeait contre ce qu'il paraissait redouter le plus : la curiosité populaire, et la recherche de son passé. Lorsqu'avait éclaté la révolution de 1848, on s'était attendu à voir ce vieux débris de l'ancien régime républicain se ranimer et applaudir à cette jeune image de son ancien culte. Mais, soit décrépitude, soit effet de l'expérience, soit pour toute autre raison, il s'était calfeutré plus soigneusement que jamais, et à ceux qui voulaient lui faire partager leurs espérances et leurs ardeurs il répondait en traitant de folles ces ardeurs et ces espérances. N'importe ! la frayeur vague et superstitieuse qu'il avait toujours inspirée s'était agrandie, depuis un mois, d'une sorte de respect. On le considérait comme une colonne ou un chapiteau brisé de ce temple qu'on essayait de relever.

Sans avoir précisément entendu ce qui s'était dit dans le Café avant qu'il entrât, Edgard eut le sentiment de la situation. Des chants révolutionnaires étaient arrivés à son oreille ; il voyait des figures enflammées, des physionomies sinistres, des traces d'ivresse et d'orgie, des symptômes d'agression et de révolte circulant dans cette chaude atmosphère. Neveu de M. Dourousseau, cousin de Sylvie, il comprenait que son oncle et sa cousine, la villa et le château,

devaient être les plus menacés en cas d'explosion populaire. Mais il comprit aussi, avec le même instinct, l'effet que produisait sa présence, et, sans se l'expliquer bien nettement, il résolut d'en profiter.

Il commença par promener un regard scrutateur et hautain sur la rustique et orageuse assemblée. Puis, il se leva, marcha droit au maître du Café, et lui dit d'un ton bref, tout en tirant de sa poche un carnet de voyage et un crayon :

— Que disait-on ici, avant mon arrivée ? Je veux le savoir ; il faut que je le sache...

— Citoyen... monsieur... on disait... on parlait... des affaires... de la République... des misères du canton, balbutia le tavernier, saisi d'un trouble respectueux.

— On parlait encore d'autre chose... on nommait certaines personnes ! dit Edgard, l'œil toujours fixé sur le tavernier avec une froide énergie.

— On regrettait... on déplorait l'absence de M. Dourousseau ! bredouilla le pauvre diable, s'imaginant avoir affaire au moins à un membre du gouvernement provisoire.

— C'est bien ! reprit Mévil d'un air impassible : le citoyen Dourousseau est où il doit être ; il reviendra quand il en sera temps, et personne n'est ici son juge... Y a-t-il parmi vous un magistrat, un fonctionnaire ? ajouta-t-il en ramenant son regard sur le groupe terrifié.

Marius Floquet, le nouveau procureur de la République, et le meunier Girard, le nouveau maire, déclinèrent leurs noms et qualités.

— C'est bien, citoyens ! leur dit Edgard du haut de sa grandeur ; je ne doute pas qu'en toute circonstance vous ne fassiez votre devoir. J'inscris vos deux noms sur mon livre ; vous répondez sur votre tête du repos de cette commune.

En prononçant ces mots, Edgard écrivit sur son portefeuille quelques lignes fort inoffensives, mais qui parurent cabalistiques. Puis, tirant de la poche intérieure un billet de mille francs, il dit à Floquet et au maire :

— Voilà une première somme, destinée à subvenir aux besoins les plus pressants, aux travaux les plus nécessaires : je vous en fais les distributeurs : quand il faudra plus, on aura plus : je reviendrai dans un mois, armé, comme aujourd'hui, de pouvoirs sans bornes. Si d'ici-là on touchait à un cheveu d'une seule des personnes qui habitent ce canton, si on proférait une menace, si on dépassait le seuil d'une propriété particulière... la République a mis en mes mains de quoi protéger les innocents et faire trembler les coupables... Adieu, Mourgue, voilà vos cinq francs ! retournez chez vous ; je sais ce que je voulais savoir, et maintenant, qu'on se retire !

Jamais sergent à moustaches grises, commandant à des conscrits, jamais pédagogue à fêrule, congédiant des écoliers, ne furent obéis avec plus de promptitude. Baptiste, Jean, Jérôme, Blaise, tous les meneurs, baissèrent humblement la tête et se retirèrent sans bruit. Marius Floquet et le meunier saluèrent jusqu'à terre et sortirent gravement comme s'ils venaient de sauver la patrie. Au bout de cinq minutes, il n'y eut plus dans la salle que le cafetier et Edgard.

Celui-ci réfléchit un moment ; puis, sans se départir de cette attitude souveraine qui lui avait si bien réussi, il dit au maître du Café :

— A présent, indiquez-moi la maison de maître Ramignard, le notaire de Prasly

V

Trois Têtes dans un bonnet.

En sortant du Café de la Jeune-France pour aller chez maître Ramignard, Edgard Mévil éprouvait un sentiment que sa vie oisive et dissipée ne lui avait pas permis de connaître. S'applaudissant d'un premier devoir accompli, il sentait qu'il pouvait être utile encore, et qu'il trouverait dans cet emploi nouveau de ses facultés et de sa vie une consolation et une force. Le groupe doré et raffiné auquel appartenait Edgard, n'a fait des folies, n'a eu des travers, ne s'est gaspillé dans de pâles réminiscences du dernier siècle ou dans de maladroitesses imitations de l'élégance britannique, il n'a finalement laissé avorter ou périr bien des illusions et des espérances, que faute d'avoir eu devant soi, en entrant dans le monde, un but précis, une tâche distincte, une dette à payer au pays, à la société, à soi-même. Pendant ces années de prospérité passagère, de sécurité factice, où il semblait qu'on leur épargnât le pli de rose du Sybarite, ces jeunes gens riches, spirituels, désœuvrés, héritiers de positions ou de fortunes laborieusement gagnées par leurs pères ou noblement transmises par leurs ancêtres, ressemblaient à des objets de luxe, offerts par le passé ou le présent à une société nouvelle, et faits pour l'étonner, l'amuser et lui coûter cher plutôt que pour la servir. Séparés les uns des autres par leurs opinions, leur éducation, leurs idées de caste, leur naissance

gothique ou bourgeoise, rapprochés par une communauté rapide et facile de frivolités et de plaisirs, ces jeunes gens n'avaient pas même entre eux cette solidarité qui crée un honneur, des devoirs et des intérêts collectifs. Ceux qui auraient eu le goût ou le temps de réfléchir, eussent vainement cherché autour d'eux ou en eux-mêmes ce je ne sais quoi qui occupe, qui attache, qui lie, et qui, pris dans son acception la plus haute et la plus parfaite, s'appelle *religion*, le plus sacré et le plus puissant des liens. La révolution de 1848, en les secouant au milieu de leur élégante torpeur, leur rendit, à grands frais, un éminent service : elle leur donna ce qui leur avait manqué jusqu'alors : quelque chose à faire : un péril évident à conjurer, un sauvetage urgent à entreprendre, d'horribles malheurs à prévenir, des ennemis visibles à combattre, une cause commune à établir et à défendre avec d'autres intérêts, d'autres inquiétudes, d'autres forces ; pour quelques-uns, le baptême du sang à recevoir ; pour plusieurs ce fortifiant contact avec la terre, avec la glèbe natale, dont la vieille fable d'Antée semble le symbole. Il y eut là tout un élément d'activité, de labeur, d'utilité pratique, de convalescence intellectuelle et morale, qui, perdu ou à peu près, pour les dépravés ou les incapables, ne le fut pas pour les natures droites, et changea, dans ces mauvais jours, bien des inutilités d'étagères en charrues ou en épées. Edgard Mévil, — ai-je besoin de le dire ? — ne s'était pas arrêté encore à une seule de ces réflexions. Pourtant les ennuis et les souffrances personnelles qu'il avait subies depuis six semaines, sa mésaventure, son duel, sa blessure, son renoncement forcé aux succès et aux vanités du monde, ses inquiétudes pour son père, pour son oncle, pour sa cousine, ce voile sinistre que la révolution récente étendait sur les affections

de famille comme sur les sentiments publics, tout cela donnait à sa pensée une direction plus sérieuse et plus virile. Il était beaucoup moins sportman et un peu plus homme ; bien des choses qu'il avait regardées comme essentielles, comme nécessaires à sa vie, lui semblaient insignifiantes et futiles ; beaucoup d'autres auxquelles il n'avait jamais songé, lui apparaissaient avec une gravité toute nouvelle ; et là, dans l'étroite rue de ce pauvre village, à cette heure de nuit sombre et taciturne, sortant de ce cabaret enfumé où il s'était trouvé pour la première fois en face de la démagogie militante, allant chez un ami de sa famille, où il espérait trouver des nouvelles de M. Durousseau et de Sylvie, Edgard Mévil se sentait déjà plus près de retrouver les vrais titres de dignité humaine qu'aux heures splendides où il trônait dans un salon, rayonnait dans une avant-scène ou professait dans une écurie.

Ce qu'il vit en entrant chez maître Ramignard, était de nature à l'affermir dans ces sages et salutaires pensées. Pour adoucir la réclusion du notaire et satisfaire à ce besoin de communications fréquentes qui accompagne les jours de crise et de péril, ses deux vieux amis, le docteur Bergier et l'abbé Sorel, se réunissaient, tous les soirs, auprès d'une prétendue table de jeu qui restait toujours une table de conversation. Le plus jeune de ces trois hommes de bien avait passé soixante ans ; ils avaient vieilli ensemble, suivant côte à côte cet obscur sentier du devoir, du labeur ingrat, du dévouement inconnu, qui a, dans nos campagnes, ses saints et ses martyrs. Le notaire ne s'était pas cru obligé de devenir démocrate sous prétexte qu'il y avait des gentilshommes, ni le médecin d'être athée, sous prétexte qu'il y avait des prêtres. Sans cesse en contact dans cet étroit milieu qui formait tout leur horizon, se rencontrant, aux

heures tristes et graves, au chevet des moribonds et des malades, ils avaient compris qu'il fallait ou se haïr cordialement ou s'aimer beaucoup, et ils avaient eu le bonheur ou la sagesse de prendre ce dernier parti. Il y avait quelque chose de touchant dans l'union parfaite de ces trois vieillards dont l'un apportait à la communauté sa douceur mélancolique, l'autre sa ponctualité méticuleuse, le troisième sa brusquerie, et qui faisaient de ces humeurs diverses un trésor de bonté et de charité. Comme ces couchers de soleil, dans les pays plats et monotones, qui empruntent à la pureté du ciel une beauté calme et douce, leur vieillesse, au milieu de ces travaux arides et uniformes, s'embellissait d'un rayon de ce contentement intérieur, récompense terrestre des cœurs simples et des existences bien remplies. Ajoutons que, pour leur rendre cette récompense plus charmante et plus visible, la Providence la leur avait fait apparaître, quatre ans auparavant, sous les traits de la jeune marquise George de Prasly. Après le départ de son mari, Sylvie s'était enfermée dans le château dont elle devenait la seule gardienne, et là, éloignant toutes les images, tous les souvenirs de ce monde et de ces fêtes où elle avait passé en reine, elle s'était volontairement condamnée à une vie presque claustrale, ne sortant que pour visiter les pauvres, ne recevant chez elle que les trois mandataires naturels de son infatigable bienfaisance : le curé, le notaire et le médecin. Tous trois l'avaient d'abord redoutée comme une grande dame de Paris, disait le curé, comme une merveilleuse, disait le notaire, comme une mijaurée, disait le docteur. Dévoués tous trois à George et à sa mère, trop triste pourtant et trop froide pour pouvoir éveiller au dehors des affections bien vives, ils gardaient quelques préventions contre cette beauté superbe qui n'avait su ni s'accorder avec la

mère ni rendre le fils heureux. Mais quand ils la virent dans ses vêtements de deuil qui donnaient à sa noble figure une dignité incomparable, trahissant et cachant tour à tour une douleur sans amertume et sans étalage, se plongeant dans cette douleur comme dans une mer sans fond, et en rapportant à la surface, comme des fleurs ou des perles, le dévouement et la charité ; quand ils la virent, inclinée au lit des malades, une larme dans les yeux, un pâle et doux sourire à la bouche, se faisant à la fois sœur grise et ange gardien, exerçant vaillamment et simplement les plus austères, les plus sublimes privilèges de la richesse, et descendant aux détails les plus infimes, aux soins les plus minutieux pour soulager ces misères, panser ces plaies, guérir ces corps et ces âmes, alors ces trois vétérans des vertus pratiques et des héroïsmes ignorés se sentirent saisis d'un attendrissement immense, d'un pieux et ineffable amour qui jaillit tout à coup au fond de leurs cœurs comme une source bénie. Un aimable et délicat moraliste a remarqué que, dans les existences calmes et pures que n'ont point effleurées les passions mondaines et fébriles, le cœur reste longtemps jeune ou plutôt qu'il retrouve, au soir, une sorte de seconde jeunesse, pleine de floraisons mystérieuses et de fraîches harmonies. L'abbé Sorel, maître Ramignard, le docteur Bergier, éprouvèrent quelque chose de pareil, à mesure qu'ils se familiarisèrent avec madame George de Prasly. Il leur sembla qu'un je ne sais quoi de souriant et d'embaumé s'épanouissait dans leur âme ; que Dieu envoyait à leurs vieux ans une fille, une sœur, avec une nuance de supériorité, de royauté idéale, qui ajoutait au respect sans diminuer l'attrait. Dès lors, ce fut entre eux une sorte d'émulation généreuse, presque passionnée : l'émulation du bien sous les gracieux auspices d'une femme.

C'était à qui ferait le plus pour mériter que Sylvie lui tendît la main, le remerçât et lui sourît. On eût dit trois amoureux des anciens âges, trois paladins réveillés après quelques siècles de sommeil, et, pour plaire à leur dame, cherchant prouesses, non plus sur les grands chemins, mais près des grabats ou dans les chaumières, non plus sous l'armet de fer ou la cuirasse d'acier, mais sous la robe noire ou le paletot marron. C'était plaisir de voir le curé, septuagénaire encore vert, arrivant, le matin, dans le parloir que Sylvie avait fait installer près de son salon, et lui rendant compte de la distribution des aumônes de la veille. Puis survenait, au trot inégal de sa vieille jument grise, le docteur Bergier, fier et heureux de l'emploi de sa matinée, portant à Sylvie des nouvelles de ses malades, soignés, médicamentés et guéris *gratis*. Les deux émules souriaient sous cape, croyant le notaire distancé. Mais quelle joie, quel triomphe pour maître Ramignard, quand il accourait à son tour, déployant son magnifique trophée, un chiffon de papier, une lettre de change imprudemment souscrite par quelque pauvre cultivateur, et sortie des griffes d'un usurier des environs, grâce à l'habileté du notaire et à l'argent de la marquise ! Ce que le pays gagnait à cette rivalité bienfaisante, il est facile de le comprendre : sans cette révolution qu'on venait de faire par amour pour le peuple et en son nom, le *peuple* de Prasly n'aurait plus compté, au moment où nous a conduit notre récit, un seul malheureux et un seul pauvre.

Sylvie avait commencé par s'imposer cette charité active, ce pieux et austère emploi de sa fortune et de son temps, comme un moyen d'échapper à de poignants souvenirs, de sanctifier sa solitude et de maintenir sans cesse sa conscience et son cœur à un niveau où George pût les

retrouver quand il le voudrait. Mais cette fière nature était trop bien douée pour ne pas ressentir bientôt, dans toute leur plénitude, les intimes douceurs de cette vie chaste et saine. Elle apportait au bien cet enthousiasme inné qui s'ignore d'abord lui-même, mais qui s'exalte et grandit à mesure qu'il touche à son œuvre. Fille d'Ève jusque dans ses perfections charmantes, et ayant affaire d'ailleurs à des gens peu dissimulés, Sylvie s'était aisément aperçue des préventions qu'elle inspirait à ses trois *ministres*, comme elle les appela plus tard ; elle déploya, pour les surmonter, quelques-unes de ces coquetteries innocentes qui sont à la vertu ce que la grâce est à la beauté, et auxquelles n'eurent garde de résister ces honnêtes cœurs, d'autant plus prompts à se rendre qu'ils ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête. Quand elle eut constaté le succès de ses efforts, elle accepta avec reconnaissance et bonheur, comme une réhabilitation et une revanche, l'affection de ces hommes simples et bons qui eussent fait, à coup sûr, une singulière figure dans le salon de la rue Laffitte, mais dont l'amitié ne cachait pas, comme celles du monde, des pièges, des réticences ou des malices. Il lui parut que l'admiration naïve de ces vieillards qui avaient parfois des candeurs et des vivacités d'enfants, la relevait de ces triomphes de salon qui lui avaient coûté si cher, protestait contre la fuite et les rancunes de George, et la préparait mieux à son amour, le jour où cet amour lui serait rendu. Cette pensée lui rendit plus chers et plus doux les détails sérieux, pénibles toujours, parfois repoussants, de cette vie d'immolations, de bienfaits et de sacrifices ; elle lui rendit chers surtout ceux qui la partageaient avec elle, et lui apprenaient à la féconder. Dans son pensionnat, chez son père, dans son rapide passage à travers les

fêtes de la richesse et du luxe, Sylvie n'avait connu le monde et l'existence que par ces côtés brillants, mais secs et factices, qui, même dans leurs amours et leurs joies, gardent de la froideur et du vide. Sa belle-mère et son mari ne lui avaient révélé le mariage et le foyer domestique, que comme un orage semé de troubles et d'éclairs. Elle pénétra pour la première fois, dans sa retraite de Prasly, auprès des trois hommes qui en étaient devenus les visiteurs familiers, le secret de ces tendresses chrétiennes où rien n'éclate et ne retentit au dehors, mais où tout se recueille et s'infiltré en dedans jusqu'à des profondeurs infinies. Aussi belle qu'Ophélie, mais moins désespérée, elle jeta dans ces ondes mystiques, comme les bouquets fanés de son corsage et de sa coiffure, toutes ces fausses élégances, toutes ces futilités mondaines, toutes ces vanités mesquines qui avaient effleuré son imagination sans toucher à son cœur ; et de ce naufrage volontaire de toutes les choses qu'elle avait aimées, elle n'en garda qu'une seule : son amour pour George.

Sylvie, comme toutes les femmes belles et intelligentes, avait non-seulement le sentiment de ce qu'elle valait, mais encore de ce qu'elle inspirait. Malgré le départ de son mari, malgré tout ce qui avait troublé leur courte et orageuse union, une voix intérieure, plus forte que les apparences, lui disait que George l'aimait, et que cet amour, devenu douloureux comme un remords devant l'agonie de sa mère, avait été une des causes de sa fuite précipitée. Avec cette obstination naturelle aux sentiments qui se nourrissent d'eux-mêmes et s'exercent dans le vide, Sylvie se passionna pour cette idée qui souriait tout ensemble à sa tendresse et à son orgueil. Cet amour qui ne vivait que de conjectures, qui ne s'appuyait sur rien que sur le souve-

nir des heures rapides où M. de Prasly avait enlevé sa femme, et où ils avaient échangé, dans leur voiture de voyage, une explication vite interrompue, devint peu à peu pour Sylvie quelque chose de pareil à une œuvre qu'elle eût créée, à une énigme dont elle eût tenu la clef dans sa blanche main. Elle s'y attacha chaque jour davantage comme à un enfant qu'on aurait ravi à ses maternelles étreintes, sans qu'elle sût s'il avait péri ou s'il existait encore. L'image de George peupla désormais pour elle ces corridors sombres, ces appartements déserts, ces allées solitaires, ces mélancoliques horizons ; mais ce n'était plus le George qu'elle avait connu, taciturne et timide, morne et inquiet ; c'était un vaillant capitaine, hardi, fier, expansif, magnanime, revenant à elle avec l'étoile des amants dans le cœur et celle des héros sur la poitrine. La belle enthousiaste gardait pour ses heures de solitude ces ardentes rêveries, ces radieuses espérances. Par un accord tacite, il n'était jamais question de George entre elle et ses trois vieux amis. A mesure qu'ils apprenaient à la connaître, à l'admirer et à l'aimer, ils s'étonnaient de plus en plus que M. de Prasly eût eu le triste courage de la quitter, et cet étonnement se teignait, chez chacun d'eux, d'une nuance particulière à chaque caractère. L'abbé Sorel, plus réservé par état, et confidant sacré des ressentiments de la vieille marquise, secouait gravement la tête, se bornant à espérer en Dieu et dans l'avenir. Maître Ramignard, initié aux affaires d'argent qui avaient tant préoccupé la fierté du gentilhomme pauvre, prenait un air capable, donnait à entendre qu'il savait beaucoup et ne disait rien. Le docteur Bergier, ancien chirurgien-major dans un régiment, et ayant gardé de son premier état une brusquerie militaire, s'apitoyait bruyamment sur le sort de cette femme digne de porter

une couronne et abandonnée dans un vieux château, ou se déchaînait à huis-clos contre les étranges et impardonnables lubies de ce mari qui aurait dû être aux pieds de sa femme, et qui la délaissait pour se battre contre les Kabyles. Mais un matin que le docteur entra chez madame de Prasly à l'heure du courrier, elle vint à lui, l'œil en feu, la physionomie animée d'une indéfinissable expression de joie, d'amour, d'angoisse et d'orgueil, et lui montrant un journal qu'elle tenait à la main : — Voyez, docteur ! lui dit-elle d'une voix frémissante, *il s'est battu comme un lion !... Il est officier, il a la croix... le général en chef l'a décoré de sa main ; il est à l'ordre du jour de l'armée... Voyez ! c'est bien lui, c'est le nom que je porte et qu'il n'a pu m'ôter !... —* Et elle pressait sur ses lèvres cette froide feuille de papier. Ce jour-là le docteur comprit que tout n'était pas fini entre ces deux destinées, et, en sa qualité de vieux soldat, il pardonna à M. de Prasly.

Dès ce moment avait commencé pour la jeune marquise une vie étrange, pleine de frissons et d'ivresses, de triomphes cachés, de frayeurs contenues, de fiertés assouvies, d'alternatives brûlantes de désespoir et de bonheur. Huit fois, pendant ces quatre ans, les bulletins de l'armée d'Afrique proclamèrent le nom de George, et il atteignit rapidement le grade de capitaine, à la suite d'actions d'éclat où il paraissait chercher la mort, et où la mort ne voulait pas de son héroïque offrande. Quand le détail de ces glorieuses audaces fut bien connu de Sylvie, quand elle en pénétra le mystère, un sentiment terrible s'empara d'elle. Si M. de Prasly était tué, qui en serait la cause ? S'il allait au delà de toutes les bravoures, quel souvenir, quel chagrin le poussait à ces imprudences ? Ne pouvait-elle pas du moins le protéger contre de nouveaux périls, le sauver de

lui-même, lui écrire pour le rappeler, lui adresser un de ces cris d'amour qui fléchissent les cœurs et traversent l'immensité des mers? L'orgueil de Sylvie luttait encore, et il s'y mêlait un sentiment bizarre de pudeur et de méfiance. Elle eût voulu que George revînt de lui-même; elle se disait que le réveil de leur amour, de leur bonheur, serait plus complet, plus délicieux, si le retour de son mari n'était dû qu'à lui seul, à sa tendresse vainement combattue. Elle se disait aussi que si, malgré sa lettre, malgré son appel et sa prière, George ne revenait pas, l'abîme qui les séparait deviendrait plus large, leurs blessures plus saignantes, leur réunion plus difficile. Les semaines et les mois s'écoulaient ainsi, dans des variations cruelles, des résolutions toujours reprises et toujours brisées, où l'orgueil et l'amour de Sylvie se débattaient tantôt l'un contre l'autre, tantôt contre eux-mêmes. La révolution de février, en bouleversant de nouveau toutes les catégories sociales, en menaçant toutes les fortunes, en faisant subir à la bourgeoisie opulente de ruineuses représailles, en rendant plus dangereuse et plus triste la position de cette jeune femme, seule dans ce vieux château et entourée d'une population remuante, semblait devoir aplanir bien des obstacles entre ces deux cœurs blessés. Pourtant George ne revenait pas, et Sylvie hésitait encore. Mais l'abbé Sorel avait obtenu qu'elle écrivait, et il était venu, ce soir-là même, chez maître Ramignard, s'occuper des moyens de veiller sur cette tête si chère et de ramener un peu de bonheur sous ce noble toit.

Telles étaient les situations respectives, tels étaient les trois hommes devant qui allait se trouver Edgard Mévil, et qui ressemblaient bien peu à ses amis du Jockey-Club.

L'entrée d'Edgard Mévil chez le notaire, qu'il trouva cau-

sant avec ses deux amis, ne leur fit pas précisément l'effet du *Deus ex machina*, et même, pendant les premiers moments, ils le considérèrent avec moins de sympathie que de surprise. Mais quand il leur eut raconté, le plus gaiement possible, ses mésaventures, qu'il eut le bon goût d'attribuer à une discussion politique, quand il leur dit dans quelle intention et avec quelle espérance il avait quitté Paris pour aller trouver George et le ramener à sa femme, les trois Nestors de Prasly lui tendirent cordialement la main et applaudirent de toutes leurs forces à sa généreuse pensée. L'expansion et la confiance se rétablirent, et l'entretien se renoua au point où l'avait interrompu la brusque arrivée d'Edgard.

— Avant tout, où est mon oncle? que dit-on de lui dans ce pays-ci? demanda Edgard qui eût bien voulu commencer ses questions par sa cousine, mais qui n'osa pas.

Le front de maître Ramignard se rembrunit :

— Nous n'en savons trop rien, répondit-il. M. Durousseau, vous ne l'ignorez pas, avait presque perdu, depuis quatre ans, l'habitude de venir à Prasly; cette villa qu'il avait tant aimée lui était devenue odieuse, pour des raisons... qu'il est inutile de rappeler. C'était André, son régisseur, qui, depuis ce temps, dirigeait tout, moins bien et plus durement que lui, ainsi qu'il arrive toujours. Voici six semaines qu'André n'a plus reçu un ordre, plus une nouvelle. Par le plus fâcheux des hasards, sa caisse était presque vide avant la fin de février, et M. Durousseau lui avait annoncé un envoi de fonds pour le 1^{er} mars; ces fonds ne sont pas arrivés. André, effrayé de la tournure que prenaient les affaires, n'a plus osé ou n'a plus voulu continuer les travaux. Très-peu aimé, à cause du soin qu'il a toujours pris d'être rigoureux quand son maître lui dit

d'être exact, et dur quand il lui ordonne d'être juste, son impopularité n'a pas manqué de rejaillir sur M. Durousseau lui-même; et cette interruption de travaux sur lesquels la commune et nos pauvres comptaient annuellement pour leur hiver, a produit un effet déplorable. Nous ne négligeons rien pour pallier le mal et conjurer le péril; mais nos voix, écoutées naguère, sont méconnues aujourd'hui. Il n'y avait d'ailleurs, dans ce pays-ci, que M. Durousseau dont la fortune fût assez considérable pour servir, en ce moment, de contrepoids aux agitations et aux mécontentements populaires. Tout est tranquille encore; mais vienne une mauvaise nouvelle, un contrecoup des manifestations parisiennes, et nous avons tout à craindre...

— Mais où est mon oncle? Ni mon père, ni moi n'avons là-dessus de renseignement positif.

— Ah! voilà... reprit le notaire avec une tristesse croissante. Si l'on en croyait les tapageurs de Prasly-le-Neuf, monsieur votre oncle se serait enfui avec ses millions, et, ce qu'il y a de pire, c'est que des absurdités pareilles trouvent des centaines d'imbécilles pour y croire plus qu'à l'Évangile!... Ce que je suppose, ce qui me paraît indubitable, c'est que M. Durousseau, qui faisait avec la Belgique et surtout avec l'Allemagne d'énormes affaires, se sera trouvé compromis dans quelque sinistre, à Bruxelles, à Vienne, à Hambourg, plus loin peut-être... Il sera parti à l'improviste, espérant, avec son activité et son habileté ordinaires, dominer les événements; mais, cette fois, les événements auront été plus forts que lui... Cette révolution qui fait le tour de l'Europe l'aura poursuivi partout où il essaye de mettre la main pour prévenir une ruine: il l'aura retrouvée au comptoir de tous ses correspondants belges, allemands, hongrois, resserrant tous les crédits et

brisant toutes les caisses. M. Dourousseau est fier, ardent, tout d'une pièce : ainsi qu'un conquérant célèbre, il croyait à son étoile ; tout lui avait réussi jusqu'à présent, et les hommes habitués à commander aux choses ne sont pas plus disposés à leur obéir que les maîtres à devenir domestiques. Inquiet, tourmenté, se débattant contre l'impossible, ne voulant pas écrire pour ne pas révéler sa détresse, il sera resté dans quelque ville étrangère, attendant de jour en jour un argent qui n'est plus nulle part et une solution qui n'arrive jamais. Dieu veuille, si son malheur devenait plus complet, plus décisif, que sa raison y résistât !...

Cette dernière phrase de maître Ramignard fut dite avec une expression d'angoisse qui fit frissonner Edgard. Enfant gâté de la fortune, paisible et oisif héritier d'un commerçant retiré des affaires depuis plusieurs années, il n'avait jamais entrevu les éventualités terribles, les catastrophes possibles du commerce que comme des légendes lointaines et un peu fantastiques, bonnes à figurer dans les journaux avec les assassinats et les comptes rendus de mélodrames. Sa sécurité personnelle, celle de ses parents et de ses intimes, n'en avait jamais été troublée. Cette fois il se trouvait, dans sa famille même et dans la personne de celui qu'il avait toujours regardé comme un être supérieur, en face d'un de ces malheurs qui, avec l'idée de ruine, en apportent une autre plus sinistre encore et plus sombre. Ainsi rien ne manquait aux leçons qui s'étaient pressées pour lui en un si court espace, et Edgard, en ces quelques jours, s'initiait mieux aux réalités sérieuses et tristes, que dans tout le reste de sa vie.

Il y eut un moment de silence ; puis Mévil reprit plus timidement et d'une voix un peu tremblante :

— Et ma cousine ?

A cette simple question, ces trois pâles visages parcourus et ridés par l'âge, assombris par les anxiétés du moment, s'illuminèrent tout à coup, comme si un rayon céleste se fût glissé à travers ces ombres. Par un sentiment de délicatesse qui s'allie fort bien avec la simplicité de cœur, le médecin et le notaire laissèrent parler l'abbé Sorel.

— Monsieur, dit le curé à Edgard, madame la marquise de Prasly, votre cousine, est une sainte. Depuis cinquante ans, bientôt, que j'exerce mon ministère, je n'ai jamais rencontré un courage, une bonté, une charité pareille. Nous sommes ici trois débris du temps passé, qui ne parlons d'elle que les larmes aux yeux et en demandant au ciel de lui donner le bonheur ; trois invalides qu'elle a raffermis, consolés et rajeunis ; trois ouvriers fatigués à qui elle a rendu le goût des bonnes œuvres.

En écoutant ces paroles prononcées avec une onction pénétrante, Edgard éprouva une émotion comme il n'en avait jamais ressentie. Cette femme dont un prêtre lui parlait ainsi, c'était celle que, par vanité, par ton, pour rester fidèle à son programme de don Juan ou de Lovelace, il avait songé à séduire et réussi à compromettre ! La plupart des hommes ne sont ni complètement mauvais, ni complètement bons ; il suffit surtout de milieux et de moments différents, pour que, du même cœur, monte aux lèvres le sourire qui raille, ou aux yeux la larme qui purifie. Les impressions successives par où Edgard avait passé depuis la nuit du 12 février, l'avaient merveilleusement disposé à cet instant solennel qui achevait de rompre avec son passé et de lui dicter ses nouveaux devoirs. C'était par la bouche d'un curé de village, d'un obscur vétéran du sacerdoce, qu'il entendait ce témoignage rendu aux vertus de

celle qu'il avait offensée par légèreté d'esprit ou désœuvrement de cœur. L'heure réparatrice avait sonné; pour la première fois depuis bien longtemps, Edgard sentit ses paupières s'humecter d'une de ces larmes qui lavent toutes les souillures, et cette femme qu'il avait jadis essayé d'aimer comme une maîtresse, qu'il voulait désormais aimer comme une sœur, il l'aima comme une sainte.

Lorsqu'il fut un peu remis de cette émotion que ses interlocuteurs respectèrent, il leur demanda si sa cousine courait quelque danger à Prasly.

—Aucun jusqu'ici, répondit M. Ramignard. Il y a, dans les grandes crises populaires, une première phase où le peuple est juste, où il reconnaît encore ceux qui lui ont fait du bien, et se plaît à les rassurer, à les protéger contre lui-même. Mais cette phase peut finir d'un instant à l'autre, surtout s'il n'y a plus de travail et si les meneurs s'en mêlent : la faim et les mauvais conseils, on mène loin avec cela une population pauvre et ignorante...

— Mais ma cousine... madame George de Prasly ne pourrait-elle pas subvenir à tous les besoins?

— Et avec quel argent? reprit brusquement le docteur Bergier; je respecte et j'aime madame la marquise qui est un ange; j'aime et je respecte M. de Prasly qui est un brave; mais avec leurs raffinements de fierté, tous deux ne font parfois perdre patience... Oui, mon cher ami, laissez-moi parler, poursuivit-il malgré M. Ramignard qui lui faisait signe de se taire : ce sont là des délicatesses qui, en s'exagérant, finissent par faire le malheur de tout le monde... D'abord, M. le marquis a voulu rembourser, jusqu'au dernier sou, les avances qu'il avait reçues pour la restauration du château. Pour cela, il a fallu emprunter, donner hypothèque, et c'est autant d'écus sonnants dont

on ne peut plus disposer... De son côté, madame de Prasly a volontairement réduit la pension que voulait lui payer son père, sous prétexte qu'elle aurait honte de la richesse et du luxe, pendant que son mari couchait au bivouac et mangeait du pain de munition... Et puis, qui diable avait prévu cette maudite République? Tant que les choses allaient leur petit train, nous nous tirions bravement d'affaires... un sac de blé à celui-ci, un panier de vin à celui-là, quelques bons de viande à un troisième, des médicaments à un autre, et avec cela, de bonnes paroles pour tous, madame la marquise n'était jamais en reste... Mais les gens charitables ne sont pas plus prévoyants que les prodigues... Ce sont les prodigues chrétiens... L'abbé, vous n'avez pas besoin de hocher la tête; c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Si bien que notre chère et sainte dame est aujourd'hui très-embarrassée de continuer ses charités, et ne pourrait ni payer les travaux, ni organiser des secours, ni fermer la bouche aux mécontents!...

— De toute façon, il faut un homme ici, et de belles moustaches de capitaine n'y gâteraient rien! dit doctoralement le notaire.

Edgard leur raconta, non pas ce qu'il avait vu, — il n'avait rien vu d'une façon bien précise, — mais ce qu'il avait deviné en entrant au Café de la Jeune-France; quel groupe y était réuni; quelles voix menaçantes il avait entendues, et comment il avait eu le bonheur de faire taire les voix et de disperser le groupe. Il acheva en leur demandant ce qu'il fallait penser du nouveau maire et du nouveau procureur de la République.

— Le gros Girard n'est pas méchant, reprit maître Raignard; mais c'est un sot, un parvenu, qui a fait quelques sacs d'écus avec beaucoup de sacs de farine, et qui est

persuadé que le monde ne marche depuis soixante ans que pour donner aux meuniers enrichis la place des marquis ruinés. Quant à Marius Floquet, c'est un vrai gibier de révolution, et de la pire espèce : l'habit noir râpé, plus mal-faisant que la blouse et la veste. Si le père Girard et le citoyen Floquet sont les chefs de nos démagogues, avant un mois ils seront débordés, et ils laisseront faire beaucoup de mal, le premier par sottise, le second par méchanceté... Ah ! je le répète, il faudrait un homme ici, un homme dont l'attitude imposât aux perturbateurs, relevât le courage des bons et surtout fit peur aux mauvais !...

— Mon cousin George ! s'écria Edgard avec un entrainement sincère... Oui, Monsieur, vous avez raison, et je vous le ramènerai ! — Puis il ajouta à demi-voix et d'un air presque oraintif : — Avant de partir, ne pourrais-je pas voir ma cousine et prendre ses ordres ?

Les trois vieillards se regardèrent : ce fut encore l'abbé qui prit la parole :

— Je crois, dit-il, avec cette gravité douce qui ne l'abandonnait jamais, qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que madame de Prasly vous voie, et qu'elle a même probablement quelques recommandations à vous faire, quelques renseignements à vous donner : mais par égard pour son isolement, pour ses inquiétudes, ne convient-il pas qu'elle soit prévenue de votre visite ? Si vous le désirez, c'est moi qui me chargerai de ce soin.

Edgard fut vivement touché de cette initiative délicate qui, sans se préciser ni se trahir, allait au-devant de toutes les objections, rassurait tous les scrupules, écartait tous les ombrages. Il s'inclina en murmurant quelques mots de reconnaissance, et le curé sortit.

Pendant son absence, Mévil se souvint qu'il y avait en-

core un personnage sur lequel il avait négligé de questionner ses hôtes, et ce n'était pas celui qui avait le moins excité sa curiosité : il leur demanda ce qu'il devait penser de Pierre Mourgue, leur raconta le service qu'il en avait reçu, et ajouta en souriant que Pierre avait su se le faire bien payer.

— Comment! ce vieux mécréant a accepté vos cinq francs! dit impétueusement le docteur Bergier : alors il faut qu'il soit plus rapace, plus avare que son aïeul Harpagon!...

— Ou que ce qu'on dit de ses mystérieuses richesses, de ses trésors enfouis, soit une fable, comme je l'ai souvent supposé, fit le notaire.

— Mais enfin, que dit-on?

— Voici : Mourgue, qui a plus de quatre-vingts ans, était le fils d'un ancien serviteur des Prasly : le marquis Maurice, le grand-père de M. George, l'avait emmené, presque enfant, en Amérique où il fit la guerre de l'indépendance; le marquis y fut tué, et Mourgue revint en France, vers 1786; dès cette époque, on prétendit que son maître, avant de mourir, lui avait confié une somme d'argent à rapporter à Prasly, et que Mourgue l'avait gardée. Ce ne fut jamais prouvé, et il est probable que la marquise n'en crut pas un mot, car elle choisit Pierre Mourgue pour son métayer jusqu'à la majorité de son fils. Malheureusement, le jour où celui-ci atteignait sa vingt et unième année, la Révolution éclata, et il fut forcé d'émigrer avec sa vieille mère. Que se passa-t-il au château pendant son absence? J'étais un enfant alors, et je ne l'ai pas bien su; ce qui est positif, c'est que Mourgue, au plus fort de la Terreur, acheta, pour quelques milliers de francs, payés en assignats, une maison, des terres, un moulin, bref, assez

d'immeubles pour faire jâser. Quelques années s'écoulèrent; on apprit vaguement que madame de Prasly et son fils Adalbert avaient passé en Pologne le temps de leur émigration, et qu'ils y avaient enduré toutes les privations de la pauvreté. Quand on commença à parler de leur prochain retour, Mourgue, qui était devenu propriétaire, parut tout à coup en proie à une agitation étrange. Le bruit courut que de fausses spéculations l'avaient ruiné, qu'il était obligé de vendre ses acquisitions récentes; en effet, on le vit bientôt mettre en vente prés, maison et moulin, et quand le marquis Adalbert revint, son ancien régisseur n'avait plus un pouce de terre au soleil. M. de Prasly alla le voir, et, s'il faut en croire les récits d'alors, il y eut entre le marquis et Mourgue une scène terrible, où l'émigré qui n'avait plus retrouvé ici que les quatre murs et quelques lambeaux de ses domaines, réclama de Pierre un dépôt que celui-ci affirma n'avoir jamais reçu. Quoi qu'il en soit, pour détourner les soupçons ou peut-être parce qu'il était redevenu pauvre, Mourgue reprit le sac et la besace, et se remit au travail comme un simple journalier, forcé de gagner son pain. Quelques années après, le marquis Adalbert mourut; sa mère l'avait depuis longtemps précédé dans le tombeau; il ne resta plus ici que sa veuve, celle que nous avons vue mourir il y a quatre ans, et dont M. George est le second fils; — l'aîné est mort misérablement, un peu après la révolution de Juillet. A l'époque dont je vous parle, vers 1816, ce fils aîné touchait à peine à l'adolescence, et M. George était encore au berceau; les souvenirs de la grande Révolution commençaient à s'affaiblir; plusieurs des témoins oculaires avaient disparu, et ni la marquise, ni ses deux fils ne semblaient plus s'occuper de Mourgue : lui-même venait de perdre sa femme, et n'avait plus qu'un

filz âgé de huit ou dix ans. Il cessa de travailler, et se fit bâtir, à deux lieues d'ici, au bord de cette route que vous venez de parcourir et sur un morceau de terrain qui n'est pas de notre commune, une maison où bien peu de gens sont entrés. Il y vivait avec l'économie la plus stricte, envoyant chez les frères de l'école chrétienne son fils Antoine qui grandissait et s'annonçait bien. Les mauvais bruits qui avaient couru sur son compte, se dissipèrent avec le temps. Seulement on ne pouvait s'empêcher de trouver, sur sa figure, dans son langage, dans ses allures, quelque chose de bizarre. On assurait qu'il était halluciné, qu'il courait la nuit dans la campagne, qu'on avait entendu dans sa maison des bruits effrayants, et les plus superstitieux de nos paysans se signaient devant sa porte. Pourtant, ces nouvelles rumeurs seraient probablement tombées, si, à la surprise générale, on ne s'était aperçu que son fils, à mesure qu'il avançait en âge, devenait sombre et inquiet comme lui. Lorsqu'arriva le moment où Antoine dut tirer à la conscription, tout le monde croyait que son père trouverait bien dans sa paillasse quelques vieux louis pour lui faire un remplaçant; non seulement il n'en fut rien, mais Antoine qui tira un bon numéro, s'engagea trois mois après. Mourgue, dit-on, cria et pleura beaucoup pour l'en empêcher, mais rien n'y fit; le jeune conscrit n'en partit pas moins, laissant Pierre seul au monde, dans cette maison triste et nue. On ne manqua pas d'en conclure qu'il était malheureux avec son père, ou peut-être qu'il avait découvert quelque coupable secret. Depuis lors, le vieux Mourgue a vécu plus retiré, plus sauvage, plus bizarre que jamais: ne perdant jamais pourtant une occasion de gagner un écu. ne négligeant rien pour faire croire qu'il est pauvre, mais à certains moments, laissant échapper des paroles confuses,

mystérieuses, attribuées par les uns à ses remords, par les autres à son cerveau dérangé. Aussi le pays est-il plein de gens persuadés, — et notre bon docteur est du nombre, — que Mourgue a volé, dans le temps, le marquis de Prasly, qu'il a enfoui son argent, et qu'il se lève la nuit pour le compter...

— Et Antoine ? demanda Edgard.

— Oh ! il a fait son chemin ; nous étions, lorsqu'il s'engagea, au commencement de nos guerres d'Afrique : Antoine savait lire, écrire et compter ; il s'est conduit, en maintes circonstances, avec une grande bravoure, et il est à présent chef de bataillon...

— Et mon cousin George l'a-t-il rencontré en Afrique ?

Le notaire allait répondre, quand l'abbé Sorel rentra :

— Madame la marquise de Prasly, dit-il à Edgard, sera heureuse de vous recevoir ; mais elle désire que ce soit en ma présence...

Mévil comprit que cette précaution de sa cousine était un dernier reproche, un dernier souvenir du passé, rappelé avant l'entier pardon ; il se résigna, et dit à l'abbé Sorel :

— J'allais vous le demander.

Ils s'acheminèrent vers le château, le sportman converti soutenant de son bras la marche du vieux curé.

VI

Le Rameau d'olivier.

Au bout de dix minutes, l'abbé Sorel et son jeune compagnon arrivaient au château de Prasly. Edgard était ému, mais d'une de ces émotions douces qui laissent en paix les passions mauvaises et ne font vibrer que les plus nobles facultés de l'âme. Ayant eu autrefois pour sa cousine un de ces sentiments coupables ou futiles avec lesquels joue la légèreté du monde, s'accusant d'avoir troublé, sinon son cœur, au moins sa vie, revenu depuis quelques semaines à de meilleures pensées et animé du vif désir de réparer le mal qu'il avait fait, Edgard acceptait d'avance, comme une expiation méritée, comme une préparation à son rôle de médiateur et de messager, cette entrevue avec Sylvie où il était clair que sa vanité souffrirait. Ce sacrifice d'amour-propre, cette abdication du Lovelace et du dandy passé à l'état de bon mari et de bon parent, qui lui eussent été pénibles sur le théâtre ordinaire de ses succès et dans ces salons habitués à l'applaudir, lui devenaient doux et faciles dans cette nouvelle atmosphère où ils semblaient à l'aise, comme dans leur cadre naturel. Edgard n'était pas poète; il eût bien ri, deux mois auparavant, avec ses amis, et même avec sa femme, si on lui eût parlé de l'effet que peut produire, à certains moments, un clair de lune caressant de sa pâle lueur une colline grisâtre et un château délabré : il eût renvoyé cette décoration mélancolique

au Diorama ou au romantisme poitrine de 1826. Et cependant, en montant avec le vieux prêtre la côte qui conduisait à Prasly, il s'abandonnait à son insu à l'impression de ces objets extérieurs qui répondaient à l'état de son âme. Le vent du nord, frais et piquant, avait balayé l'orage dont les derniers lambeaux, accrochés aux escarpements lointains des montagnes du Vivarais, s'y teignaient d'une blancheur irisée. La lune, dégagée de tous ses voiles et nageant dans un ciel pur, découpait, comme dans une gaze argentée, la silhouette des rochers, des arbres et des maisons. Sa clarté paisible et discrète se posait languissamment sur la brune façade du château, pareille à un cygne voyageur, prêt à reprendre son vol vers les régions éthérées. En se retournant, le regard errait sur la vallée endormie, sur le village, dont les dernières lumières, s'éteignant l'une après l'autre, laissaient peu à peu le paysage se masser dans l'ombre et l'obscurité. Mais cette ombre était transparente, cette obscurité diaphane, et elles parlaient à l'imagination ce langage du mystère et de l'infini qui remue les plus insensibles. Edgard, marchant au bras du curé qui respectait son silence, et élevant ses yeux vers Prasly, dont quelques fenêtres étaient encore éclairées, se disait tout bas que la Providence réparatrice n'avait pu choisir une heure plus favorable, une compagnie plus sainte, un lieu plus propice, pour lui rappeler ce dont il devait se souvenir et effacer ce qu'il voulait oublier.

On les introduisit dans le petit salon qui servait de parler, et, un moment après, madame George de Prasly vint les y trouver.

Mévil et elle eurent peine à réprimer un cri de surprise; et, si une pensée d'orgueil et de vanité mondaine eût pu se glisser parmi les émotions de cet instant, je dois dire

que la surprise de Sylvie eût été beaucoup moins flatteuse que celle de son cousin. Ce merveilleux, ce Brummel joli garçon, ce Létorières du faubourg Saint-Honoré, qui avait fait admirer pendant dix ans à une génération attentive le velouté de son teint, le nœud de sa cravate et la coupe de ses favoris, reparaisait devant sa cousine poudreux, fatigué, en costume de voyage, et embelli d'une grosse cicatrice qui le prédestinait aux rôles de grôgnards et de vieux marins à rhumatismes. Mais il faut rendre justice à Mévil : ce premier moment qu'avait redouté son amour-propre s'absorba pour lui dans le premier regard qu'il jeta sur madame de Prasly.

Il lui sembla que cette beauté souveraine qu'il croyait connaître, se révélait à lui sous un aspect nouveau et mille fois plus frappant. Lui aussi retrouvait en un cadre assombri, dans un pauvre petit parloir, à la clarté d'une modeste lampe d'albâtre, celle qu'il avait vue, qu'il revoyait dans ses souvenirs, éblouissante de parure au milieu des enchantements du plus brillant salon de Paris. Quelle différence pourtant ! Ces quatre années avaient imprimé à la beauté de Sylvie ce double sceau de souffrance intérieure et de grandeur morale qui est aux traits du visage ce que l'âme est au corps. Les chagrins fatiguent et vieillissent ; une vie saine et monotone efface parfois l'expression et vulgarise la physionomie. Mais quand une tristesse profonde, mêlée de tendresse et d'espérance, s'unit, chez une femme jeune et belle, au contentement intime d'une conscience purifiée par le devoir et rafraîchie par la charité, elle devient alors la femme complète, c'est-à-dire la plus parfaite créature que Dieu ait donnée au monde. La faiblesse et l'obéissance féminines, malgré leur douceur et leur charme, portent en elles je ne sais quelle idée d'infé-

riorité relative qui ôte à l'amour quelque chose de sa grandeur : mais quand une femme née avec une âme altière et un caractère impérieux, s'assouplit et se fait humble à l'école du malheur qui la frappe ou de l'amour qui la subjuge, rien n'est comparable aux enchantements de cette nature d'autant plus avide de se soumettre qu'elle se sentait faite pour commander. Ajoutez à ces adorables influences ce mystérieux et invincible espoir que Sylvie gardait constamment au fond de son cœur, et qui faisait de chacune de ses journées quelque chose de pareil à ces heures où la jeune épouse, agitée d'un trouble inconnu, attend l'époux de ses rêves, et vous comprendrez que sa beauté fût arrivée à son point de splendeur idéale, comme ces perles à qui chaque vague et chaque souffle d'orage apportent, en passant, plus de transparence et plus d'éclat.

La vue seule de sa cousine fit plus encore pour Edgard que n'avaient fait toutes les réflexions sages, toutes les leçons pénibles, recueillies depuis quelque temps. Malgré les vices de son éducation, malgré ses habitudes de raillerie et de galanterie mondaine, il lui sembla qu'il était transporté dans une sphère supérieure où, pour être écouté et toléré, il fallait évoquer le *sursum corda* des vrais enthousiasmés et des vraies croyances. Il tressaillit comme un artiste profane, mais doué de l'instinct du beau, devant une de ces toiles où Fra Angelico peignait la Vierge douloureuse avec une foi céleste ; il s'inclina comme un catéchumène qui retrouve, à quelques années de distance, l'objet de ses blasphèmes devenu l'objet de son culte. Sans la présence du vieux curé, il fût tombé à genoux devant Sylvie, lui demandant son pardon comme la plus divine des faveurs, son amitié comme le plus précieux des biens. Elle ne lui laissa pas le temps de s'abandonner à sa siler.-

cieuse extase, et lui tendant cordialement la main, elle lui dit avec une simplicité charmante :

— Merci, mon cousin, d'avoir pensé à une pauvre recluse. On est heureux, dans des moments comme ceux-ci, de revoir des figures amies ; quand vous écrirez à Laure, remerciez-la de vous avoir laissé partir et assurez-la de ma tendre amitié.

A coup sûr, Edgard aimait beaucoup sa femme ; mais peut-être ne songeait-il pas à elle en ce moment. Il devina que sa cousine l'avait nommée dès sa première phrase afin de la placer entre elle et lui, de bien constater qu'il n'était plus, ne pouvait plus être pour elle que le fils de M. Mévil et le mari de Laure, et de lui faire entendre, par conséquent, que tout le reste était, non-seulement pardonné, mais anéanti.

Ils échangèrent alors ces propos ordinaires entre parents qui se revoient après une longue absence : — se donnant des nouvelles des personnes de leur famille, effleurant des noms propres, éveillant des souvenirs. La voix d'Edgard tremblait un peu ; celle de Sylvie était calme et ferme. Mais elle ne prétendait pas au stoïcisme : quand son cousin lui demanda ce qu'elle savait ou ce qu'elle supposait de M. Dourousseau, elle fondit en larmes ; puis, surmontant sa douleur avec une remarquable énergie :

— Mon cousin, dit-elle, je vais vous donner une grande marque de confiance ; monsieur le curé, vous savez que je n'ai pas de secret pour vous. J'ai reçu ce matin quelques lignes de mon père, et elles m'ont brisé le cœur.

La lettre de M. Dourousseau, écrite sur une table d'auberge, était datée d'un petit village d'Allemagne où il avait été forcé de passer une nuit : elle était alarmante dans son laconisme :

« Ma chère Sylvie, écrivait-il à sa fille, je quitte Vienne, où la faillite de la maison Rammer, déclarée depuis quinze jours, me fait perdre près de deux millions, et je vais à Francfort où j'ai à recouvrer une somme considérable au comptoir de Fritz-Hermann Koller. Si cette somme me manque, je suis moi-même à découvert vis-à-vis de Brucken et C^e de Bruxelles, et je n'ai plus aucun moyen de faire face au sinistre... Voilà un mois que je souffre des tortures inouïes... Ah! j'avais mis là trop de confiance, trop d'orgueil! j'étais trop sûr et trop fier de cette fortune, mon ouvrage!... Moi qui me croyais inébranlable, moi dont la signature eût suffi au budget d'un prince allemand... qu'a-t-il fallu pour me renverser? un souffle révolutionnaire passant sur l'Europe... Adieu, ma fille, priez pour mon honneur; priez pour ma raison: priez pour ma vie. »

— Et dire que personne, en ce moment, ne peut le secourir! s'écria Edgard.

— Je ne saurais pas même où aller le trouver! reprit douloureusement madame de Prasly; et puis ma place est ici: George reviendra bientôt, je le crois, je le sens, j'en suis sûre; et il faut qu'il me retrouve à Prasly et non pas ailleurs...

— Oui, ma cousine, je vais le chercher! dit Edgard avec feu; et maintenant que je vous ai revue, maintenant que je sais ce qui l'attend ici, je suis certain de vous le ramener!

Il prononça ces paroles avec un enthousiasme si sincère, ce témoignage d'admiration était si bien dégagé de tout compliment, de toute arrière-pensée, que Sylvie ne songea pas un instant à s'en effaroucher: ce n'était là pour elle

qu'une voix de plus, lui disant qu'elle était digne de l'amour de George, qu'elle pouvait encore le rendre heureux, et chacune de ces voix n'était que l'écho de son propre cœur.

— Edgard, reprit-elle, j'accepte votre présage, et j'accepte votre offre; oui, partez, ramenez-moi George. Entre gens comme nous, rien ne doit être vulgaire, et il me semble que c'est bien à vous que la Providence a dû réserver ce rôle de médiateur et de messager.

— Comme pénitence? fit Edgard d'un air d'enjouement qui excluait toute idée offensante.

— Comme réparation, comme œuvre de bon parent, comme titre sérieux à mon amitié, répliqua Sylvie avec une gravité douce.

Là, malgré son émotion, l'ex-beau eut une légère rechute.

— Hélas! dit-il à sa cousine d'un ton de gaieté un peu forcée, la Providence fait tout bien, et j'ai maintenant, comme on dit au théâtre, le physique de l'emploi...

— Ah! mon cousin! je ne l'avais pas vu! dit madame de Prasly.

Tout était dans ce mot: ni pour elle-même, ni pour son mari, ni pour son passé, ni pour son avenir, elle ne voulait qu'il fût dit qu'Edgard avait pu être dangereux et qu'il avait cessé de l'être. Edgard, à l'état d'attentif ou d'amoureux, n'existait pas pour elle, et elle ne voulait pas qu'il eût jamais existé. Orgueil ou vertu, conscience de sa force ou omnipotence de son amour pour George, il lui eût semblé odieux qu'une cicatrice à la joue, la perte d'un agrément extérieur, eût compté pour quelque chose dans la situation de son cousin vis-à-vis d'elle, dans la sienne vis-à-vis de son mari.

Mévil, dans son triste métier d'homme à bonnes fortunes, avait acquis assez d'expérience des femmes pour saisir au moins quelques-unes de ces nuances. Il se résigna de bonne grâce, et murmura avec un accent de franchise qui, cette fois, venait du fond de l'âme :

— O ma cousine ! quelle leçon d'humilité vous venez de me donner ! Elle ne sera pas perdue...

En ce moment, l'abbé Sorel intervint :

— La nuit avance, dit-il en souriant ; madame la marquise est devenue trop matinale pour qu'il ne soit pas indiscret de la faire veiller trop tard : M. Mévil n'a pas de temps à perdre ; il voudra sans doute aller reprendre demain matin le bateau à vapeur d'Avignon... D'ici là, je lui offre l'hospitalité au presbytère.

Edgard s'inclina en signe d'assentiment.

Puis, se tournant vers Sylvie, le curé poursuivit avec une sorte d'autorité paternelle :

— Madame la marquise ne devait-elle pas confier à M. Mévil une lettre pour M. de Prasly ?

— Vous le voulez ? dit Sylvie dont les nobles traits se couvrirent d'une légère rougeur.

— Oui, madame, oui, je le veux... Oui, mon enfant, il le faut, ajouta tout bas le vieux prêtre, redevenu presque confesseur.

Il y eut encore un court moment de combat intérieur ; la fierté, l'amour, la pudeur, je ne sais quelle crainte féminine de manquer le but en le dépassant, se peignirent tour à tour sur ce beau front où n'avait jamais rien passé de banal ni de coupable. Puis, prenant son parti avec sa vaillance habituelle, Sylvie marcha droit à un coffret en laque de Chine posé sur une table, dans un coin du parloir ; elle l'ouvrit à l'aide d'une petite clef qu'elle portait

sur elle, et, en montrant le contenu à l'abbé Sorel et à Mévil, elle dit à celui-ci avec une confusion charmante qui l'embellissait encore :

— Tenez, mon cousin ! ne choisissez pas ; prenez au hasard celle que vous porterez à George.

Il y avait là des centaines de lettres ; depuis longtemps Sylvie écrivait à son mari tous les jours ; seulement ses lettres ne parlaient pas ; elle l'aimait trop ! elle avait trop peur !

— Vous pouvez prendre celle que vous voudrez, le même sentiment les a inspirées toutes ! reprit-elle. Puis, comme Edgard, ému, stupéfait, hésitait à toucher ces précieux papiers, Sylvie prit dans le tas une lettre, et, après l'avoir cachetée, elle la remit à son cousin.

— Portez-lui celle-là, lui dit-elle ; elle parlera pour toutes les autres. Dieu fasse qu'elle soit le rameau d'olivier qui ramène ici la paix et le soleil !

Un feu clair brûlait encore dans la cheminée du petit salon. Sylvie, d'un geste rapide, saisit alors toutes les autres lettres qui restaient dans le coffret et les jeta dans le feu, où elles se consumèrent en un moment.

— Que faites-vous là, ma cousine ? dit Edgard d'un ton de reproche. George n'eût-il pas été bien heureux un jour en lisant ce que vous venez de brûler ?

— Soyez tranquille, mon cousin ! répondit-elle avec la sécurité d'un grand cœur ; ce que je lui écrivais là, je saurai bien le lui dire.

Un sentiment d'envie passa comme un éclair dans l'âme fraîchement convertie d'Edgard : malgré toute sa bonne volonté rétrospective, il ne pouvait se dissimuler qu'on ne l'avait jamais aimé ainsi. Sa fatuité mourante se consola en se disant que chaque homme était probablement des-

tiné à rencontrer ici-bas sa somme d'amour ; qu'il avait eu la sienne en monnaie, et que George aurait la sienne en lingot.

L'instant des adieux était arrivé ; déjà Edgard s'inclinait devant sa cousine, et lui tendait la main pour prendre congé. Sylvie l'arrêta d'un mouvement énergique, et lui dit avec un incomparable mélange d'émotion et de dignité :

— Non, mon cousin, ne partez pas ainsi !

Le curé la regarda avec surprise ; Edgard eut un instant de frayeur : il craignait que sa cousine ne rappelât le passé pour mieux le lui pardonner, et ne donnât à son pardon une forme trop précise, trop solennelle : mais l'âme enthousiaste de Sylvie était à mille lieues de ces vulgaires pensées.

— Non, dit-elle, dans un temps comme celui-ci, quand tout, au loin et autour de nous, est péril, trouble, menace, épouvante ; quand on ne sait pas, en se quittant, si l'on se retrouvera dans ce monde, on ne se quitte pas ainsi, entre parents, entre gens qui s'aiment... Edgard, vous êtes un enfant du siècle... vous avez toujours été trop heureux, trop enivré de succès, de fêtes et de plaisirs, pour songer sérieusement à ce Dieu qui ne se révélait à vous que par ses bienfaits... Votre mère était pieuse, mais vous l'avez perdue trop tôt pour qu'elle pût vous apprendre à croire et à adorer... Aujourd'hui Dieu nous frappe tous ; il nous punit de notre frivolité, de notre indifférence ; il nous châtie dans nos affections, dans notre orgueil, dans notre fortune, dans nos proches, dans notre patrie... Vous partez, vous allez traverser la mer, courir peut-être quelques dangers, vous mêler peut-être un moment aux hasards de cette guerre, où mon George expose chaque jour sa vie... Allons, Edgard ! une bonne pensée ! une pensée pour ce Dieu qui

nous entend et nous protège! A genoux, Edgard, devant ce saint prêtre dont la vie s'est consumée en dévotements obscurs et sublimes : sa bénédiction vous rendra fort et vous réconciliera mieux avec vous-même que toutes les paroles humaines!

Une puissance invincible terrassa Edgard : c'était la dernière défaite du Sicambre : le dandy, le roué, l'héritier coquet et verni des Damis et des Moncades tomba à genoux devant un vieux curé de village, et le curé de village le bénit.

— Et maintenant, partez! dit précipitamment Sylvie quand il se releva; vous êtes digne de porter le rameau d'olivier. Ramenez-moi George, et je vous aimerai comme une sœur!

VII

La veille des Armes.

C'était la nuit, — une nuit de printemps en Afrique, calme et belle, poétique et étoilée. Deux officiers français, dont les burnous blancs s'estompaient dans l'ombre transparente à travers des massifs de lentisques et d'aloës, traversèrent silencieusement un jardin où s'encadrait une petite maison de construction arabe, dans les environs de L... On devait faire le lendemain l'assaut de la ville, et les deux officiers, qui étaient allés effectuer une reconnaissance, rentraient dans cette maisonnette, qu'on leur avait

assignée pour logement, afin d'y goûter quelques heures d'un sommeil rapide, entre les fatigues du jour et le combat du lendemain.

Mais le temps était si beau, l'air si doux, les étoiles si brillantes, un tel souffle de mélancolique grandeur planait sur la campagne endormie, que tous deux, d'un commun accord, au lieu de se jeter sur leurs lits de camp, montèrent sur la terrasse qui servait de toit et dominait le paysage. Ils se firent apporter leurs chibouques, et, quand la braise rougie se fut allumée comme un œil de Cyclope sur le réchaud parfumé, quand les longs tuyaux d'ambre se mirent à exhaler leurs blanches spirales de fumée, quand ils eurent congédié leurs plantons de service pour jouir plus paisiblement de cette solitude et de ce silence, leurs cœurs s'ouvrirent sous l'influence de ces grands spectacles de la nature orientale, que la guerre rehausse encore de ses émotions violentes, et ils échangèrent à demi-voix quelques paroles amies.

Ils appartenaient tous deux à ce 11^e léger qui, sous les ordres du colonel T..., conquit une si belle place dans les fastes de nos guerres d'Afrique. Le plus avancé en grade, — il était chef de bataillon, — semblait à peine exercer une légère autorité sur son compagnon, qui n'était pourtant que capitaine et avait dix ans de moins que lui. Un observateur attentif eût même pu découvrir dans les manières et le langage du supérieur parlant à son subordonné une nuance de respect et de déférence, entremêlés d'une vague et inquiète tristesse, faite pour éveiller la curiosité.

— Eh bien! capitaine, dit le chef de bataillon, point de nouvelles de France?

— Aucune, mon commandant, que par les journaux,

qui sont peu rassurants. Ah ! heureux qui n'a laissé là-bas ni intérêt, ni affection, ni souvenir ! Heureux qui n'a plus ou n'a jamais eu d'autre patrie, d'autre famille, d'autre horizon que ce camp dont nous apercevons les lumières éparses dans la plaine, et ce drapeau qui se déploiera demain aux premiers rayons du soleil !

— George, vous souffrez, et depuis deux mois une nouvelle angoisse est venue se joindre à vos peines, reprit le commandant d'un ton de douloureuse tendresse.

— Oui, Antoine, oui, je souffre, reprit le capitaine, profitant de l'exemple de son chef pour échanger le langage de la hiérarchie contre celui de l'amitié ; je souffre, et à qui pourrais-je me confier mieux qu'à vous, qui, dès le premier jour, avez été pour moi un guide, un appui, un frère aîné ? à vous qui avez tendu la main au pauvre conscrit arrivant avec ses épaulettes de laine, et n'avez ménagé aucune occasion de le mettre en évidence ? à vous, à qui je dois d'être aujourd'hui capitaine, sans autre mérite que d'être de votre pays et d'avoir fait mon devoir ?

— Je vous en conjure, ne parlons plus, ne parlons jamais de cela ! interrompit Antoine qui semblait éprouver un sentiment pénible pendant que son jeune compagnon énumérait ses titres à sa reconnaissance.

— Oui, je le sais, poursuivit George avec une expression d'affectueux reproche ; vous ne voulez pas que je vous remercie... Il y a des moments où l'on dirait que ma gratitude et mon amitié vous gênent, que votre cœur se ferme à moi tout à coup comme pour cacher quelque mystère.... Ah ! ce mystère, quel qu'il soit, ne peut être, j'en suis sûr, que noble comme votre âme et irréprochable comme vous !

Antoine tressaillit et porta la main à sa poitrine comme

s'il eût voulu comprimer l'élançement de quelque secrète blessure ; puis il dit d'un air plus calme :

— Ne parlons pas de moi, mais de vous... Cette souffrance intérieure qui vous consume depuis quatre ans, et que j'ai devinée, elle a redoublé, n'est-ce pas ? depuis ces événements terribles qui agitent et menacent notre pays ?

— C'est vrai, dit George sans hésiter. Vous m'avez trop bien compris pour que j'essaie désormais de rien vous cacher. Il y a quatre ans, lorsque je quittai ma femme, mon château, ma terre natale, tout ce qui aurait pu encore me rattacher à la vie, lorsqu'une force irrésistible me prit sur le cercueil de ma mère pour me jeter sur cette plage africaine où vous m'avez accueilli et relevé, j'étais soutenu par deux gardiens cruels, mais sûrs : la douleur et l'honneur. Ma mère était morte, et j'accusais de sa mort les déchirements intimes qui avaient suivi pour elle mon mariage... Je me sentais humilié, outragé presque par cette famille opulente qui avait cousu son or à ma pauvreté. Il n'en fallut pas davantage pour me couvrir d'une double armure, et me dicter la résolution suprême qui m'a conduit jusqu'ici. Maintenant, bien des choses que je croyais irrévocables ont été modifiées ou ébranlées par cette vie de soldat où j'accomplissais de nouveaux devoirs, où un honneur nouveau se révélait à moi... Un doute que je n'avais pas prévu, que je n'aurais jamais cru possible, s'est glissé peu à peu dans mon cœur comme une ombre ou comme une clarté : je me suis demandé, avec un mélange bizarre de surprise, de remords, de trouble, presque de joie, si ce que j'avais appelé l'honneur n'était pas de l'orgueil, si ce qui avait été d'abord la douleur, n'était pas de l'orgueil aussi, — l'orgueil d'un désespoir stérile qui n'avait voulu chercher qu'en lui seul sa pâture et son tourment.

— L'honneur ! l'orgueil ! il est donc possible de les confondre ! murmura Antoine avec une tristesse poignante dont George ne pouvait pénétrer toute la mystérieuse amertume.

— A présent, continua ce dernier, toutes les conditions sont changées, et mes ressentiments, s'ils persistaient encore, se sont absorbés dans cette catastrophe immense qui change la face du pays. Ceux dont les dédains m'avaient irrité, sont humiliés à leur tour... Quand ma pensée me reporte vers ce château que j'ai fui, ce n'est plus une femme élégante et fière que j'y retrouve, une femme à la mode, se jouant de mes souffrances, souriant à un fat et proclamée reine par ce monde qui me raille ou me méprise... Non ! c'est une femme isolée, sans appui, sans défenseur, une femme qui peut-être a besoin de moi, et qui n'ose pas me tendre les bras de peur d'être repoussée ! Son père n'est plus cet homme impérieux et superbe, exerçant dans toute sa plénitude la dictature de l'argent, et relisant ses billets de banque à travers les déchirures de mes vieux parchemins : c'est un négociant, un industriel, écrasé peut-être dans le désastre universel, et se voyant assez près de sa ruine pour devenir mon égal...

— Oui, chacun a successivement sa part des leçons de la Providence ! dit Antoine comme se parlant à lui-même.

— Celle-là, reprit George, semble m'être envoyée tout exprès pour couronner les quatre ans qui viennent de transformer ma vie... Pour les cœurs aulcérés comme pour les coupables, il n'y a pas de plus salutaire apprentissage, pas de régénération plus puissante que ce noble métier des armes, où l'âme se revêt d'un uniforme comme le corps.... où disparaissent toutes ces catégories, toutes ces distinctions sociales qui aigrissent et divisent, où il n'y a plus ni

gentilhomme, ni roturier, ni riche, ni pauvre, mais un soldat... un soldat marqué au front et au cœur par la patrie, cette mère féconde qui a le même amour pour tous ses enfants !

En prononçant ces paroles avec un martial enthousiasme, George de Prasty ressemblait bien peu à ce timide jeune homme que nous avons vu, au commencement de notre récit, si triste, si mal préparé au bonheur, si méfiant des autres et de lui-même. La pensée qu'il venait d'exprimer répondait sans doute aux sentiments intimes de son compagnon, car Antoine, se levant à demi, lui prit la main et la lui serra. Puis il lui dit avec cette tendresse mélancolique que nous avons déjà remarquée et qui excluait toute idée de curiosité indiscreète :

— George, vous ne m'avez pas dit encore tout ce que j'ai lu dans votre cœur... Vous aimez votre femme, vous l'aimez avec passion... Me suis-je trompé ?

— Oui, je l'aime comme un insensé, je l'aime chaque jour davantage, répliqua George à voix basse, mais avec une émotion qui faisait vibrer tout son être. Vous le savez, Antoine, les veilles de combat disposent les âmes les plus contenues à l'expansion et aux confidences : eh bien ! oui, je l'aime, et depuis quatre ans que je me débats contre cet amour, je n'ai fait que l'enfoncer plus avant dans mon cœur comme un trait enflammé... O mon ami ! que l'homme est une misérable et infortunée créature ! Quand j'étais près d'elle, je ne savais rien dire pour m'en faire aimer. D'injustes rancunes, d'indignes soupçons, de pitoyables méfiances s'étendaient sans cesse entre mon bonheur et moi, assombrissaient mon front, scellaient mes lèvres et donnaient parfois à mon affection un air d'indifférence ou même de haine... Aujourd'hui, un ardent souvenir m'em-

porte à ses côtés... Je m'agenouille en esprit devant cette femme qui est mienne, qui porte mon nom, dont la beauté est mon trésor, et qui a eu le droit de me croire stupide ou insensible ! Je la revois dans mes songes dix fois plus belle qu'elle ne m'est jamais apparue... Pour un seul de ces moments que je passais près d'elle morne et silencieux, je donnerais maintenant dix années de ma vie !... Antoine, nous livrons l'assaut demain matin... Si je suis tué, si vous me survivez, oh ! promettez-moi d'aller en France, d'aller dire à Sylvie à quel point je l'ai aimée !...

— Mais vous-même, dit Antoine, entraîné, à son tour, par les confidences de George, si vous me voyez tomber mort sous les balles des Arabes, et si vous avez, comme je l'espère bien, le bonheur de me survivre, promettez-moi...

Il s'arrêta brusquement, comme si une révélation terrible se fût tout à coup figée sur ses lèvres.

— Eh bien ! mon ami, parlez donc ! s'écria George avec feu : fallût-il, pour accomplir vos volontés, aller à l'extrémité de la terre, vous savez que je vous appartiens de corps et d'âme !

Antoine n'eut pas le temps de répondre. Ils entendirent, en ce moment, un bruit qui venait de la plaine et qui se rapprochait d'eux ; ils regardèrent à travers les arbres et les arbustes dont les masses opaques s'arrondissaient à leurs pieds, et ils virent des lumières s'avancant comme des feux follets dans la direction de la maison : puis, le bruit devenant plus distinct, ils reconnurent le pas de cinq ou six chevaux retentissant dans la nuit. Les *qui vive ?* des sentinelles s'échangèrent, un léger cliquetis annonça que l'on portait les armes, et, au bout de quelques secondes, un groupe de cavaliers enveloppés de leurs burnous, s'arrêta devant la porte.

George et Antoine se hâtèrent de descendre dans la chambre qui devait leur servir à la fois de salon et de dortoir ; on apporta des flambeaux, et ils attendirent les hôtes nocturnes qui leur arrivaient ainsi à l'improviste.

C'était le général M..., avec quelques officiers de son état-major ; ils accompagnaient un voyageur français, vêtu en bourgeois, qui, après un instant d'hésitation, courut au capitaine George, et lui dit avec une émotion profonde qui faisait trembler sa voix :

Capitaine... mon cousin... ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Edgard Mévil ; je viens vous donner des nouvelles de personnes qui vous aiment et que vous aimez...

L'hésitation de George fut encore plus courte que celle de son cousin. Sa figure un peu pâle se couvrit d'une vive rougeur ; il sembla même prêt à faire un pas en arrière : mais se remettant aussitôt, il tendit la main à Edgard, et lui dit avec une simplicité cordiale :

— C'est vous, mon cousin ! Soyez le bien-venu.

Le général M... était un homme d'une haute naissance et d'une magnifique renommée militaire. Il avait connu Mévil à Paris, dans le monde et au club, et il s'était formé entre eux une de ces liaisons qui, sans être précisément des amitiés, en portent quelquefois le nom. Peut-être quelques échos des salons étaient-ils arrivés jusqu'à lui, à l'époque où George de Prasly avait perdu sa mère et s'était engagé comme simple soldat dans un de nos régiments d'Afrique. Le fait est que le général, aussi noble de cœur que de blason, attiré d'ailleurs vers George par ces affinités de race qui faisaient jadis de tous les gentilhommes de notre France une seule et même famille, avait voué, dès l'abord, un intérêt profond et sympathique à ce conscrit de vingt-huit ans, n'ayant rien voulu garder de son naufrage que le droit

de mourir sous l'uniforme. Il l'avait constamment suivi du regard, sans que M. de Prasly pût se douter de cette protection invisible, et c'était à lui autant qu'au chaleureux accueil du commandant Antoine que George avait dû de pouvoir, en peu d'années, se distinguer par des actions d'éclat et monter rapidement en grade. En arrivant à Alger, Edgard Mévil, bien renseigné d'ailleurs, avait eu la bonne idée de s'adresser au général M... Celui-ci, placé par le gouverneur à la tête de la courte expédition qui allait finir par le siège et l'assaut de L..., avait parfaitement reçu son ancienne connaissance de whist et d'Opéra. Une conversation assez confidentielle pour mettre le général au courant de la situation, avait signalé cette première entrevue. Edgard insistait sur la nécessité urgente du retour de George en France : à la suite de cet entretien, le général, qui s'était fait fort d'obtenir un congé pour George et que l'on attendait sous les murs de L... pour donner l'assaut, avait voulu servir lui-même de guide à Edgard, et le conduire auprès de son cousin.

— Capitaine Prasly, dit-il avec une dignité affectueuse, M. Mévil, mon ami, a beaucoup à causer avec vous, et je vais vous laisser ensemble. Un congé vous est accordé ; vous pourriez repartir, à l'instant même, pour la France, si vous le vouliez... Mais, je vous connais ; tant qu'il y aura un grain de poudre à brûler ici, et un péril à courir, le monde entier vous rappellerait, que vous ne partiriez pas... C'est bien, c'est très-bien, et je vois là le commandant qui est de votre avis. L'armée française s'honore de compter dans ses rangs des hommes tels que vous. J'espère bien que demain soir nous serons maîtres de cette vieille forteresse arabe qui nous a déjà coûté trop de temps et de sang... Ce succès, dont je suis sûr en vous regardant, ter-

minera la campagne. Alors, capitaine, vous serez libre.

George et son commandant Antoine étaient debout, écoutant les paroles du général avec un respect calme qui n'avait rien de servile. M. de Prasly s'inclina en signe d'obéissance et de remerciement : le général poursuivit :

— Votre cousin, M. Edgard Mévil, a demandé à prendre part à la journée de demain en qualité de volontaire ; je l'aime trop pour lui refuser cette partie de plaisir. Vous lui montrerez le chemin, je n'en dis pas davantage. Adieu, messieurs : j'ai encore quelques ordres à donner, et puis une couple d'heures à dormir. Nous nous retrouverons demain où vous savez, et que Dieu protège la France ! Monsieur le marquis de Prasly, oubliez un moment la différence des grades, et faites-moi un grand honneur : au lieu de me saluer comme votre chef, embrassez-moi comme votre ami.

George se précipita dans ses bras : des larmes mouillèrent ces martiales paupières qui avaient vu bien des fois la mort sans se baisser, et un instant après, il n'y eut plus dans la chambre que George, Edgard et le commandant Antoine.

Quand même un reste de rancune eût survécu dans quelque secret repli du cœur de M. de Prasly, cette scène eût tout effacé. Présenté de cette façon et lui arrivant en cette compagnie, Edgard emportait d'emblée sa confiance et son amitié. Aussi, ce fut avec une expression de sérénité affectueuse que George lui dit en lui montrant le commandant d'un geste amical :

— Mon cousin, je vous présente mon chef, mon bienfaiteur, mon ami, le commandant Antoine Mourgue.

— Mourgue ! répéta Edgard avec un tressaillement involontaire, et sans s'apercevoir que son exclamation et sa surprise pouvaient sembler étranges au chef de bataillon.

— Oui, Mourgue, reprit George avec une gravité qui ressemblait presque à un reproche ; c'est le nom d'un habitant de notre pauvre Vivarais, que j'avais entendu prononcer quelquefois dans mon enfance, sans me douter que le fils de celui qui le portait serait un jour mon meilleur ami. Jamais nom ne fut honoré par un plus grand courage et un plus grand cœur.

Pendant ce dialogue, le visage du commandant s'était couvert d'une pâleur affreuse. Il paraissait lutter avec plus d'angoisse que jamais contre cette secrète torture qui déjà, à plusieurs reprises, avait préoccupé M. de Prasly. Mais il se contint par un énergique effort, et sans autre indice de son émotion qu'un léger tremblement des lèvres, il dit à George :

— Mon ami, je vous dirai comme le général : vous avez beaucoup à causer avec M. Mévil, et, parmi vos confidences, il en est plusieurs sans doute qui exigent le tête-à-tête. Je vais m'envelopper dans cette couverture et descendre au rez-de-chaussée où je trouverai bien un coin pour dormir. Il est plus de minuit : dans quelques heures, nous entendrons la diane, et vous viendrez me réveiller.

A ces mots, toujours triste et calme, il sortit de la chambre, et George et Edgard se trouvèrent seuls, face à face.

— Avant tout, dit Edgard Mévil, heureux peut-être de saisir tout d'abord cette diversion, qu'est-ce que ce commandant Antoine Mourgue ? Que savez-vous de lui ?

— Ce que je sais ? reprit George : Antoine est le fils d'un pauvre cultivateur de mon pays, possédant pour tout bien une maison au bord de la route du Pont-Saint-Esprit à Prasly. A vingt-un ans, ne pouvant se résoudre à la vie de paysan et entraîné par une ardente vocation militaire, il s'est engagé ; il avait un peu d'instruction, et, grâce à sa

bonne conduite et à sa bravoure, il est devenu chef de bataillon. Il n'y a rien là de bien extraordinaire...

— Oui, mais dans ses manières, dans ses allures vis-à-vis de vous, n'avez-vous pas remarqué quelque chose d'étrange?

— Quand j'arrivai au régiment, Antoine Mourgue n'était encore que capitaine, et un heureux hasard me fit entrer dans sa compagnie. Mon nom, quand il le sut, produisit sur lui un effet que je n'ai pu m'expliquer. On eût dit que je lui faisais peur, et qu'en même temps une force irrésistible l'attirait vers moi. Souvent ma présence le troublait ; sa voix, quand il me donnait un ordre, n'avait plus la fermeté du commandement, ou bien elle devenait brusque et dure pour me cacher son émotion. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que, sous ces variations bizarres, se cachait un profond intérêt pour moi. C'est à lui que je dus de franchir rapidement ces premiers pas qui, dans notre métier comme dans tous les autres, sont les plus difficiles et les plus longs. En dix-huit mois, je fus caporal, sergent, sergent-major, sous-lieutenant, et cela à la suite de rapports où le capitaine me faisait toujours valoir, et d'occasions brillantes dont je n'aurais peut-être pas profité sans lui. Une fois que je fus officier, nous devînmes amis, et Antoine put, sans enfreindre la discipline, me parler parfois cœur à cœur. Cette amitié même avait, de temps à autre, un caractère singulier. Il y avait des moments où l'inférieur semblait presque intimider son supérieur, et où son front se détournait de moi comme s'il eût eu quelque chose à craindre ou à cacher. Lorsque nos grades se rapprochèrent, et que nous fûmes tout à fait familiarisés l'un à l'autre, j'essayai de le questionner : en lui exprimant ma reconnaissance pour tout le bien qu'il m'avait fait depuis mon entrée au régiment, je lui demandai la cause de cette subite

bienveillance et aussi de ces bizarreries que j'avais souvent remarquées. Mes questions parurent lui causer un douloureux embarras, et il me répondit vaguement que mes parents avaient autrefois rendu des services aux siens. M'apercevant bientôt que mon insistance là-dessus lui était très-pénible, je me dis que je serais un ingrat de l'affliger davantage pour satisfaire ma curiosité. Je ne l'interrogeai plus, excepté dans ces rares moments où une circonstance particulière, un danger prochain, une émotion ressentie en commun, amenaient entre nous un besoin d'expansion et de confiance... Cette nuit, par exemple, au moment où vous êtes arrivé, j'ai cru que le commandant Antoine, entraîné par nos mutuelles confidences, allait me révéler un secret... Mais quel que soit ce secret, je suis sûr que, s'il le concerne, il ne peut être qu'honorable.

— Et s'il concernait son père? reprit Edgard, qui en rapprochant ce récit de ses propres souvenirs, croyait entrevoir la vérité. Si son père, pendant la Révolution, avait dépouillé le vôtre? Si ce crime, à demi caché ou contestable pour le public, était prouvé pour le fils? S'il s'était réfugié dans les camps et dans la vie de soldat, pour laver cette tache originelle, pour échapper à cette nécessité horrible de condamner et de mépriser son père? Si l'intérêt qu'il vous a témoigné, le bien qu'il a voulu vous faire, étaient encore un effet de la même cause, d'un désir de réparation envers votre race et votre nom? Alors peut-être, ce qui vous a semblé étrange, trouverait son explication naturelle.

Et Edgard raconta à son cousin les détails de sa rencontre avec Pierre Mourgue, et les renseignements qu'on lui avait donnés sur ce bizarre personnage. George, après l'avoir écouté, lui dit avec douceur :

— Si cela est, si vraiment Antoine a eu quelque chose à réparer envers moi, il s'est loyalement acquitté de sa dette, et mon estime pour lui demeure intacte... Oublions! Oublions! Que tous ces irritants souvenirs disparaissent dans la nuit du passé! Spoliateurs ou victimes, oppresseurs ou opprimés, n'ont plus ici qu'une même descendance: des enfants d'une même patrie, des soldats d'un même drapeau.

— Voilà de belles et bonnes paroles! s'écria Edgard; elles sont vraies aujourd'hui surtout que nous sommes tous frappés des mêmes angoisses, menacés des mêmes malheurs.

— Vous m'apportiez des nouvelles de France? dit George que ces derniers mots ramenèrent aux réalités du moment.

Et une émotion ardente se peignit sur son mâle visage.

— Oui, mon cousin; elles sont tristes, reprit Mévil, non moins ému.

— M. Durousseau? demanda George qui, ne songeant qu'à Sylvie, n'osa pas la nommer.

— Mon oncle est ruiné, et ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'un malheur plus grand que la ruine, plus grand que la pauvreté, paraît suspendu sur sa tête. Atteint par plusieurs faillites, il ignore s'il pourra lui-même faire face à ses engagements, et cet homme qui, il y a deux mois, remuait par douzaines les millions des autres et les siens, aurait aujourd'hui besoin de cent mille francs pour conjurer un désastre, que ni mon père, ni moi, ni aucun de ses confrères ne pourrait les lui prêter... Ah! si jamais on a pu accuser mon oncle d'être fier de sa fortune, il expie ce tort d'une façon bien cruelle, et ceux que son orgueil a pu froisser, seraient, j'en suis sûr, les premiers à lui pardonner!

— Je le crois, dit M. de Prasly qui sentait s'évanouir les derniers vestiges de ses vieux ressentiments. Puis, affer-

missant sa voix, il ajouta avec un calme que démentait le feu de son regard :

— Et madame de Prasly... ma femme ?

— Je venais vous chercher de sa part, dit Mévil.

George fit un mouvement qu'il réprima aussitôt. Pendant un instant plus rapide que l'éclair, son œil se fixa sur Edgard comme s'il eût voulu percer à jour les plus mystérieux replis de son cœur. Edgard soutint ce coup d'œil scrutateur avec une dignité triste et douce qui persuada George mieux que les protestations les plus passionnées ; et dès-lors, sans échanger d'autres questions ni d'autres réponses, une certitude instinctive dit à ces deux hommes qu'ils étaient dignes de s'entendre et que rien ne les séparait plus.

— Elle est à Prasly ? vous l'avez vue ? dit George sans que le plus léger grain de méfiance se mêlât à cette demande.

— Oui, mon cousin, je l'ai vue, en présence de l'abbé Sorel, répliqua Mévil.

Et sans attendre un nouvel interrogatoire, il retraça, avec cet accent de vérité sur lequel nul ne saurait se méprendre, tout ce qu'il avait vu, entendu, appris, au village et au château. Il essaya de peindre, dans la modeste maison de maître Ramignard, présente au souvenir de George, ces trois pieux et charitables vieillards, encouragés et récompensés par Sylvie dans leur sainte et laborieuse tâche ; cette émulation de charité fécondée par sa charmante influence ; cette auréole de vertu et de bonnes œuvres rayonnant autour de cette noble figure, et la protégeant contre la méchanceté des meneurs révolutionnaires. Puis son récit, animé et coloré peu à peu de son émotion invincible, pénétra dans le château même, promena la pensée de George dans ces sombres corridors où elle errait si souvent, et le

fit entrer avec lui dans ce petit parloir où Sylvie l'avait reçu. Il la lui montra, seule, résignée, courageuse, vêtue de deuil comme au premier jour de leur séparation, plus belle mille fois qu'au milieu des fêtes, et attendant son mari avec une tendresse silencieuse qui n'en était que plus profonde; il finit par le mot qu'avaient répété à l'envi le docteur et le notaire, et qui résumait pour Edgard les impressions de cette visite : « C'est une sainte ! »

Pendant qu'il parlait, avec un enthousiasme qui ne cherchait pas à se déguiser, M. de Prasly se remettant du trouble et de la surprise où l'avait jeté la brusque arrivée de son cousin, le considérait avec plus de sang-froid, et il était vivement frappé du changement accompli dans toute sa personne. Trop identifié avec la vie de soldat pour faire beaucoup d'attention à la cicatrice qui défigurait Edgard, George s'en préoccupait moins que de l'attitude sérieuse, du langage sympathique, de l'émotion respectueuse et sincère de ce sémillant dandy qu'il avait connu si léger, si goguenard, si persifleur, si disposé à prendre pour devise le *nil mirari* d'Horace. Mais s'il éprouvait cette impression en regardant et en écoutant Mévil, celle qu'il lui causait n'était pas moins vive. Mévil se demandait si c'était bien là ce gentilhomme râpé, taciturne, inquiet, dépaycé dans les salons élégants qui l'accueillaient en intrus, embarrassé de sa contenance auprès d'une femme qui l'écrasait de sa beauté et de ses triomphes. Toute cette triste dépouille du *vieil homme* avait disparu. Le gentilhomme déclassé, abattu, éteint, s'était relevé sous l'épaulette. L'esprit chevaleresque et guerrier que George avait reçu de ses ancêtres, mais que, faute d'aliment et d'emploi, il avait refoulé dans son cœur pendant les mornes années de sa jeunesse inactive, s'était tout à coup ranimé et épanché

comme une source fécondée par l'orage, à la première bouffée de ce nouvel air qu'il respirait à pleins poumons. Il semblait grandi d'une coudée, tant il y avait d'énergie dans ses traits, de fermeté dans ses gestes, de décision dans ses allures. Son visage hâlé par ces glorieux soleils, par ces salubres fatigues qui endurcissent le corps et retrempe l'âme, offrait ce type martial, popularisé par la peinture, mais ennobli par je ne sais quelle distinction héréditaire qui faisait songer tout ensemble à Marengo et à Fontenoy. Oui, c'était bien là l'héritier d'une de ces vieilles races militaires dont le généreux sang a paru se tarir du moment qu'il n'a pu se répandre à flots pour le roi et pour le pays !

Ces observations rapides, ce muet échange de réflexions et de surprises, ne fut perdu ni pour George, ni pour Edgard. Tous deux sentirent redoubler l'estime et la confiance qu'ils s'inspiraient l'un à l'autre et qui, chez Edgard, se nuançaient de respect. Le milieu où ils se retrouvaient était si différent de celui où ils s'étaient rencontrés, et eux-mêmes différaient si complètement du souvenir lointain qu'ils s'étaient laissé, qu'il leur sembla que tout devait être nouveau dans leurs relations et leurs sentiments. Les derniers nuages se dissipèrent, et ce fut sans la moindre arrière-pensée que George, tendant la main à Edgard, lui dit, doucement ému :

— Et madame de Prasty... Sylvie... votre cousine... ne vous a rien donné pour moi ?

Pour toute réponse, Mévil tira son portefeuille, y prit une lettre soigneusement cachetée, et la remit à son cousin.

George l'ouvrit, regarda par hasard la date, et ne put réprimer un cri de surprise :

— Mais, dit-il, cette lettre a deux ans ! Elle est datée d'avril 1846 ; que signifie... ?

— Cela signifie, mon cousin, que votre femme vous écrivait tous les jours, que ses lettres étaient toutes réunies dans un coffret, et qu'elle était si sûre que toutes vous exprimaient la même tendresse, trahissaient la même douleur, renfermaient la même espérance, qu'elle n'a pas voulu choisir ; il lui a suffi de mettre la main dans son trésor et de vous envoyer la première perle que cette main a rencontrée.

— Quoi ! elle aussi ! elle aussi ! s'écria George dont les traits rayonnèrent d'amour et de joie. Et, sans essayer de lutter contre la noble ivresse de ce moment, il courut à son porte-manteau, en déboucla les courroies, et, ouvrant un nécessaire de voyage fermé à clef, il y saisit une brassée de lettres qu'il répandit dans la chambre en s'écriant :

— Tenez ! moi aussi je lui écrivais... souvent... bien souvent... chaque veille de combat, chaque lendemain, chaque fois que mon pauvre cœur avait besoin de s'ouvrir ! Je lui écrivais sur mes genoux, au crayon, des billets informes, mais qui lui parlaient tous le même langage, qui tous lui disaient ma tendresse, ma douleur, mon espoir de mourir ici, avec son souvenir pour mon dernier bien, son image dans mon âme, son nom sur mes lèvres !

George prononça ces paroles avec une exaltation si souveraine, que Mévil en tressaillit comme à l'apparition d'un monde inconnu dont il ne devait pas franchir le seuil. S'inclinant à demi devant son cousin, il lui dit :

— Ah ! jamais deux êtres ne furent plus dignes l'un de l'autre ! Jamais deux cœurs ne furent mieux faits pour se comprendre et pour s'aimer !

George se rapprocha de la table, et, pendant que Mévil se tenait discrètement à l'écart pour que rien ne gênât l'émotion de cette lecture, il lut la lettre de Sylvie.

Voici le contenu de cette lettre, vieille de deux ans et jeune comme un amour qui ne doit pas finir :

« George, mon George, je vous écris ce soir, comme hier, comme demain, comme toujours... Le seul sacrifice que je puisse faire à votre orgueil... au mien peut-être, est de ne pas vous envoyer ces lettres qui vous rappelleraient.

» Oui, je le crois, c'est notre orgueil seul qui nous sépare : votre sainte et malheureuse mère m'a pardonné... quoi ? je n'en sais trop rien : le trouble que j'avais apporté dans sa vie... la douleur de n'être plus seule à remplir votre cœur... les mornes et silencieuses méfiances qui s'élevaient entre elle et moi... Elle m'a pardonné avant de mourir ; l'abbé Sorel le sait, et j'ai d'ailleurs senti ce pardon s'abaisser sur moi comme un rayon de clémence céleste... Vous, George, vous êtes bien sûr... oh ! oui, bien sûr que pas une pensée coupable ne s'est glissée dans mon âme ; que le bruit, l'éclat, les succès du monde ont passé sur mon front sans y laisser de trace, comme ces nuages qui courent sur l'azur des lacs sans en troubler la surface, sans en atteindre le fond... Vous en êtes sûr, et si quelque calomnie infâme est arrivée jusqu'à vous, le cœur de mon George est un sanctuaire au seuil duquel viennent expirer le blasphème et le mensonge... et pourtant nous sommes séparés !

» Oh ! notre orgueil ! notre orgueil ! Si vous saviez, George, avec quelle joie fébrile je déchire le mien pour vous en offrir les lambeaux ! Si vous saviez tout ce que je

rêve, à quel prix je voudrais vous ramener à moi ! C'est cette odieuse richesse qui a creusé un abîme entre nous... Dites-moi, cet argent qui vous offusque, voulez-vous que nous y renoncions en commun ? Voulez-vous que nous nous fassions bâtir, dans les dépendances de Prasly, une petite maison blanche, qui ne ressemblera pas plus à une villa qu'à un château, et, une fois là, que nous devenions les intendants et les fermiers des pauvres ? Cet horrible argent ne sera plus ni à vous, ni à moi, et il se sanctifiera en se donnant. La charité, voyez-vous ? George, c'est la grande réparatrice. Dans cet abîme qui nous sépare encore, versons ensemble une de ces gouttes d'eau, chères au Dieu de paix et de pardon, et ce qui nous divisait achèvera de nous unir ; ce qui enchaîne nos cœurs dans une pensée de vanité terrestre les fondra dans un sentiment de divine mansuétude... Dites, le voulez-vous ?... Mais non, vous ne m'entendez pas... vous êtes là-bas, bien loin, retenu par cette vocation militaire qui sommeillait en vous et que vos douleurs ont réveillée, emporté dans ce sillon de gloire où s'absorbent les âmes intrépides... Eh bien ? savez-vous quelle est parfois ma chimère ? Sur ce sentier où vous cherchez peut-être la mort, vous tombez un jour, blessé : on vous rapporte victorieux et sanglant sous votre tente... et là, pendant ces heures de fièvre ou de faiblesse qui vous enveloppent d'une ombre douce et voilée, une femme s'incline sur votre lit de souffrance ; vous ne repoussez pas sa main, parce que vous ne la reconnaissez pas... elle vous soigne, elle vous veille, elle vous effleure de ces mystiques caresses du cœur qui mettent en fuite les songes brûlants et les âpres désespoirs ; elle vous ramène peu à peu à cette vie dont vous ne vouliez plus, cruel ! et qu'elle vous force de reprendre... Puis, quand vous êtes sauvé, ranimé, guéri,

« dans ces premiers instants de convalescence et de bien-être où tout sentiment mauvais s'est évanoui avec les visions de la fièvre, elle se penche à votre oreille et vous dit tout bas : George, c'est moi, c'est votre femme... je suis à vous, vous ne pouvez pas faire que mon nom ne soit pas le vôtre ; maintenant chassez-moi si vous en avez le courage... Hélas ! où s'égarant mes folles pensées ? Je suis seule, vous ne m'entendez pas... Je vous aime ; je vous l'ai dit hier, je vous le dirai demain ; mais vous, George, à qui je le dis, le saurez-vous jamais ?... »

La plume s'était arrêtée là, désespérant peut-être d'exprimer cette ardeur chaste et passionnée à qui toute parole semblait froide ; mais George y suppléa, et, baisant cette page avec un pieux amour, il s'écria, sans même se souvenir qu'Edgard était là pour l'entendre :

— O Sylvie ! que ton adorable image me protège encore demain ; et puis, ma vie tout entière à toi ! ma vie pour te faire oublier que, possédant un pareil trésor, j'ai eu le malheur de le méconnaître et la folie de le repousser !

Puis, revenant à ses lettres, qui étaient restées éparées dans la chambre, il en fit un paquet, et ajouta :

— Pas un mot de ce que j'ai écrit là n'est digne d'elle !... Je ne l'aimais pas encore comme elle mérite d'être aimée ! Si Dieu a pitié de nous, s'il permet que je la revoie, je saurai bien lui dire ce que je ressens ; si je suis tué demain, vous lui direz, Edgard, ce que vous avez vu ; vous lui direz que, trouvant mon amour petit et misérable devant le sien, j'ai brûlé, dans cette veillée suprême, tout ce que, pendant ces quatre ans, j'avais essayé de lui écrire !

Et, d'un geste rapide, il jeta ses lettres dans le brasier qui brûlait encore. Edgard poussa un cri, se précipita

pour sauver au moins une de ces feuilles ; et comme George, surpris, lui en demandait la raison :

— C'est que j'aurais voulu, dit Mévil, que tout fût égal entre vous. Ma cousine, elle aussi, a brûlé ses lettres, mais après m'avoir donné celle que vous venez de lire.

— Non, reprit George, cela vaut mieux ainsi ; l'amour de Sylvie est trop supérieur au mien, et mon langage pâlirait trop devant son langage... D'ailleurs, si je vis, c'est moi qui lui porterai ma réponse ; si je ne la lui porte pas, c'est que je serai mort ; la mort n'a pas besoin de parler.

Les dernières heures de la nuit s'étaient envolées pendant cet entretien. Déjà une pâle lueur, plus blanche que celle des étoiles, jouait à travers les rideaux et pénétrait dans l'appartement ; on entendait au loin des bruits vagues, de sourds murmures, les bruits d'un camp qui se réveille.

Tout à coup, les notes vibrantes du clairon retentirent dans l'espace : en même temps on frappa discrètement à la porte : c'était le commandant Antoine qui venait rejoindre Edgard et George.

— George, dit-il tout bas à M. de Prasly, moi aussi, avant que nous montions à l'assaut, j'ai quelque chose à vous dire.

VIII

La Victime expiatoire.

Le jour s'était levé, aussi pur et aussi beau que la nuit avait été pure et belle : le camp s'éveillait ; de chaque tente, de chaque touffe d'arbres et d'arbustes sortaient, comme une fourmilière de toutes couleurs, fantassins et cavaliers, tirailleurs et spahis ; le fifre entremêlait sa grêle chanson au sourd roulement des tambours, à l'appel matinal du clairon. Toute la plaine, couchée au pied des redoutables hauteurs que L... domine, s'animait de ce mouvement indescriptible qui précède un combat. George et Antoine regagnaient, au pas militaire, leur poste au premier bataillon du 44^e léger, qui avait été désigné pour donner l'assaut. Edgard les suivait, se tenant à quelques pas en arrière, parce qu'il avait cru deviner que le commandant désirait parler en secret à M. de Prasly.

En effet, Antoine, après avoir regardé à droite et à gauche, se pencha vers George dont il tenait le bras pressé contre le sien, et lui dit en baissant la voix :

— Mon ami, promettez-moi de faire ce que je vais vous demander.

— Je vous le promets, dit George.

— J'ai le pressentiment que cette journée me sera fatale ; si je suis tué, je vous fais mon héritier... Ne souriez pas ; je n'ai rien ; je ne suis qu'un officier de fortune, arrivé de grade en grade à celui que j'occupe : et pourtant jamais testament ne fut plus sérieux que le mien !

George le regarda avec une inquiétude affectueuse : il devinait qu'il y avait là quelque douloureux secret.

— Si je meurs, reprit Antoine, voici mes dernières volontés : vous trouverez, cousu dans mon uniforme, un papier plié sous enveloppe et cacheté de cire noire : c'est une lettre adressée à mon père. Vivant, je n'oserais jamais ni la lui envoyer, ni en laisser soupçonner à personne le sujet et le contenu : mort, c'est un devoir sacré que j'accomplis, un devoir de fils envers lui, un devoir d'honnête homme envers vous.

— Que voulez-vous dire ? murmura George.

— Pour le moment, ne m'en demandez pas davantage : quelques mots encore cependant... Depuis quatre ans, je n'ai rien négligé pour obtenir votre amitié ; aujourd'hui, mon ami, j'implore quelque chose de plus ; votre pardon.

— Mon pardon, grand Dieu ! et pourquoi ? Vous ne m'avez fait que du bien : si je suis ici, à vos côtés, avec un grade presque égal au vôtre, c'est à vous que je le dois : ah ! ce n'est pas un pardon, c'est une inépuisable action de grâce que vous avez le droit de me demander ?

— Vous me comprendrez plus tard... ce soir... dans quelques heures peut-être. Maintenant, à notre poste ! et si vous me voyez tomber, songez à ce que je viens de vous dire ; courez à moi, et pardonnez-moi ! J'aurai besoin, George, de votre bénédiction suprême pour ne pas mourir en désespéré !

Une si horrible angoisse se peignait sur les traits du commandant, que George en fut navré. Il attira Antoine à lui par un geste plein de tendresse, et prenant sa main dans la sienne, il lui dit avec un accent d'ineffable douceur :

— Antoine, quoi qu'il arrive, quoi que j'apprenne, je vous pardonne, je vous estime et je vous aime.

Ils étaient parvenus à un mamelon où le bataillon se formait en carré pour commencer l'attaque. Au bout d'un moment, tous les hommes étaient à leur rang, tous les fusils flambés, et le tambour battait la charge. Antoine jeta un dernier regard à son ami et prit la tête du bataillon.

L... apparaissait au sommet du paysage, étageant sous un ciel d'outre-mer ses murs fortifiés dont les sombres dentelures se dessinaient sur des masses confuses de bâtiments et de *gourbis*. Pour atteindre à la brèche qu'y avaient faite les batteries, nos troupes avaient à suivre un sentier dont la ligne crayeuse serpentait d'abord dans la plaine, puis s'allongeait comme une couleuvre au flanc de la colline qu'elle enlaçait de son réseau blanchâtre jusqu'à l'ouverture béante de la muraille effondrée. Ce mince et hardi ruban s'accrochait çà et là aux saillies des rochers, se brisait dans des touffes compactes de cactus ou d'aloës, et derrière chacune de ces saillies, à travers chacune de ces touffes, on voyait étinceler, au soleil levant, comme de sinistres éclairs, les longs fusils des Kabyles. A mesure que le bataillon avançait sur ce chemin étroit et escarpé, le silence se faisait peu à peu dans les rangs, et l'on n'entendait plus que le bruit régulier du pas de charge, la voix brève des officiers ou quelque cri de sentinelle montant de la plaine. George avait placé Edgard Mévil à ses côtés. Le commandant Antoine les devançait, et, à chaque ondulation de cette route sinueuse, se retournait pour les regarder.

Nous ne prétendons décrire ni un combat, ni un assaut. Il faut, pour peindre ces scènes militaires, y avoir pris une part personnelle, être soi-même du métier; et César restera l'immortel modèle de ces narrateurs de batailles, dont les récits s'imprègnent naturellement de la chaleur de l'action. Que mes lecteurs relisent quelques-uns de ces livres

à physionomie guerrière qui nous ont raconté nos campagnes d'Afrique ; qu'ils se transportent en idée au milieu de ce site d'une grandeur biblique, et, sous l'azur d'un beau ciel, sous un rayon de printemps, qu'ils y placent une poignée de nos braves marchant à la destruction d'un de ces nids d'orfraies et de vautours qui servaient de repaire aux brigandages permanents, aux révoltes incessantes des tribus sauvages ou rebelles. Lorsque le signal de l'attaque fut donné, lorsque les rangs se rompirent pour commencer ces luttes d'homme à homme, ces assauts partiels et irréguliers qui caractérisent ce genre de guerre, on put voir un spectacle émouvant qui, tant que la France conservera son âme et son génie, fera battre les cœurs les plus insensibles. Trois hommes se montraient constamment en tête des plus résolus, gravissant les pentes escarpées, sourds aux balles qui sifflaient à leurs oreilles, aux pierres qui pleuvaient sur leurs pas, animant, échauffant, emportant tout dans l'irrésistible courant de leur héroïque bravoure. C'était le commandant Antoine, le capitaine George de Prasly et le volontaire Édgard Mévil.

Et pourtant de ces trois hommes, il n'y en avait qu'un qui cherchât la mort. Édgard ne voulait que se réhabiliter vis-à-vis de ceux qui l'avaient connu frivole et léger, mériter l'estime de sa femme et surtout de sa cousine, et peut-être donner à la cicatrice qui l'enlaidissait une sorte de consécration militaire. George, dont le cœur débordait d'amour et qui avait placé sur sa poitrine la lettre de Sylvie, demandait à Dieu de le laisser vivre pour reconquérir ces trésors de tendresse qu'il avait méconnus ; mais en même temps, par une contradiction digne de cette nature de soldat, il se livrait avec plus d'ardeur que jamais à cette ivresse du péril qui sied aux extases de l'amour comme à

ses tortures ; et en bondissant à la rencontre de ces balles arabes qu'il avait si souvent appelées dans ses jours de désespoir, il se disait tout bas que pour mériter son bonheur, il fallait faire encore plus qu'il n'avait fait pour se délivrer de ses angoisses. Antoine seul voulait mourir.

A ces émotions sympathiques qu'excite toujours le courage élevé jusqu'à l'héroïsme, auraient pu s'ajouter cette fois des réflexions d'un autre genre. Il y avait là trois hommes, l'un enfant du peuple, l'autre gentilhomme déshérité, le troisième fils privilégié de cette bourgeoisie opulente qui avait eu son avènement, ses victoires et son règne. Tous trois de filiation différente, de race diverse ; tous trois séparés d'intérêts, de souvenirs et d'origines ; tous trois représentant, pour qui aurait voulu plonger dans l'histoire du passé, une série de luttes, de conflits, de haines, de jalousies mal éteintes, de vanités mal assoupies. Eh bien ! là, il n'y avait plus que trois frères d'armes, réunis sous un pli de notre drapeau. Le niveau militaire, ce saint et noble niveau de l'égalité dans le devoir, la discipline et le danger, avait passé sur ces trois têtes, et, de toutes ces distinctions, de toutes ces hostilités de caste et de naissance, il ne restait plus que trois hommes intrépides, marchant du même pas à l'ennemi, battant d'un même cœur pour la France.

Nous l'avons dit, Antoine Mourgue voulait mourir. Il y avait dans sa bravoure, dans ses cris : *En avant !* dans sa course furieuse à travers buissons et ravins, quelque chose de sombre et d'ardent qui ressemblait à un sacrifice volontaire. George ne le perdait pas de vue et se trouvait presque constamment derrière lui. Il lui semblait que leur amitié avait pris depuis la veille un caractère particulier, qu'un lien mystérieux s'était établi entre Antoine et lui, et

qu'il était pour quelque chose dans cette résolution sinistre qui lui faisait chercher la mort.

Cependant le feu des Kabyles se ralentissait ; nos troupes étaient maîtresses de tous les escarpements de rochers, de toutes les déchirures de terrain qui servaient de contre-forts aux murailles. L'ennemi était délogé des buissons et des ravins, et se repliait en déroute dans la première enceinte. Quelques voltigeurs français, précédés du commandant Antoine et de ses deux compagnons, touchaient déjà à la brèche et s'apprétaient à la franchir. A ce moment, toutes les dentelures de ces murs, tous les créneaux de cette forteresse, toutes les ouvertures des maisons, toutes les crêtes des hauteurs voisines se garnirent d'Arabes, qui disparurent à leur tour dans un immense nuage de fumée ; c'était une décharge générale qu'ils essayaient avant de céder tout à fait et de s'enfuir vers leurs pics inaccessibles. Huit ou dix de nos soldats tombèrent en pirouettant le long du raide talus qu'ils venaient de gravir : une vingtaine de blessés s'accrocha silencieusement aux branches des arbustes, aux rebords du sentier ; on tendit la main aux camarades, qui les couchèrent immédiatement sur leurs capotes grises, en attendant que les mulets vinssent les recueillir dans leurs cacalots. Antoine, George et Edgard échangèrent un coup d'œil rapide : ils n'étaient pas blessés. — A moi ! à moi ! s'écrièrent le commandant et George d'une voix vibrante qui retentit jusqu'au fond de la vallée, et, suivis d'Edgard, précédant de quelques pas les premiers tronçons de la colonne, brisée en cent morceaux dans le feu de l'action, ils s'élancèrent à la brèche. Devant eux, à une portée de fusil, était un pan de mur resté seul debout au milieu des décombres et troué en quelques endroits par nos batteries. George aperçut derrière ce mur deux têtes

brunes et deux canons de fusil qui s'abaissaient. Il se précipita vers Antoine, qui avait un peu d'avance sur lui, et le couvrit de son corps. Mais Antoine, lui aussi, avait vu ces deux ennemis et leurs fusils braqués. Par un geste d'une incroyable énergie, il repoussa George qui alla trébucher, à trois pas, sur un tas de pierres. En même temps les coups partirent, et le commandant tomba frappé de deux balles.

Quelques minutes après, le général M..., à la tête de ses spahis, arrivait d'un autre côté. Il avait été forcé de tourner le flanc de la colline, afin d'investir la place et d'étendre l'assaut sur plusieurs points à la fois. On se saisit des deux trainards qui avaient tiré sur le commandant, pendant que le gros de la tribu kabyle s'enfuyait dans la montagne, abandonnant provisions et bagages. C'étaient deux Musulmans fanatiques qui, voyant Antoine conduire l'attaque, avaient sacrifié leur vie pour le tuer : leur figure balaanée, aux yeux reluisants et aux dents blanches, n'exprimait que haine implacable et contentement féroce : on les fusilla dans un coin.

Le général M... avait peu de pertes à déplorer, et la ville était prise. Mais la blessure du commandant lui causa une vive douleur. Il s'approcha du petit groupe qui entourait Antoine et le vit, pâle et défait, à demi couché dans les bras de George ; il respirait encore, et même ses yeux étaient ouverts ; un faible sourire errait sur ses lèvres ; mais tous les braves qui étaient là avaient trop l'habitude des blessures d'armes à feu et des sanglants épisodes de la guerre pour conserver la moindre espérance.

Quand il reconnut le général, Antoine lui désigna George de la main ; puis, faisant un effort pour parler, il murmura d'une voix sifflante : Général, c'est lui... c'est le ca-

pitaine George de Prasly qui est entré le premier dans la brèche!

Tous les assistants admirèrent cet héroïsme de l'amitié qui, même au milieu des ombres de la mort, songeait encore à faire valoir les services du survivant. Le visage de George était humecté de grosses larmes qu'il n'essayait pas de retenir, et il disait en se penchant à l'oreille du blessé : Tais-toi, tais-toi ! je ne te demande que de vivre !

Bien que familiarisé avec ces scènes funèbres, le général fut profondément ému de ce spectacle. Il aimait George comme un frère ; il avait pour Antoine une tendre et profonde estime. Détachant de son cou la croix de commandeur, dont il portait le ruban en sautoir sous son uniforme, il la plaça sur la poitrine d'Antoine, et lui dit avec une ineffable expression de regret et de bonté :

— Commandant, croyez-vous pouvoir être transporté jusqu'à l'ambulance ?

— Oui, mon général, j'espère être encore assez fort pour soutenir cette dernière épreuve.

Quatre voltigeurs s'approchèrent. Le commandant était adoré de ses soldats, et tous ces hommes pleuraient. On le hissa sur un de ces cacalots dont un chevaleresque écrivain, M. de Molènes, a retracé la physionomie sinistre et le rude emploi, et que portait un des mulets d'ambulance. Antoine, pendant ce court trajet dont chaque secousse était pour lui une souffrance, voulut avoir constamment la main de George dans la sienne. De temps en temps, il le regardait comme pour se donner du courage, ou bien parce que, craignant de succomber, il ne voulait pas mourir avant de lui adresser encore quelques mots. On arriva ainsi jusqu'à l'hôpital, vieille maison arabe où de longues galeries côtoyaient, à l'intérieur, une cour carrée et s'ouvraient sur

des chambres assez pareilles aux cellules des cloîtres. On déposa Antoine dans cette grande cour, sous un vieux sycomore qui commençait à se revêtir de son feuillage printanier. L'air était si doux, que le blessé demanda à rester là, l'œil fixé sur ce pan de ciel bleu et cette naissante verdure.

Le chirurgien s'avança, examina ses plaies, lui tâta le pouls, et fit un geste imperceptible dont le sens n'échappa à personne : le commandant Antoine allait mourir. Il fit signe qu'il désirait rester un moment seul avec M. de Prasly. Ceux qui l'entouraient s'écartèrent avec un douloureux respect, et Antoine dit à George d'une voix que les approches de la mort suffoquaient de plus en plus :

— Mon ami, c'est le moment ; prenez ce papier qui est là, dans la doublure de mon uniforme.

George obéit : ce papier avait la forme d'une lettre et portait pour toute suscription : A mon père ! — Il était cacheté de noir.

Le mourant exprima sa satisfaction par un regard ; puis attirant de nouveau M. de Prasly, de façon à ce que ses lèvres livides touchassent presque à son oreille :

— George, murmura-t-il, vous allez repartir pour Prasly : puissiez-vous y trouver le bonheur que vous méritez ! C'est le dernier vœu d'un mourant qui vous aime et à qui vous avez pardonné...

— Mais pardonné quoi ? bégaya George éperdu, et retenant à grand-peine ses sanglots.

— Par pitié, ne me le demandez pas encore... laissez-moi le peu de force qui me reste... Une fois à Prasly, vous irez trouver mon vieux père... vous lui annoncerez ma mort, et vous lui remettrez ma lettre.

— Et puis ?

— Et puis vous lui direz que, s'il veut que la bénédiction de son fils mourant le visite et le console à sa dernière heure, s'il veut que la miséricorde de Dieu ne se retire pas de son agonie, il faut qu'il accomplisse le vœu, la volonté suprême renfermée dans cette lettre.

— Et cette volonté, quelle est-elle?

— Vous le saurez alors... George, je vais paraître devant mon juge... Prions ensemble pour désarmer sa colère, pour que mon sang suffise à sa justice, pour que les coupables se repentent, pour que la mort du commandant Antoine rachète l'honneur et l'âme de son père!

Comme s'il redoutait d'en avoir trop dit, le commandant tressaillit, et une faible rougeur colora un moment ses joues à travers sa pâleur de mort. Reprenant la main de George dans sa main défaillante, il ajouta :

— Je meurs content... près de vous, aimé, pleuré par vous... il fallait que ce fût ainsi... il fallait qu'il y eût une victime, et que cette victime fût moi... Adieu, George... Là-bas, à Prasly... dans ce pays qui est aussi le mien... quand vous serez près de votre femme... heureux... riche, consolé... demandez à la marquise de Prasly de prier quelquefois pour le commandant Antoine.

Sa tête retomba, et George crut qu'il était mort; pourtant il respirait encore. George fit signe au général et à ses compagnons d'approcher : ils s'agenouillèrent tous autour de ce grabat funèbre, et dirent, avec la foi vive du soldat chrétien, les prières des agonisants. Antoine marquait, par un léger mouvement de ses lèvres, qu'il les entendait et les suivait. Quand le dernier verset fut récité, le mourant promena un regard sur tous ces visages amis auxquels il essaya de sourire ; ses yeux éteints s'abaissèrent sur la croix et le ruban rouge qui se confondait avec son sang, se re-

levèrent sur le général, parurent lui adresser un muet remerciement, puis s'attachèrent sur George qu'ils ne quittèrent plus jusqu'à ce que la mort les eût fermés.

Le général se découvrit devant ce corps que la vie venait d'abandonner, et dit avec la simplicité stoïque d'un familier des champs de bataille :

— C'est la mort d'un brave !

Ensuite, se tournant vers George : Capitaine Prasly, lui dit-il, la campagne est finie ; L... est pris, les soumissions nous arrivent. Nous resterons encore ici demain pour enterrer nos morts. Après, vous serez libre, et vous pourrez rentrer en France. Je ne voudrais pas que l'armée perdît un officier tel que vous : pourtant, chacun ici-bas a sa destinée à remplir ; peut-être êtes-vous rappelé par d'autres devoirs. Ce dont je suis sûr, c'est que le 41^e léger ne vous oubliera jamais.

Il y eut dans tout le groupe un murmure d'assentiment : la bravoure, la dignité, la simple et noble attitude de George avaient depuis longtemps conquis tous les cœurs. Il remercia le général M...., tendit la main à ceux qui l'entouraient, et ajouta qu'il profiterait de son congé pour retourner en France.

— Mon cousin, je partirai avec vous, dit Edgard.

— Et partout où vous irez, ajouta le général, sachez qu'il y aura ici de braves gens pour qui le capitaine George de Prasly restera le type de la loyauté, de l'honneur et du courage !

IX

Si forte virum quem...

Sylvie n'était pas au bout de ses peines. Pendant les premiers jours qui suivirent son entrevue avec son cousin, elle fut soutenue par l'espérance que le départ d'Edgard avait ravivée. Il semblait si sûr de lui ramener George, si heureux de réparer ses torts en coopérant à cette œuvre conciliatrice ! Elle-même, en descendant dans son propre cœur, y trouvait un tel amour pour M. de Prasky, une telle foi dans cet amour !

Cependant, une pensée affreuse ne tarda pas à se glisser au milieu de ces douces lueurs, pareille à ces sombres gelées de mars qui, refoulant tout à coup la sève des grands chênes, tuent le bourgeon hâtif sous le feuillage séché par l'hiver. Sylvie avait pu reconnaître, par sa propre expérience, à quel point l'honneur de George était susceptible. Elle aimait, mais elle redoutait cette susceptibilité de sensitive, s'effarouchant au plus léger contact, et préférant l'exil, les privations, le malheur, la mort, au moindre souffle qui la ternit ou l'effleurât. Maintenant, savait-elle si cet honneur chevaleresque ne serait pas tout aussi ombrageux sur d'autres questions, moins délicates peut-être, mais non moins périlleuses ? La pauvreté n'effrayait pas Sylvie : elle avait tant de fois accusé et maudit la richesse comme cause première de ses chagrins ; elle avait tant de fois repris, dans sa douloureuse solitude, ce rêve romanesque de pauvreté à deux, de chaumière parée par l'amour,

dont se moquent non sans raison le monde, les quinquagénaires et les vaudevilles, mais qui gardera toujours pour les cœurs de vingt ans ses rayons et ses sourires ! Aussi l'idée que son père était ruiné avait-elle commencé par lui inspirer un sentiment bizarre. Horriblement troublée et alarmée pour M. Durousseau, elle avait ressenti pour elle-même une de ces joies étranges qu'on n'avoue pas, qu'on n'explique pas, et qui, chez certaines âmes, semblent un défi jeté aux malheurs et aux désespoirs vulgaires. Il faudrait une subtilité d'analyse toute féminine pour démêler les émotions contradictoires qui se disputèrent ce cœur à la fois meurtri et ranimé. Les tendresses les plus dévouées, les plus intrépides, ont aussi leur part d'égoïsme, inhérente à la nature humaine, mais qui, chez elles, s'ennoblit en mourant de ce qui fait vivre les égoïsmes ordinaires et en vivant de ce qui les tue. Sylvie, aux premiers moments, n'avait compris qu'une chose : elle allait être pauvre comme George, donc George allait revenir à elle. Cette inégalité de fortune qui les avait séparés n'existait plus, donc les fiertés, les délicatesses, les ressentiments de M. de Prasly n'avaient plus leur raison d'être. Elle le jugeait d'après elle-même, et elle savait que ce qui éloigne les âmes banales attirerait la sienne. Et puis c'était une solution, un dénouement à une situation dont l'immobilité cruelle la tourmentait comme une énigme sans mot, la brisait comme une douleur sans fin. Si son mari, sachant M. Durousseau ruiné, sachant Sylvie pauvre, ne revenait pas, tout était dit : comme ces rois que l'on déposait et qui ne comptaient plus dans leur royaume, elle le faisait descendre du trône idéal où elle l'avait placé et le rabaisait, dans son cœur, au niveau des autres hommes, c'est-à-dire de son indifférence et de son dédain. S'il revenait !... le vieil

orgueil de Sylvie se réveillait alors, mais sous une forme plus pure : ce n'était plus cet esprit superbe de domination qu'elle tenait de son père ; ce n'était plus l'ignorance ou le mépris de tout ce qui s'éloignait de cette atmosphère de richesse et de magnificence qu'elle avait respirée dans la maison paternelle : c'était la conscience de sa beauté, de son amour, de tout ce qu'elle pouvait faire, de tout ce qu'elle pouvait être pour le bonheur d'un homme noble et bon ; c'était la certitude qu'à la place de ces trésors fragiles, dispersés par le souffle révolutionnaire comme des grains de sable par le vent, elle avait à offrir à George le mystérieux et inaliénable trésor silencieusement amassé au fond de son cœur pendant ces années d'affliction et d'épreuve. Sylvie, en ces instants, tressaillait de se sentir belle. Elle qui s'était longtemps détournée de son miroir comme d'un mauvais conseiller, elle se surprenait parfois devant lui, s'absorbant dans une contemplation muette qui était encore un hommage à l'absent. Il y a dans Joseph de Maistre une phrase d'une chasteté brûlante, qui ne pouvait se rencontrer que sous la plume d'un grand écrivain catholique : c'est celle où il parle de l'épouse chrétienne, chaste encore dans les transports d'un amour légitime et partagé. Sylvie aurait pu servir d'expression vivante à cette pensée, lorsque seule dans sa chambre, sa lampe à la main, elle jetait en rougissant un regard ardent et fier sur sa glace, qui lui renvoyait les lignes harmonieuses de son noble front, l'éclair voilé de ses yeux noirs, le pur ovale de son visage. Que lui importait alors d'avoir été riche et d'être pauvre ? Que George revînt ; qu'il fût là, près d'elle ; qu'au lieu de cette glace inerte, ce fût lui, ce fût le feu de ses regards, le frémissement de ses lèvres qui lui dit qu'elle était belle ; tout le reste n'était rien et s'absorbait dans leur

amour comme des atomes dans un rayon de soleil.

Cette exaltation dura peu. Pendant les journées qui suivirent, madame George de Prasly relut bien des fois la lettre de son père : elle réfléchit, et quelques paroles échappées à maître Ramignard, achevèrent de la mettre en présence d'un malheur possible, auquel elle n'avait songé encore que confusément. Malgré son inexpérience, royalement entretenue jusque-là par la prospérité commerciale de toutes les personnes de sa connaissance ou de sa famille, elle savait pourtant ou du moins elle apprit qu'il y avait, dans le commerce et même dans les plus hautes régions de l'industrie, des désastres dont la conséquence la plus cruelle n'était pas la pauvreté. Sans doute, il ne pouvait y avoir de déshonneur complet là où il n'y avait pas de faute, et les catastrophes politiques couvraient en ce moment de leur immense voile noir les naufrages particuliers. Mais Sylvie n'était pas de ces âmes qui marchandent avec ce qui les déchire, et admettent des palliatifs quand le cœur et la conscience sont en jeu. Absolue et passionnée dans sa franchise et dans sa force, elle alla, d'un trait, jusqu'au fond de cette pensée redoutable qui lui donnait le vertige, et elle se dit, avec une énergie poignante, qu'il était possible que son père ne sortît de cette crise que déshonoré. Ce fut assez pour qu'une réaction terrible s'accomplît en elle. Le bonheur de George! avait-elle dit; — le rendre heureux, l'aimer, être belle! s'agenouiller devant lui comme une esclave devant son maître! — Et quel bonheur pouvait-elle désormais donner, si le marquis de Prasly, si le descendant de cette antique race dont la noble et blanche pauvreté rappelait le *potius mori* de l'hermine, ne pouvait plus toucher de ses lèvres le front de sa femme, sans y rencontrer la tache héréditaire? Lui qui, pour de légères

atteintes à ses fiertés de gentilhomme pauvre, pour des soupçons chimériques, des méfiances insaisissables, avait tout quitté, tout rompu, pourrait-il supporter d'être le gendre d'un... Tout le cœur de Sylvie se soulevait d'horreur, en se débattant contre le mot sinistre qui troublait ses prières, la suivait jusque chez ses pauvres, agitait son sommeil et flamboyait dans ses insomnies. Elle passa d'un extrême à l'autre ; aussi excessive, aussi vaillante dans son humiliation, qu'elle l'avait été dans sa confiance, elle s'exagéra ces supériorités nobiliaires qu'elle avait ignorées ou méconnues ; elle oublia cette bienfaisante théorie des grands cœurs, effaçant les distinctions de caste dans l'égalité de la noblesse des sentiments, dans l'irrésistible niveau de l'amour, et elle ne se souvint que d'une chose : que dans cette communauté du mariage où George avait apporté ses parchemins, elle avait apporté sa fortune ; que c'était pour relever sa maison qu'il l'avait épousée ; qu'il n'y eût jamais songé si elle avait été pauvre ; et que, sa fortune s'écroulant, elle n'avait plus rien à lui donner. Alors, dans son désespoir, elle songeait à fuir, à s'enfermer dans un couvent, à se cacher en quelque pays bien lointain, bien inconnu, afin que George, à son retour, ne la retrouvât plus à Prasly ; afin qu'il ne se crût pas forcé de feindre une tendresse et une joie à jamais flétries ; afin d'échapper à ce malheur, le plus grand de tous : avoir tout espéré de son amour et devoir tout à sa pitié !

Sylvie en était là quand elle reçut une nouvelle lettre de son père : nos lecteurs jugeront si elle était de nature à la consoler :

Bruxelles, 18 avril 1848.

« Sylvie, ma fille, mon enfant, je chercherais en vain à te cacher le malheur qui me menace, l'angoisse qui me déchire : Je viens de passer un mois que je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi. Tout s'écroule sous mes mains, tout s'éboule sous mes pas, et celui dont le bonheur proverbial était autrefois un objet d'admiration et d'envie, n'est plus que le misérable jouet d'événements qui renversent toutes les prévisions humaines, d'une fatalité terrible qui me livre pieds et poings liés, à la ruine, au désespoir... à la faillite!

» Les Brucken, Ménaud et compagnie, de Bruxelles, sont mes créanciers pour une somme considérable : huit cent mille francs. Ménaud, l'associé français de la maison, est mon camarade de collège; nous faisons, depuis trente ans, des affaires ensemble, et je l'ai toujours regardé, moins comme un correspondant que comme un ami. Après la banqueroute Rammer qui a porté un coup si affreux à ma fortune et à mon crédit, j'allai trouver Ménaud, je lui exposai ma situation, et je lui demandai quelle ressource, quel moyen il pouvait m'offrir pour me tirer d'embarras, ne fût-ce que momentanément; car, nous autres négociants, il nous semble toujours qu'en nous donnant du temps, on nous donne tout, et que le même imprévu qui a ébranlé notre crédit, peut le relever. On était alors au 20 mars. Ménaud me dit que, vu notre ancienne amitié et les malheurs publics, il ajournerait jusqu'à fin avril tout règlement de compte avec moi; mais qu'à cette époque, étant eux-mêmes talonnés, ils seraient obligés d'exiger le versement

d'au moins moitié de la dette. J'avais encore de l'espoir, car il me restait à recouvrer à Francfort, dans une maison qui passait pour excellente, les Fritz-Hermann-Koller, plus du double de ce que me demandaient les Brucken. Je partis à la hâte pour Francfort; je me présentai chez M. Koller qui, bien qu'un peu troublé comme tout le commerce européen, m'assura qu'il ferait honneur à ma créance et qu'il tiendrait, le lendemain, la somme à ma disposition. Hélas! il était six heures du soir, et l'on apprit dans la nuit l'insurrection allemande, l'insurrection hongroise, l'étincelle électrique partie de l'Hôtel-de-Ville de Paris et parcourant toute l'Europe. Tous les banquiers de Francfort fermèrent leurs caisses, et, trois jours après, j'appris que la maison Koller suspendait ses paiements. On croit, en général, que cette suspension n'est que provisoire, que personne ne perdra rien : mais quand la caisse se rouvrira-t-elle? Et d'ici là, comment faire? Les jours valent des années, et les semaines des millions dans une situation comme la mienne. Je suis revenu ici, en proie à une agitation que tu peux aisément comprendre. J'ai revu Ménaud; il est convenable, mais triste et froid... Je ne lui en veux pas : le commerce est une bataille où l'on est quelquefois contraint de tirer sur ses alliés. A la fin, lundi dernier, il y a de cela huit jours, il me dit qu'en considération de nos relations d'affaires et de ma réputation inattaquable, sa maison se contenterait d'un versement de deux cent mille francs fin avril, et que, pour le reste, je ferais des billets à trois mois; mais que ces deux cent mille francs leur étaient rigoureusement nécessaires, parce qu'ils étaient eux-mêmes à découvert d'une somme égale vis-à-vis d'une maison de Birmingham. J'ai immédiatement écrit à Paris que l'on portât mon argenterie à la Monnaie, que

l'on vendit mes tableaux, mes chevaux, mes voitures, que l'on fit argent de tout... Léonard, mon caissier, m'écrit que l'on a fidèlement exécuté mes ordres, mais que le résultat n'a pas tout-à-fait répondu à mes espérances. Croirais-tu que mon beau service de chez Odiot, que j'avais fait renouveler lors de ton mariage, et qui vaudrait cinquante mille francs en temps ordinaire, a dû être laissé à la Monnaie pour dix mille, tant il y a d'encombrement et de concurrence! Mon surtout de table, dessiné par Chenavard, avec figures de Barye — un chef-d'œuvre! — s'est vendu six mille! — Mes Froment-Meurice, que tu aimais tant, quatre mille! — Mes Decamps, mes deux petits Delacroix, mes Rousseau, mes Jules Dupré, mes Corot, mes Diaz, en tout trente mille francs, dont un tiers seulement a pu être payé comptant. Mes chevaux et mes voitures en proportion : bref, tout monnayé ou vendu, Léonard n'a pu m'apporter que cinquante-quatre mille francs. Tu vois que je suis loin du compte!

» Mon enfant, je ne te demande aucun sacrifice : d'ailleurs, que pourrais-tu m'offrir? Je sais que, grâce à tes excès de fierté vis-à-vis de moi et de charité vis-à-vis des pauvres, tu n'as jamais mille écus d'avance. Pour tes bijoux... je te connais, tu n'hésiterais pas un moment à les vendre pour sauver ton père; mais ce serait le même embarras; chez quel joaillier trouverais-tu cinquante mille francs comptant, même en lui livrant en dépôt tes perles, tes diamants et tes écrins qui en valent deux cent mille? Et puis, qu'il est cruel de se séparer de toutes ces charmantes choses qu'on avait soi-même commandées, choisies, discutées, inspirées! Si tu savais combien mon cœur saigne quand je songe que mon hôtel est vide, qu'il n'y a plus une seule de ces élégances, de ces œuvres exquises

que j'avais payées en banquier, que je comprenais en artiste! Encore, si en les perdant, je pouvais me sauver! Mais non, c'est impossible; je n'atteindrai jamais le chiffre exigé. Mon courage même m'a abandonné; je suis brisé, vaincu, broyé, anéanti; je ne me reconnais plus. Cette force morale qui surmontait les obstacles et conjurait les périls, ce don d'intuition rapide et de décision foudroyante qui m'a tiré de plusieurs pas difficiles, ce que mes rivaux appelaient mon bonheur ou mon génie, tout cela a disparu. J'éprouve une sensation analogue à celle de l'homme qui roule au fond d'un précipice, à celle du général qui assiste à la déroute de son armée. C'est tantôt une torpeur hébétée, un mélange de stupeur et d'apathie qui me rendrait incapable de la démarche la plus vulgaire; tantôt une angoisse, un emportement, une ivresse de douleur et de colère qui me fait craindre pour ma raison... O Sylvie, plains-moi! prie Dieu pour moi!

» C'est donc le 30 avril, c'est dans douze jours que tout sera fini, que mon naufrage sera décisif, que je me trouverai en face de la ruine, du déshonneur, moi!... moi, Durosseau! D'ici là, j'aurais le temps peut-être d'aller à Prasly, d'aller t'embrasser, te demander du courage! Je n'ose pas, j'ai honte! Je ne veux pas me faire voir, ruiné et abattu, là où on m'a vu si riche, si magnifique... c'est au-dessus de mes forces... Et pourtant je voudrais bien te voir!... Ton regard, ta voix, tes caresses me feraient du bien... Tu es pieuse, toi... tu me dirais de bonnes paroles... Tu me dirais comment on demande à Dieu le pardon et l'espérance... Ah! mon orgueil! toujours mon orgueil! C'est lui qui est frappé et c'est lui qui me punit.... C'est lui qui, dans mon désastre, est là à mes côtés, hôte des jours de détresse comme des jours de bonheur : il en-

venime mes douleurs, il irrite mes plaies, il souffle à mon oreille le mot implacable qui tord le cœur, qui monte au cerveau, qui égare la main, le mot qui tue... O Sylvie! Sylvie! tu m'aimais autrefois... Sylvie, qui me sauvera? »

Cette lettre répondait trop bien aux terreurs, aux angoisses, aux déchirements intérieurs de madame de Prasly pour qu'elle n'en reçût pas une impression profonde, une secousse terrible. Depuis quatre ans, tout entière à son amour pour George, à ses regrets, à ses espérances, à sa solitude, elle avait négligé son père. Elle l'accusait secrètement d'avoir satisfait les rêves de son orgueil aux dépens du bonheur de George et du sien. Elle avait voulu, en s'enfermant seule au château de Prasly, prouver à tous qu'elle entendait rester, pour le monde et pour elle-même, la femme, peut-être la veuve du marquis de Prasly plutôt que la fille de M. Durousseau. Mais, en face d'un malheur si grand, elle sentait se réveiller toute sa tendresse filiale; elle se représentait son père dans une froide chambre d'auberge, seul avec ses pensées, son supplice, sans consolation, sans soutien, comptant les jours et les heures qui le séparaient encore du gouffre où allaient s'engloutir trente années d'une vie de travail, d'honneur, de richesse et d'orgueil! Son devoir, à elle, lui parut tout tracé; elle monta précipitamment dans sa chambre, fouilla dans toutes ses armoires, vida tous ses tiroirs, fit une revue rapide de ses écrins et de ses bijoux. Elle en calculait la valeur sans leur accorder un regret. Qu'ils pussent l'aider à sauver son père, elle n'en voulait pas davantage. N'avait-elle pas d'ailleurs renoncé à toute parure? Que lui importaient ces diamants, ces perles, ces opales? Elle les avait portés dans ces soirées d'enivrement mondain qui avaient affligé George; c'était assez

pour qu'elle les eût pris en dégoût, et tout ce qu'elle leur demandait, c'était de se vendre cher. Il y avait quelque chose de bizarre dans cet examen avide, dans cette curiosité ardente avec laquelle cette femme, si jeune encore et si belle, regardait ces bijoux admirables, ces merveilles dignes d'une main de fée et d'un front de reine, non pas pour en jouir, mais pour s'en défaire !

Ce n'était pas ce sacrifice qui lui coûtait : mais, à force de se dire qu'elle n'aurait pas besoin de ces parures pour plaire à George, si jamais ils se retrouvaient ensemble, que George l'aimerait bien mieux dans sa simple toilette, en robe blanche et avec une fleur dans ses cheveux, elle finit par songer à George un peu plus qu'il n'aurait fallu pour garder tout son courage. Depuis le départ de son cousin Edgard, elle avait scrupuleusement compté les jours ; il y avait presque un mois qu'Edgard était parti ; même en faisant la part de l'imprévu, elle pouvait, sans trop de déraison, attendre M. de Prasly d'un moment à l'autre. S'il revenait en son absence ! Si, ne la trouvant pas au château, il s'imaginait qu'elle était retournée auprès de son père, qu'elle s'était ennuyée de son isolement, que les situations étaient restées les mêmes ! S'il y avait là pour cette âme rouverte au bonheur, mais toujours fière et méfiante, un nouveau sujet d'inquiétude, de ressentiment, de tristesse ! S'il repartait pour ne plus revenir ! Si le fruit de ces quatre années de retraite, d'immolation et d'attente allait être perdu ! perdu pour toujours ! Sylvie se débattait en vain contre ces pensées qui la dévoraient ; mais elles ne lui firent perdre de vue ni la certitude de son devoir, ni sa résolution de l'accomplir. Pour se rendre toute hésitation impossible, elle accélérât d'une voix ferme et brève les préparatifs du départ. Elle activait le domes-

tique et la femme de chambre qui devaient l'accompagner. Les écrins et les boîtes étaient enfermés dans les coffrets, les coffrets dans les malles, les malles dans les caissons ; un exprès envoyé au relais voisin avait ramené les chevaux ; un quart-d'heure encore, et Sylvie allait partir.

Elle n'en eut pas le temps.

On a remarqué bien souvent que les mauvaises nouvelles se répandent beaucoup plus vite que les bonnes, et cela est vrai surtout à ces époques de fermentation populaire où les classes pauvres, partagées entre le bonheur chimérique qu'on leur promet et les souffrances réelles qu'elles endurent, sont à la fois assez exaltées pour tout croire, et assez exaspérées pour tout oser. La ruine de M. Durousseau était le sujet de tous les entretiens, tant à Prasly-le-Neuf que dans les localités voisines. Un moment suspendue par l'intervention d'Edgard Mévil et le rôle quasi-officiel dont il avait eu l'idée de s'affubler auprès des tapageurs du Café de la Jeune-France, la rumeur publique avait repris son cours avec plus de violence, et il s'y mêlait des amplifications et des commentaires, tels que les imaginations méridionales ne manquent jamais d'en ajouter aux événements importants. On assurait que M. Durousseau, prévoyant la crise, avait réalisé tous ses capitaux, et qu'il était parti pour un pays lointain où il menait un train de prince. D'autres prétendaient que son argent, de concert avec celui de bon nombre de gros banquiers ou riches capitalistes, servait à soudoyer les ennemis de la République, à équiper une armée réactionnaire, prête à marcher sur Paris, tambour battant et mèche allumée, à l'effet de rétablir le tyran et de renverser le gouvernement provisoire. Les plus sages se contentaient d'affirmer que le grand industriel s'était astucieusement entendu avec ses

confrères pour retirer de la circulation le papier-monnaie et l'argent monnayé, interrompre les travaux, faire fermer les ateliers, forcer les petits cultivateurs à vendre à bas prix leurs denrées, et réduire le pauvre monde à la misère : le tout dans le seul but de bien constater que le triomphe démocratique, en réjouissant toutes les âmes, avait vidé toutes les bourses. Ce qu'il y avait de positif au milieu de toutes ces fables, c'est que la Villa-Durousseau était déserte, que pas un ouvrier n'y avait mis le pied depuis six semaines, et qu'André, le régisseur, très-inquiet de l'absence de son maître, se sachant lui-même très-impopulaire, avait fini par perdre à peu près la tête et par quitter le pays. C'est dans ces jours de crise et de catastrophe que l'on a pu apprécier la différence des serviteurs d'aujourd'hui d'avec les serviteurs d'autrefois. Ceux-là, attachés à la maison qu'ils servaient par d'autres liens que l'intérêt, l'habitude ou la crainte, suppléaient, dans les mauvais jours, aux maîtres absents, s'exposaient à des dangers plutôt que d'abandonner le seuil où ils avaient grandi, où ils avaient leur part d'affection et de souvenirs, et ne se croyaient ni dégagés de responsabilité, ni dispensés de dévouement, parce qu'on n'était plus là pour les commander et les payer. M. Durousseau, nous l'avons dit, était de son temps. Il était juste, parfois magnifique envers ses subordonnés, mais rien de plus ; il n'avait point songé à mettre dans ses rapports avec eux ce je ne sais quoi qui fait l'effet de la goutte d'huile dans le rouage, et dont nos anciennes mœurs et nos anciennes familles avaient seules le secret. André, traité par lui avec cette précision sèche et impérative qui n'arrive jamais jusqu'au cœur, le servit sans l'aimer, fit souffrir à ses propres inférieurs, avec un degré de rudesse de plus, ce qu'il subissait lui-même, exagéra les

intentions rigides, mais droites, de M. Durousseau, ne songea qu'à grossir son petit pécule, et, quand vinrent les moments critiques, n'eut d'autre idée que de s'en tirer sain et sauf, lui et ses économies. André, malgré son écorce grossière, avait un peu de lecture, et il savait qu'après les révolutions, les ministres sont encore plus menacés que les rois.

Il y eut donc, à Prasly-le-Neuf, dès le commencement de mars, quelques mécontents qui étaient déjà désœuvrés et une foule de désœuvrés qui furent bientôt mécontents. Ajoutez-y ce contingent de mauvais sujets, de vagabonds, de maraudeurs, que fournit chaque commune et que multiplient démesurément les temps de détresse et de chômage, et vous comprendrez aisément que la tranquillité du pays fut fort compromise.

Le meunier Girard, *citoyen* maire, quoique bonhomme au fond, avait donné à la démagogie criarde trop de gages pour avoir de l'autorité contre elle : d'ailleurs, on le savait riche, et c'était assez pour qu'il fût suspect et pour qu'il eût peur. Marius Floquet, installé dans son tribunal, cachait de son mieux son bonnet rouge sous sa toque noire. Quant à l'adjoint, c'était un paysan illettré et finaud qui tremblait comme la feuille à la seule idée de se faire un ennemi. Le garde-champêtre avait été remplacé par un braconnier dont les opinions *avancées* offraient toutes garanties. La brigade de gendarmerie conservait seule un peu de prestige; mais on commençait à regarder les gendarmes de travers, et la femme du brigadier était en couches.

Le plus dangereux, le plus acharné de ces vauriens qui n'attendaient qu'une occasion de devenir des malfaiteurs, était ce Baptiste Fraisse, que nous avons vu au Café de la Jeune-France, cherchant à amener d'autres fainéants,

pour aller demander du travail à madame de Prasly. Baptiste était ivre de fiel et de misère. Mauvais ouvrier, paresseux, buvant au cabaret les quelques sous qu'il extorquait aux gens charitables, il laissait chez lui, sur un grabat, sa femme et ses trois enfants que son travail eût fait vivre; il passait la journée à se croiser les bras le long des haies ou sur la place, et, le soir, il criait contre les riches qui s'engraissaient de la sueur des pauvres. Plusieurs fois, Sylvie avait été obligée d'intercéder auprès du régisseur André, pour obtenir que Baptiste rentrât à la fabrique, où il mettait le désordre par son inconduite, ses mauvais exemples et ses propos incendiaires. Depuis quelque temps, on le rencontrait rôdant autour du château, et, quand il voyait venir à lui, soit le docteur, soit le curé, soit le notaire, au lieu de les saluer, il détournait la tête comme pour cacher un dessein sinistre, ou il fixait sur eux un regard insolent, comme pour leur faire entendre qu'il ne craignait plus les honnêtes gens.

Heureusement, il était lâche, et reculait à l'idée d'attaquer ouvertement le château ou la villa. Il savait où conduit le vol avec effraction ou par escalade, et les gendarmes lui avaient signifié que s'ils le trouvaient, à la nuit tombante, trop près d'un mur de clôture ou d'un poulailler, ils l'empoigneraient. Ce qu'il espérait, c'était un incident fourni par l'agitation publique, qui lui permit de mettre ses convoitises sous le couvert d'une manifestation générale et de subvenir à ses appétits faméliques dans la cohue d'un mouvement populaire. Ce mouvement, il avait déjà, à plusieurs reprises, essayé de l'exciter; mais ses tentatives avaient échoué, tantôt contre une circonstance fortuite telle que le passage d'Edgard à Prasly, tantôt contre la répulsion instinctive inspirée par Baptiste

à ceux-là même qui semblaient faits pour être ses complices.

Le jour où nous a conduit notre récit, Baptiste était sorti de grand matin, pour ne pas entendre sa femme et ses enfants qui lui demandaient du pain. Lui-même n'avait rien mangé depuis la veille; les cabaretiers du bourg ne voulaient plus lui faire crédit; le Café de la Jeune-France lui était fermé, et il ne pouvait plus même, suivant son habitude, noyer sa faim et sa rage dans le vin ou l'eau-de-vie. Il se promenait, battant les buissons, sur le chemin qui va de Prasly au Pont, lorsqu'il rencontra l'express envoyé par Sylvie pour commander les chevaux de poste. Ce messenger était un jeune garçon de seize ans, un peu niais, moitié paysan, moitié domestique, un de ces apprentis maîtres-Jacques, dont Walter-Scott a dessiné le type dans le malheureux Gibby des *Puritains d'Écosse*, et que possèdent, avec plus ou moins de variantes, presque toutes les maisons de province, surtout dans le Midi. Agnet — c'était son nom — avait aidé à faire les malles, et, en recevant les ordres de Sylvie pour le relais voisin, il avait pu voir, éparpillés sur le tapis dans un pittoresque désordre, ces écrins, ces colliers, ces bracelets, chefs-d'œuvre de Janisset et de Froment-Meurice, visions aussi éblouissantes pour son regard naïf que les *Contes de Fées* ou les *Mille et une Nuits* pour les lecteurs adolescents. Baptiste Fraisse chemina côte à côte avec lui, le questionna et le fit jaser, ce qui n'était pas difficile. Agnet lui raconta que tout était en mouvement au château, que madame la marquise allait partir, que tout était prêt pour ce départ et qu'il allait, lui, Agnet, demander à la poste les chevaux qui devaient emmener madame de Prasly. Baptiste dressa l'oreille à cette nouvelle, comme un braconnier qui entend l'aboi de ses

chiens glapir à travers les taillis, et il redoubla son interrogatoire. Agnet était trop émerveillé des belles choses qu'il avait vues pour oublier d'en parler, et son admiration se traduisit dans un récit si resplendissant, qu'on eût dit que tous les trésors de Golconde, tous les diamants du grand Mogol, toutes les perles d'Ophir venaient de s'entasser dans les caissons de madame la marquise. Qu'on juge de l'effet que dut produire cette description californienne sur l'imagination affamée et enfiévrée de Baptiste ! Son parti fut pris à l'instant ; au premier tournant de la route, il dit adieu à son jeune compagnon, et, reprenant à grands pas le chemin du village, il combina son plan stratégique, de façon à réaliser enfin, et presque sans risques, le rêve qu'il caressait depuis si longtemps. Car se présenter seul, en plein jour, au château, effrayer madame de Prasly, s'emparer de ces bijoux dont le moindre était une fortune, il n'y fallait pas songer : Baptiste avait toutes les qualités qui font le bandit complet, excepté la bravoure. Se glisser furtivement dans la maison, se cacher dans quelque galetas ou quelque armoire, et, la nuit venue, mettre la main sur un de ces coffres si bien décrits par Agnet, cela eût mieux arrangé Baptiste ; mais c'était encore trop chanceux, et d'ailleurs madame de Prasly allait partir : il s'était dit, dès les premiers mots de l'expansif domestique, qu'il fallait s'y prendre autrement.

Il se dirigea donc sans hésiter et à pas de course vers Prasly-le-Neuf, et comme si le hasard eût voulu favoriser ses desseins, il put recueillir sur sa route trois ou quatre de ses camarades de la fabrique et du cabaret, mis en grève comme lui, comme lui mourant de faim, et presque aussi bien préparés que lui-même à tous les mauvais coups qu'il leur proposerait. Il leur dit de le suivre, en ajoutant qu'il

y aurait gras, s'ils avaient l'esprit de le seconder. Ils ne se firent pas prier, et leur petit groupe recrutant quelques autres désœuvrés à mesure qu'il avançait, ils étaient dix ou douze quand ils arrivèrent à la porte du Café de la Jeune-France.

Ils entrèrent hardiment. Le cafetier pâlit en reconnaissant les plus mauvais sujets du village ; mais leur nombre l'effraya, et il n'osa ni les renvoyer, ni leur refuser la consommation de rigueur. D'ailleurs un feu sombre et terrible couvait dans ces yeux caves, sur ces figures amaigries, et le cafetier avait trop chanté avec eux, dans les premiers jours, de *Girondins* et de *Marseillaises*, il avait trop célébré, le verre en main, les bienfaits de l'égalité et de la fraternité, pour pouvoir opposer des arguments bien solides à la soif de ces dangereux clients. Courtisan un peu trop pressé de la victoire, il s'était cru un grand politique en plaçant la prospérité de son Café sous le pli le plus rouge du drapeau républicain. Les consommateurs paisibles et payant comptant, s'étaient peu à peu éclipsés, laissant le champ libre aux tapageurs. L'imprévoyant tavernier recueillait ce qu'il avait semé. L'alcool était tiré, il fallait le boire.

Baptiste se fit apporter une bouteille d'eau-de-vie et remplit les verres, tout en regardant à droite et à gauche dans la salle ; il faisait beau, et c'était un lundi : tous les bons ouvriers travaillaient : il n'y avait dans le Café que les fainéants et les mauvaises têtes. Baptiste fut très-content de cette première inspection.

Quand on eut bu rasade, il annonça d'un geste qu'il avait à dire quelque chose d'important : on fit à peu près silence, et il s'écria d'une voix stridente :

— Savez-vous ce qui se passe ? Madame la marquise de

Prasly part dans une heure, emportant plus d'argent, d'or et de pierreries qu'il n'en faudrait pour nourrir la commune entière pendant vingt années !

On se récria : Ce n'est pas possible ! Madame de Prasly n'a pas bougé d'ici depuis quatre ans. Le docteur est encore allé ce matin chez elle ; c'est un conte ; pourquoi s'en irait-elle ? Elle ne s'en va pas...

— Elle s'en va si bien, que, si vous voulez venir avec moi sur la route, vous verrez arriver les chevaux de poste qu'elle vient d'envoyer chercher.

Et il leur raconta, en amplifiant, sa rencontre, la commission dont Agnet était chargé, et tout ce que lui avait narré à lui-même le candide messenger.

— Voilà les riches ! dit-il en finissant : Le pays souffre ; le peuple a faim : il faudrait occuper ces bras qui veulent du travail, remplir ces bouches qui veulent du pain... Savez-vous ce qu'ils font, ces aristocrates ? Ils font un paquet de leurs bijoux et de leur or, et bonsoir la compagnie ! Le père est parti le premier ; la fille va le rejoindre, et tous les écus de l'arrondissement auront voyagé dans leurs malles !

— Il ne faut pas qu'elle parte ! il ne le faut pas ! Nous saurons bien l'en empêcher ! hurlèrent les plus hardis.

C'est ce qu'attendait Baptiste ; il ne laissa pas refroidir un si beau zèle, et frappant du poing sur la table :

— Oui, mes amis, reprit-il ; de bons patriotes comme nous ne doivent pas souffrir qu'on trahisse la République : or c'est la trahir que de quitter son pays dans un moment où les riches ont peur des pauvres, où les pauvres ont besoin des riches !

Ces deux mots, s'enfonçant comme des coups de maillet

dans ces cerveaux surexcités, y produisirent leur effet ordinaire.

— Les riches ont assez joui ! il faut que les pauvres aient leur tour ! crièrent en chœur les dignes acolytes de Baptiste.

— Mais au moins nous ne ferons aucun mal à la bonne dame ! dit un des assistants, un peu plus timoré que les autres.

— Qui parle de lui faire mal ? répliqua Baptiste en lançant à l'interrupteur un regard foudroyant.

Puis, comme frappé d'un souvenir :

— Mes amis, mes frères, dit-il avec une sombre amertume, il y a un mois, nous étions ici tous, comme aujourd'hui ; je vous proposai ce que je vous propose encore en ce moment ; quelque chose de bien innocent et de bien simple : d'aller demander du travail à madame de Prasly, rien de plus ! Un voyageur que le hasard amena dans cette salle, que nous n'avons plus revu, et qui, j'en suis sûr, s'est joué de nous, arrêta votre élan patriotique : il vous fit peur...

— Non, non, jamais peur !... Le patriote n'a pas peur ! beuglèrent les ivrognes, qui, au grand désespoir du cafetier, venaient de déboucher leur cinquième bouteille de cognac et d'y puiser une bravoure surhumaine.

— Il vous fit si bien peur, insista Baptiste en criant plus fort, que vous n'y êtes pas allés, et que, depuis un mois, vous crevez de faim...

— C'est vrai ! mais cette fois, bien fort qui nous arrêterait ! dit un buveur en brandissant son verre.

— Eh bien ! en route ! et au pas de charge ! il n'y a pas un moment à perdre, sans quoi le bel oiseau serait déniché...

Et ils sortirent du Café en tumulte : ce n'était plus un groupe, c'était une émeute. Les curieux, les tièdes, les poltrons, avaient fini par se joindre à eux ; tous les polissons du village s'étaient mis de la partie. On était entré douze, on sortait deux cents.

Au bout d'une demi-heure, cette tourbe avinée, dégue-nillée, rugissante, arrivait au château de Prasly. En chemin, les uns pour paraître plus importants, les autres pour donner plus de valeur à leurs menaces, s'étaient armés de tout ce qu'ils avaient trouvé sous leur main : qui une faux, qui un râteau, qui une fourche ; les braconniers un fusil, les maraudeurs une cognée.

La porte du château était ouverte à deux battants, et, quand ils entrèrent, ils virent que Baptiste Fraisse ne les avait pas trompés : les chevaux de poste étaient déjà dans la cour ; le postillon les attelait.

— Postillon de malheur ! emmène tes chevaux, et plus vite que ça ! lui dit Baptiste en lui mettant sous le nez les six dents d'un râteau de fer. Madame ne part pas : nous avons à lui parler !

Et il jetait déjà un avide regard sur les malles que l'on portait dans la voiture.

— Le magot est là, dit-il tout bas aux deux ou trois émeutiers dont il se croyait le plus sûr.

Sylvie était à sa fenêtre, surveillant les préparatifs du départ. Elle vit cette foule, elle entendit ces mots : elle comprit tout.

Elle s'était décidée si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de faire prévenir ses trois vieux amis. Elle était seule. Ses domestiques, glacés de terreur, ne pouvaient lui être d'aucun secours ; le postillon, stupéfait et effrayé des menaces de Baptiste, commençait à dételer ses chevaux.

— Postillon, que faites-vous donc ? s'écria-t-elle d'une voix ferme : attelez, je descends.

Et, une seconde après, elle parut sur le perron, prête à descendre au milieu de cette troupe furieuse, composée, comme toutes les émeutes, de cent cinquante imbéciles, de quarante énergumènes, et de dix coquins.

— Mes amis, que voulez-vous ? leur dit-elle avec calme.

Elle était si belle et si imposante dans cette attitude se-reine, qu'il y eut un moment de surprise et de silence. Les plus exaltés avaient honte d'eux-mêmes et de leur ouvrage. Les imbéciles et les poltrons commençaient à regretter d'être venus jusque-là.

— Madame... la marquise... citoyenne, nous ne voulons pas que vous partiez ! bégaya Baptiste, cherchant à reprendre son aplomb.

— Il le faut pourtant, dit-elle de ce même ton calme et ferme : — et elle fit un pas vers la voiture, comme pour donner courage au postillon qui en avait grand besoin.

— Je vous dis que nous ne voulons pas que vous partiez ! La République ne le veut pas ! reprit Baptiste, à qui ces grands mots rendaient toute son arrogance, et qui d'ailleurs se sentait scutenu.

— Qu'est-ce à dire ? La liberté ne veut pas que je sois libre ? répliqua-t-elle en souriant.

Puis, regardant dans la foule, et reconnaissant quelques visages moins hostiles :

— Ah ! c'est vous, Jacques, dit-elle avec bonté, et vous aussi, Jérôme !... vous êtes venus pour me défendre ; c'est bien, c'est très-bien ! je vous en remercie...

— Au fait, murmuraient ceux qu'elle interpellait ainsi, cette bonne dame n'a jamais fait de mal à personne. Elle a peut-être un motif bien puissant pour partir !

— Oh ! oui, bien puissant ! s'écria Sylvie avec cet accent du cœur qui émeut parfois les âmes les plus rudes.

— Et puis, elle reviendra... ajouta Jérôme, le moins méchant de tous, et désirant la tirer de ce mauvais pas.

— Oh ! oui, mes amis, reprit-elle, croyant sa cause gagnée : je reviendrai dans quelques jours, et je vous ramènerai mon père... mon père qui vous aime, qui vous donnera du travail à tous !...

A son insu, la pauvre Sylvie venait de commettre une maladresse. M. Durousseau était estimé, considéré, envié, servi, mais il n'était pas aimé ; d'ailleurs elle avouait qu'elle allait le trouver, et Baptiste n'avait pas dit autre chose : il comprit qu'il allait regagner tout le terrain qu'il avait perdu.

— Vous le voyez ! fit-il en ricanant, elle le déclare elle-même ; elle va rejoindre son père : elle lui porte des tas d'or et d'argent, tandis qu'ici l'on n'a ni travail, ni pain !

— Moi ! grand Dieu ! s'écria Sylvie, que cette accusation trouva sans défense.

— Oui, vous ! poursuivit-il plus hardiment. Dites-nous, faites-nous le serment que vous n'emportez que vos chapeaux et vos robes, et nous vous laissons partir.

Sylvie n'avait jamais menti. Elle se tut.

— Eh bien ! que vous avais-je dit ? cria Baptiste à ses complices avec un accent de triomphe. Elle emporte de quoi nous faire tous vivre comme des princes pendant vingt ans, avec dîners à trois services, vins fins, linge blanc et cigares de cinq sous... et cela est si vrai, qu'elle n'ose pas même mentir !

Sylvie restait muette ; son courage ne l'abandonnait pas, mais ses forces chancelaient.

— Madame ! dit un des plus chauds meneurs, aussi

avide que Baptiste, mais moins méchant, vous voulez partir, aller retrouver M. Durousseau qui peut-être a besoin de vous. Soit; mais nous, nous avons faim, nous n'avons plus d'ouvrage; nous sommes ici deux cents qui ne savons pas si nos femmes et nos enfants auront à manger demain... Allons, madame, vous êtes charitable... un bon mouvement!... Laissez-nous puiser dans vos caisses, et vous serez libre de partir.

— Ah! je ne puis pas, c'est impossible! répondit Sylvie songeant à son père. Par pitié, ne me le demandez pas!

Elle dit cela avec une expression navrante qui eût attendri des tigres. Mais il y a dans ces tourmentes populaires un moment où le génie du mal l'emporte, où les dernières voix de la pitié s'envolent éperdues. Ce moment était arrivé; Baptiste triomphait.

— Ah! c'est comme ça! dit-il en grinçant des dents: on fait des politesses à la citoyenne, et elle ne veut pas entendre raison... Eh bien! tu ne partiras pas, et nous aurons le magot! Et si tu dis un mot, nous mettons le feu à ton aristocrate de voiture!

Et il se dirigea vers la calèche de voyage. Sylvie fit un mouvement pour se jeter devant lui et se plaça résolument devant la voiture, avec un regard où se confondaient la douleur et la résignation chrétienne. Mais le misérable, arrivé à ce dernier paroxysme de haine, de fièvre, de cupidité, d'ivresse, où l'homme est plus féroce que la bête fauve et plus grossier que la brute, leva son râteau de fer sur la courageuse femme.

Elle ne pâlit pas; tous les assistants, même les plus forcenés, poussèrent un cri de terreur: le râteau allait retomber.

En ce moment, un officier en petite tenue parut à la

porte. Il était suivi d'un soldat du 44^e léger, d'un spahis et d'un domestique arabe.

Sylvie le regarda, lui tendit les bras ; elle voulut parler, mais sa voix expira sur ses lèvres : une joie céleste illumina son visage, puis fit place à une pâleur effrayante. L'officier courait à elle ; un suprême effort la ranima : — George, mon George ! s'écria-t-elle.

C'était le marquis George de Prasly, rentrant, après quatre années d'absence, dans le château de ses pères.

X

Tout en rien.

George, en entrant dans la cour, n'eut pas besoin d'un grand effort d'intelligence pour comprendre ce qui se passait. Plus prompt que l'éclair, il se précipita sur Baptiste Fraisse au moment où le râteau de ce forcené allait s'abattre sur la tête de madame de Prasly. Saisir Baptiste au collet, le désarmer d'une main, le faire pirouetter de l'autre, et, par un vigoureux tour de poignet, le forcer de se mettre à genoux devant la marquise, ce fut pour George l'affaire d'un instant ; puis, se retournant vers les émeutiers qui remplissaient la cour et que son arrivée soudaine avait glacés de frayeur :

— A genoux, tous ! s'écria-t-il d'une voix tonnante ; à genoux devant cette femme que vous avez insultée !

Il y avait dans son attitude quelque chose de si énergique et de si fier, que tous ces misérables, pâles et muets comme en présence de leur juge, sentirent leurs jambes fléchir. Cependant ils hésitaient encore.

— Mes amis, dit George à ses trois compagnons d'armes rangés à quelques pas en arrière, serrez-vous près de moi, et attention !... nous allons voir !...

Sans lâcher le collet de Baptiste, toujours agenouillé et se débattant sous sa puissante étreinte, M. de Prasly tira de sa poche deux pistolets à double canon, en passa un au domestique arabe et ordonna aux deux soldats de tirer leur sabre. Ensuite, dirigeant son pistolet vers la foule épouvantée, et faisant signe à l'Arabe de l'imiter, il reprit, de sa plus forte voix de commandement :

— Si, à l'instant même, vous ne vous agenouillez pas tous, j'étrangle votre digne chef et nous faisons feu de nos quatre coups ; nos sabres feront le reste.

Tel était le silence de cette cohue, si bruyante tout à l'heure, que l'on entendit le bruit sec des pistolets que George et son domestique armaient. En même temps Baptiste, suffoqué, poussa un cri d'angoisse.

Tous tombèrent à genoux.

— C'est bien, dit George sans quitter sa position défensive ; maintenant, toi, poursuivit-il en s'adressant à Baptiste, qu'il remit brusquement sur ses pieds, et qui se laissait faire comme une machine inerte, ton nom ?

— Baptiste Fraisse, bégaya l'ouvrier, qui était livide.

— Fraisse ! répéta M. de Prasly comme frappé d'un souvenir ; il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu... Ton âge ?

— Trente ans.

— Ce n'est pas cela... non... Mais tu as un frère... un

frère né en 1823... conscrit de la classe de 1844, ayant tiré le numéro 13 ?

— Oui, murmura Baptiste d'une voix mourante.

— Il était pauvre, laborieux, nécessaire à sa famille ; maître Ramignard s'intéressait à lui... Sais-tu quel est l'homme qui, à cette époque, lui a servi de remplaçant ?

Baptiste foudroyé ne répondait rien. George reprit avec une dignité froide et douce, plus irrésistible encore que sa colère :

— C'est celui dont tu t'apprêtais à piller le château, dont tu menaçais la femme... c'est le marquis George de Prasly, actuellement capitaine au 11^e léger... c'est moi!...

Il y eut un cri de repentir et de honte dans cette tourbe déguenillée qui, cinq minutes auparavant, appartenait tout entière au génie du mal.

— Monsieur le marquis, pardon... c'était la faim... la misère ; il n'y a plus de pain... plus d'ouvrage.

— Est-ce vrai ? demanda George à quelques émeutiers d'une figure un peu plus humaine.

— Hélas ! oui, bien vrai, répliquèrent-ils en se rassurant par degrés. Madame la marquise allait partir... nous n'avions plus d'espoir que dans sa présence parmi nous... Et alors...

— Vous alliez partir, madame ? s'écria George dont le front se rembrunit.

Sylvie, pendant toute cette scène mille fois plus rapide que notre récit, était restée immobile près de la voiture, l'œil fixé sur son mari avec une indicible expression de reconnaissance, d'admiration et d'amour. Rappelée à lui par sa question, elle lui répondit avec calme :

— Qui, mon ami; je vous dirai pourquoi quand nous serons seuls.

— La misère, la faim, la crainte de perdre votre bienfaitrice, reprit George d'un air grave, n'excusent pas d'horribles violences... Vous aviez, d'ailleurs, quand je suis entré, une singulière façon de retenir parmi vous celle en qui vous mettiez votre dernier espoir. N'importe! je ne veux pas que le jour où je reviens dans mon pays soit marqué pour un seul d'entre vous par un châtement, même mérité. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, que vous avez offensé... Sylvie; pardonnez-vous à ces pauvres gens?

— Oh! de toute mon âme! j'allais vous en prier, s'écria-t-elle; que ce soit là votre don de bienvenue!

— C'est bien, dit George en la remerciant du regard; madame de Prasly vous pardonne.

Ils s'inclinèrent tous comme des condamnés à mort dont une reine eût signé la grâce.

— A présent, écoutez-moi, reprit-il de ce ton martial et fier que Sylvie ne lui connaissait pas et qui lui allait si bien. Le pays d'où je viens et le métier que j'ai fait n'enrichissent guère; pourtant voici la bourse du soldat pour subvenir à vos premiers besoins: il faut aller au plus pressé, et surtout empêcher que vos femmes et vos enfants meurent de faim; puis, avant huit jours, je vous promets du travail: comment? je n'en sais rien moi-même, car voilà tout mon argent comptant. Mais madame de Prasly priera Dieu, et Dieu ne nous abandonnera pas.

Et, déployant une longue bourse algérienne qui laissait reluire à travers ses mailles un assez bon nombre de pièces d'or; il en fit lui-même la distribution de groupe en groupe.—Ne vous étonnez pas de me voir si riche, disait-il pendant cette opération charitable; je savais que je trou-

verais ici de la misère : j'en ai touché un mot à mon général, à mes camarades, à M. Edgard Mévil, mon cousin, et ils n'ont pas voulu me laisser partir les mains vides.

Tout cela était dit avec une simplicité noble et calme qui relevait ses moindres mots, ses moindres gestes. Une longue acclamation répondit à ses paroles, à ses largesses, dévouement bien inattendu de cette scène tumultueuse. Quand il eut fini, il monta sur la première marche du porron, et il reprit d'un ton plus sévère :

— Un mot encore. Vous allez vous retirer en bon ordre; aucune plainte ne sera adressée par moi à la justice; mais j'ai des témoins, poursuivit-il en désignant de la main le postillon et les soldats. Si j'apprends qu'une millième partie de ce que je viens de vous donner a été dépensée au cabaret; si, d'ici à huit jours, on signale dans la commune un délit, une menace, une velléité de désordre, je saurai vous retrouver, et, cette fois, je serai inflexible. Maintenant, sortez : je vous donne rendez-vous, à huit jours d'ici, dans la fabrique de mon beau-père, dans les jardins de la villa, sur les digues de l'Ardèche, sur la terrasse de Prasly, partout où il y aura du pain à gagner honnêtement, par le travail.

— Vive M. le marquis ! vive madame la marquise ! crièrent à pleins poumons ces braves gens, dont plusieurs étaient venus pour piller le château de l'un et voler les bijoux de l'autre. *Aura popularis!* a dit la sagesse latine.

George acheva de les congédier d'un geste, et jamais capitaine, en tête de sa compagnie, ne fut plus régulièrement obéi. Les plus mutins, heureux d'en être quittes à si bon marché; les plus honnêtes, pressés de témoigner leur repentir; tous, subjugués par l'irrésistible autorité de cette mâle figure, de cette parole énergique, de cette fière atti-

tude. Ils sortirent en bon ordre, et, au bout de quelques minutes, cette grande cour était vide. George, pour en finir avec son rôle impératif, commanda au postillon de dételer ses chevaux, de les mettre provisoirement à l'écurie, et d'aller se rafraîchir à la cuisine ; puis il ordonna aux domestiques du château d'avoir soin de ses compagnons de voyage, qui, sur un signe de lui, suivirent le même chemin. Il se retourna alors vers Sylvie ; ils étaient seuls, bien seuls. Tout ce qu'un amour longtemps contenu peut mettre d'ardeur dans un regard, dans un mot, rayonna dans ce regard, vibra dans ce cri de George : Sylvie ! ma femme !

Elle-même venait de passer par des émotions trop vives, l'arrivée de son mari l'avait sauvée d'un trop horrible danger, sa vue lui avait causé une joie trop souveraine, pour qu'elle pût se souvenir de tout ce qui n'était pas lui. M. de Prasly lui tendait les bras. Elle s'y jeta comme dans un refuge où aucune douleur ne pouvait plus l'atteindre. Il la pressait sur sa poitrine avec une force surhumaine, et son cœur, trop plein, ne savait que répéter :

— Sylvie, tu me pardonnes ?

— Te pardonner ! qu'ai-je à te pardonner ? murmurerait-elle d'une voix entrecoupée par des larmes de bonheur : te pardonner, à toi, le plus noble, le meilleur, le plus brave, le plus loyal des hommes ! te pardonner d'être revenu, de m'aimer, de me le dire, à moi, si fière de porter ton nom, si fière d'être ta femme ! George, je t'aime !

Et, comme si elle eût plié sous le poids de ces sensations délicieuses, elle s'inclinait, par un mouvement plein de grâce, cachant son visage dans les bras de M. de Prasly, et abandonnant à ses lèvres les tresses déroulées de ses beaux cheveux. Puis, se relevant tout à coup, rapprochant sa figure de la sienne et plongeant ses yeux dans les siens, elle

le contemplait avec une sorte d'ineffable extase. Elle admirait le changement qui s'était accompli dans toute sa personne : ces traits dont la distinction primitive avait été longtemps amortie par un air de timidité triste et méfiante, et qui maintenant brillaient d'une expression vaillante et virile , reflet d'une belle vie et d'un grand cœur ; ce teint , bruni au double feu du soleil et du bivouac, et dont le hâle s'accordait si bien avec ces yeux noirs ; cette fine moustache , ces cheveux bruns, coupés court et découvrant un front de poète, de gentilhomme et de soldat ; cette taille haute, qui ne perdait plus un seul de ses avantages, et dont l'attitude calme et digne était de celles devant qui une femme aimante éprouve un mystérieux orgueil à s'humilier dans une servitude volontaire, dans une tendresse infinie. George la regardait aussi, et sa joie n'était pas moins douce, et sa surprise n'était pas moins vive. Celle que ses souvenirs lui avaient si souvent montrée comme une vision mondaine, échappant à son amour dans un tourbillon de valse et de fleurs, emportée dans d'autres bras que les siens au milieu des chuchottements et des sourires d'un salon paré pour le bal, il la retrouvait toute à lui, chez lui, enfermée dans son château comme dans un cloître, dans son nom comme dans un sanctuaire ; belle d'une beauté toute nouvelle, transfigurée par la douleur, par l'amour, par la charité ; belle à faire tomber à genoux ceux-là même qui, quatre ans auparavant, valsaient avec elle, à faire dire : c'est une sainte ! par ceux qui disaient autrefois : c'est une femme ! George se souvenait de ce mot de ses vieux amis de Prasly, répété par Edgard Mévil, et il était frappé de sa justesse. — Oui, c'était une sainte, en effet, mais une de ces saintes des grands peintres espagnols, dont le front garde un jet de flamme terrestre au milieu de ses auréoles

divines : c'était une sainte, mais cette sainte l'aimait et elle était sa femme.

Il y eut là pour eux quelques instants qu'aucune langue ne saurait exprimer, qu'aucun poëte ne saurait rendre. Ils avaient tout oublié, excepté eux-mêmes. Arrière-pensées, inquiétudes du dehors, souvenirs lointains ou récents, impressions même de la scène qui venait de se passer, tout avait disparu. Il n'y avait plus que cet immortel poëme de deux cœurs longtemps séparés qui se retrouvent et s'unissent dans une idéale étreinte. Pourquoi Sylvie allait-elle partir au moment où George était arrivé ? Pourquoi ces préparatifs et ces chevaux de poste ? Pourquoi cette émeute ? Quelles craintes avaient-ils à ressentir ? Quelles nouvelles à échanger ? Ils n'en savaient rien : ce qu'ils savaient, c'est qu'ils étaient là tous deux, et qu'ils s'aimaient. Sylvie prit son mari par la main, et lui fit parcourir avec elle les appartements du château : George remarqua avec un doux attendrissement que pas un changement, même de détail, n'y avait été fait pendant son absence. On eût dit que ces quatre ans n'avaient duré qu'une nuit, tant Sylvie avait mis de soin minutieux à maintenir toutes choses dans l'état où George les avait laissées. Chaque meuble, chaque tableau était à sa place. Là où les ouvriers s'étaient arrêtés en mars 1844, les travaux étaient restés interrompus : ici une tenture à demi décrochée ; là une cloison à moitié refaite ; plus loin, un escalier s'arrêtant à mi-chemin. M. de Brasly retrouva dans sa chambre sa table, ses papiers, ses livres, le paquet de plumes commencé à côté de l'encrier plein. Pourtant, en lui montrant tous ces objets familiers qu'il reconnaissait avec délices, Sylvie trahissait une émotion trop profonde pour qu'il ne s'en aperçût pas : il promena ses regards à droite et à gauche, et poussa un cri : ses yeux

venaient de s'arrêter sur deux médaillons suspendus des deux côtés de la glace, au-dessus de la cheminée. L'un représentait Sylvie en grand deuil : l'autre était le portrait de madame de Prasly, la mère de George. Il lut sur le cadre l'inscription suivante : Offert à M. le marquis de Prasly par l'abbé Sorel.

— C'est M. le curé de Prasly qui a, de sa propre main, placé là ce portrait en regard du mien, murmura Sylvie les yeux baissés et les joues couvertes d'une adorable rougeur.

George comprit tout ; le vieux prêtre, le vieux confesseur de sa mère, avait eu seul le droit de se faire l'interprète du pardon ou plutôt de la réconciliation suprême, effaçant, dans une heure d'agonie sanctifiée par la foi, les malentendus et les dissidences de ces deux cœurs. Lui seul, en plaçant ainsi face à face et dans la chambre de George l'image de ces deux femmes qui s'étaient un moment combattues dans son cœur, avait le droit de lui indiquer, par une sorte de confiance délicate, qu'il pouvait aimer sa femme sans manquer à la mémoire de sa mère.

En tout temps, M. de Prasly eût été digne de comprendre toutes ces nuances ; à cette heure décisive, il y vit comme une consécration céleste de son amour et de son bonheur, et revenant à Sylvie, restée debout près de la table :

— Si je pouvais t'aimer davantage, lui dit-il les larmes aux yeux, ce que je viens de voir accroîtrait encore ma tendresse ; mais c'est impossible, ajouta-t-il ; tout ce que je puis te dire, c'est qu'à des âmes comme les nôtres, il faut pour devise : tout ou rien ; — et qu'en regardant ce portrait, il n'y a plus, dans ma conscience ni dans mon cœur, une fibre qui ne répète : Tout !

Il prononça cette dernière syllabe à demi-voix, mais

avec une telle passion, que Sylvie en fut presque effrayée. Sans rentrer encore tout à fait dans le sentiment de la réalité, elle en éprouva comme un vague et insaisissable frisson ; mais le cours de ses pensées fut encore une fois détourné par George, qui lui demanda avec un sourire attendri :

— Mon bon abbé Sorel ne pouvait me faire un cadeau qui me fût plus précieux et plus cher : mais je ne pense pas qu'il soit devenu, en mon absence, le rival d'Isabey : il y a donc encore quelqu'un que je dois remercier. Quel est le peintre qui a si bien compris ta beauté, et qui, chose difficile, a su faire de souvenir un portrait si ressemblant de ma pauvre mère ?

— Hélas ! ce peintre, c'est moi, dit timidement Sylvie : mon ami, en faveur de l'intention, vous pardonneriez, n'est-ce pas, à la faiblesse de l'œuvre ?

— Vous !... vous aviez ce délicieux talent, et je l'ignorais ! s'écria George au comble de la surprise.

— Oui, moi... humble élève de madame de Mirbel, qui, par amitié pour mon père, m'avait autrefois donné quelques conseils. Ici, dans ma solitude, ayant beaucoup de temps à moi, renonçant à la musique qui eût trop démenti ou trop exalté ma tristesse, je me suis remise à la peinture, et vous voyez mes chefs-d'œuvre... George, ajouta-t-elle d'un air de tendre reproche, comment avez-vous pu croire qu'un autre que moi eût fait, en votre absence, le portrait de votre mère et le mien ?

Mais M. de Prasly ne l'entendait plus.

— Ainsi, murmurait-il avec un mélange de ravissement et de tristesse, talents, grâces, vertus, votre esprit, votre cœur, ce livre d'or que je pouvais lire, c'est aujourd'hui seulement qu'il s'ouvre pour moi !

— O George ! reprit-elle, ne vous plaignez pas ! ne vous reprochez rien ! Ce temps d'épreuves et de souffrances, je n'ai plus le courage de le maudire ! il nous aura appris à mieux nous aimer !

Ils descendirent ensemble pour continuer leur promenade dans le jardin. Au moment où ils sortaient, les regards de George se portèrent sur la voiture laissée hors de la remise, et il dit machinalement, sans attacher à sa question une bien grande importance :

— A propos, Sylvie, vous ne m'avez pas dit encore pourquoi vous vouliez partir ?

— Ah ! malheureuse ! je l'avais oublié ! s'écria-t-elle en pâlissant.

Et sans avoir la force de rien ajouter, elle tendit à son mari la lettre de M. Dourousseau.

Pendant qu'il la lisait, un rapprochement terrible s'empara de Sylvie. Elle se souvint que, dans un moment d'expansion presque aussi doux, presque aussi tendre, ils avaient été séparés par une autre lettre, celle qui annonçait à George que sa mère se mourait. Tout devait-il donc être symétrique dans les déchirements de leurs cœurs et de leurs destinées ? L'agonie de madame de Prasly, la ruine de M. Dourousseau, et entre ces deux termes extrêmes d'un double malheur, deux cœurs nés pour se chérir et deux fois brisés.

George lut la lettre jusqu'à la dernière ligne : Sylvie surveillait avec une anxiété dévorante l'effet de cette lecture. Un nuage de tristesse passa sur le front de M. de Prasly ; mais il resta grave et calme, et rendant la lettre à sa femme, il ajouta avec douceur :

— Votre père est bien à plaindre : votre place est auprès

de lui ; la mienne est auprès de vous... Sylvie, nous allons partir ensemble.

— Quoi ! George, vous feriez cela ? vous viendriez avec moi ? reprit-elle ; et ses yeux étincelèrent.

— Vous vous en étonnez ! s'écria-t-il avec une sorte de colère préférable à toutes les tendresses : vous croyez donc qu'après vous avoir retrouvée, je vais encore vous perdre ? qu'après t'avoir pressée sur mon cœur, je vais rouvrir mes bras pour que tu partes sans moi?... Partout où tu iras, j'irai ; je t'ai reprise, je te tiens, je te garde, et Dieu seul peut nous séparer : encore, s'il te ravissait à mes étreintes, mon âme suivrait ton âme et irait te ressaisir près de lui !

— Oh ! tais-toi ! dit-elle avec une poignante expression d'amour, de désespoir et d'angoisse. Laisse-moi ma force, je t'en prie, je t'en conjure : laisse-moi mon courage, je te le demande à genoux.

— Ton courage ! Et pourquoi ? murmura-t-il un peu étonné.

— Pour faire aujourd'hui ce que tu as fait il y a quatre ans, poursuivit madame de Prasly en s'exaltant de plus en plus : pour n'écouter que les susceptibilités de mon honneur, comme tu n'écoutes que les délicatesses du tien ; pour renoncer à tout, même à toi, plutôt que de vivre à tes côtés en t'apportant la ruine et la honte... Ne me comprends-tu pas ? Ne me disais-tu pas tout à l'heure que pour des âmes, pour des tendresses comme les nôtres, il fallait tout ou rien?... Oui, tout, c'est-à-dire un amour sans fin, un bonheur sans bornes, où l'œil le plus attentif ne puisse jamais surprendre une tache ni un nuage ; tout, c'est-à-dire le droit de lire, à chaque instant, dans le cœur l'un de l'autre sans avoir un mot à y effacer, d'y plonger comme dans une eau vive où nos mains ne rencontrent jamais un

grain de sable ou de gravier. — Ou rien, c'est-à-dire la séparation, l'exil, le droit de mourir loin de toi sans t'avoir donné le bonheur, mais sans t'avoir vu rougir !

Et frémissante de douleur, emportée par ces émotions ardentes qui, depuis quelques heures, se succédaient dans son âme, elle expliqua à M. de Prasly les conséquences possibles de la ruine de son père. Redevenue pour un moment fille de négociant, elle donna ces explications avec une précision terrible, sans réticence ni périphrase, comme un blessé qui déchirerait l'appareil de ses plaies et les ferait saigner. Puis, refoulant au plus profond de son cœur le désespoir qui la consumait, elle dit à George en le regardant fixement :

— Eh bien ! qu'en dites-vous ?

Quatre ans plus tôt, George, même amoureux de sa femme et avide de bonheur, eût hésité peut-être ; mais la vie de soldat, dans sa fière et saine discipline, a cela d'admirable qu'elle apprend à se méfier des raffinements de l'honneur factice et mondain, pour n'obéir qu'aux lois de l'honneur véritable. Il répondit à Sylvie d'un ton ferme, où perçait presque l'habitude du commandement :

— Sylvie, c'est désormais à moi de déterminer notre devoir à tous deux. Le vôtre est de partir, le mien est de vous accompagner. La Providence, j'en ai l'espoir, peut encore sauver M. Durousseau du malheur qui le menace ; mais si ce malheur était inévitable, si ce déshonneur im-
mérité dont tu me parles, et que je ne comprends pas très-bien, devait s'ajouter à sa ruine, souviens-toi que tu es ma femme, que nulle force humaine ne peut plus t'arracher à moi, et que ton amour me donnera assez de bonheur pour tout oublier. Partons ! partons !

— Eh ! ne vois-tu pas que c'est là ce qui me tue ? Ou-

blier!... avoir quelque chose à te faire oublier! **Moi** qui depuis quatre ans, dans cette solitude peuplée de ton image, me disais avec ivresse que, si tu revenais, je n'aurais plus qu'à te rendre heureux!

George allait répondre; mais, au même moment, la porte de la cour se rouvrit, et ils virent entrer l'abbé Sorel. M. de Prasly courut au vieux curé et l'embrassa avec une effusion respectueuse. L'abbé Sorel, malgré ses soixante-dix ans, avait marché fort vite : il était tout essoufflé.

— Monsieur le marquis, dit-il après les premiers compliments, c'est le ciel qui vous envoie; il n'y a pas une minute à perdre. A une lieue d'ici, se meurt un vieillard qui veut vous voir. Vous avez peut-être entendu prononcer quelquefois son nom; il s'appelle Pierre Mourgue.

— Le père d'Antoine! s'écria George; j'ai une nouvelle terrible à lui apprendre. Son fils est mort dans mes bras, et m'a chargé, avant de mourir, d'une mission auprès de lui. Monsieur le curé, je vous suis. Sylvie, venez avec nous; vous prierez pour le mourant; puis, quand notre tâche sera remplie, nous partirons ensemble pour aller trouver votre père!

XI

La restitution.

Nos lecteurs se sont peut-être demandé ce que faisaient, pendant l'émeute de Prasly, les vieux amis de la famille, le curé, le docteur et le notaire, et comment ils n'étaient pas accourus au premier bruit de l'arrivée de George. C'est qu'ils se trouvaient, depuis le matin, à une lieue de là, dans la maison du vieux Pierre Mourgue, maison que nous connaissons déjà et où nous allons rentrer.

Pierre Mourgue, nous l'avons vu, vivait dans une solitude absolue. Cependant, quelques jours auparavant, se sentant malade, il avait fait venir auprès de lui une de ces sœurs grises qui exercent dans nos campagnes leur ministère de charité. Bien qu'il fût toujours taciturne et qu'il parût parfois poursuivi d'hallucinations bizarres, on eût dit que la maladie, la souffrance, les approches de la mort, fléchissaient peu à peu cette rude nature et la disposaient aux expansions et aux aveux. De temps à autre, il serrait la main de sa pieuse infirmière et il fixait sur elle un regard étrange, comme pour indiquer qu'il avait quelque chose à dire, mais que le moment n'était pas encore venu. En dépit de ses quatre-vingt-cinq ans, l'étonnante vigueur de son organisation luttait encore contre le mal qui le consumait, et l'on put croire, deux ou trois fois, qu'il allait se relever. Mais un soir — c'était la veille — il retomba tout d'un coup, comme ces vieux arbres qui, restés debout malgré la cognée du bûcheron, sont soudainement ren-

versés par le vent d'hiver. L'octogénaire se coucha, et, saisi d'une agitation terrible où il y avait autre chose que le redoublement de la fièvre, il pria sa garde-malade d'aller lui chercher sans retard le médecin et le notaire ; il n'avait pas nommé le prêtre, mais elle y suppléa, et l'abbé Sorel d'ailleurs n'eût pas laissé partir ses deux vieux amis pour cette veillée funèbre sans essayer de se joindre à eux, et de s'en parer de force de cette pauvre âme qui ne l'appelait pas.

Mourgue avait fait transporter son lit dans la pièce principale du rez-de-chaussée. Ce lit n'était, à vrai dire, qu'un grabat, et il y avait, dans cette chambre froide et nue, un tel aspect de pauvreté, que tous les bruits qui couraient sur la prétendue richesse de cet homme semblaient tomber devant l'impossible. Bien qu'habitué à ces scènes lugubres et familiarisés avec les intérieurs des maisons de paysans, le curé, le docteur et le notaire se sentirent le cœur serré en apercevant ce vieillard pâle et livide, couché sur ce lit sans matelas, et frissonnant sous la couverture de laine qu'on avait étendue sur ses pieds. Ses yeux gris, dilatés par la fièvre, paraissaient près de sortir de leur orbite, et brillaient d'un feu sombre en s'arrêtant ou sur le *coucou* qui marquait lentement les heures, ou sur le bahut en bois sculpté, seul meuble de quelque apparence qui se trouvât dans cette vaste pièce. Lorsqu'il vit entrer le curé derrière ses deux amis, Pierre Mourgue tressaillit et s'écria d'une voix encore ferme : Non ! pas encore ! pas ce soir ! Ce n'est pas possible ! — Mais l'abbé Sorel réprima cette première révolte de l'agonie par un regard et un geste à la fois impérieux et doux, et Pierre redevint plus calme.

Le docteur Bergier lui prit la main, lui fit les questions d'usage et lui adressa quelques paroles de consolation et

d'espérance. Le malade hocha la tête pour lui faire entendre qu'il en savait là-dessus plus qu'il ne voulait lui dire. Ensuite, se tournant vers le notaire, il remua les lèvres en le regardant fixement, mais sans articuler une parole.

— Eh bien ! mon vieux Pierre, lui dit alors maître Ramignard avec une affectueuse bonté, nous avons donc quelques dispositions à prendre?... C'est très-sage, et cela n'a jamais tué personne, pas plus qu'une bonne confession... Allons, du courage ! Je suis là, mon ami ! Parlez !

L'octogénaire restait muet. M. Ramignard reprit avec un peu plus d'insistance :

— Pierre, ne craignez donc pas de parler ! C'est mon métier de tout entendre... Si vous voulez que nous soyons seuls, mes deux amis se retireront, sauf à revenir plus tard.

Mourgue s'était à demi redressé sur son séant pour écouter le notaire. Mais, au lieu de lui répondre, il se laissa retomber sur son grabat, en disant avec une effrayante expression de désespoir :

— Non ! je ne puis pas ! je ne puis pas ! Cela fait trop de mal... D'ailleurs, il manque ici quelqu'un.

Les assistants se regardèrent ; ils comprenaient que le malade était en proie à un de ces combats intérieurs où achèveraient peut-être de disparaître ses restes de force et de raison. Le docteur, se penchant à l'oreille de maître Ramignard, lui dit tout bas :

— Ne le pressez pas davantage : le délire est là, tout près.

Voyant que Mourgue se renfermait dans ce silence sinistre, ils firent mine de le quitter et se dirigèrent vers la porte : l'angoisse de Pierre changea de caractère, mais

sans se calmer, et tendant vers eux ses mains jointes, il leur dit d'un air suppliant :

— Par pitié, ne vous en allez pas ! ne me laissez pas seul !

— Mais Pierre, lui dit doucement l'abbé Sorel, à qui sa robe donnait plus d'autorité, que voulez-vous que fasse mon ami Ramignard ? Vous l'appellez auprès de vous, et, quand il est là, vous ne voulez rien lui dire !...

Pierre Mourgue se tordit sur son lit ; puis, après une longue pose, il murmura d'une voix étouffée :

— Pas cette nuit ! Il manque quelqu'un !

— Qui donc ? demanda le curé ; s'il est en notre pouvoir de l'amener ici, si sa présence doit vous faire du bien, nous irons le chercher...

— Il n'y est pas... il est bien loin ! bégaya le malade, à qui chaque syllabe semblait causer une horrible torture.

— Antoine ? votre fils ? fit l'abbé Sorel.

— Oui... non... pas Antoine ! pas mon fils ! il m'a fui ! je lui ferais honte ! pas Antoine !... un autre !...

— Mais qui donc ? qui donc ?

— Le marquis George de Prasly ! dit enfin Mourgue après de longs efforts et d'une voix si basse, qu'il fallut que le curé allât saisir ce nom à travers le souffle de ses lèvres.

Ces efforts avaient épuisé Pierre, et il devenait impossible et cruel de lui demander, pour le moment, d'autre explication. Son cerveau, exalté déjà, se troubla tout à fait, et, pendant quelques heures, toutes les visions du délire s'abattirent sur son chevet. Bien que navrés de ce spectacle, les assistants ne purent s'en détacher. Ces visions de l'agonie, si folles et si étranges qu'elles fussent, semblaient pourtant liées entre elles par un fil mystérieux

qui les rattachait à une réalité lointaine. Mourgue parlait de la Révolution, de la Terreur, d'argent caché, de dépôt disparu ; tantôt il se défendait d'avoir rien pris, comme devant un juge invisible, et repoussait, un à un, tous les articles d'un interrogatoire qui n'existait pas ; tantôt il faisait le geste d'un homme qui se roule sur des tas d'argent ou d'or, et groupait, avec un rire strident, les chiffres d'une arithmétique fabuleuse. Parfois, il nommait Adalbert et Maurice de Prasly, l'aïeul et le père de George, et alors, au rôle qui s'emparait de lui, à l'égarement de ses traits, à la sueur qui perlait sur son visage, on eût pu croire que deux spectres menaçants se dressaient à ses côtés. Cet état dura jusqu'au matin, et le docteur se disait avec effroi qu'il n'en sortirait que par la mort. Pourtant, vers huit heures, le malade se calma ; sa vigueur naturelle triompha encore de cette crise, et, promenant autour de lui ses regards fiévreux, il demanda, d'une voix distincte, le marquis George de Prasly.

— Mais, Pierre, vous savez bien qu'il n'est pas dans le pays, lui dit le curé.

— Je voudrais le voir ! il faut que je le voie avant de mourir ! répétait Mourgue avec la persistance machinale de l'agonisant qui confond, dans ses paroles ou dans ses songes, le réel et l'impossible.

L'abbé Sorel pensa qu'à défaut de M. de Prasly, la présence de Sylvie amènerait peut-être Pierre à dire enfin ce qu'il avait sur le cœur ; il échangea tout bas quelques mots avec ses amis, et prit le chemin du château de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

Deux heures après, il rentra dans la maison de Pierre Mourgue, accompagné du marquis et de la marquise George de Prasly.

A la vue inespérée de George, le docteur et le notaire éprouvèrent le même mouvement de joie qu'avait ressenti l'abbé Sorel. Ils s'approchèrent en silence, et pressèrent avec une affection respectueuse la main que George leur tendait. Mais le moment était trop solennel, la scène qui se passait sous leurs yeux avait un caractère trop frappant de sombre et sauvage tristesse, pour qu'ils pussent donner cours à l'expression de leurs sentiments. George s'avança vers le lit du moribond ; il tenait entre ses mains une lettre cachetée de noir. Sylvie resta dans le fond de la salle et se mit à genoux, priant pour l'âme de celui qui allait mourir.

Pierre contempla un instant M. de Prasly de son œil à demi éteint. Un frémissement subit agita ses membres grelottants sous la couverture : la pâleur mate qui couvrait son visage devint plus cadavérique, et il murmura en renversant sa tête en arrière :

— Le marquis Adalbert !

— Non, lui dit George avec douceur ; non, mon ami, le marquis Adalbert de Prasly est mort depuis longues années ; je suis George, son petit-fils.

Mourgue n'eut pas l'air de l'entendre, et, le regardant de nouveau, il balbutia avec une terreur croissante :

— Le marquis Maurice !

— C'était mon père, reprit George, à qui ces noms et ces souvenirs causaient une émotion douloureuse ; il est mort aussi, il y a bien longtemps : je suis son fils, George de Prasly.

— Comme vous lui ressemblez ! s'écria le malade, qui parut retrouver une lueur de raison. Puis, essayant encore de se redresser, il ajouta, cherchant à rassembler ses idées : Que voulez-vous de moi ?

— C'est vous qui m'avez demandé ; et d'ailleurs, j'ai une lettre pour vous, une lettre d'Antoine.

M. de Prasly, compatissant et bon, avait songé d'abord à ne pas remettre à ce vieillard mourant cette lettre qui lui annonçait que son fils était mort ; mais ses amis, le curé surtout, le conjurèrent d'accomplir toute sa tâche : les circonstances bizarres de l'agonie de Pierre Mourgue leur rappelaient à tous trois les mauvais bruits qui avaient couru sur son compte, et tout ce qui pouvait le décider à parler leur semblait devoir être employé. — Il y va peut-être du salut de son âme, avait dit le curé à M. de Prasly.

Il présenta donc à Pierre la lettre de son fils.

En entendant prononcer le nom d'Antoine, la figure de Mourgue s'était tout à coup éclairée d'un rayon de vie : sa raison lui revenait tout entière ; il prit la lettre, la décheta, en lut les premières lignes ; un cri déchirant s'échappa du fond de sa poitrine.

Tous les assistants retenaient leur souffle : un silence profond régnait autour de ce lit funèbre.

Mourgue avait laissé retomber la lettre sur son lit : il la reprit, quelques minutes après, avec cette tranquillité passive de l'homme qui, se sentant mourir, n'a plus de temps ni de cœur à donner aux douleurs de ce monde, et il poursuivit sa lecture.

— Mon fils est mort ! murmura-t-il entre ses dents : il s'est fait tuer, cela devait être... Il savait tout, je l'avais deviné... Il me dit que le marquis de Prasly lui a pardonné... qu'il l'a aimé... mais qu'il ne peut y avoir de pardon, de salut pour moi, que, si je fais le marquis mon héritier... si je lui rends tout... oui, tout... c'est Antoine qui me le dit... sinon, point de clémence au ciel... point de repos

sur la terre... le remords toujours, le déshonneur partout... La malédiction d'un mourant!... Oh! ce n'est pas possible!...

C'était trop d'émotion pour Pierre Mourgue : il avait eu un moment de force surhumaine, comme si Dieu eût voulu qu'il pût recevoir, avec toute sa raison, le coup qui le frappait. Maître Ramignard, qui commençait à tout comprendre, se rapprocha de son lit, et lui dit avec une certaine rudesse :

— Mourgue, vous avez tout juste le temps d'obéir à cette voix filiale qui vous arrive à travers la tombe : la Providence, qui veut vous sauver, a permis que cette lettre vous parvint, pendant que vous êtes encore capable de disposer de vos biens. Il est clair qu'à une époque funeste qui a égaré bien des honnêtes gens, vous avez pris de l'argent au marquis de Prasly ; il faut le lui rendre.

— Rendre l'argent ! jamais ! Je ne le puis pas, je ne le veux pas ! C'est mon sang, c'est mon pain, c'est ma vie ! dit Pierre, dont les mains se crispaient en ramenant à lui la couverture.

— Songez que vous allez mourir ! s'écria le curé d'un ton sévère.

— Je vous dis que c'est impossible ! reprit le moribond dont les forces s'épuisaient dans cette lutte. Cet argent, j'en ai fait la chair de ma chair. Pour l'avoir à moi, pour qu'on ne pût me le reprendre, j'ai tout vendu : maison, prés, moulins, pâturages ; je me suis refait mendiant, et personne n'a eu rien à dire... Ne me le demandez pas... Oh ! non... coupez-moi plutôt un bras, une jambe... je ne sens plus rien... Mais cet argent, non... c'est mon corps, c'est mon âme que vous me déchireriez en me le reprenant... Antoine le savait bien, lui ; il ne m'a rien demandé quand

il était là... il m'eût tué plutôt que de m'arracher un de ces louis, un de ces écus qui m'ont fait vivre !

— Mais vous allez mourir ! répéta l'abbé Sorel avec une solennité terrible.

— Eh bien ! après moi, si vous le voulez... oui, longtemps, longtemps après moi, je lègue à M. le marquis George de Prasly l'argent qu'on trouvera... si on le trouve...

— Dites-moi donc vos dernières volontés, et donnez-nous toutes les indications nécessaires ! s'écria le notaire impatienté.

— Non, non ; vous le prendriez tout de suite ! et je ne veux pas, je ne peux pas ! redit Pierre avec une terreur déjà voisine du délire ; et il marmotta encore quelques vagues paroles qui expirèrent sur ses lèvres.

— C'est fini, il ne parlera plus... Voilà l'accès qui recommence, dit tristement le docteur Bergier.

En effet, pendant plus d'une heure cette pauvre âme parut suspendue sur ce gouffre effrayant de l'agonie, qui a la folie sur sa pente et la mort au fond. Puis ces murmures incohérents, ce râle sinistre, ces mouvements convulsifs s'apaisèrent une seconde fois ; ces yeux caves et fébriles se fermèrent.

— Il est mort ! dirent les assistants.

— Dieu a repoussé ma prière ! ajouta Sylvie.

— Non, il est endormi, et il nous reste encore une espérance ! dit le docteur frappé d'une sorte de pressentiment : silence et attendons !

Au bout d'un quart d'heure, le docteur fit signe qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire. Pierre Mourgue se leva sur son séant ; ses yeux s'étaient rouverts, mais il ne semblait rien voir de ce qui l'entourait. Malgré l'é-

puisement de ses forces, il se glissa au pied de son lit, s'y assura sur ses jambes et, marchant droit au bahut sculpté, il l'ouvrit; les assistants aperçurent de gros sacs entassés dans l'intérieur du meuble; Pierre en attira un à lui, en répandit le contenu par terre, et ses doigts décharnés se glissèrent entre ces piles d'écus dont le cliquetis amena un pâle sourire sur ses lèvres livides. Ensuite Mourgue se leva et, les yeux toujours fixés devant lui dans l'immobilité du somnambulisme, il se dirigea vers la petite chambre contiguë à la salle où on avait placé son lit. Là, il s'arrêta sur une dalle qui formait l'angle de la chambre, et parut chercher quelque chose. Le docteur et le notaire l'avaient suivi, ne voulant pas perdre un de ses mouvements. Pierre alla prendre, dans un coin, un gros levier en fer, pareil à ceux dont se servent les carriers. Mais le poids en était mille fois trop lourd pour ses mains mourantes. Il le laissa retomber, revint à la dalle qu'il avait touchée d'abord et, s'y agenouillant, il se mit à la gratter avec ses ongles, en murmurant, avec une lucidité de somnambule :

— C'est là... oui... là... mon or... je veux le revoir encore une fois... il est bien caché... je me lève la nuit pour le compter... personne ne le sait; personne ne le saura jamais... Antoine est endormi... non, il s'éveille... il est là, derrière moi; il me regarde... il m'a vu... Ah! je suis perdu!

Et Mourgue se retourna comme poursuivi, pendant son sommeil, d'un horrible souvenir; ses yeux fixes rencontrèrent ceux de M. Ramignard et de M. Bergier. Soit que l'accès touchât à son terme, soit que le malade y eût dépensé son dernier souffle de vie, il s'éveilla, poussa un cri et tomba sur la dalle.

Cette fois il était mort.

Tous les témoins restèrent un moment muets d'épouvante. A la fin maître Ramignard, qui avait toujours regardé Pierre Mourgue comme un vieux coquin, et que dominait d'ailleurs une autre pensée, s'écria en frappant dans ses mains :

— Ah ça ! est-ce que nous sommes changés en statues, parce qu'un vieil Harpagon de nonante-trois vient de trépasser ? Nous avons, Dieu merci ! mieux à faire... Monsieur le marquis, tout ce qui est ici vous appartient ; c'est Dieu qui a voulu qu'il en fût ainsi... Si cet homme avait fait un testament, il y aurait eu des lenteurs, et, dans un moment comme celui-ci, chaque heure vaut une année : au lieu de cela, vous n'avez qu'à rentrer immédiatement dans votre bien, et nous sommes ici trois honnêtes gens pour vous y encourager.

Le curé et le docteur s'inclinèrent en signe d'approbation.

— Pauvre Antoine ! disait George, insensible à toute autre idée. Qu'il a dû souffrir !

— Oui, reprit brusquement Ramignard. Antoine était un brave garçon qui est allé se faire tuer pour échapper à la honte d'être le fils d'un voleur. Maintenant nous devons songer à vous, à M. Durousseau. Je connais la situation, et je persiste à croire que la Providence vient de vous envoyer de quoi y subvenir.

Ils cherchèrent alors dans le bahut sculpté, et y trouvèrent en louis et en vieux écus de six livres, une somme de quarante-deux mille francs. Puis, ils prirent le levier de fer : George, d'un bras vigoureux, le fit jouer dans les interstices de la dalle, et parvint aisément à la desceller. Une couche de gravier était au-dessous. Ils l'écartèrent, et eurent peine à retenir une exclamation de surprise : il y

avait là, en or, en argent, en vieilles monnaies américaines et françaises, quatre-vingt-dix mille francs !

— Croyez-vous qu'il y en ait assez ? demanda George à Sylvie.

— Oui, je le crois, répondit-elle simplement.

George se tourna ensuite vers ses vieux amis, et, de ce ton noble et ferme qui rend impossible tout subterfuge, toute réticence, il leur dit :

— Mes amis, il n'y a pas, dans le monde entier, d'hommes que j'estime plus que vous : il n'y a pas de législation écrite qui vaille une seule de vos paroles. En votre âme et conscience, puis-je me servir de cet argent pour une nécessité pressante, sauf à le restituer plus tard aux pauvres à qui, selon moi, il appartient ?

— Vous le pouvez ! vous le devez ! cet argent est à vous ! répliquèrent-ils tous trois d'une voix unanime.

— Eh ! bien ! j'accepte. Seulement, monsieur le curé, qu'il soit bien entendu qu'entre mes mains cet argent n'est qu'un dépôt... dont je rendrai un compte plus fidèle que cet infortuné Pierre Mourgue. Si M. Durousseau relève sa fortune, c'est-à-dire si je redeviens riche, — car tout est désormais commun entre mon beau-père et moi, — pas une obole de cet argent ne manquera à nos pauvres : c'est le seul moyen de sanctifier ce trésor, et peut-être de racheter l'âme de ce malheureux. A présent, Sylvie, partons pour Bruxelles ! Nous ne sommes encore qu'au 27 : le doigt de Dieu est assez visible dans tout ceci, pour que j'espère arriver à temps !

Sylvie ne le remercia même pas. Ces deux cœurs, autrefois désunis, battaient maintenant si à l'unisson, que l'un acceptait tout ce que donnait l'autre, sans s'inquiéter de savoir lequel des deux serait l'obligé : ou plutôt ils ne don-

naient pas, ils n'acceptaient pas, ils n'échangeaient même rien : ce n'était plus qu'un seul et même cœur, enflammé d'un même amour, rempli d'une même pensée.

Les arrangements furent pris à l'instant et avec la promptitude de gens qui s'entendent sur tout. Il fut convenu que Sylvie retournerait au château avec le docteur et le notaire ; qu'elle ferait atteler les chevaux de poste, restés à l'écurie ; que, pendant ce temps, George et le curé demeureraient chez Mourgue, dont la mort serait tenue secrète jusqu'au soir. Rien n'était plus facile, Mourgue n'ayant aucun parent, aucun ami, et vivant, depuis longues années, dans une solitude absolue. De cette façon on évitait les curieux et les commentaires. Le soir venu, Sylvie, toujours accompagnée de M. Bergier et de M. Ramignard, se mettrait en route, et s'arrêterait devant la maison de Mourgue, située, comme on sait, à mi-chemin de Prasly au Pont-Saint-Espirit. L'or et l'argent, soigneusement emballés de manière à former aussi peu de volume que possible, seraient placés dans le caisson intérieur ; George monterait dans la voiture, et repartirait immédiatement avec Sylvie, pendant que leurs amis s'occuperaient de l'enterrement du défunt et s'acquitteraient des formalités nécessaires.

Ce qui fut dit, fut fait. A sept heures du soir, la calèche de voyage, menée au grand trot de quatre chevaux de poste, fit halte devant la maison où George et le curé attendaient. Aidés des soldats, en qui M. de Prasly avait toute confiance, et que sa femme avait envoyés en avant, ils transportèrent dans la voiture les rouleaux de louis et les sacs d'écus empaquetés et ficelés. George prit place à côté de Sylvie, fit monter un des domestiques sur le siège, renvoya les autres au château, et prit congé de ses vieux amis qui, debout sur le seuil, adressaient au

couple voyageur des vœux de bon succès et de prompt retour.

La nuit était tout à fait tombée; la maison plongée dans l'obscurité; pas un être vivant sur la route.

— Maintenant, postillon, grand train! nous payons doubles guides! cria M. de Prasty.

Puis se tournant vers sa femme, et la serrant sur son cœur :

— Sylvie, lui dit-il, rassure-toi; Dieu permettra que l'argent restitué au pauvre gentilhomme sauve ton père et mon bonheur!

XII

Vivite felices, quibus est fortuna peracta...

Le 29 avril, à dix heures du soir, dans une petite chambre de l'hôtel de la Régence, à Bruxelles, deux hommes causaient à demi-voix, et il n'était pas besoin de les entendre pour deviner que de douloureuses paroles s'échangeaient entre eux. Un sombre nuage couvrait leur visage, et bien des rides, creusées peut-être par de récentes inquiétudes, donnaient à leur physionomie sérieuse un air de fatigue et de vieillesse précoce; ces deux hommes étaient M. Durousseau, et M. Ménaud, son ami, l'associé de la maison Bruckon.

M. Durousseau surtout semblait vieilli de dix ans en quelques mois. Ses cheveux avaient blanchi et laissaient à découvert ce front intelligent et hautain qui avait si longtemps dominé la fortune. Sa grande taille s'était affaissée, et, au lieu de son attitude impérieuse et de ses airs de commandement, on eût dit qu'elle se pliait sous le poids d'un malheur immense, et d'un malheur plus horrible encore, secrètement entrevu. Ses yeux, fatigués par de longues et inutiles insomnies, parcouraient au hasard des papiers, des journaux, des registres éparpillés sur la table; puis, n'y trouvant sans doute aucun sujet de consolation ou d'espérance, il s'en détournait brusquement, et essayait de renouer l'entretien avec son ami Ménaud, non moins découragé que lui.

Quand dix heures sonnèrent, Ménaud se leva, et tendant la main à son ami qui ne la repoussa pas, il lui dit avec un mélange d'attendrissement et de fermeté :

— Durousseau, j'aurais voulu, au prix de toute ma fortune, de dix ans de ma vie, ne pas en arriver à cette extrémité; mais tu es commerçant, tu connais les impérieuses nécessités de notre état...

— Oui, répondit Durousseau, en s'efforçant de paraître calme : les engagements avant tout; un négociant ne doit songer qu'à sa signature!

En prononçant ce mot, il sentit se briser son courage factice, et cachant sa tête dans ses mains, il s'écria avec une poignante amertume :

— Sa signature! demain la mienne sera déshonorée.

— Durousseau! du courage! reprit Ménaud profondément ému : d'ici à demain midi, tu recevras peut-être de bonnes nouvelles; ta fille arrivera peut-être...

— Ma fille! oh! oui, je voudrais bien la voir, la serrer

dans mes bras, lui demander pardon du mal que je lui ai fait par mon absurde orgueil; mais où veux-tu qu'elle prenne l'argent dont j'aurais besoin? Songe donc! il me faudrait d'ici à demain, cent quarante-six mille francs à ajouter aux cinquante-quatre mille que j'ai là et qui ne me serviront à rien! Sylvie n'a jamais voulu toucher un centime en avancement d'hoirie : elle n'a que sa pension et les vieilles pierres de son vieux château... Mon gendre, M. le marquis de Prasly, se bat contre les Kabyles. D'ailleurs, lui dont le farouche honneur n'a pas voulu d'un beau-père millionnaire, à dater de demain, il ne me reconnaîtra plus...

— Qui sait? dit machinalement Ménaud, qui tout bas donna raison à son ami.

— Ah! de quelque côté que je tourne mes regards, je te dis qu'il n'y a plus de ressources! murmura Dourousseau accablé.

Ménaud essaya encore quelques paroles de consolation; puis, regardant de nouveau sa montre, il pressa avec un redoublement d'amitié la main amaigrie de l'homme dont il ne pouvait conjurer la ruine, lui recommanda la résignation, l'espérance et le courage, prit son chapeau et sortit.

Dourousseau resta seul. — Il suffit d'être un peu avancé dans la vie pour avoir expérimenté non-seulement bien des genres, mais encore bien des cadres de douleur. Il n'en est pas de plus navrant, qui fasse plus froid au cœur et à l'âme, qu'une chambre d'hôtel garni, où a passé hier, où passera demain un indifférent, où pas un objet, pas un meuble, pas un souvenir ne rattache l'affliction présente aux joies ou aux afflictions passées. Chez soi, dans le milieu triste ou riant de la vie domestique, du pays natal, des

vieilles et familières amitiés, la douleur, quand elle nous frappe, ne nous semble qu'un anneau de cette chaîne mystérieuse et sacrée qui va de l'enfance à la tombe : nous la retrouvons, reflétée et adoucie, sur le visage de nos proches, de nos amis, de nos serviteurs, de tout ce qui s'agite ou se repose dans le cercle de notre existence. La chambre même où nous souffrons, où nous pleurons, est remplie de mille témoins, de mille consolateurs qui ôtent à notre angoisse ce caractère d'isolement, si dur à notre faiblesse. Cette table de travail, ce portrait où nos yeux s'arrêtent, ces livres préférés sur cette étagère, ce piano muet qui chanta jadis sous des doigts aimés, tout cela nous rappelle que la journée douloureuse a eu une veille, qu'elle aura un lendemain, et qu'il existe encore pour notre cœur brisé des liens et des tendresses. Mais dans une chambre d'auberge, dans cette solitude morne et nue, remplie de figures étrangères, sur ce froid carreau où notre pied passera sans laisser de trace, devant ces tentures fanées, ces meubles usés par d'autres que par nous, la douleur ne se rattache à rien qu'à l'être misérable et seul qu'elle déchire, au cœur qu'elle dévore comme le vautour de Prométhée.

On peut aisément s'imaginer ce que fut l'insomnie de M. Durousseau pendant cette longue nuit. Deux idées surtout le torturaient : le souvenir de sa fille, et la conviction que, s'il avait un peu de temps et un peu d'argent, il pourrait refaire sa fortune. Le père et le négociant se confondaient encore en lui dans ces instants suprêmes.

— Les fonds français sont en pleine baisse ! murmurerait-il ; le cinq à 65 ! le trois à 42 ! quelles magnifiques affaires, si l'on avait seulement quelques billets et quelque crédit devant soi ! car la France se relèvera, j'en suis sûr : elle est

trop vivace, elle a trop de ressources, pour ne pas se débrouiller de cet affreux chaos ; c'est un mauvais moment à passer, rien de plus... oui, mais ce moment suffit pour m'écraser, pour m'anéantir !

Et rejetant les journaux loin de lui, Durousseau retombait sur sa chaise, fondroyé par la pensée de ces vingt-quatre heures au delà desquelles il n'y avait plus rien.

Alors son esprit troublé prenait une autre direction : il se voyait à sa villa, dans ce coin de terre qu'il vivifiait de son industrie, heureux, honoré, paisible, ayant autour de lui sa fille, son gendre, de petits-enfants, de bons amis..... Ce riant tableau, il aurait pu le réaliser ; ce bonheur facile, il pouvait en jouir... Et pourtant il était là, seul, à deux cents lieues de sa chère Sylvie, ruiné, sans espoir..... Et tout cela, parce que, dans son orgueil, il avait demandé à la fortune autre chose que les jouissances de la richesse loyalement gagnée... parce qu'il avait voulu, lui, enfant d'un heureux siècle d'égalité et d'oubli, reviser un vieux procès et venger en sa personne les humiliations des roturiers d'autrefois !... Il maudissait cet orgueil, ce rêve, cette chimère. — Tu l'as voulu, George Dandin ! disait-il aussi à sa façon ; tu t'es cru désormais le maître du monde ; ton point d'appui t'a semblé plus solide que ces distinctions nobiliaires, renversées par la main du temps... Eh bien ! non ! tout s'écroule, ici comme là, la richesse acquise comme la richesse léguée, l'usine comme le château, le coffre-fort comme le blason ! Leçon terrible qui me frappe deux fois, dans ma fille et dans ma fortune... dans mon affection et dans mon honneur !

Et il riait d'un rire nerveux, plus effrayant que les larmes, en ajoutant d'une voix saccadée : — Ah ! monsieur le

marquis de Prasly, mon gendre! que vous êtes vengé!

La nuit s'écoula ainsi dans de cruelles alternatives : il y avait des moments où M. Durousseau, songeant à sa fille dont il connaissait la piété, à sa femme qu'il avait perdue jeune et qui était aussi fort pieuse, sentait son âpre douleur s'attendrir, et une pensée de résignation descendre dans son âme comme une goutte de rosée : il essayait alors de se souvenir des prières qu'il avait sues autrefois, de demander à Dieu ce recours qu'il ne trouvait plus parmi les hommes. Mais bientôt son caractère irascible et fier reprenait le dessus ; il mesurait en frémissant la profondeur de sa chute, sa ruine accomplie en deux mois, et cet abîme dont il allait toucher le fond dans quelques heures. Un sombre vertige s'emparait de lui ; et à travers ses ombres sillonnées de pâles éclairs, il entrevoyait le spectre du suicide l'attirant à l'aide de ses fascinations bizarres, chères au désespoir et à la folie. Laquelle de ces deux pensées aurait triomphé dans cette âme ? Qui l'eût emporté dans cette crise terrible, de son ange gardien, veillant à ses côtés sous l'image lointaine de Sylvie, ou du démon de l'orgueil, murmurant à son oreille l'horrible et irréparable conseil ? Cette alternative ne dura que quelques heures : au moment où une douce et matinale lueur glissait à travers les rideaux de la chambre, mettant en fuite les mauvais rêves de la fièvre et de la nuit, la porte s'ouvrit, et M. Durousseau vit entrer sa fille.

Il crut d'abord qu'elle ne venait que pour le consoler et partager sa douleur. Mais elle connaissait son père : elle savait que, dans une situation comme la sienne, et pour un caractère comme celui-là, les secondes étaient des heures. Avant qu'il eût eu le temps de la serrer dans ses bras et de prononcer un mot, elle lui dit simplement : « Mon père,

George vous apporte cent trente mille francs; il est allé vendre un de mes écrins. Dans cinq minutes il aura trouvé les seize mille francs qui manquent encore; avec ce que vous avez, la somme sera complète. Vous payerez la maison Brucken, et nous repartirons tous trois pour Prasly. »

Tout cela fut dit si vite, que M. Durousseau n'aurait pu interrompre sa fille; mais il n'y pensait pas : il croyait rêver, et sa joie même l'empêchait de se rendre bien compte de ce que Sylvie lui disait. Il fallut que le lourd et précieux caisson fût apporté dans sa chambre par trois facteurs du chemin de fer, qui en avaient leur charge; il fallut que les rouleaux d'or et les sacs d'écus fussent étalés devant lui. Alors, à la joie de sa fille dont les beaux yeux rayonnaient, au bonheur immense, infini, qui déborda dans son âme, M. Durousseau comprit qu'il était sauvé.

George arriva un quart d'heure après; il portait les seize mille francs : l'entrevue du beau-père et du gendre fut affectueuse et cordiale; et quand M. Durousseau apprit le détail de ce qui s'était passé à Prasly, quand il sut que cet argent qui le sauvait, était tout entier à George, quand Sylvie lui répéta, avec une ardente expression d'orgueil et d'amour, que non-seulement son mari n'avait pas hésité un instant, mais qu'il n'avait cru faire, en lui portant cette somme jusqu'au dernier sou, qu'une chose toute naturelle, la reconnaissance de l'ex-millionnaire n'eut plus de bornes.

Il n'était que huit heures du matin. Ils avaient du temps devant eux. Durousseau courut chez Brucken, Ménaud et Comp., et revint radieux. En apprenant qu'il faisait face à ses engagements, les honnêtes négociants avaient paru croire de nouveau à son étoile, et éprouver pour lui un sentiment analogue à celui que causa la bataille de Ma-

rengo, perdue jusqu'à trois heures et gagnée à six. Durousseau avait évidemment reconquis dans leur esprit tout le terrain perdu depuis quelques mois, et ils s'étaient empressés de lui annoncer avec déférence qu'ils prolongeaient jusqu'à fin décembre le délai accordé pour se libérer du reste de leur créance. Il n'en demandait pas tant ; que l'Europe eût le bon sens de réagir contre le souffle démagogique, et Durousseau se sentait de force à maintenir son crédit et à refaire sa fortune.

Avant midi, la maison Brucken était payée ; rien ne retenait plus nos voyageurs à Bruxelles, et M. Durousseau y avait passé des journées trop tristes pour ne pas être pressé d'en repartir. En regagnant la gare du chemin de fer où George avait laissé sa voiture, M. Durousseau pressant le bras de M. de Prasly sous le sien, lui dit avec cet accent des situations extrêmes où le cœur parle seul :

— George ! le doigt de Dieu est sur cet argent qui vient de sauver ma fortune, mon honneur, ma vie. Dieu, pour nous réconcilier et m'avertir, a marqué ces louis et ces écus du millésime de notre siècle : volés à la vieille noblesse par le peuple révolutionnaire ; prêtés à la bourgeoisie orgueilleuse par la noblesse ruinée ; trait-d'union entre le passé et le présent, commençant par un crime et finissant par une leçon !

Puis, comme si ces pensées métaphysiques l'eussent un peu gêné, — payant peut-être un dernier tribut à ses habitudes et à son caractère, Durousseau ajouta :

— Mon gendre ! avant un an je veux vous rendre, avec mille pour cent d'intérêts, les cent trente mille francs que vous venez de placer chez moi !

— Eh bien ! mon cher beau-père, j'accepte, répondit gaiement M. de Prasly.

Sylvie le regarda, et George se dit qu'un seul de ses regards lui rendait déjà au centuple tout ce qu'il avait prêté.

Au mois de mai 1850, le général M..., après un court séjour à Paris, retournait en Afrique pour reprendre son commandement. En descendant le Rhône, il se souvint de George de Prasly, et s'informa du pays qu'il habitait. Apprenant que son château était à deux lieues à peine du Pont-Saint-Espirit, il eut l'idée de s'y arrêter et de faire une visite à l'ancien capitaine du 44^e. Le général avait vu vaguement quelques-uns des incidents qui ont occupé la première partie de notre récit, et qui avaient poussé M. de Prasly à se faire soldat. George, en outre, lui avait inspiré, ainsi qu'à toute l'armée d'Afrique, une estime profonde ; curiosité, intérêt, affection, il y avait un peu de tout cela dans la visite qu'il méditait.

Débarqué au ponton du Rhône, il se fit conduire à Prasly. Dans ce trajet, il vit sur le bord de la route une jolie chapelle toute neuve, d'un style excellent, et on lui dit que c'était M. le marquis qui venait de la faire bâtir sur l'emplacement d'une maisonnette ayant appartenu à un pauvre vieillard, père d'un de ses compagnons d'armes. Le général demanda son nom ; on lui nomma Pierre Mourgue, et il se souvint, avec une émotion singulière, de ce commandant Antoine qui était mort sous ses yeux.

Arrivé au château dont il admira l'aspect grandiose et les réparations intelligentes, le général demanda le marquis et la marquise de Prasly.

— Ils sont chez M. Durousseau, lui fut-il répondu. Il

prit alors le chemin de la villa, et, tout en parcourant cette faible distance, il remarqua le mouvement et la vie qui animaient tout le pays. Il venait de quitter Paris dans un triste moment de dissidences politiques, de surexcitation démocratique, et, chose encore pire, de désaccord entre les honnêtes gens. Il n'en fut que plus frappé de l'air de contentement et de bien-être qui semblait réfugié dans ce coin de terre. La fabrique attenant à la villa était en pleine activité. Des deux côtés du chemin, de belles prairies artificielles tombaient sous le bras robuste des faucheurs, et la gaie chanson des fâneuses alternait avec le bruit régulier de la faux frémissant sur l'herbe drue. D'autres jeunes filles, montées sur des échelles ou à demi cachées dans le large chapeau des mûriers, ramassaient gaiement le souper de leurs vers à soie, en répondant avec une vivacité méridionale aux joyeuses provocations des jeunes gens. Le général, un peu connaisseur, fut émerveillé du jardin de M. Durousseau, supérieurement tenu, et renfermant assez de richesses pour prouver que son propriétaire en était presque, en fait de botanique et d'horticulture, aux nouveautés du lendemain. Il sonna à la grille et demanda M. Durousseau.

— Il est chez M. et madame de Prasly, lui répondit le domestique.

Le général sourit de cette confusion de bon augure : on s'expliqua, et il apprit que M. Durousseau, sa fille, son gendre, avec quelques parents et quelques amis, étaient allés à une demi-lieue, célébrer, dans un dîner champêtre, un heureux anniversaire : il y avait un an, ce jour-là, que Sylvie lui avait donné un petit-fils.

• Le temps était si beau, la promenade si séduisante, que le général n'hésita pas un moment. Il ne s'agissait que de

monter une pente douce qui conduisait, derrière le château de Prasly, jusqu'à un colombier que Sylvie avait fait restaurer, comme ancienne propriété de famille, et auquel on avait adossé un délicieux chalet suisse, tel qu'on en trouve dans les habitations élégantes, voisines de Lausanne et de Genève. Le général y arriva, à travers d'épaisses plantations d'arbres verts, qui ne s'élevaient encore qu'à hauteur d'appui, mais qui promettaient, pour un avenir prochain, de changer tout ce plateau en parc anglais. Parvenu au colombier, un spectacle charmant frappa ses regards et le dédommagea de son excursion pedestre.

Sur une jolie pelouse, toute parée de sa fraîcheur de mai, et étendue devant le chalet comme un tapis vert, on avait dressé une table rustique qui réunissait en ce moment d'heureux et aimables convives. C'étaient M. Durousseau, redevenu riche, mais moins superbe, George de Prasly, Sylvie, Edgard Mévil et sa femme, l'abbé Sorel, maître Ramignard et le docteur Bergier. Deux beaux enfants se roulaient sur l'herbe avec mille cris de joie : Gaston, fils de George et de Sylvie ; Cécile, fille d'Edgard et de Laure.

En reconnaissant son général, George de Prasly poussa un cri de joie. Il se leva vivement, et présenta au nouveau venu tous ceux qui se trouvaient là. La connaissance fut bientôt faite ; le général se mit à table sans se faire prier, et bientôt, grâce à ses manières exquises, sa présence, au lieu de refroidir l'animation générale, y ajouta un élément de plus. Il était d'ailleurs depuis longtemps lié avec Edgard Mévil ; il l'avait revu au feu ; il lui rappela ce bon souvenir, et il ne tarda pas à se concilier le cœur des deux charmantes femmes qui étaient l'âme et le sourire de cette petite réunion.

Edgard avait pris un air martial et grave, qui, combiné avec le hâle de son teint et son abdication volontaire d'homme à bonnes fortunes, rendait sa cicatrice fort supportable; Laure paraissait très-heureuse épouse, plus heureuse mère; et pourtant leur bonheur, comparé à celui de Sylvie et de George eût fait l'effet d'un feu de bengale auprès d'un rayon de soleil. C'est qu'aussi le bonheur de George de Prasly et de sa femme était de ceux que les cœurs d'élite placent à des hauteurs infinies; qu'ils bâtissent comme l'aigle bâtit son aire, trop près du ciel pour qu'on puisse le mesurer de la terre. C'était une de ces félicités sans bornes, auxquelles il serait imprudent de trop songer quand on court les hasards du mariage, de même qu'on aurait tort de trop penser à Hugo ou à Lamartine quand on se hasarde à faire des vers.

Le dîner touchait à sa fin; jamais plus belle soirée de printemps n'éclaira une scène plus douce pour l'esprit et pour le cœur. Une chaude lumière courait à travers l'espace et découpait sur un fond d'azur les brunes tourelles de Prasly. L'œil, en descendant l'espèce d'amphithéâtre formé par la colline, le château et le bourg, apercevait çà et là une fumée bleuâtre, montant au-dessus des toits en légères spirales; de beaux troupeaux tachetant de leurs tons fauves la sombre verdure des pins; des attelages revenant du labour, des charrettes de foin suivant la route sinueuse qui serpentait de la plaine au coteau et se perdait à travers des groupes de maisons et de jardins: un peu plus bas, la fabrique de M. Durousseau, pareille à une fourmière, et retentissante des bruits salubres du travail; plus loin encore, l'Ardèche, étincelante comme un ruban d'argent sous les rayons du soir, et se brisant contre ses digues festonnées de peupliers et de saules. Il n'y avait

pas, dans cette scène agreste, un seul détail qui n'éveillât des images de paix, d'abondance et de prospérité.

M. Durousseau avait apporté quelques bouteilles de notre généreux vin de la côte du Rhône, qui, après dix ans de cave, est préférable aux crus les plus célèbres de Bourgogne et de Bordeaux. George de Prasly fit signe qu'on remplit les verres, et, se tournant vers son ancien chef, il but à notre armée d'Afrique. Le général M... s'inclina et demanda à porter un toast à son tour. Chacun fit silence. Le général, élevant son verre, commença par effleurer du regard le rustique et frais paysage qui se déroulait à l'horizon, le château et la villa, le bourg et la fabrique, la colline et le vallon ; puis, songeant aux sujets de tristesse et d'alarme qu'il avait laissés à Paris, au mal qu'avaient fait à la France nos dissentiments et nos haines, il contempla avec une expression sympathique le prêtre, le notaire, le docteur, le riche industriel, le gentilhomme-soldat, le dandy converti, Laure, Sylvie, les deux beaux enfants souriant à leurs mères, tout ce groupe uni par de si pures tendresses ; et, d'une voix profondément émue, il prononça ce mot, le plus doux qui puisse être dit par les hommes, puisque le mot *Rédemption* vient de Dieu :

« RÉCONCILIATION. »

FIN DE LA SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE

| | |
|------------------|-------|
| Préface. | Pages |
| | 1 |

PREMIÈRE PARTIE.

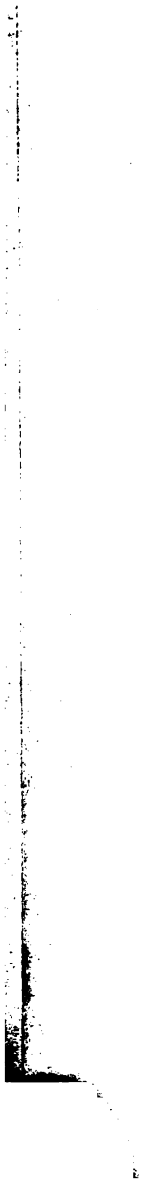
L'ENVERS DE LA COMÉDIE.

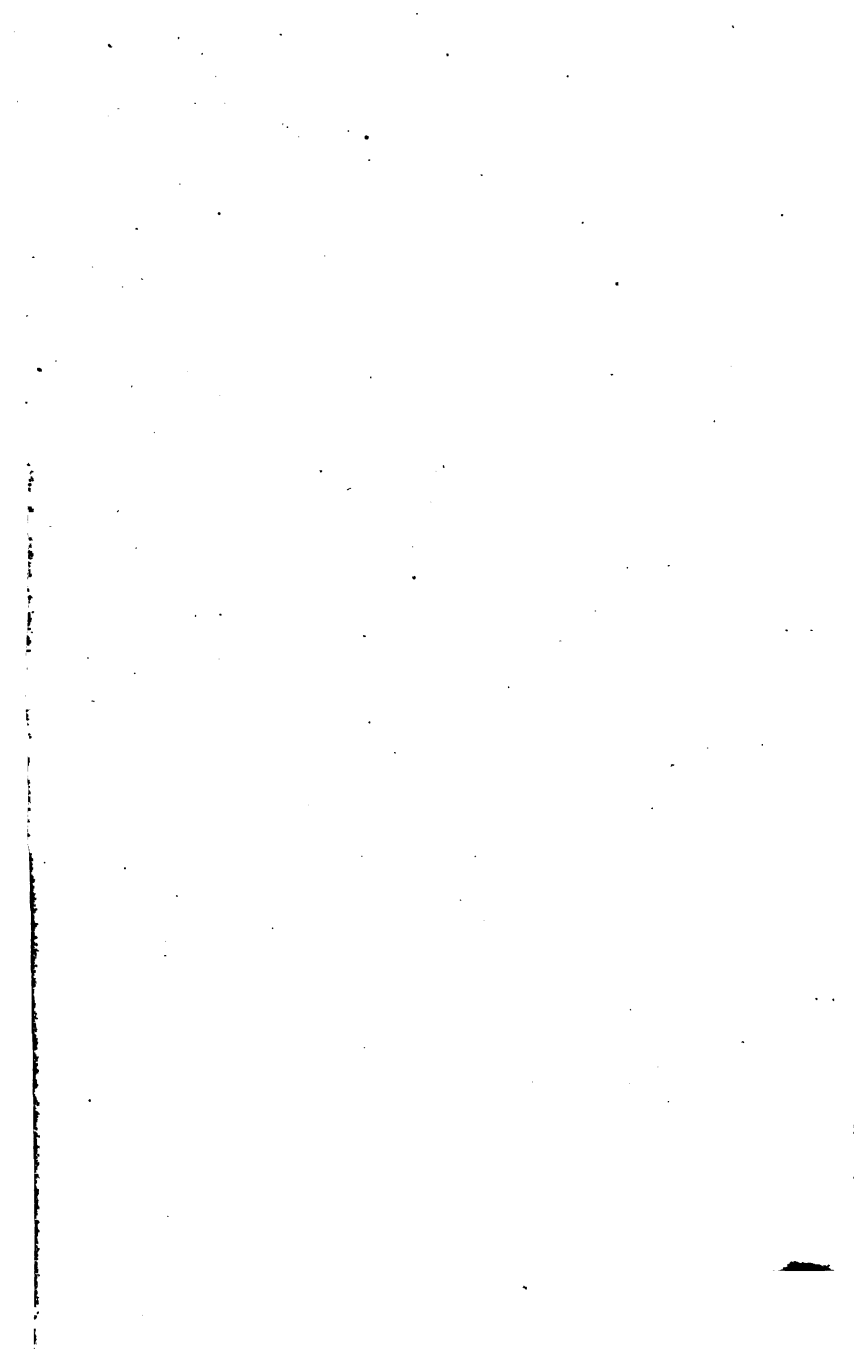
| | |
|---|-----|
| I. La Curée. | 4 |
| II. Ruine sur ruine. | 10 |
| III. Variante à Molière. | 23 |
| IV. Clitandre et Angélique. | 33 |
| V. Ravages d'architectes. | 44 |
| VI. Væ victis. | 55 |
| VII. Tu l'as voulu, George Dandin ! | 66 |
| VIII. Dandin-Rawenswood. | 79 |
| IX. La Crise. | 91 |
| X. M. de Sottenville | 104 |
| IX. Est-ce l'irréparable? | 116 |

DEUXIÈME PARTIE.

RÉCONCILIATION.

| | |
|--|-----|
| I. Le Talion. | 123 |
| II. Le Lion entaillé. | 149 |
| III. Un Voltigeur de l'ancien régime. | 162 |
| IV. Le Revers de la médaille. | 173 |
| V. Trois têtes dans un bonnet. | 186 |
| VI. Le Rameau d'olivier. | 208 |
| VII. La Veille des armes. | 218 |
| VIII. La Victime expiatoire. | 240 |
| IX. Si fortè virum quem. | 251 |
| X. Tout ou rien | 275 |
| XI. La restitution. | 289 |
| XII. Vivite felices, quibus est fortuna peracta. | 303 |





EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

CHARLES DE BERRARD vol.

| | |
|--------------------------------------|---|
| LES AILES D'ICARE..... | 1 |
| UN BEAU-PÈRE..... | 2 |
| L'ÉCUEIL..... | 1 |
| LE GENTILHOMME CAMPAGNARD... | 1 |
| CERFAUT..... | 1 |
| UN HOMME SÉRIEUX..... | 1 |
| LE MOUCU GORDIEN..... | 1 |
| LE PARATONNERRE..... | 1 |
| LE PARAVENT..... | 1 |
| PRAU DU LION ET CHASSE AUX ANANTS... | 1 |

HENRI CONSCIENCE

| | |
|---------------------------------------|---|
| UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE..... | 1 |
| L'ANNÉE DES MERVEILLES..... | 1 |
| AURÉLIEN..... | 2 |
| L'AVARE..... | 1 |
| BATAVIA..... | 1 |
| LES BOURGEOIS DE DARLINGTON..... | 1 |
| LE BOURGEMESTRE DE LIÈGE..... | 1 |
| LE CANTONNIER..... | 1 |
| LE CHERMIN DE LA FORTUNE..... | 1 |
| LE CONSCRIT..... | 1 |
| LE COUREUR DES GRÈVES..... | 1 |
| LE DÉMON DE L'ARGENT..... | 1 |
| LE DÉMON DU JEU..... | 1 |
| LES DRAMES FLAMANDES..... | 1 |
| LA FIANCÉE DU MAÎTRE D'ÉCOLE..... | 1 |
| LE FLÉAU DU VILLAGE..... | 1 |
| LE GANT PERDU..... | 1 |
| LE GENTILHOMME PAUVRE..... | 1 |
| LA GUERRE DES PATYNS..... | 1 |
| LE SONT-APRÈS..... | 1 |
| HEURES DU SOIR..... | 1 |
| HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS.. | 1 |
| LE JEUNE DOCTEUR..... | 1 |
| LA JEUNE FEMME PALE..... | 1 |
| LE LION DE FLANDRE..... | 2 |
| LA MAISON BLEUE..... | 1 |
| MAÎTRE VALENTIN..... | 1 |
| LE MAL DU SIÈCLE..... | 1 |
| LE MARCHAND D'AVERTISSEMENT..... | 1 |
| LE MARTYR D'UNE MÈRE..... | 1 |
| LES MARTYRS DE L'HONNEUR..... | 1 |
| LA MÈRE JOB..... | 1 |
| L'ONCLE ET LA NIECE..... | 1 |
| L'ONCLE JEAN..... | 1 |
| L'ONCLE BRIMOND..... | 1 |
| L'ORPHELIN..... | 1 |
| LE PAYS DE L'OR..... | 1 |
| LA PRÉVÉRÉE..... | 1 |
| LE REMPLAÇANT..... | 1 |
| UN SACRIFICE..... | 1 |

HENRI CONSCIENCE (Suite)

| | |
|--------------------------------|---|
| LE SANG HUMAIN..... | 1 |
| SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE..... | 1 |
| LA SORCIÈRE FLAMANDE..... | 1 |
| LE SORTILÈGE..... | 1 |
| SOUVENIRS DE JEUNESSE..... | 1 |
| LE SUPPLICE D'UN PÈRE..... | 1 |
| LA TOMBE DE FER..... | 1 |
| LE TRIBUN DE GAND..... | 1 |
| LES VEILLÉES FLAMANDES..... | 1 |
| LA VOLUBÈNE D'ENFANT..... | 1 |

FÉLICIEN HALLÉFELS

| | |
|---------------------------|---|
| MARCHE..... | 1 |
| MÉMOIRES DE DON JUAN..... | 1 |
| MONSIEUR CORBEAU..... | 1 |

QUIZI

| | |
|-------------------------|---|
| DEUX PETITS SABOTS..... | 1 |
|-------------------------|---|

A. DE PONTMARTIN

| | |
|--------------------------------------|---|
| CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX..... | 1 |
| CONTES ET NOUVELLES..... | 1 |
| LA FIN DU PROCÈS..... | 1 |
| MÉMOIRES D'UN NOTAIRE..... | 1 |
| OR ET CLINGUANT..... | 1 |
| POURQUOI JE RESTE À LA CAMPAGNE..... | 1 |

LOUIS REYBACQ

| | |
|---|---|
| CE QU'ON PEUT VOIR DANS UNE RUE..... | 1 |
| CÉSAR VALEMPIN..... | 1 |
| LA COMTESSE DE MAULÉON..... | 2 |
| LE COQ DU CLOCHEUR..... | 1 |
| LE DERNIER DES COMMIS VOYAGEURS..... | 1 |
| ÉDOUARD MONGERON..... | 1 |
| L'INDUSTRIEL EN EUROPE..... | 1 |
| JÉRÔME PATUROT à la recherche de la meilleure des Républiques..... | 1 |
| JÉRÔME PATUROT à la recherche d'une position sociale..... | 1 |
| MARIE BRONTIN..... | 1 |
| MATHIAS L'HUMORISTE..... | 1 |
| MŒURS ET PORTRAITS DU TEMPS..... | 1 |
| PIERRE MOUTON..... | 1 |
| SPLEND. ET INFORT. DE NARCISSE MISTIGRIS | 1 |
| LA VIE À ARBOURS..... | 1 |
| LA VIE DE CORBAUD..... | 1 |

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie